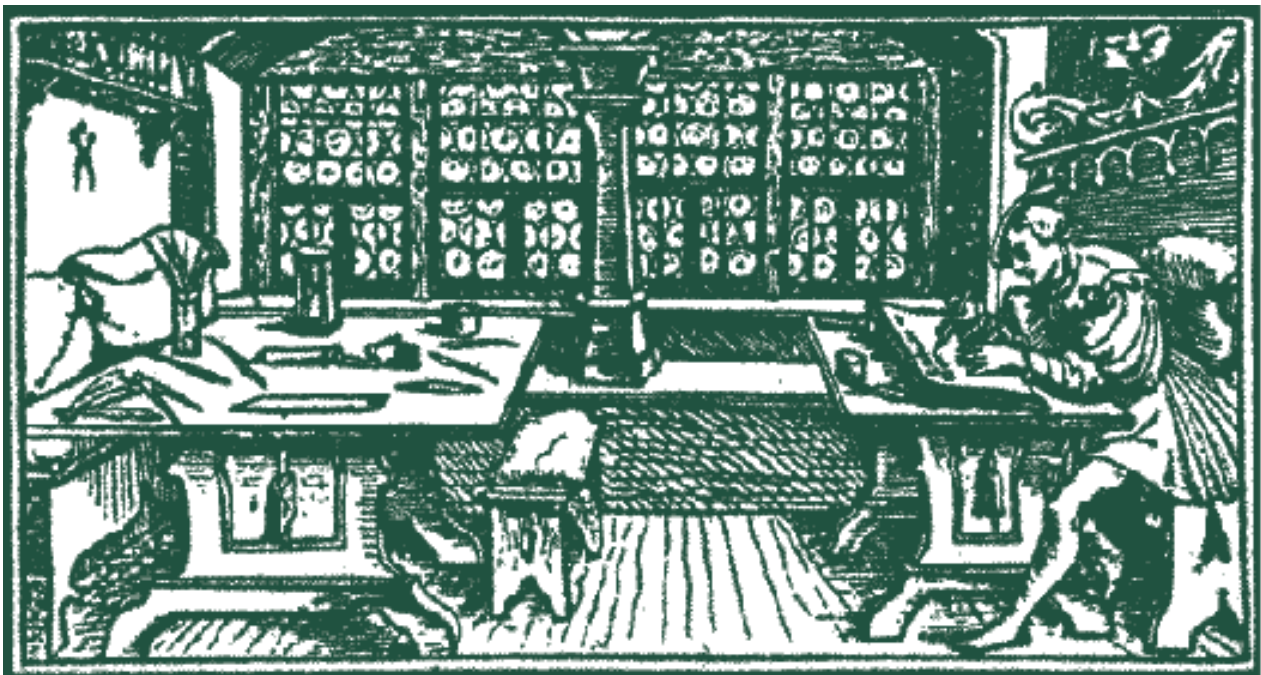




STUDIA UNIVERSITATIS
BABEȘ-BOLYAI



PHILOLOGIA

4/2010

S T U D I A

UNIVERSITATIS BABEȘ-BOLYAI

PHILOLOGIA

4

Desktop Editing Office: 51ST B.P. Hasdeu, Cluj-Napoca, Romania, Phone + 40 264-40.53.52

CUPRINS – CONTENT – SOMMAIRE – INHALT

LICOLAR 2009

SOPHIE SAFFI, ROMANA TIMOC-BARDY, La journée de linguistique comparée
des langues romanes 2009 3

LES PRÉFIXES

ALVARO ROCCHETTI, Le préfixe *re- /re-/ri-* en français et en italien : étude de
psychosystématique comparée 7

OANA AURELIA GENCĂRĂU, ȘTEFAN GENCĂRĂU, Le préfixe *re-* en roumain et
en français à partir du dictionnaire bilingue d'Alexandre Vaillant 15

SYLVIANE LAZARD, Le verbe dénomiatif en romagnol : la question de la régularité
sémantique du système de dérivation 21

LOUIS BEGIONI, Les préverbes de l'italien, éléments de comparaison avec le français 31

ELŻBIETA JAMROZIK, La grammaticalisation des préfixes italiens : des formes
libres aux formes liées 43

BEATRICE CHARLET-MESDJIAN, Étude des prépositions/préfixes dans le *De*
orthographia de Giovanni Tortelli et les *Rudimenta grammatices* de Niccolo
Perotti 51

LES SUFFIXES

STEPHANE PAGES, De la prétendue valeur duelle du suffixe *-ón* en espagnol 67

LUCA NOBILE, Sémantique et phonologie des suffixes altératifs en italien 83

CHANTAL KIRCHER, Formations latines en *-osus* et formations françaises en *-eux* 99

ISABELLE OLIVEIRA, La métaphore dans les processus de néologie terminologique en portugais.....	111
GIANCARLO GERLINI, La scomparsa della flessione: il gerundio e il participio presente.....	121

STUDIES

MIHAI ZDRENGHEA, ARINA GREAVU, On the Integration of Borrowings.....	127
ELENA SIMINICIUC, Approches de l'ironie dans la rhétorique antique et moderne. l'ironie, une figure de mots ou une figure de pensée ?.....	137
ANAMARIA CUREA, La catégorie de l'expression et la constitution d'une nouvelle discipline linguistique : la stylistique (Charles Bally, 1865-1947).....	149
FRANCESCA DRAGOTTO, Il <i>De figuris numerorum</i> di Prisciano tra questioni di lingua, fattori socio-culturali e bisogni identitari.....	167
LOUIS BEGIONI, La situation des dialectes en France et en Italie: divergences linguistiques, culturelles et identitaires.....	179
CRISTINA CORCHEȘ, The Future: between Mood/ Modality and Tense.....	195
VIRGINIE SAUVA, Traduction de <i>Questa storia</i> d'Alessandro Baricco et étude de la préposition <i>da</i>	207
ANNALISA BUSSI, La question de la langue chez Machiavel. Etude du <i>Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua</i>	211
AHLEM GUIGA, Réflexions sur la fonction et le signifié de quelques prépositions françaises et italiennes.....	219
VINCENZO PARDO, Discordances dans le corps du langage : quand l'arbitraire devient "motivation phonique-compositionnelle".....	231
KATIUSCIA FLORIANI, Plurilinguismo e interculturalità: l'insegnamento della lingua italiana all'estero.....	247
CONSTANTIN MANEA, Some Typological Remarks on the English and Romanian Offensive and Derogatory Terms vs. the Euphemistic Vocabulary.....	263
ALEXANDRA COLUMBAN, Beneath the Surface of Interpretation. A Glimpse into Norwegian Prose.....	267

BOOK REVIEWS – COMPTE RENDU

LOUIS BEGIONI, Saffi Sophie, Etudes de linguistique italienne. Approches synchronique et diachronique de la psychosystématique de l'italien, Cluj-Napoca (Roumanie), Presa Universitară Clujeană, 2010, 275 p.....	275
--	-----

Număr coordonat de:

Prof. univ. dr. SOPHIE SAFFI

Conf. univ. dr. ROMANA TIMOC-BARDY

Lect. univ. dr. OANA AURELIA GENCARAU

LA JOURNÉE DE LINGUISTIQUE COMPARÉE DES LANGUES ROMANES 2009

Présentation

Cette deuxième édition de la journée de **Linguistique Comparée des Langues Romanes** (LiCoLaR 2009) *Préfixes et suffixes dans les langues romanes. Dérivation, composition, construction du mot, construction du sens* s'est déroulée le 15 mai 2009 à la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (MMSH), que nous remercions pour son accueil. Nous remercions pour leur soutien financier, logistique et éditorial, le Centre Aixois d'Études Romanes (CAER EA854) d'Aix-Marseille Université, ainsi que le Département d'Études italiennes et le Département de Linguistique comparée des Langues romanes et de Roumain ; le CLAIX (Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence) ; la revue *Studia Universitatis Babeş-Bolyai* de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, qui nous accueille dans ses pages pour la seconde fois. *La présente publication concrétise les excellentes relations de confiance et d'échanges scientifiques qu'entretiennent les chercheurs d'Aix-en-Provence et de Cluj.* Nous remercions notre collègue Ștefan Gencărau, pour son implication dans notre projet de publication.

La Journée LiCoLaR débute avec une pensée à la mémoire de notre collègue Roberto Silvi, décédé il y a quelques mois. Traducteur en italien du premier ouvrage de Gustave Guillaume publié en Italie (*Principi di linguistica teorica*, Napoli, Liguori, 2000), il y fut l'un des promoteurs de la psychosystématique.

Suit l'allocution d'ouverture de Brigitte Urbani, Directrice du Centre Aixois d'Études Romanes (CAER EA854) d'Aix-Marseille Université.

Au sein de la problématique proposée, les interventions se sont articulées autour de la question du sens et ont abordées essentiellement les points suivants : la participation des préfixes et des suffixes à la création du sens, la prédictibilité du sens d'un dérivé à partir de sa base lexicale, la productivité des préverbes d'un double point de vue associant psychosystématique et Aktionsart, le rapport iconique son-sens dans les suffixes altératifs, la mise en rapport de la dérivation et de la métaphorisation dans les procédés néologiques de la terminologie scientifique. La thématique a été appliquée aux langues romanes par des approches comparatives, en synchronie comme en diachronie, en morphogénèse comme en idéogénèse.

Ces Actes se divisent en trois parties, regroupant les sections du programme de cette Journée d'études à participation internationale, successivement présidées par Sylviane Lazard, Louis Begioni, Jacqueline Brunet et Jean-Louis Charlet, respectivement italianistes et latiniste des Universités de Vincennes Saint-Denis, de Charles-de-Gaulle Lille, de Franche-Comté et de Provence.

La première partie est consacrée aux PREFIXES. Dans son étude sur « Le préfixe re- / ré- / ri- en français et en italien. Etude de psychosystématique comparée », **Alvaro Rocchetti** distribue les acceptions de ce préfixe (répétition, multiplication, retour, intensité) sur le temps opératif et propose l'hypothèse de l'absorption du préfixe par saisie anticipée du radical pour expliquer la création de nouveaux verbes dont le sémantème ne s'oppose plus à celui du verbe simple. **Ștefan Gencărău** et **Oana Aurelia Gencărău**, dans un article portant sur « Le préfixe re- en roumain et en français à partir du dictionnaire bilingue d'Alexandre Vaillant », distinguent plusieurs formes d'origines latine ou slave, ainsi que des formes néologiques du latin par des emprunts aux langues romanes (français et italien). Ils présentent les avis partagés quant à l'étymologie des formations étudiées. Ils passent en revue le sémantisme de ces formations : éloignement vers l'extérieur, déploiement dans l'espace ou dans le temps, intensification d'une action, répétition d'une action, retour à un point de départ (incluant le changement). **Sylviane Lazard**, dans une contribution intitulée « Le verbe dénomiatif en romagnol : la question de la régularité sémantique du système de dérivation », tente de répondre à la question de la prédictibilité du sens d'un dérivé à partir de celui de sa base lexicale. En s'appuyant sur un corpus de Romagnol, l'auteure s'intéresse aux couples de verbes formés à partir d'un même substantif. Le sens de 75% des items peut être construit à l'aide de 4 règles correspondant à 4 types morphologiques de dérivés : avec préfixe *in-* / *s-* / infixes *-ac-* / sans préfixe, les principaux obstacles au déchiffrement étant la polysémie de la base et l'extraction d'un seul de ses sèmes par métaphore. Dans un article sur « Les préverbes de l'italien, éléments de comparaison avec le français », **Louis Beggioni** propose une étude des préverbes de l'italien d'un double point de vue associant la psychosystématique et l'aktionsart (aspect lexical du procès). Il distingue deux types de préverbes : 1) ceux qui fonctionnent comme des préfixes, *fare, rifare, disfare* ; 2) ceux qui ont subi une lexicalisation ou « dérivation syntaxique », pour reprendre les termes d'André Rousseau : *imprigionare (mettere in prigione)*. Il propose des catégories de préverbes selon les relations établies entre le préverbe et le verbe ou l'élément suivant avec lequel il formera un verbe nouveau. Ces relations produisent un jugement sur le procès et jouent sur le degré de contextualisation et de précision du procès qui le rend plus ou moins perfectif : +) *mantenere (tenere la mano), trasportare (portare attraverso)* ; -) *addormentare, perseguire*. **Elzbieta Jamrozik**, dans une contribution consacrée à « La grammaticalisation des préfixes italiens : des formes libres aux formes liées », aborde la grammaticalisation des préfixes italiens et questionne la relation entre préfixe et mot composé. Elle explique le passage des formes libres aux formes liées par un changement graduel du statut de l'unité lexicale, et préconise d'accepter la position intermédiaire évolutive de constructions en voie de formation, telles que *gli over sessanta* « les plus de 60 ans », *gli under seidici* « les moins de 16 ans ». En conclusion de cette première partie, **Béatrice Charlet**, dans son « Etude des prépositions/préfixes dans le *De orthographia* de Giovanni Tortelli et les *Rudimenta grammatices* de Niccolò Perotti », confronte l'analyse théorique de la préposition-préfixe en latin proposée par le premier aux latinistes débutants, et le traitement des prépositions-préfixes empruntées au grec du second à l'adresse des latinistes confirmés. Elle montre la complémentarité de ces deux études humanistes du XV^e siècle.

La deuxième partie de nos Actes est dédiée aux SUFFIXES. Dans une contribution intitulée « De la prétendue valeur duelle du suffixe *-ón* en espagnol », **Stéphane Pagès** s'intéresse à l'évolution sémantique du suffixe latin *-onem* dans les langues romanes. S'il a une valeur purement augmentative en italien (ex. : *vallone* = grande vallée), il a une valeur de diminutif en français (ex. : *vallon* = petite vallée), en catalan et en occitan, et une valeur mixte en espagnol où il exprime l'excès (ex. : *narigón* = au grand nez ; *orejón* = aux grandes oreilles) comme le privatif (ex. : *un perro rabón* = un chien sans queue). L'auteur formule l'hypothèse que le suffixe *-ón* est un morphème strictement intensif qui permet l'expression d'antonymes polaires ou scalaires : à ce morphème *-ón* serait attachée, en langue, la représentation d'un renforcement sans qu'il dise nécessairement l'augmentation *stricto sensu*, l'idée de renforcement pouvant signifier soit une gradation croissante, soit une gradation décroissante, tel un régleur sémantique de la dimension n'excluant pas la diminution. **Luca Nobile**, avec un article intitulé « Sémantique et phonologie des suffixes altératifs en italien », propose l'hypothèse d'un rapport entre les sons représentant un rapport entre les sens. Il l'illustre avec la gradation de l'énergie articulatoire des consonnes reflétant la dimension affective. Ainsi les suffixes affectifs et péjoratifs reliés par l'expression d'une approximation sont associés à une affriquée. Du côté des voyelles, il montre l'antériorité des voyelles employées pour les diminutifs en face de la postériorité de celles utilisées pour les augmentatifs, sachant qu'un son aigu présente une petite longueur d'onde et nécessite une caisse de résonance réduite, alors qu'un son grave a une grande longueur d'onde et requiert une caisse de résonance large. **Chantal Kircher**, dans son étude des « Formations latines en *-osus* et formations françaises en *-eux* », constate que le suffixe français *-eux*, héritier du suffixe latin *-osus*, n'est vraiment productif que dans la langue de spécialité (médecine, chimie, sciences de la vie et de la terre). Le suffixe latin *-osus* et son sème spécifique d'abondance ou d'intensité a cédé la place en français contemporain par un simple suffixe formateur d'adjectif de relation dont la spécificité est d'être lié à des microsystemes lexicaux bien définis, au sein de langues techniques. **Isabelle Oliveira**, dans son article intitulé « La métaphore dans les processus de néologie terminologique en portugais », présente les différents modes de dérivation et les procédés néologiques les plus fréquemment convoqués parmi les métaphores terminologiques relevées en cardiologie, pour le français et le portugais. L'auteure nous offre ainsi une illustration de la préfixation et de la suffixation dans ces deux langues. **Giancarlo Gerlini**, dans une contribution consacrée à « La scomparsa della flessione : il gerundio e il participio presente », confronte le sort du gérondif et du participe présent en italien et en français, et illustre ce faisant le déclin de la flexion nominale et le rôle de plus en plus marginal de la flexion verbale dans les langues romanes. L'auteur distingue les systèmes italien et français comme les représentants de deux stades de cette évolution, en invoquant la progressive perte de désinence depuis le latin, et le jeu des écarts entre langue écrite et langue parlée.

Dès la conception de la première édition de LiCoLaR, nous avons veillé à ménager un espace d'expression pour les étudiants de Master et les doctorants et nous sommes très attachées au rôle de tremplin que peut et doit jouer cette manifestation. La troisième et dernière partie intitulée STUDIES accueille les contributions des étudiantes qui ont présenté un poster lors de la journée d'études : **Virginie Sauva**, titulaire d'un Master Aire Culturelle Romane, étudie « La préposition *da* en italien » et **Annalisa Bussi**, titulaire d'un Master de Philosophie, traite de « La question de la langue chez Machiavel ».

Le succès de LiCoLaR (demandes de participation et public en augmentation) nous a amenées à concevoir sa troisième édition sur deux jours : LiCoLaR 2010, *Le signe est-il motivé ? Réflexions sur les systèmes phonologiques des langues romanes*, se déroulera les 28 et 29 avril 2010. Nous espérons que la lecture de ces pages vous incitera à vous joindre à nous en cette occasion.

Sophie SAFFI, Romana TIMOC-BARDY

Université de Provence

Comité de Lecture LiCoLaR

Gilles Bardy (MCF HDR, Université de Provence Aix-Marseille 1)
Louis Begioni (Professeur, Université Charles de Gaulle Lille 3)
Jean-Louis Charlet (Professeur, Université de Provence Aix-Marseille 1)
Alvaro Rocchetti (Professeur émérite, Sorbonne Nouvelle Paris 3)
André Rousseau (Professeur émérite, Université Charles de Gaulle Lille 3)
Sophie Saffi (Professeur, Université de Provence Aix-Marseille 1)
Romana Timoc-Bardy (MCF, Université de Provence Aix-Marseille 1)
Christian Touratier (Professeur émérite, Université de Provence Aix-Marseille 1)

Relecture et résumés : Manuela Anghel, Alexandra Columban et Annamaria Stan (Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie), Virginie Sauva et Cristina Carrozzo (Université de Provence Aix-Marseille 1, France)

LE PRÉFIXE *RE-* /*RE-*/*RI-* EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN : ETUDE DE PSYCHOSYSTEMATIQUE COMPAREE

ALVARO ROCCHETTI¹

ABSTRACT. We have identified the cases when the prefix *re-/ré-/ri-* (repetition, multiplication, return, intensity) is accepted on the operative tense and we propose the hypothesis of the absorption of the prefix through the radical advanced interception in order to explain the creation, in the French and Italian languages, of new verbs whose semantic values are not opposed to those of the corresponding simple verb.

Keywords: *prefix, radical, operative time, advanced interception.*

Pour la construction du sens des mots, les affixes — qu'ils soient préfixes, infixes ou suffixes — jouent un rôle important dans nos langues, en général, et dans les langues romanes en particulier. Pourtant, ces langues sont issues, à travers le latin, d'une langue — l'indo-européen — qui, si elle possédait des infixes et des suffixes, ne disposait d'aucun préfixe. Comme dans la plupart des langues agglutinantes, le mot de l'indo-européen commençait en effet par le radical. Ce n'était qu'une fois posé le radical du mot qu'on pouvait, à l'aide d'infixes ou de suffixes, le modeler pour l'adapter aux besoins momentanés du discours. Nous allons voir pourquoi le développement de formes préfixées a été un moment déterminant dans l'évolution de nos langues et comment elles continuent, aujourd'hui encore, à pousser au changement, à enrichir nos langues de nouveaux mots et à développer, pour les mots en usage, de nouvelles acceptions.

Dans la présente étude, nous nous proposons de prendre comme exemple le préfixe *re-* (avec ses principales variantes *ré-*, *ri-*), issu du latin *re-* / *red-* (devant voyelle), mais nous aurions pu prendre d'autres préfixes, *de-*, *sub-*, *in-* ou, comme l'a fait Emile Benvéniste, *prae-* / *pro-*, dans un très bel article qui est un véritable modèle d'analyse.²

Notre choix s'est porté sur le préfixe *re-* pour plusieurs raisons : d'une part parce que ce qu'exprime cette particule préfixée est un ensemble de notions fondamentales dans les langues, dérivées de la notion de répétition, comme celle de "retour en arrière", de "renforcement", de "mouvement en sens contraire", de "réciprocité". D'autre part, toutes les langues romanes ont conservé, sous des formes proches, ce préfixe (*re-*, *ré-*, *ri-*),

¹ Professeur émérite à l'Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, E-mail: alvaro.rocchetti@free.fr

² BENVENISTE E., « Le système sub-logique des prépositions en latin », *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. V, *Recherches structurales*, 1949 ; *Problème de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, ch. XI.

ce qui prouve que, dès le latin, il présentait une bonne adéquation entre sa forme et son sens. La modification la plus importante qu'il ait subie semble être celle du dialecte italien de Rome — le "romanesco" — qui l'utilise sous la forme *ar-*. Mais on peut observer que la consonne *-r-* a été conservée, même si elle est en position fermante et non plus ouvrante. Cela ne fait que confirmer que toute la signification du préfixe est basée sur la seule consonne *-r-*, les voyelles qui l'accompagnent — *é, -a, -i* — ayant comme fonction essentielle de faciliter son articulation : on peut dès lors se demander à quelles particularités articulatoires cette consonne doit la belle unanimité de la langue latine et de toutes les langues néo-latines dans son utilisation pour l'expression de la répétition, du retour en arrière, du renforcement, du mouvement en sens contraire et de la réciprocité. Sans compter le fait que la consonne *r* roulée que l'on retrouve en espagnol, en italien ou en roumain ne semble pas avoir — à première vue ou, plus exactement, à la première audition — beaucoup de points communs avec la prononciation grasseyée de cette même consonne en français contemporain ou dans certaines variantes du portugais : leur point d'articulation est différent, le *r* roulé étant prononcé avec la pointe de la langue, alors que le *r* grasseyé (uvulaire) est prononcé avec l'arrière de la langue.

En approfondissant l'examen, on peut cependant relever qu'il existe au moins deux éléments communs à toutes ces variétés de *r*. D'une part, si nous nous référons à la théorie de la syllabation de Ferdinand de Saussure et répartissons les voyelles et les consonnes par degré d'aperture, depuis la voyelle la plus ouverte — *a* — jusqu'aux consonnes occlusives sourdes — *p, t, k* — nous voyons que le *r*, qu'il soit roulé ou grasseyé, a une position intermédiaire entre les voyelles et les consonnes et, dans la plupart des langues, assure la transition entre les unes et les autres : il est plus fermé que les voyelles, mais plus ouvert que les autres consonnes, y compris l'autre liquide *l*. C'est pourquoi, dans certaines langues, il peut aussi jouer le rôle de voyelle. Par exemple, dans le nom de la ville de Brno, en République Tchèque, la première syllabe est composée de la consonne *B* et de la voyelle *r*. Mais cette position intermédiaire entre les voyelles et les consonnes a aussi des conséquences sur sa fonction dans nos langues romanes : le *r* est, comme le *l*, une consonne qui peut s'associer à d'autres consonnes pour former des groupes consonantiques, et cela, sans provoquer la césure syllabique. Par ailleurs, on peut observer en italien un fonctionnement particulier de la diphtongaison dans le cas où *r* et *l* sont associés : alors que l'italien, comme le français, ne diphtongue pas les voyelles toniques latines *ë* et *ö* en syllabe entravée — it. *porta*, fr. *porte*, mais esp. *puerta*, roum. *poartă* —, il peut le faire lorsque la fermeture consonantique est assurée par le groupe *-rl-*, c'est-à-dire lorsque la fermeture consonantique est insuffisante. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, la diphtongaison normale du *ö* latin en italien — *uo* — est remplacée par une diphtongue réduite — *uó* — qui tient compte de la fermeture partielle (quoique insuffisante) apportée par le groupe consonantique *rl* : ainsi, it. *tuorlo* 'jaune d'oeuf' < lat. *tōr(r)ulu*, ou it. *postierla* 'la poterne' (porte dérobée pour sortir d'une ville) < lat. *poster(u)la*. On a donc, en quelque sorte, pour signaler une rupture dans la construction du mot —

dernière syllabe de la sémantique, avant le *-o* final morphologique dans le cas de *tuorlo*, distinction du préfixe *post-* du reste du mot pour *postierla* — une diphtongue réduite venant s'ajouter à une séparation consonantique réduite de la part du groupe *-rl-*.

L'autre particularité, plus fréquemment soulignée de la consonne *-r-* est son caractère "roulé". Elle est particulièrement évidente pour le *r* double ou initial de l'espagnol qui est la seule consonne géminée de la langue espagnole. La place prise par ce roulement est tel qu'il provoque l'ouverture de la voyelle précédente : *pero* 'mais' / *perro* 'chien' ; cet effet est aussi exceptionnel en espagnol puisque, généralement, on ne lui reconnaît pas de voyelles ouvertes.

Généralement, cependant, le *r*, ne donne lieu qu'à un seul battement de la pointe de la langue, comme c'est le cas en roumain (ex.: *oraş* 'ville', *ţară* 'pays'), en italien (ex.: *fuori* 'dehors', *caro* 'cher') ou en espagnol (*ahora* 'maintenant', *Madrid*). Le roulement fait se succéder une fermeture et une ouverture du canal buccal qui peut être renouvelé si nécessaire, ce qui est une exception parmi les consonnes. En effet, toutes les autres consonnes dites géminées ne sont pas redoublées — comme le laisse croire l'écriture —, mais simplement allongées dans leur phase de tension, avant le relâchement, même dans le cas du *l* : par exemple, dans le mot italien *villa*, il n'y a qu'une seule mise en tension et un seul relâchement séparés par une suspension nettement plus longue que dans la consonne simple *l* (ex. : *fila* 'file'). Au contraire, dans le cas du *r* géminé, il y a véritablement réduplication des mises en tension et des relâchements, ce qui est propre à traduire l'idée de base de répétition ou celle de renforcement : ce sont en effet, de loin, les deux acceptions les plus fréquentes en latin.

Je m'appuie, pour l'affirmer, sur une étude conduite par un de mes étudiants de master, Alain André, ingénieur de la SNCF en retraite, qui a réalisé un mémoire très approfondi sur *l'évolution du préverbe latin "re-" en français et en italien*.³ C'est aussi pour que son travail ne reste pas totalement ignoré que j'ai proposé ce thème pour ma communication au *LiCoLaR 2009* et pour le présent article.

Sans véritablement rechercher l'exhaustivité, il a étudié de près l'étymologie, la date d'apparition, le rapport avec le verbe simple et les acceptions de 564 verbes italiens à préfixe *re-* ou *ri-*, et de 280 verbes français. Il les a classés en fonction du siècle d'apparition, depuis le X^e jusqu'au XX^e, et en fonction des acceptions développées. Il en est résulté, avec sa remarquable maîtrise des techniques informatiques, des tableaux synthétiques colorés admirables à voir et où s'entrecroisent les acceptions dans le sens horizontal et les siècles de leur apparition dans le sens vertical, chaque verbe pouvant exprimer une, deux ou, plus rarement, trois acceptions fondamentales.

Pour illustrer la manière dont se sont construits les verbes préfixés avec leurs acceptions spécifiques, nous allons puiser dans ses relevés quelques exemples révélateurs.

Nous utiliserons, pour cette démarche, une méthode d'analyse sémantique que mes étudiants de maîtrise et moi avons largement mise à l'épreuve sur plusieurs centaines de verbes ou de substantifs français et italiens ayant la même origine et dont

³ ANDRE A., *L'évolution du préverbe latin "re-" en français et en italien : étude comparative*, Master, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 2 vol., 169 + 115 p.

les chemins ont progressivement divergé au cours des siècles.⁴ Prenons les couples : *chercher/cercare, marcher/marciare, battre/battere, rendre/rendere, embrouiller/imbrogliare, enchanter/incantare, gomme/gomma, personne/persona, planter/piantare, entendre/intendere, tourner/tornare, avancer/avanzare, réparer/riparare, clore/chiudere, cure/cura, jeter/gettare*. Si l'origine est la même pour chaque couple, aucun verbe ou substantif italien ne partage toutes les acceptions de son correspondant français. Parfois, la différence est très grande : ainsi, le verbe français *fermer* n'a rien de commun avec le verbe italien *fermare*. On appelle classiquement cela "des faux amis". Plus souvent, cependant, elle est plus réduite : le "faux ami" est alors partiellement — mais partiellement seulement ! — un "vrai" ami. Ainsi, *avanzare* signifie bien *avancer*, mais *ho avanzato soldi* ne signifie pas du tout que 'j'ai avancé de l'argent', mais, au contraire, qu'il m'en est resté ! Et *gli avanzi* ne sont pas 'les avances', mais 'les restes' (par exemple, d'un repas).

L'analyse est basée sur le temps opératif et sur le principe des saisies anticipées. On voit ce principe à l'œuvre au cours des siècles dans chacune des deux langues-sœurs qui, ainsi, s'éloignent peu à peu l'une de l'autre, devenant, en quelque sorte, de moins en moins... sœurs ! Pour illustrer cette démarche dans le domaine de la sémantique, avant de l'appliquer à l'étude du préfixe *re-*, prenons, par exemple, les mots *figura* pour l'italien et *figure* pour le français : ils ont bien tous les deux la même origine, le latin *figura*. Ils ont aussi le même sens dans un grand nombre d'expressions : les *figures* de rhétorique, de géométrie, de danse etc. sont aussi, en italien, des *figure* (*di rettorica, geometriche, di danza*, etc.). Mais lorsque, à la fin du XVIII^e siècle, le français identifie la figure avec le visage et crée les expressions "se laver la figure", puis "se casser la figure", l'italien ne le suit plus. Certains emplois antérieurs à cette évolution sont du reste mal interprétés par de jeunes locuteurs méconnaissant l'histoire de leur langue. Ainsi, quand on demande à un jeune français ce qu'il comprend quand il chante cette chanson ancienne :

Je suis un petit garçon
De bonne *figure*
Qui aime bien les bonbons
Et les confitures.
Si vous voulez m'en donner
Je saurai bien les manger.
La bonne aventure ô gué,
La bonne aventure,

il répond en général qu'il s'agit d'un enfant qui a un beau visage, alors qu'un jeune italien interprète plus facilement — et plus correctement — que ce petit garçon est un enfant poli qui sait bien se comporter. La création de nouvelles acceptions est ainsi une des voies que suivent les langues dans leur évolution. Il en a été de même pour le préfixe *re-*.

⁴ On peut en trouver une petite partie — 16 couples, soit 32 verbes ou substantifs — sur le site : <http://chercher.marcher.free.fr>

Nous venons de voir que la consonne *-r-*, par ses caractéristiques, pouvait exprimer la répétition. C'est en effet le premier emploi du préfixe *re-*, aussi bien historiquement que par le nombre d'occurrences. Par exemple, sur les 564 verbes italiens présentant le préfixe *re-* étudiés par Alain André, 267 — soit presque la moitié — n'expriment que la répétition. En français, 103 des 280 verbes l'expriment aussi. Mais la répétition peut être appliquée, plus généralement, à presque tous les verbes simples des deux langues : on peut, par exemple, *travailler et retravailler un exposé, parcourir et reparcourir un document écrit, traverser et retraverser une route, passer et repasser devant une fenêtre*, même si tous les verbes à préfixe ne sont pas répertoriés dans les dictionnaires. Chaque fois, on obtient, avec le préfixe *re-*, la répétition de l'action exprimée par le verbe simple.

On sent bien alors la composition, au point que, dans certaines créations populaires spontanées, avec un verbe simple commençant par une voyelle, il n'y a pas fusion du préfixe avec la voyelle : *réapprendre* ('apprendre une deuxième fois'), *réentendre* ('entendre à nouveau'), *réutiliser, réorganiser, réassembler* etc. Avec un verbe simple commençant par une consonne, le préfixe *re-* peut aussi exprimer l'itération : *recommencer* ('commencer une deuxième fois'), *repartir* ('partir de nouveau'). Mais pourquoi *répartir* n'est-il pas l'équivalent de *repartir* ? Pourquoi *regarder* ne signifie-t-il pas 'garder à nouveau' ? Pourquoi *résigner* et *resigner* n'ont-ils pratiquement rien en commun alors qu'ils ont la même origine ? On pourrait multiplier les exemples. Le problème qui se pose dès lors est le suivant : comment rendre compte de la différenciation sémantique entre le verbe simple et son ou ses composés en *re-* ou *ré-* ?

Si nous revenons à la construction du mot comparée dans les langues agglutinantes, sans aucun préfixe, et dans les langues à préfixes, nous pouvons observer que les langues dont le mot commence par le radical offrent une bien plus grande stabilité, à travers le temps, du sens des mots. Au contraire, dans le cas des langues à préfixes, l'évolution sémantique est bien plus rapide : le préfixe peut, à chaque instant, être absorbé par une saisie anticipée du radical et, ainsi, disparaître. Le mot qui, jusque là, gardait un rapport avec la forme simple, non préfixée, perd alors cette liaison et suit une évolution qui lui est propre, cependant que le verbe simple, de son côté, peut évoluer indépendamment de son (ex-)composé. C'est ce qui s'est produit avec *partir, répartir, repartir* : du latin *partire*, avec le sens de diviser en parts, partager — qui reste encore sensible dans l'italien *spartire* — on est passé, en français, pour la forme simple, au sens de "séparer" et de "prendre congé" (= se séparer de quelqu'un ou de quelque chose) d'où *partir* (attesté dès 1.140) auquel on a ajouté le préfixe français *re-*, soit *repartir* pour 'partir de nouveau, recommencer'. En revanche, la forme latine *re + partire* a gardé son sens primitif de 'partager', 'distribuer', sous la forme plus proche du latin de *répartir*, intégrant le préfixe *ré-* à son radical par saisie anticipée. C'est pourquoi la forme simple se retrouve dans *re-partir* (qui, effectivement, signifie 'partir de nouveau') mais pas dans *répartir* dont le radical est désormais *répart + ir* et non plus *re + part + ir*.

On voit ainsi que, selon que la saisie anticipée du radical est intervenue ou non, le composé peut perdre sa liaison avec le simple ou bien la conserver. Un cas est particulièrement emblématique : c'est la différence d'évolution qui touche *tourner* et *retourner* en français, par opposition à *tornare* et *ritornare* de l'italien. Le français a opéré une saisie anticipée de son radical dans *retourner* qui a absorbé le préfixe, ce qui a eu deux conséquences : d'une part le rapport avec le verbe simple *tourner* a été perdu — mais uniquement pour le verbe intransitif : *retourne chez toi !* et pas : *tourne chez toi !* il s'est en revanche conservé pour le verbe transitif : *il tourne et retourne la lettre* —, d'autre part, le verbe simple *tourner* a pu se spécialiser dans l'expression du sens que l'italien exprime par *girare* : ex. *tourner à droite*, 'girare a destra', le *Tour de France* / Il *giro* d'Italia, le *tournebroche* 'il *girarrostò*' etc. L'existence de ce deuxième verbe *girare* en italien a en revanche empêché cette évolution de *tornare* en italien ; c'est pourquoi on a une quasi équivalence de *tornare* et de *ritornare* : *torna a casa tua* / *ritorna a casa tua*. Cette quasi équivalence est soutenue, par ailleurs, par un changement de conjugaison du verbe latin *tornare* en *tornire* dans le sens de 'façonner au tour, tourner' — "le tour" étant *il tornio* — et par un emprunt au français *tour* > *turno* pour exprimer 'ce qui revient à chacun'.

Une différence d'évolution comparable a touché les verbes *garder* et *regarder* par rapport à leurs correspondants formels italiens *guardare* et *riguardare*. D'origine germanique, le verbe français *regarder* a intégré son préfixe au radical et a donc perdu le contact avec la forme simple *garder* : la liaison avec la vue s'est étroitement conservée dans le composé alors qu'elle n'est qu'indirectement conservée dans le sens du simple *garder*. En italien, au contraire, c'est le simple *guardare* qui a une liaison étroite avec la vue (même si le substantif correspondant au fr. *regard* n'est pas *il *guardo*, mais *lo sguardo*), tandis que le composé *riguardare* — sorte de doublet d'emploi plus limité — ajoute une notion d'intensité, d'attention particulière à celle de regard.

Dans ce cas aussi, comme avec *tourner* et *retourner*, le verbe simple fr. *garder* s'est séparé de *regarder*, lequel n'est plus ressenti comme un composé mais comme un nouveau verbe simple. En italien, au contraire, le composé *riguardare* est perçu comme un intensif ou un itératif de *guardare* : l'expression *guarda e riguarda*, construite comme l'itératif / intensif français *tourne et retourne*, ne saurait être traduite à la lettre en français par "*garde et regarde" parce que le simple et le composé n'ont plus rien à voir l'un avec l'autre. La saisie anticipée du radical a joué en français et intégré le préfixe au radical alors quelle ne s'est pas produite en italien.

Parfois l'intégration au radical se manifeste phonétiquement. Ainsi, *résigner* — utilisé surtout sous sa forme pronominale *se résigner* 'accepter, malgré des conditions défavorables' — présente l'initiale du radical avec le son z (sonore), ce qui traduit l'intégration de l'ancien préfixe à l'ancien radical *sign-are*, tandis que le même son reste sourd lorsque le préfixe garde son indépendance — sémantique, mais aussi phonétique — par rapport au radical : *re-signer* (*resigner*) 'signer à nouveau'.

Historiquement, on a toujours eu d'abord l'idée de répétition. Ce n'est qu'ensuite, en fonction des affinités du préfixe *re-* avec le radical qui lui fait suite, que se sont développées les acceptions — dont certaines se sont enchaînées les unes

aux autres. Ainsi, l'acception la plus proche de la répétition est notion de retour au point de départ, à un état antérieur différent. C'est ce qu'expriment les verbes comme *rasséréner* ('ramener à un état plus serein'), *ranimer* ('ramener à la vie'), *renflouer*, *reconstituer*, mais aussi *ressusciter*, *raccommoder*, *(se) racheter*, *réconforter*, *refermer*, *redresser*, *(se) réfugier*, *réhabiliter*, *rembourser*, *(se) remplumer*, *rengainer*, *reporter*, *renoncer*, *reconstituer*, *récompenser*, *recupérer* etc.

A partir de cette acception, et grâce à une nouvelle réduction de la notion de retour, s'est développée l'acception de « retour en arrière » (mais pas jusqu'à un état antérieur, à la différence de l'acception précédente). En témoignent les verbes suivants : *réduire*, *regretter*, *rebrousser*, *retrousser*... et l'italien *riflettere*.

Si l'essentiel de la notion de répétition est le mouvement qui retourne à ce qui a déjà été dépassé, il peut arriver, plus rarement, que le préfixe apporte l'idée de réciprocité : c'est que la répétition contient une notion de multiplication, d'échange. L'exemple le plus parlant est, en italien, *ricambiare*. On peut aussi avoir, en français, *riposter*, *répondre*, *rétorquer*.

Enfin, la répétition peut être vue comme un renforcement, comme une plus grande intensité. D'où les verbes : *renier*, *rapprocher*, *rassasier* et, en italien, *richiedere*.

Les acceptions ne s'excluent pas toujours les unes les autres. Selon le contexte, elles peuvent parfois coexister pour un même verbe : je peux *passer et repasser au même endroit*, mais je peux aussi *repasser ma chemise*...

L'étude détaillée faite par M. Alain André montre que cette évolution a été constante au long des siècles, tant en italien qu'en français. On voit ainsi que la saisie anticipée du radical – avec l'intégration du préfixe chaque fois qu'elle intervient – se révèle être un puissant instrument d'enrichissement du vocabulaire dans nos langues.

BIBLIOGRAPHIE

BENVENISTE E., « Le système sub-logique des prépositions en latin », *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. V, *Recherches structurales*, 1949 ; *Problème de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, ch. XI.

ANDRE A., *L'évolution du préverbe latin "re-" en français et en italien : étude comparative*, Master, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, 2 vol., 169 + 115 p.

LE PRÉFIXE RE- EN ROUMAIN ET EN FRANÇAIS À PARTIR DU DICTIONNAIRE BILINGUE D'ALEXANDRE VAILLANT

OANA AURELIA GENCĂRĂU¹, ȘTEFAN GENCĂRĂU²

ABSTRACT. A prefix of Romance origin, important in the inventory of derivatives of these languages, particularly French, *re-* still presents interest from an etymological point of view, but also from the perspective of its productivity and its relations with the other Romance or non-Romance derivatives. The prefix has had a special evolution in Romanian, where, on the one hand, it is inherited from Latin and has been preserved in a series of derivatives³, and, on the other, it is borrowed from French and Italian; the inherited prefix, as opposed to that of Romance descent, comes to have the same form with a Slavic prefix, i.e. *ră-*. In the stages preceding the loan of Romance terms, the Latin *re-*, transformed in Romanian into *ră-*, seems to have been replaced by the Slavic prefix with the same form. The numerous entries, which a bilingual dictionary from the first half of the nineteenth century assigns to it, show the clear preference of the Romance derivative over its Slavic homonym. The article aims to compare and contrast the competition between the forms *re-* and *ră-* as they are illustrated by the bilingual dictionary, a work published in a century when the prefix *re-* seems to have had a significant role in the derivational practices in Romanian.

Keywords: *prefix, derivation, dictionary, Slavic, Latin, Romance*

Préfixe roman, qui occupe une position importante dans l'inventaire des dérivatifs de ces langues, *re-* continue de présenter de l'intérêt aussi bien du point de vue étymologique qu'en ce qui concerne sa productivité et ses relations avec d'autres dérivatifs romans ou non romans.

Préfixe que le latin a en commun avec les langues italiques⁴, si l'on prend en considération le classement des affixes suivant leur origine, *re-* aura en roumain un parcours à part. Hérité du latin et conservé dans une série de dérivés, il sera par ailleurs emprunté au français et à l'italien à une époque plus tardive, mais la forme du préfixe hérité, contrairement à celle de l'emprunt roman, se confondra en roumain avec la forme d'un préfixe d'origine slave, ayant un sémantisme similaire, à savoir *ră-*.

¹ Enseignant, Université de Oradea, e-mail : oanagen@yahoo.fr

² Maître de conférences, Université «Babeș-Bolyai », Cluj-Napoca, e-mail : gencaraus@yahoo.fr

³ Le DLR compte 11 dérivés formés avec le préfixe *ră-*, issu du *re-* latin, (*ră-* < *re-* lat.) ; **8** de ces dérivés sont des verbes formés à partir d'une base verbale: *răbuiți, răduce, rămâne* (cf. *mănea/mener*), *rântur(r)na, răpune, răsări* (1. a încolți, du lat. *resalire*), *răsuna, rătunde*; **2** sont des verbes formés à partir d'une base substantivale: *răgloti*: „a lupta, a se război cu cineva/ se battre contre, guerroyer”, du subst. *gloată*, et *a răguși*, du subst. *gușă*; un seul substantif dérivé à partir d'un autre substantif: *răgoace*: „cavitate, orbită”. Le préfixe slave *răs-, răz-* a lui aussi une variante *ră-* issue de la contraction de *răs-* devant une base à initiale *S-*: *a ră - scula, a ră - sufla*; et aussi *ră-suci, ră-sălta* (a se destinde, a se descovoia). Voir Mioara Avram, *Formarea cuvintelor în limba română*, p. 203-211.

⁴ Pour les classes des préfixes groupés selon le critère de leur origine voir Sergiu Drincu, p. 6.

Le *re-* latin devenu *rǎ-* semble avoir cédé sa place au dérivatif d'origine slave de la même forme, *rǎ-*, dans des étapes antérieures à l'emprunt roman.

Un dictionnaire bilingue de la première moitié du XIX^e siècle est, par les entrées qu'il leur consacre, révélateur des rapports existant entre le dérivatif roman et son homonyme slave. Dans ce qui suit nous nous sommes attaché à mettre en évidence la concurrence entre les formes *re-* et *rǎ-*, telle qu'elle est illustrée par le *Vocabulaire portable roumain-français* de J.A. Vaillant.

Dans ce dictionnaire il y a une seule entrée pour *re-*. Les données de la section où le roumain est langue de départ sont très réduites. L'entrée lexicographique est consacrée au substantif *re*; le dérivatif est présenté à la suite de la définition du substantif et traité comme une *préposition* et non comme un *préfixe*.

Dans la définition du préfixe, une seule valeur sémantique est enregistrée, celle de *renouvellement*. Pour illustrer la manière d'utiliser ce dérivatif, Vaillant cherche un mot formé à partir d'une base roumaine, et l'exemple qui lui semble éloquent est celui du verbe *a resufla*.

Bien qu'il considère que le verbe *a resufla* marque le *renouvellement*, Vaillant l'explique par une périphrase qui l'intègre dans la classe des verbes duratifs exprimant la continuité et surtout la persistance. Pour l'auteur du dictionnaire, *a resufla* veut dire *souffler encore*, sans qu'on précise si l'aspect duratif est associé à un animé ou à un inanimé.

Dans l'entrée lexicographique consacrée au verbe *a resufla*, évidemment différente de celle consacrée au dérivatif *re-*, la forme du préfixe est la même, et *a resufla* est traduit par *ressouffler, respirer, s'enthousiasmer*. Pour ces sens, de même que pour *a sufla, a fi viu*, (*souffler, être vivant*), la langue du XIX^e siècle confirme l'existence d'un dérivé ayant la forme *a rǎsufla*.

A partir de cet exemple on pourrait formuler deux suppositions.

D'un côté, il est possible que Vaillant ait enregistré déficitairement un mot de la langue du XIX^e siècle, à savoir qu'il ait noté *a resufla* au lieu de *a rǎsufla*. Toute une série de facteurs auraient pu le conduire à cet enregistrement défectueux: la transition de l'alphabet slave vers le latin, l'alphabet oscillant à cette époque, la difficulté de représenter graphiquement la voyelle *ǎ* dans les limites de l'alphabet latin.

D'un autre côté, il est tout aussi possible que le dictionnaire de Vaillant rende compte justement de l'étape où *re-*, revenu dans la langue par la structure des mots d'emprunt, commence son existence de dérivatif autonome, en récupérant et en renforçant en même temps la position de *re-* hérité et, pourquoi pas, en faisant de la concurrence au préfixe slave *rǎs-*.

Contrairement à ces suppositions, le verbe *a rǎsufla* est considéré comme une *formation roumaine de rǎs-* et *soufla* (*souffler*). La plupart des auteurs qui s'en sont occupés le considèrent comme tel et la lexicographie roumaine contemporaine soutient également ce point de vue. H. Mihăescu suppose qu'*à partir d'un verbe *resufflare devait naître le dr. rǎsufla*⁵.

⁵ H. Mihăescu, *La romanité dans le sud-est de l'Europe*, p. 222. Dans le texte: *dr.* abréviation de daco-roumain.

Et pourtant, Vaillant note avec *re-* un nombre considérable des dérivés formés avec *răs-/răz*. Il fait de même avec les unités lexicales qui commencent par *ră-*. Ainsi, dans l'ordre de leur apparition dans le dictionnaire,

au lieu de :	dans le dictionnaire on trouve:
răzbate ⁶	resbate , v. battre, courir, parcourir, refléter
răzbire ⁷	resbire , s. action de pousser, de pénétrer, de jouir
răscula ⁸	rescula , v. insurger, soulever, se -
răzmeriță ⁹	resmiriță , e, f. révolte, révolution
răsplăti ¹⁰	respleti , v. récompenser, rendre la pareille, user de représailles, payer de la même monnaie
răsturna ¹¹	resturna , v. a se -, verser, verser, s-a răsturnat luntrea, la barque a chaviré. – subvertir.
răsuna	resuna , v. résonner, retentir

Il est intéressant de remarquer le cas du mot *revizor*, où Vaillant hésite entre *re-* et *ri-* et note: *revizie*, f. *revision*; ensuite *rivizor*, i. *réviseur*, *cercețator* et de nouveau: *revizui*, *réviser*. L'option pour *ri-* dans cette situation, ne le conduit pas à signaler ou à enregistrer un dérivatif *ri-*. Dans ce dictionnaire et à l'époque qu'il reflète, un nombre considérable de mots a pour premières lettres¹² *ri-* au lieu de *re-*. Une seule fois Vaillant nous envoie, d'une entrée lexicographique qu'il propose avec *re-*, vers un mot commençant par *ră-*: c'est le cas du verbe *rezăma*, où l'on trouve l'indication *vezi răzăma*¹³ (*voir răzăma*).

Beaucoup des mots dont la base lexicale commence par *rî/râ* ont subi le même traitement : *renzos* (au lieu de *rânzos*), *-oasă*, adj. *moelleux*, *se, en parlant du bois*; *renză* (pour *rânză*), f. *moelle du bois*; *renced* (pour *rânced*), *-ă*, adj. *rance*; *rencezeală* (au lieu de *râncezeală*), f. *rancissure*; *rencezi* (pour *râncezi*), a se -, *rancir*; *rencezime* (pour *râncezime*), f. *rancidité*.

Ces modifications de la forme des mots commençant par *ră* ou *râ* pourraient être un argument en faveur de la supposition que la spécificité des voyelles roumaines *ă* et *â*, ou plutôt la difficulté à les orthographier, justifieraient le glissement de *ră-* vers *re-* et, de là, des formes comme *a resufla*.

⁶ Dérivé de *răs-* + *bate*.

⁷ Emprunté en roumain du slave *razbiti*. „frânger”.

⁸ Dérivé de *răs* + *scula*.

⁹ Emprunt du bulgare ou peut-être du serbe *rasmirica* „război”.

¹⁰ Dérivé de *răs* + *plăti*.

¹¹ Dérivé de *răs* + *turna*.

¹² Par exemple, au lieu de *retor* et de ses dérivés suffixaux: *rițor*, i, m. *rhéteur*; *rițoric*, ci, f. *rhétoricien*; *rițorică*, ci, f. *rhétorique*.

¹³ Pour *a rezema*, chez Vaillant : *răzăma* : v. *étayer*. On a proposé plusieurs étymologies, dont: du latin vulgaire, de l'albanais, du grec. Il reste pourtant un mot d'origine inconnue.

Cependant la constance de ces modifications dans le dictionnaire de Vaillant nous fait penser que la raison en est autre et que le rôle du dérivatif *re-* néologique est beaucoup plus important.

Des mots archaïques aux mots néologiques, les formations en *ră-*, *răs-*, *răz-* subissent des modifications qu'on pourrait attribuer à l'influence du *re-* néologique. On trouve ainsi dans le dictionnaire de Vaillant, mais pas dans les dictionnaires ultérieurs du roumain, une formation archaïque composée de *res-* et de *clinchet* (*cliquetis*): *resclânkăi* (et non *răsclinchet*, *răsclicăi*), traduite d'abord par *retentir* et ensuite par *cliqueter*. De même: *restoacă*, pas *răstoacă*, *rigole*, et *resvârți*, pas *răsvârți*, *réviser*. Le dérivé formé de *răs-* et du verbe *a scula*: *răscula*, *insurger*, est nouveau pour Vaillant et apparaît sous la forme *rescula*.

Des mots d'origines diverses, et notamment de l'aire slave, acceptent la préfixation avec *res-*, comme *resplătire*, *récompense*, *représailles*. Des mots d'origine latine qui se sont imposés en roumain avec le préfixe *răs-* présentent dans le dictionnaire de Vaillant des variantes avec *res-*: *rescruce* et non *răscruce*, *bivoie*, *biviaire*.

Certains des mots d'origine latine dont on admet la formation avec le préfixe *re-* hérité et devenu *ră-* en roumain sont enregistrés avec le préfixe *re-*. Ainsi on retrouve au lieu de *răsări*¹⁴: *resări*, *v. se lever, en parlant des astres*; au lieu de *răsărit*: *resărit*, *s. levant, orient*; au lieu de: *răsăritean*: *resăritan*, *ă, levantin, e, oriental, les orientaux*; il faut ajouter également un dérivé du verbe *a răsări*, non conservé en roumain: *răsărital*, *adj, du levant, se zice despre lucruri orientale/on le dit des choses de l'orient*. Enfin *a refeca*, *v. ourler*, et son dérivé: *refecătură*, *f, ourlage*, formés toujours par dérivation avec *re-* hérité du latin.

Les emprunts récents par rapport à l'époque du dictionnaire en question, formés en français par dérivation avec *re-*, et, certains d'entre eux, entrés peut-être en roumain justement grâce au *Vocabulaire portable* de Vaillant, conservent le préfixe sous sa forme originelle et produisent déjà des dérivés: *recomanda*, équivalent à *recommander* et expliqué en roumain par *a vorbi în partea cuiva/parler en faveur de quelqu'un*, est suivi d'un dérivé considéré aujourd'hui comme archaïque: *recomandație*, *f, recommandation*. À son tour, le verbe *a reforma*, traduit lui aussi par le correspondant français *réformer* et ensuite expliqué par la périphrase *a schimba lumea/faire changer le monde*, est suivi d'un dérivé régressif et d'un autre progressif, à savoir *reformă*, *f, réforme*, et *reformat*, *adj, réformateur, -trice*.

La section roumain-français du dictionnaire confirme la présence de *re-* dans le processus de formation de calques linguistiques. Associé à des bases lexicales roumaines, *re-* renforce son rôle dans la langue et les calques où il est présent deviennent productifs: *recunoaște*, d'après le fr. *reconnaître* est, comme le prouvent les autres entrées lexicographiques, en usage à côté de *recunoaștere*, *f. connaissance*, *recunoscător*, *-oare, adj, reconnaissant, e*, et de *recunoștință*, *reconnaissance*.

¹⁴ Pour son étymon voir la présentation systématique de Sergiu Drincu, *Op.cit.* p. 85.

Il est évident que le fonctionnement de *re-* à côté des bases lexicales roumaines est déjà un fait accepté par la langue du moins si l'on a en vue la situation du verbe *a resădi*, enregistré par Vaillant avec *re-* et non avec *răs-*, ainsi que celle du verbe *a reînvia*; le premier, correspondant roumain du français *replanter*, *transplanter*, et représentant à l'époque un doublet lexical formé de *re-* et *sădi*, a été ultérieurement éliminé par *a răsădi*; le second, synonyme de *revivre*, *faire revivre*, *ressusciter*, est une preuve éloquente de la productivité de *re-* et de son aptitude à s'associer déjà à d'autres dérivatifs suffixaux ou préfixaux, car la base *învia* qui se combine avec *re-* pour donner *a reînvia* est déjà une base élargie formée à son tour de *în+viu*.

Dans la section français-roumain du dictionnaire, l'ordre des définitions change. C'est le dérivatif *re-* qui est défini le premier, et ensuite le substantif *re* à la définition duquel on ajoute le sens '*vorbă de muzică*'/mot de (la) musique. La fonction du dérivatif est précisée en accord avec la terminologie de l'époque. Au lieu de *préfixe* ou *préposition*, comme il était présenté dans le *Vocabulaire roumain-français*, *re-* est désigné par le terme *părticică/particule*. On lui assigne la même valeur sémantique: *re-, părticică ce arată înnoirea/particule qui marque le renouvellement*, mais l'exemple, à savoir le verbe *a resufla*, présent dans l'entrée similaire de la première section du dictionnaire, n'est plus considéré comme nécessaire.

Dans cette deuxième section de son vocabulaire Vaillant note, avec la même régularité, *re-* et non *ră-*, cette fois dans l'espace destiné à la définition du mot français, c'est-à-dire à la périphrase explicative, à l'équivalent roumain ou à son synonyme. Ainsi, si à l'entrée du roum. *resbate* correspond le fr. *battre*, le synonyme roumain du fr. *battre* sera désigné, d'une manière invariable, *a resbate*. On découvre la même constance dans le traitement de tous les synonymes roumains des verbes français enregistrés dans la section antérieure du dictionnaire. Pour *parcourir* et *refléter*, on trouve *a resbate* et non *a răzbate*, pour *insurger*, *a rescula* et non *a răscula*; *récompenser* est expliqué par *a resplăti* et non *a răsplăti*, *verser* et *chavirer* par *a se resturna* et non *a se răsturna*. Seul le mot *révolte*, considéré comme l'équivalent de *resmeriță* aussi bien que de *răsvrătire*, pourrait créer l'impression d'hésitation entre *(r)ă-* et *(r)e-*, alors que les verbes français auxquels on trouve pour équivalents des dérivés formés à partir des bases verbales archaïques enregistrent eux aussi des formes en *re-*, comme *cliqueter* qui est associé au roumain archaïque *a resclânkăi*.

On constate la même préférence pour *e* (non *ă*) dans le cas des dérivés formés avec *re-* hérité. *Refeca* et *refec*, équivalents de *ourler* et *ourlet*, sont enregistrés de façon identique dans les deux sections du dictionnaire.

Il nous semble que le traitement similaire, dans les deux parties du vocabulaire, des dérivés et des bases qui commencent par *re-*, exclut les causes qui pourraient tenir de la disponibilité du lexicographe à noter des voyelles spécifiques du roumain. Nous considérons aussi que la présence de *re-* au lieu de *ră-* n'est pas le résultat d'un contrôle exercé par le lexicographe sur ces formes.

Les exemples que nous avons choisis marquent des étapes d'un parcours du *re-* néologique au XIX^e siècle et confortent d'autres arguments en faveur de la démarche lexicographique de Vaillant.

Re- remplace **ră-** dans les entrées du dictionnaire qui portent sur le lexique archaïque et des modifications semblables sont à constater dans les sous-classes du lexique d'origines diverses, notamment celui d'origine slave. Les dérivés en **re-** hérité du latin conservent la forme originelle du dérivatif. Des formations commençant par **ră-** changent celui-ci en **re-**. Intégré petit à petit dans l'inventaire des dérivatifs roumains, **re-** néologique va agir également sur des mots construits avec d'autres dérivatifs.

Ces étapes dans le parcours de **re-** allant du français vers le roumain nous font penser que le dictionnaire de Vaillant témoigne plutôt d'une tendance propre au roumain parlé au XIX^e siècle. Il est évident que les changements du roumain au XIX^e siècle ne se produisent pas seulement au niveau du lexique emprunté, mais aussi au niveau des créations lexicales roumaines avec des dérivatifs d'emprunt.

Re-, français ou roman, aussi bien que d'autres emprunts de nature affixale, vont entraîner en roumain des modifications profondes dans les sous-classes des dérivés et, peut-être, même un changement des pratiques dérivationnelles de l'époque.

BIBLIOGRAPHIE

- COLLINOT, André et Francine MAZIERE, 1997, *Un prêt à parler : le dictionnaire*, Presses Universitaires de France, Paris.
- DRĂGHICESCU, Janeta, 1993, « La synonymie et la transposition dans le dictionnaire bilingue », dans *Revue roumaine de linguistique*, XXXVIII, 1-3, 117-121.
- DRINCU, Sergiu, 1998, *Derivarea cu prefixe. De la latină la română*, Editura „Amphora”, Timișoara.
- GRAUR, Al. și Mioara AVRAM (redactori responsabili), 1978, *Formarea cuvintelor în limba română*, volumul al II-lea *Prefixele*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, București.
- IODAN, Iorgu, Maria MANOLIU, 1965, *Introducere în lingvistica romanică*, Editura Didactică și Pedagogică, București.
- MIHĂESCU, H., 1960, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman*, Editura Academiei Române, București.
- MIHĂESCU, H., 1993, *La romanité dans le sud-est de l'Europe*, Editura Academiei Române, București.
- PLANCHON, Philippe, 2008, « Incidences sémantiques et syntaxiques de la préfixation en re- sur les constructions verbales avec objet sans déterminant » dans Michel Paillard (éd), *Préfixation, prépositions, postpositions, études de cas*, Presses Universitaires de Rennes.
- SECHE, Mircea, 1966, *Schiță de istorie a lexicografiei române*, vol.I, Editura Științifică, București.
- ȘUTEU, Flora, 1975, „Lingvistica românească în perioada 1828-1870”, in *Istoria științelor în România. Lingvistica*, Editor Iorgu Iordan, Editura Academiei, București.
- VAILLANT, J.A., 1839, *Vocabular purtăreț rumânescu-franțozesc și franțozescu-rumânesc, urmat de un mic vocabular de Omonime*, București : In Tipografia lui Friderih Valbaum.

LE VERBE DENOMINATIF EN ROMAGNOL : LA QUESTION DE LA REGULARITE SEMANTIQUE DU SYSTEME DE DERIVATION

SYLVIANE LAZARD¹

ABSTRACT. Starting from the findings of a lexicographical work of “romagnolo” dialect (Ercolani, Vocabolario romagnolo-italiano), we will try to make a contribution to a widely debated issue of the last decades: i.e. to what extent can we foresee the sense of a derived word starting from the meaning of its basis? The choice of a dialect (and not of a national language), and of a limited category of words, (the verb pairs composed from the same substantive) was made with a view to making the sample more practical and more easily focused on a particularly favourable case. From the study of 116 pairs that satisfy this definition, we have concluded that the meaning of $\frac{3}{4}$ of them can be built properly by means of four rules (WFR) corresponding to four morphological types of derived words (with the prefix in- /s-/ infix -ac- / without prefix). It follows that the main obstacles to a correct deciphering are the semantic splitting of the basis (polysemy) on the one hand, and the extraction from only one of its semes (metaphor), on the other; the case of idiosyncrasy or of polysemy of the affixes, are on the contrary, quite reduced. We can conclude that there exist some linguistic systems where the derived legibility lets the speaker form, starting from favourable cases (like these pairs of denominatives which clearly oppose the derived two by two), semantic rules that assign a predicted meaning to each morphological type.

Keywords: *romagnolo, denominative verb, seme, derivation.*

Le travail que je vais vous présenter a été élaboré à la fin des années 90, et publié dans la RID en 1998. Je le reprends aujourd’hui parce qu’il tente de répondre, en s’appuyant sur un corpus assez étendu, à la question, objet d’un vaste débat, de la prédictibilité du sens d’un dérivé à partir de celui d’une base lexicale. L’état de mes recherches est resté celui d’alors, centré sur les travaux des années 1970-2000.²

¹ Professeur émérite, Université Vincennes Saint-Denis - Paris 8. E-mail : sylviane.lazard@free.fr

² Pour les langues anglo-saxonnes, les recherches d’Aronoff 1976 et 1984, Clark 1979, Rose 1973, Jackendoff 1975, Beard 1990 ; pour les français celles de Corbin 1987, Temple 1996 ; et pour l’italien de Dardano 1981, Rainer 1989, Scalise 2001. Le débat porte sur deux points essentiels : la régularité sémantique de la MD et la relation du DÉR à sa BASE. Sur le premier point, les théoriciens opposent une partie régulière « productive » de la MD (Rose, Jackendoff, Aronoff) à une partie non régulière, marginale, qui doit être mémorisée (*lexical entry* de Jackendoff) ; cette position est celle aussi de Rainer et Scalise (Corbin et Beard par ailleurs associent la prédictibilité sémantique à la régularité morphologique du processus de dérivation) ; sur le second, les points de vue sont parfois divergents : alors qu’Aronoff 1976 : 46, considère que le DÉR verbal est relié sémantiquement à la BASE par un lien assez vague : *The derived meaning is that of that has something to do with the base Name*, Clark 1979 : 769-76, définit au contraire 5 types bien précis de relation.

Il m'a paru intéressant de tenter de déterminer le degré de prédictibilité du sens du DÉR à partir du lexique d'un dialecte (plus restreint que celui d'une langue nationale), et d'une seule catégorie de mots (les DÉR dénominatifs du V), afin de rendre plus maniables les données. Je suis partie du dépouillement d'un ouvrage de référence de la lexicographie du dialecte romagnol : le *Vocabolario romagnolo-italiano* d'Ercolani.³ J'ai limité volontairement le corpus aux DÉNOM formant une paire minimale, issus de la même BASE (du type : *ciöd*, 'clou', générant *inciidêr* / *sciudêr*). Ce dispositif m'amènera donc à définir non pas le degré moyen de prédictibilité des DÉNOM du romagnol, mais son degré maximal, obtenu dans une configuration très favorable. Le nombre de couples ainsi repérés est de 116, répartis en trois structures morphologiques :⁴

- (1) [in + [BASE]_n + êr]
- (2) [s + [BASE]_n + êr]
- (3) [Ø + [BASE]_n + êr]

Ajoutons, avant de passer à l'analyse, que le système de dérivation des DÉNOM en romagnol est particulièrement régulier et transparent.⁵

I- LES FACTEURS FAVORISANT LE DÉCHIFFREMENT DU SENS DU DÉNOMINATIF

On peut associer à ces structures morphologiques des opérations sémantiques régulières, (RFM) qui permettent de prédire le sens des 3 types de DÉNOM :

à la structure (1) correspond la RFM 1, qui présente 2 options :

- a) 'mettre O du V dans BASE'
- b) 'mettre BASE dans O du V'

³ La lexicographie romagnole est constituée de 3 ouvrages de référence : Morri 1840, composé dans l'optique d'une future unité politique de l'Italie, devait servir aux habitants de la Romagne à comprendre et à acquérir la langue nationale (centré sur Imola) ; Ercolani 1971, est un vaste relevé du lexique et des expressions idiomatiques, traditionnel quant à la graphie et aux notions grammaticales, enrichi de nombreuses informations ethnographiques (centré sur le territoire rural autour de Ravenne : la *Bassa ravennate*) ; Quondamatteo 1982-83, en 2 vol., ne retient que les unités lexicales spécifiques de la culture locale et se veut : *lo specchio [...] di almeno centocinquant'anni di vita politica e sociale delle genti di Romagna*, p. VI (centré sur la région de Rimini).

⁴ Il existe aussi une structure (4), qui entre en opposition dans la langue avec les DÉNOM de type (3). Nous la laisserons de côté ici, car elle ne concerne que 7 DÉNOM. Elle se récrit :

(4) [s + [BASE]_n + ac + êr]

Ex. : *ból* --> *sbulacêr* (s- a une valeur intensive, renforcée par l'INF -ac-, de valeur fréquentative).

⁵ On passe de BASE nominale au Verbe DÉNOM par la règle morphologique (Scalise 2001 : 476) suivante :

DÉNOM = a) (AFF) + [BASE]_n + êr
b) (AFF) + [BASE]_n + ir

(la finale -êr est purement graphique et se prononce [e])

La voyelle tonique, devenant protonique, se modifie selon les règles suivantes :

[e] ouvert	--> [i]	pèpi	--> pipiöl
[o] ouvert	--> [u]	fòja	--> fujèt
[e] ouvert dipht	--> [a]	lēc	--> slacheda
[e] fermé dipht.	--> [a]	bèva	--> bavòs
[e] long	--> [a]	fevra	--> sfavris

(nous conservons la graphie du *Vocabolario*, malgré sa transcription souvent peu évidente, dont on trouve une présentation critique in Quondamatteo-Bellosi 1977 : XII).

à la structure (2) correspond la RFM 2, qui présente 3 options :

- a) 'enlever de la BASE l'O du V'
- b) 'enlever BASE de l'O du V'
- c) 'décomposer, détériorer BASE'

à la structure (3) correspond la RFM 3 (présentant 3 options):

- a) 'mettre O du V dans BASE'
- b) 'mettre BASE dans O du V'
- c) 'constituer la BASE'⁶

Dans le système romagnol, les structures (1) (2) (3) s'articulent selon 2 types d'oppositions :

OPPOSIT DE TYPE 1 : (membre A) structure (1) [in + [BASE]_n + êr] (RFM 1)
 (membre B) (2) [s + [BASE]_n + êr] (RFM 2)
 (type *ciöd*, 'clou' --> *inciudêr* / *sciudêr*, 'clouer' / 'déclouer').

Le sens de 29 couples (soit 58 DÉR) est prédictible selon les RFM 1 et 2.

OPPOSIT DE TYPE 2 : (membre A) structure (3) [Ø + [BASE]_n + êr] (RFM 3)
 (membre B) structure (2) [s + [BASE]_n + êr] (RFM 2)
 (type *chëlza* 'chaussure, bas' --> *calzêr* / *scalzêr*, 'chausser' / 'déchausser').

Le sens de 12 couples du corpus se révèle prédictible selon les RFM 2 et 3.

Je m'attacherai, dans cette version abrégée, plus particulièrement à la description du fonctionnement des 29 couples de l'OPPOS DE TYPE 1.

22 des 29 couples de DÉNOM de ce groupe se conforment rigoureusement à l'OPPOS DE TYPE 1. Ils appartiennent tous à la même classe syntaxique (ils sont tous TR) et acceptent le même type d'arguments.

Voici quelques exemples : *btôn* 'bouton' --> *intunêr* / *stunêr*
carnaz 'cadenas' --> *incarnazêr* / *scarnazêr*
fôran 'four' --> *infurnêr* / *sfurnêr*

Pour obtenir le sens du DÉR, il faut dans chacun des cas choisir entre deux options (parfois trois). Ce choix ne présente aucune difficulté, et s'effectue en fonction de la nature de la BASE : si la BASE est [CONTENANT +] (par ex. *fôran*, 'four'), c'est l'option a) qui s'impose ; si la BASE au contraire est [CONTENANT -] (*ciutur*, 'bouchon', *ciöd*, 'clou'), on doit choisir l'option b) des RFM 1 et 2. (Le choix de l'option c) s'opère aussi en fonction de la nature de la BASE).

En ce qui concerne les 7 autres couples de DÉNOM, ils se conforment également aux RFM, mais présentent une légère asymétrie, qui, tout compte fait, se révèle source d'une information supplémentaire :

Dans un cas : *fevra* 'fièvre' --> *infavris* / *sfavrês*, la variation du SUFF verbal (-is / -ês) informe sur l'asymétrie du processus : lent dans la montée de la fièvre (-is), rapide (-ês) dans sa chute.

⁶ La RFM 4 associée à la structure (4) se lit :

'produire BASE de manière excessive par rapport à la norme'
bes 'baiser' --> *sbasacêr* 'couvrir de baisers'
ból 'marque', 'tache' --> *sbulacêr* 'cribler de taches'

Dans le cas des six autres couples, l'assymétrie morpho-syntaxique du type :
tês 'tartre' --> intasês / stasêr

suggère l'existence d'une RFM de portée restreinte (RFM 1') : lorsque la BASE est pragmatiquement négative ('tartre', 'rouille', 'crasse', etc.), la nature de l'action de la BASE (avec SUJ [ANIMÉ-]) correspond dans le membre A à un processus dégradant (V REFL en -ês : 's'entartre', 'rouiller', 's'encrasser', etc.), auquel s'oppose le membre B (V TR, SUJ [ANIMÉ +]) qui dénote une action positive consistant à 'ôter BASE' ('détartre', 'enlever la rouille', 'décrasser'). Ces DÉNOM sont donc interprétables grâce à RFM 1, RFM 2 et à une RFM restreinte (RFM 1').

Je ne développerai pas le processus de construction du sens des 12 couples qui s'opposent selon LE TYPE 2 et qui est particulièrement régulier.

À la fin de cette première partie, on constate que sur les 116 couples du corpus, 48 ont pu être interprétés (soit 41%), grâce :

1° à la relation canonique avec la BASE (selon les 3 RFM majeures) ; et c'est la nature même de cette BASE qui permet de choisir entre les options offertes ; 2° grâce à la valeur stable des PRÉF (*in-*, *s-* avec sens privatif) et des SUFF (*-ir*, *-êr*) ; 3° grâce à l'opposition dans la langue (et pas seulement dans notre corpus) de couples de DÉNOM qui font émerger et fortifient chez le locuteur la connaissance inconsciente de ces régularités, nécessaire à la construction des schémas d'analyse. Ces 48 couples représentent le degré le plus parfait du fonctionnement sémantique de la morphologie dénomnative du romagnol.

II- LES OBSTACLES AU DÉCHIFFREMENT

Toutefois on constate que, dans 24% des cas, la morphologie dérivationnelle oppose des obstacles au déchiffrement. Cette perturbation peut être attribuée à six causes principales :

2-1 L'obstacle le plus léger est la dissymétrie entre des DÉNOM issus d'une même BASE (13 couples) :

a) le SUJ du V est de nature différente (7 couples) : dans le membre A le SUJ est [HUM -], dans le membre B [HUM +] :

tana, 'tanière' --> *intanês* / *stanêr*

b) la quantité de BASE est hors de proportion entre les 2 DÉR (6 couples) :

mel, 'miel' --> *immlêr* / *smilêr*

Mais on se rend compte que sur un total de 26 DÉNOM de cette catégorie, 24 peuvent être interprétés séparément, grâce à leur rapport canonique à la BASE :
intanêr 'rentrer dans sa t.' / *stanêr* 'faire sortir de la t.'

immlêr 'mettre du m. sur une tartine' / *smilêr* 'retirer les rayons de m. de la ruche'

Seuls 3 DÉR doivent être mémorisés, issus de *daz* et de *grân* :

daz --> *daziêr* / *sdaziêr*

grân --> *garnir* / *sgarnêr*

En effet *sdaziêr*, issu de *daz* 'taxe', ne signifie pas 'enlever une taxe' 'détaxer', mais 'acquitter une taxe' ; et *garnir* / *sgarnêr*, liés par synecdoque non pas au sens de 'céréale', mais à celui de 'grain de céréale', évoque, pour le premier (comme l'indique le SUFF -*ir*) l'évolution de l'épi qui se forme, alors que *sgarnêr* exprime l'action d' 'égrener l'épi'.

2-2 L'interprétation peut être compromise par une neutralisation des PRÉF (10 couples). Il s'agit surtout de *s-* qui dans un petit nombre de cas n'a pas, dans le membre B, la valeur privative prévue par RFM 2, ni même une valeur intensive (inhérente à la RFM 4, évoquée à la n. 5).⁷

Parmi les quelques cas, je citerai seulement :

gózla 'goutte' --> *guzlêr* / *sguzlêr*, 'tomber goutte à goutte'

(les deux DÉR ont exactement le même sens, sans aucune nuance).

Ces cas de neutralisation étant limités à 4, ce phénomène a donc un poids négligeable dans l'ensemble du processus de déchiffrement.

2-3 Beaucoup plus importants les désordres engendrés par la polysémie de la BASE, laquelle est très souvent dédoublée en deux unités sémantiques⁸ (23 couples). Je ne donnerai que quelques exemples :

biuda est à la fois 'blanc d'œuf' et 'boue', si bien qu'*imbiudêr* signifie 'couvrir de boue' et *sbiudêr* 'mélanger le blanc et le jaune d'œuf' ;

brôca, 'clou' et 'branche', d'où les DÉNOM *imbruchêr* 'clouer' et *sbruchêr*, 'émonder un arbre'.

Dans tout ce groupe, auquel on doit ajouter les BASES dont il existe une variante masc. et une fém. (*côv* / *côva*), ou celles qui diffèrent par l'insertion d'un PRÉF (*bêc* / *sbec*) (en tout 29 couples), il faut souvent, pour interpréter le sens des DÉNOM, mémoriser les deux sens de la BASE (par ex. 'blanc d'œuf' / 'boue') ou deux BASES (*bêc* 'bec' / *sbec* 'dentelure'). En raison de l'habitude prise par le locuteur de recourir aux paires minimales pour déchiffrer les DÉR, toute fausse symétrie risque d'aboutir à des interprétations erronées.⁹

2-4 Pour 26 autres couples, les 3 RFM majeures ne sont pas pertinentes ou ne suffisent pas pour déchiffrer le sens.

a) C'est le cas lorsque le DÉR n'est en rapport qu'avec un sème de la BASE, soit par synecdoque (*sbatdzêr* n'est pas 'retirer le baptême', mais une fonction du baptême, 'le nom'), soit par métaphore : *scavalêr* c'est 'franchir un obstacle en sautant, comme un cheval', *sbarandlêr* 'jeter violemment devant soi, comme on lance un gourdin (*barandêl*)' (en général le sème sélectionné est celui qui semble emblématique

⁷ Pour cette valeur purement morphologique de *s-*, dite *dérivationnelle*, cf. Cortelazzo in DELI 1115 (s. v. *S*).

⁸ Sur la problématique suscitée par le phénomène de polysémie dans le processus de construction du sens, cf. Corbin 1987, et par ailleurs Temple 1992 : 129 et 134, qui propose de décrire de manière systématique les opérations sémantiques qui conduisent d'un sens à l'autre en français.

⁹ Voir par ex. *palôta* 'boule', 'balle' --> *palutêr* 'rouler en boule' / *spalutêr* 's'exercer à un jeu de ballon', 'faire des passes'.

de la BASE).¹⁰ Il faudra donc mémoriser le sens des DÉNOM non réguliers des 11 couples concernés.

b) C'est le cas aussi lorsque le rapport à la BASE ne s'établit pas conformément aux 3 RFM majeures (8 couples). Le sens de l'un des DÉR peut être régulièrement induit alors que l'autre développe avec la BASE un rapport plus rare : par ex. la BASE est l'instrument de l'action (il faudrait postuler une RFM restreinte, s'appliquant aux 3 structures morphologiques :

RFM 2' 'réaliser un processus à l'aide de BASE'¹¹

(*fiubêr* 'frapper avec la boucle de la ceinture', *sbrazêr* 'travailler à tour de bras', *bichêr* 'prendre avec le bec', *truvlinêr* 'percer avec la chignole' etc.).

On s'aperçoit que la BASE de ces DÉNOM est soit un instrument, soit un référent pouvant faire office d'instrument. Ce rapport, qui semblait a priori non régulier, est donc inscrit dans la nature de la BASE elle-même,¹² si bien que ces 8 DÉR peuvent être considérés comme prédictibles, selon une règle restreinte.

c) Dans le cas de 7 couples enfin, le sens de l'un au moins des DÉNOM n'est pas déchiffable, car son rapport à la BASE est idiosyncratique.¹³ La connaissance pragmatique du référent ('connaissance du monde')¹⁴ donne une orientation générique utile mais insuffisante. Je ne développerai qu'un exemple.

Le sens de *snibiêr* ne peut être induit ni à partir de *nèbia* 'brouillard', ni à partir du régulier *nibiêr* 'action de 'tomber', pour le brouillard' ; *snibiêr* signifie 'bruiner', et implique une transformation imprévisible du référent, qui rend nécessaire une mémorisation (une connaissance pragmatique du phénomène peut faciliter l'accès au sens).

Citons brièvement quelques autres cas : *spupulêr* 'faire une annonce à la population', *incudês* 's'échapper du filet d'un coup de queue', *svarnêr* 'distribuer au bétail le fourrage d'hiver', etc.

¹⁰ Alors que Clark 1979 exclut des règles sémantiques les DÉR métaphoriques comme non prédictibles, Corbin 1987 : 242 considère le glissement métaphorique comme une règle sémantique mineure, qui relie le DÉR au sens de la BASE au moyen de la spécification 'propre à'. De même Temple 1996 : 134-35, s'appuyant entre autres sur les travaux de Lakoff et Johnson 1985, juge possible et nécessaire d'établir le catalogue des règles impliquées dans ce phénomène, qu'elle nomme *transfert de dénomination*.

¹¹ La RFM 2' : 'réaliser un processus à l'aide de BASE' que nous considérons comme restreinte (mineure) dans notre corpus est au contraire considérée comme fondamentale par Clark 1979, dans le cadre de sa recherche sur la langue anglaise : *Goal and sources Verbs*, 774-75 ; *Instrument Verbs*, 776-78.

¹² Notre remarque sur le lien étroit entre nature de la BASE et RFM se trouve confirmée par l'analyse de Corbin (1987 : 272) des DÉR en *-ier* du français, qui démontre que : *le rapport s'opère selon les caractéristiques de l'objet*.

¹³ À propos de ces unités lexicales, Aronoff 1976 : 22 parle de *once only rules*, et Rainer 1989 : 28 de *regola governata lessicalmente*.

¹⁴ Sur l'apport de la « connaissance de la chose » (ou « du monde ») au déchiffrement, cf. Dardano 1981 : 278, Corbin 1987 : 260, laquelle distingue « connaissance encyclopédique » et « connaissance pragmatique ».

Aux 7 DÉNOM de ce groupe, il convient d'ajouter 21 unités déjà déclarées opaques au cours de l'étude.

Ainsi, sur 216 DÉNOM du corpus,¹⁵ 4 ne sont pas prédictibles du fait de la neutralisation du PRÉF, 19 en raison d'un transfert métaphorique, 28 par idiosyncrasie, soit 51 unités pour lesquelles les RFM majeures ou restreintes repérées sont inopérantes.

III- SYNTHÈSE DES RÉSULTATS

Quels enseignements généraux peut-on tirer des résultats de cette enquête (dont la complexité a été ici sensiblement réduite) ?

1° Il existe des langues qui présentent un taux élevé de régularité sémantique de leur système de MD.

2° On peut affirmer qu'une des conditions de la régularité sémantique des DÉR réside dans la régularité des opérations formelles, qui garantit la lisibilité de la structure du DÉR (ce qui est le cas en romagnol).

3° Le corpus assez artificiel sur lequel nous avons mené notre expérience a permis de montrer la fonction heuristique du réseau d'oppositions entre DÉR, qui développe chez le locuteur la faculté de construire des schémas d'interprétation.

4° Les perturbations les plus graves de la régularité sémantique des DÉR sont la conséquence de la non univocité des unités lexicales en jeu. Hormis la polyvalence d'une part du PRÉF *-s*¹⁶ et d'autre part de la structure (2),¹⁷ l'imprédictibilité du sens est liée aux imperfections du système lexical.

5° La non univocité des AFF (plutôt rare en romagnol) peut avoir des conséquences graves dans la mesure où elle met en question chez le locuteur les schémas de construction du sens les plus évidents. Il convient de remarquer que cette absence d'univocité, loin d'être un trait spécifique de la MD, caractérise l'ensemble de la morphologie.

6° La distribution des irrégularités selon les champs sémantiques (sujet qui n'a pas été abordé dans cet exposé)¹⁸ indique que sont particulièrement réguliers les secteurs de la vie biologique, matérielle, professionnelle, alors que les secteurs de

¹⁵ Les 116 couples relevés devraient donner 232 DÉNOM, mais 16 sont impliqués dans plus d'un couple, si bien que le nombre des DÉNOM distincts est de 216.

¹⁶ DELI 1115 établit la liste de 6 valeurs distinctes du PRÉF *s-* en italien standard (parmi lesquelles la valeur purement *dérivationnelle*). Voir aussi Marchand 1953. Sur le rôle des AFF dans la construction du sens, la position de Corbin 1987 est restrictive : elle juge (241-48) que les AFF n'ont aucune valeur propre.

¹⁷ À propos de la surabondance des interprétations de la forme [s + [BASE]_n + êr], je ne donnerai qu'un exemple : *sbijtêr*, construit sur *biêta* 'cale' (et qui s'oppose à *imbijtêr* 'mettre une cale') ne signifie pas 'enlever la cale' (selon RFM 2), mais 'tailler en forme de cale', en vertu d'une RFM mineure, assez fréquente en romagnol : 'devenir (semblable à) BASE' (*blac* 'loque' --> *sblachêr* 'réduire en loque', *brisul* 'miette' --> *sbrisulêr* 'réduire en miettes', etc.). D'autres interprétations de [s + [BASE]_n + êr], attestées dans quelques DÉNOM, résultent d'autres règles mineures en vigueur dans le dialecte romagnol.

¹⁸ Voir le § correspondant in Lazard 1998 : 80.

la vie mentale et de la vie en société sont moins bien structurés, étant soumis à plus de pression culturelle et historique¹⁹ : il en résulte que la zone centrale de régularité du système dérivationnel (dont parlent entre autres Aronoff et Scalise) sera plus ou moins étendue selon la destinée historique et culturelle de la collectivité. Ceci rend compte de la relative régularité sémantique de la MD du romagnol.

7° Ce facteur extralinguistique, ajouté à la variabilité selon les langues du degré de lisibilité des DÉR (je pense au français), et à la variabilité des modalités de dérivation (je pense à l'anglais, qui privilégie la dérivation par conversion, c'est-à-dire sans AFF),²⁰ tous ces facteurs expliquent pourquoi la régularité sémantique de la MD varie tant d'une langue à l'autre.²¹

BIBLIOGRAPHIE

Références bibliographiques de Morphologie dérivationnelle :

- ARONOFF M., *Word Formation in Generative Grammar*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1976.
- ARONOFF M., « Word formation and Lexical Semantics », in *Quaderni di semantica*, V, 1984, p. 44-49.
- BEARD R., « The nature and origins of derivational polysemy », in *Language*, LXXXI, 1990, p. 201-240.
- CHOMSKY N., « Remarks on Nominalisation », in *Reading in English Transformational Grammar*, Waltham Mass., 1970, p. 184-240.
- CLARK E. V., HERBERT H., « When nouns surface as verbs », in *Language*, LV, 1979, p. 767-811.

¹⁹ Comme exemple de la perturbation du sens des DÉR dans le domaine de la vie sociale, je citerai 2 DÉNOM idiosyncratiques : *sfurmêr* (formant un faux couple avec *infurmêr*, lui-même irrégulier en tant qu'hérité directement du latin à travers la langue italienne, DELI 591), qui ne signifie pas 'déformer', mais, devenu INTR, indique 'le fait d'éprouver du ressentiment par suite d'une mauvaise interprétation d'un geste ou d'une parole codifiés entre individus' ('s'offusquer' ?) ; *sfigurêr* (qui devrait signifier 'détériorer la figure, l'image' selon RFM 2c)) ne s'emploie que dans une situation spécifique, comme V INTR : quand un individu, en public, se déconsidère par une attitude maladroite ('faire piètre figure', 'perdre la face').

²⁰ Ces règles, que nous avons mises en évidence dans notre corpus, ne correspondent pas à celles qu'énumère Clark 1979 pour la langue anglaise, sans doute parce que celle-ci privilégie la dérivation par conversion, alors que le romagnol (comme d'autres langues romanes) recourt essentiellement, pour produire ses DÉNOM, aux AFF qui apportent (quoi qu'en pense Corbin) une information extérieure à la BASE, et engendrent ainsi des règles sémantiques de type différent.

²¹ On remarque que la recherche sur la MD dans la langue anglaise est centrée principalement sur le processus de conversion (Chomsky 1970, Rose 1973, Jackendoff 1975, Aronoff 1986, Clark 1979) ; les chercheurs romanistes en revanche (Corbin, Rainer, Scalise etc.) font porter leurs analyses sur les DÉR affixés. C'est peut-être là la cause de la divergence entre les résultats des deux séries de recherches (les romanistes admettant un degré plus élevé de régularité sémantique de la MD).

- CORBIN D., *Morphologie dérivationnelle*, Tübingen, 1987 (2^e éd. Villeneuve d'Ascq, 1991).
- DARDANO P., « Preliminari per lo studio della formazione delle parole dell'italiano di oggi. Aspetti lessicografici e semantici », in LEONI, DE BLASI, 1981, p. 275-291.
- JACKENDOFF R. S., « Morphological and semantic regularities in the lexicon », in *Language*, LI, 1975, p. 639-671.
- LAKOFF G., JOHNSON M., *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, 1985 (trad. franç. de M. De Fornel, de *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press, 1980).
- LEONI F. A., DE BLASI N., *Lessico e semantica*, Atti del XII congresso della SLI, Rome, Bulzoni, 1981.
- MILLER G. A., « Semantic Relations among Words », in Halle, Bresnam, Miller, *Linguistic Theory and Psychological Realty*, Cambridge Mass., MIT Press, 1979, p. 60-118.
- RAINER F., *I nomi di qualità nell'italiano contemporaneo*, « Wiener romanische Arbeiten », 16, Vienne, Braumüller, 1989.
- RENZI L., SALVI G., CARDINALETTI A., *Grande grammatica italiana di consultazione*, III, Bologne, il Mulino (2^e éd.), 2001.
- ROSE J. H., « Principled limitations of productivity in Denominal Verbs », in *Foundations of Language*, X, 1973, p. 509-526.
- SCALISE S., *Morfologia lessicale*, Padoue, Clesp, 1983.
- SCALISE S., « La formazione delle parole », in Renzi, Salvi, Cardinaletti, III, Bologne, il Mulino, 2001, p. 473-516.

Références bibliographiques sur le romagnol, italien :

- CORTELAZZO M., ZOLLI P., *Dizionario etimologico della lingua italiana DELI*, Bologne, Zanichelli, 1979-88.
- ERCOLANI L., *Vocabolario romagnolo-italiano, italiano-romagnolo*, Ravenne, Edizioni del Girasole, 1971 (3^e éd. 1994).
- LAZARD S., « Il verbo denominativo in romagnolo : la questione della regolarità semantica del sistema derivativo », in RID (*Rivista italiana di dialettologia*), XXII, 1998, p. 59-89.
- MARCHAND H., « The question of derivative relevancy and the prefix s- in italian », in *Studia linguistica*, VII, 1953, p. 104-114.
- MORRI A., *Vocabolario romagnolo-italiano*, Faenza, dai tipi di Pietro Conti, 1840 (ristampa Bologna, Forni editore, 1969).
- QUONDAMATTEO G., *Dizionario romagnolo (ragionato)*, 2 vol., Villa Verucchio, Tipolito « La Pieve », 1982-83.
- QUONDAMATTEO G., BELLOSI G., *Romagna civiltà*, Imola, Grafiche Galeati, 1977.

LES PREVERBES DE L'ITALIEN, ELEMENTS DE COMPARAISON AVEC LE FRANÇAIS

LOUIS BEGIONI¹

ABSTRACT. Our reflexions concern the existence of preverbs (considering preverbal and postverbal particles) in italian and french languages. Our aim ist not to describe exhaustively these phenomenons but rather to build a new methodology capable of going beyond the simple lexical description. This methodology is not only based on syntactic processes of derivation but also on semantical relations that consolidate the different elements of predicate (verb, preverb or both). Therefore it is possible from the predicate to analyse the working of these relations and to evidence the processes able to result in global meanings. These relations, simple and complex, show the creativity of preverbatation in italian and french languages.

Keywords: *preverbs, Italian and French languages, syntactical derivation, semantics.*

Dans cette étude, nous nous proposons d'appliquer la méthode d'analyse élaborée par André Rousseau, pour les préverbes de l'allemand et du français.² Notre objectif n'est pas de dresser un tableau exhaustif des préverbes de l'italien, mais de nous assurer leur existence en montrant leur fonctionnement au niveau syntaxique et lexical et en donnant des éléments de comparaison avec le français. Dans certains cas, nous nous attarderons sur les phénomènes de lexicalisation et nous ferons directement référence aux travaux d'Alvaro Rocchetti sur les principes de la psychomécanique du langage appliqués à la construction du sens.³

1. Comment définir un préverbe ?

D'après André Rousseau :

Le préverbe est tantôt une unité lexicale, dont la base d'incidence est le verbe, tantôt une unité syntaxique du champ du prédicat, qui participe à la hiérarchie interne de ce complexe, permettant de reconnaître des relations très diversifiées.⁴

¹ Professeur, Université Charles de Gaulle - Lille 3, CAER EA 854. E-mail : begionilo@voila.fr

² ROUSSEAU A. (éd.), *Les préverbes dans les langues d'Europe. Introduction à l'étude de la préverbatation*, Lille, Presses du Septentrion, 1995. En particulier : ROUSSEAU A., « Fonctions et fonctionnement des préverbes en allemand » p.127 et ss. ; ROUSSEAU A., « A propos des préverbes du français. Pour une méthodologie d'approche syntaxique », p.197-223.

³ ROCCHETTI A., "Sens et acceptations d'un mot : un noyau commun ? un parcours ? Réflexions sur la méthodologie de l'analyse des rapports signifiant/signifié" in *Cahiers de linguistique analogique* n° 2, déc. 2005.

⁴ ROUSSEAU A., *Op. Cit.*, p.198.

Dans le dictionnaire de linguistique de Jean Dubois et *alii*,⁵ on trouve cette définition :

On donne le nom de *préverbe* au préfixe lorsque ce dernier est antéposé à une racine verbale. Ainsi, *re-* ou *pré-* sont des préverbes dans des formations comme *refaire*, *reprendre*, *remettre* etc. ou *préexister*, *préposer* etc.

Au regard de ces deux définitions, il convient de distinguer les préverbes qui peuvent être analysés comme de véritables préfixes et dont le lien avec le verbe est nettement syntaxiquement et sémantiquement séparable – c'est le cas de *re-faire* analysable en *re* + *faire* – de ceux dont le lien n'apparaît comme une simple association lexicale – ainsi, *emprisonner* ne correspond pas à *en* + **prisonner*.

On trouve des exemples analogues dans la langue italienne avec *rifare* (refaire) et *imprigionare* (emprisonner).

Imprigionare n'est donc pas le résultat de la combinaison *in* + **prigionare* mais plutôt la dérivation de l'expression *mettere in prigione* (mettre en prison). Ici, le groupe *in prigione* est conçu comme un prédicat et *im-* est une variante de *in-* que l'on trouve de avant les consonnes labiales (*b, p, m*).

Sur le plan formel, nous emprunterons la représentation d'André Rousseau et nous analyserons le verbe *imprigionare* de la manière suivante :

imprigionare = *mettere in prigione*

où le syntagme prépositionnel *in prigione* est conçu comme un prédicat,

(*in – prigion*) *are*

On se rend bien compte qu'il s'agit ici d'une dérivation syntaxique lorsque la construction « préverbe + verbe » est impossible en discours. Ce fonctionnement de type prédicatif est très général. Ainsi, on le trouve dans les exemples suivants :

imbarcare = (*in – barca*) *are* (embarquer), le verbe **barcare* n'existant pas en italien,
arrotolare = (*a – rotolo*) *are* = *mettere in rotolo/i* qui a le même fonctionnement et la même signification en français avec *enrouler* = (*en – roul*) *er* = *mettre en rouleau*.

2. L'existence de séries homogènes

En italien et en français, on trouve de nombreuses séries de verbes préverbés qui montrent la richesse mais aussi la cohérence de ces types de construction.

Nous pourrions distinguer :

2.1. Les préverbes formés à partir de la même base lexicale :

- it. **durre* qui n'existe pas en tant que verbe (du latin *ducere*) : *condurre*, *dedurre*, *indurre*, *introdurre*, *produrre*, *ridurre*, *sedurre*, *tradurre* ;
- fr. **duire* : *conduire*, *déduire*, *éconduire*, *enduire*, *induire*, *introduire*, *produire*, *réduire*, *séduire*, *traduire*.

⁵ DUBOIS J. et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.

• it. *ferire : afferire, conferire, differire, inferire, preferire, proferire, referire, trasferire ;

fr. *féfer : afférer, conférer, déferer, différer, inférer, préférer, proférer, référer, transférer.

• it. formare : conformare, deformare, informare, preformare, riformare, trasformare ;

fr. former, conformer, déformer, informer, préformer, réformer, transformer.

• it. giungere : aggiungere, congiungere, disgiungere, ingiungere, raggiungere, soggiungere (dans le sens de ajouter à la fin donné par la signification du préverbe so- issu de la préposition et préverbe latins *sub*) ;

fr. joindre : adjoindre, conjoindre, disjoindre, rejoindre.

• it. portare : apportare, comportare, deportare, esportare, importare, rapportare, sopportare, trasportare ;

fr. porter : apporter, colporter, comporter, déporter, emporter, exporter, importer, rapporter, supporter, transporter.

• it. prendere : apprendere, comprendere, intraprendere, riprendere, sorprendere ;

fr. prendre : apprendre, comprendre, entreprendre, s'éprendre, se méprendre, reprendre, surprendre.

• it. seguire : conseguire (exemple : conseguire un diploma – obtenir un diplôme), inseguire (plus précisément courir après quelqu'un ou quelque chose), perseguire (sens très proche de inseguire), proseguire (poursuivre, continuer), susseguire (se suivre) ;

fr. suivre : poursuivre.

Dans cette série, la langue italienne est plus riche et dispose d'un plus grand nombre de préverbes.

• it. tenere : astenersi, appartenere, contenere, detenere, intrattenere, mantenere, ritenere, sostenere ;

fr. tenir : s'abstenir, appartenir, contenir, détenir, entretenir, maintenir, retenir, soutenir.

2.2. Les verbes formés à partir d'un même préverbe :

Les préverbes *en-* en français et *in-* en italien son très productifs. Nous pouvons donner les quelques exemples suivants :

• it. *inasprire, incassare, incollare, incrociare, incurvare, indossare, infilare, infilzare, ingiungere, inglobare, ingobbare, ingoiare, ingombrare, ingozzare, inguantare, ingurgitare, inibire, iniettare, innervosire, innescare, innovare, inochiare, inoculare, inquadrare* etc.

fr. *encaisser, encager, encadrer, encoder, encoller, encroûter, encroiser, encuver, endetter, endeuiller, endoctriner, endommager, endosser, enfariner, enfiler, enfoncer, enfourner, engager, englober, engluer, engouffrer, engranger, enjôler, enjouer*, etc.

Ces deux séries, très incomplètes, montrent, une fois encore, la grande créativité des préverbes en français et en italien. Voici d'autres exemples, bien sûr non exhaustifs de préverbes dans les deux langues :

- it. *a-* : *abondare, affollare, apportare* etc.
fr. *a-* : *aborder, affoler, apporter* etc.
- it. *de-, dis-, s-* (sens privatif) : *decolorare, disinnescare, sloggiare* etc.
fr. *dé-* : *débarquer, déloger, délocaliser* etc.
- it. *es-* : *espatriare, espellere, esplodere* etc.
fr. *ex-* : *expatrier, explorer, expulser* etc.
- it. *intra-* : *intrappolare, intraprendere, intravedere* etc.
fr. *entre-* : *entreprendre, entrevoir, entrouvrir* etc.
- it. *per-* : *permettere, perseguire, pervenire* etc.
fr. *par-* : *parcourir, parsemer, parvenir* etc.
pour- : *pourchasser, pourfendre, poursuivre* etc.
- it. *pre-* : *preferire, preparare, perseguire, prevenire* etc.
fr. *pré-* : *préférer, préparer, prévenir* etc.
- it. *pro-* : *prolungare, promuevere, proporre* etc.
fr. *pro-* : *prolonger, promouvoir, proposer* etc.
- it. *ri-* : *riconoscere, riflettere, ripetere* etc.
fr. *re-* : *reconnaître, réfléchir, répéter* etc.
- it. *sor-* : *sormontare, sorprendere, sorseggiare* etc.
fr. *sur-* : *surmonter, surprendre, survenir* etc.
- it. *su-* : *supporre, supportare, sussistere* etc.
fr. *su(b)-* : *subsister, supposer, supporter* etc.

D'après toutes les séries de verbes préverbés que nous avons cités, force est de reconnaître la grande richesse de ces constructions en français et en italien. Il est intéressant de remarquer que ces préverbes sont largement utilisés pour les néologismes, tant dans les domaines de spécialité (sciences, économie etc.) que dans la langue courante. Voici quelques exemples dans les deux langues :

- préverbes *a-* it. : *alunire*,
fr. : *acculturer, alunir*,
- préverbes *co-/con-* it. : *coccelebrare, coorganizzare, coprodurre*,
fr. : *cocélébrer, coorganiser, coprésider*,

- préverbes *contre-/contra (o)-* it. : *contraddistinguere, contraffare, controindicare*,
fr. : *contre-braquer, contrefaire, contre-indiquer*,
- préverbes *pre-/pré-* it. : *prefinanziare, preimballare, preriscaldare*,
fr. : *préchauffer, préemballer, préfinancer*,
- préverbes *ri-/re-* it. : *rielegere, rinazionalizzare, rinegoziare*,
fr. : *renationaliser, renégocier, réemprunter*,
- préverbe *sovra-/sur-* it. : *sovraprodurre, sovrastampare, sovrimporre*
fr. : *suradministrer, suremployer, suréquiper*,
- préverbes *trans-/tras-* it. : *trascodare, trasdurre, trasmigrare*,
fr. : *transcoder, transduire, transfuser*,

Ces séries néologiques montrent bien la productivité des préverbes en français et en italien qui sont largement utilisés en particulier en terminologie. Comme on peut le constater, ceux-ci sont directement issus de préfixes et/ou prépositions latins.

3. Préverbes séparables et inséparables

À la différence de l'allemand, les critères de séparabilité et d'inséparabilité semblent difficilement applicables au français et à l'italien. Comme André Rousseau, nous estimons que :

L'immense majorité des préverbes français est soudée et forme corps avec le verbe de la forme verbale, comme cela apparaît dans tous les exemples cités jusqu'à présent : *découvrir, inverser, suspendre, distendre, provenir, désherber, entraîner, encourager, déborder, surcharger* etc.⁶

Sur le plan sémantique, il devient impossible de scinder le sens du préverbe de celui du verbe de base. Il s'agit ici d'un phénomène de lexicalisation qui constitue l'aboutissement en diachronie du rapprochement, voire de la fusion, des deux signifiés. En italien, il nous semble que le lien existant entre les deux soit dans de nombreux cas encore disjoint. Ainsi, dans la série suivante des verbes préverbés sur le verbe de base *provare* :

provare (sens 1 : 'prouver', sens 2 : 'éprouver, ressentir', sens 3 : 'essayer'),
riprovare ('ré-essayer', 'réprouver'), *approvare* ('approuver'),
comprovare ('démontrer' c'est-à-dire 'prouver avec'),
disapprovare ('réprouver' c'est-à-dire le contraire de 'approuver' avec le préverbe privatif *dis-*)

Le lien sémantique entre le préverbe et le verbe de base est relativement distinct et il est aisé de gloser chaque verbe dérivé. En français, dans la série dérivée du verbe *prouver* : *éprouver, réprouver, approuver*, il est devenu pratiquement impossible de faire

⁶ ROUSSEAU A., *Op. Cit.*, p.205.

cette même glose et de faire une analyse sémantique dissociée : la lexicalisation est donc totale. Nous pouvons, sans doute, trouver une explication de ce phénomène dans le fait que le toscan littéraire choisi comme langue nationale à l'Unité italienne (1861) est une langue qui conserve encore des caractéristique médiévale, c'est-à-dire ici, une plus grande souplesse dans la construction de la succession 'préverbe + verbe'.

3.1. Les postverbes

Nous rangeons dans cette catégorie les prépositions et les adverbes qui sont placés après un verbe et qui entretiennent avec celui-ci des relations syntaxiques et sémantiques particulières. Le sens du verbe de base est modifié et la préposition/adverbe est postposée au verbe. Ce type de construction rappelle des constructions syntaxiques de la langue allemande telles que :

Er läuft ihm nach (Il lui court après)

Er wirft ihm Steine nach (Il lui jette des pierres après ou dessus)

3.2. Les postverbes du français

Comme André Rousseau, nous distinguerons trois catégories de préverbes en français : les prépositions-préverbes, les préverbes-adverbes et les prépositions-postverbes.⁷

3.2.1. Les prépositions-préverbes

En français, ils sont le résultat de la disjonction d'un syntagme prépositionnel :

Il court après lui devient *il lui court après*.

On a des exemples du même type avec les verbes suivants : *sauter après*, *courir après*, *crier après* etc. Souvent, ces constructions sont jugées comme appartenant à des registres familiers. La parenté avec les constructions de l'allemand dont nous avons parlé plus haut, pourrait nous faire aller jusqu'à parler de calque syntaxique (*laufen nach* équivalant à *courir après*).

3.2.2. Les prépositions-adverbes

Elles fonctionnent de manière similaire à la catégorie précédente. Toutefois, il ne s'agit plus d'un syntagme prépositionnel, mais d'un véritable renforcement : *tirer dessus*, *marcher dessus*, *tomber dessus*, *passer dessus*, *passer devant* etc. Ce type de construction suppose un lien déictique ou anaphorique.

3.2.3. Les prépositions-postverbes

Il s'agit ici de syntagmes prépositionnels réduits à la préposition par ellipse. Seul le contexte permet de décoder l'intégralité de la signification. Voici quelques exemples :

Le vote des immigrés, je suis contre.

Il faut faire avec.

Passe-moi mes lunettes, je ne peux rien lire sans.

⁷ ROUSSEAU A., *Op. Cit.*, p.205-209.

3.3. Les postverbes de l'italien⁸

3.3.1. La structure des constructions

Ces constructions ressemblent à celles du français et de l'allemand mais leurs formes et leur utilisation sont beaucoup plus récurrentes dans la langue italienne. Comme en français, elles sont caractérisées par une préposition ou un adverbe qui vient se postposer au verbe de base. En italien, ces verbes appartiennent à la catégorie des verbes de mouvement, très souvent de déplacement, et les postpositions italiennes précisent presque toute une direction. Les verbes concernés sont surtout : *andare* (aller), *buttare* (jeter), *correre* (courir), *gridare* (crier), *mandare* (envoyer), *passare* (passer), *pensare* (penser), *saltare* (sauter), *scrivere* (écrire), *tirare* (tirer), *venire* (venir), etc. L'idée de mouvement est à considérer au sens large dans le signifié de ces verbes. Il en est ainsi pour *gridare* (crier), *pensare* (penser).

Les adverbes et prépositions les plus courantes sont : *su* (vers le haut), *giù* (vers le bas), *via* (indique l'éloignement), *fuori* (vers l'extérieur), *dentro* (vers l'intérieur), *addosso* (sur quelqu'un avec mouvement et contact), *contro* (contre dans son sens spatial), *dietro* (après) etc. Voici quelques exemples :

andar via (partir), *andar su* (monter), *andar fuori* (sortir), *correre dietro* (poursuivre quelqu'un), *mandar via* (éloigner quelqu'un), *mandar giù* (avalé), etc.

Ces constructions de type analytique ont toutes un équivalent synthétique souvent appartenant à un registre linguistique plus soutenu, voire écrit. Ainsi :

andar via = *partire* (partir), *andar su* = *salire* (monter), *andar fuori* = *uscire* (sortir), *correre dietro* = *inseguire* (poursuivre quelqu'un), *mandar via* = *allontanare* (éloigner quelqu'un), *mandar giù* = *inghiottire* (avalé).

Ces constructions qui font, comme en français, penser à un calque syntaxique germanique, raison de la précision directionnelle indiquée par la postposition, tendent à rendre perfectif l'aspect verbal de l'association 'verbe + postposition'.

3.3.2. Typologie des relations 'verbe + postverbe'

Pour les relations verbe + postverbe de l'italien, nous avons pu observer trois types de relations : les relations disjointes, les relations semi-lexicalisées et/ou en voie de lexicalisation et les relations totalement lexicalisées.

3.3.2.1. Les relations disjointes

Elles sont les plus nombreuses. Les signifiés du verbe et de la postposition se complètent et permettent d'apporter une plus grande précision directionnelle. Sans doute, le locuteur préfère ces constructions composées aux verbes synthétiques en raison de la plus grande simplicité et efficacité d'un système qui utilise un nombre de verbes restreints avec des particules postverbales apportant des éléments sémantiques très précis. Voici quelques exemples :

vieni su da me ('monte chez moi', avec un rapprochement vers le locuteur)
vai su dalla nonna ('monte chez ta grand-mère', avec un éloignement du locuteur)

⁸ BEGIONI L., "Le costruzioni verbali V+Indicatore spaziale nell'area dialettale dell'appennino parmense" in *Atti del convegno della SLI* (Parigi, La Sorbonne, 20-22 settembre 2001), Bulzoni, Rome, 2003.

mandami su tuo figlio, gli do le chiavi ('fais monter ton fils, je lui donne les clés')
stasera vado fuori con la mia fidanzata (ce soir je sors avec ma fiancée), etc.

3.3.2.2. Les relations semi-lexicalisées et/ou en voie de lexicalisation

Dans ce type de relations, les signifiés du verbe et de la postposition se rapprochent petit à petit et tendent à devenir indissociables dans le cadre d'une lexicalisation en cours. C'est le cas des expressions suivantes :

manda giù le tue medicine così guarirai più in fretta ('prends – avale – tes médicaments, comme cela tu guériras plus vite').

Sur le plan syntaxique, le lien n'est pas complètement consolidé car on peut également dire :

manda le tue medicine giù così guarirai più in fretta

Dans les exemples ci-après, on a le même type de relation :

per migliorare il traffico, gli operai devono buttar giù queste due case ('pour améliorer la circulation, les ouvriers doivent démolir ces deux maisons')

Voici encore d'autres exemples de cette catégorie :

tirare su i figli ('élever ses enfants'), *tirare su l'orologio* ('remonter une montre')

etc.

3.3.2.3. Les relations totalement lexicalisées

Pour ce dernier type de relations, le lien est lexicalisé et il devient difficile de scinder sémantiquement les signifiés du verbe et du postverbe. Sur le plan syntaxique, il n'est pas possible d'intercaler d'autres éléments. Ces constructions sont certes moins nombreuses, mais elles sont très fréquentes. Voici quelques exemples :

saltare su : *quando ho gridato, è saltato su* ('lorsque j'ai crié, il m'a grondé')

pensarci su : *non prendere una decisione troppo rapidamente, pensaci su* ('ne prends pas de décision trop vite, pense-y longuement')

buttar giù : *è la mezza, sto per arrivare, butta giù* (au téléphone, 'il est midi et demi, je suis sur le point d'arriver, mets les pâtes à cuire')

4. Pour une typologie des préverbes

Dans tous les préverbes que nous avons étudiés en français et en italien, il convient de distinguer deux principales catégories ; les dérivés construits en discours et morphologiquement analysables et séparables : c'est ainsi le cas de *re-faire* en français, *ri-fare* en italien ; les dérivés construits en langue : c'est, par exemple le cas des transformations qui font passer d'un syntagme prépositionnel à un prédicat. On aura par exemple :

en prison > *emprisonner*

in prigione ('en prison') > *imprigionare* ('emprisonner')

Au-delà de cette première catégorisation et, étant donné que la grande majorité des préverbes est soudée à la forme verbale, nous devons nous orienter vers les critères sémantiques qui peuvent caractériser les liens entre préverbe et forme verbale.

4.1. Les préverbes à fonction syntaxique

Les préverbes qui représentent un membre syntaxique sont assez uniformes ; il s'agit presque toujours d'une préposition ou d'un adverbe qui présentent des relations diversifiées avec la forme verbale :

it. *trasportare, attirare, avvelenare*,
fr. *transporter, attirer, empoisonner*.

4.2. Les préverbes qui expriment l'*aktionsart*

Pour préciser l'*aktionsart*, c'est-à-dire la manière dont est envisagé le procès par le sémantisme du verbe, le français et l'italien ont souvent recours à des préverbes.

Ceux-ci peuvent exprimer :

- l'inchoatif (c'est-à-dire le début du procès) :

it. *addormentarsi*
fr. *s'endormir*

- la continuation du procès (duratif) :

it. *perseguire, susseguire*
fr. *poursuivre, pourchasser*

- la répétition du procès (itératif) :

it. *rileggere, ricominciare*
fr. *recuire, redonner*

4.3. Les préverbes qui précisent un jugement

Ils sont similaires aux préverbes qui précisent l'*aktionsart*. Ils ont une incidence du même type sur le procès exprimé par le verbe, mais, dans ce cas, ils soulignent un jugement :

it. *sopravalutare*, ou *sopravvalutare, sottovalutare*
fr. *surévaluer, sous-évaluer, surestimer, sous-estimer*

4.4. Les préverbes de dérivation

Nous rangerons dans cette catégorie, les préverbes dérivés d'adjectifs ou de substantifs considérés comme des prédicats. Les plus nombreux dérivent d'adjectifs :

it. *debole* > *indebolire*,
largo > *allargare*,
grande > *ingrandire*,
ricco > *arricchire*

fr. *faible* > *affaiblir*
grand > *agrandir*

large > *élargir*
riche > *enrichir*.

En italien, c'est très souvent le cas de la plupart des adjectifs exprimant une couleur :

it. *giallo* > *ingiallire*,
nero > *annerare/annerire*,
rosso > *arrossare/arrossire*,

alors qu'en français, il n'y a pas de préverbe : *blanchir*, *jaunir*, *noircir*, *rougir* etc.

Ces préverbes peuvent être également dérivés à partir de substantifs :

it. *latte* > *allattare*
fr. *lait* > *allaiter*

5. Les différents types de relations

Nous ne prendrons en compte ici que les préverbes qui ont une incidence syntaxique. Pour ceux-ci, le type de relation entre verbe et préverbe présente différentes structurations internes. Pour pouvoir les analyser, il faut d'abord mettre en évidence le prédicat, puis les différentes relations qui existent à l'intérieur et à l'extérieur de celui-ci. Nous présentons maintenant les relations les plus fréquentes et les plus caractéristiques sans pour cela prétendre à l'exhaustivité.

5.1. Le type « préverbe + verbe »

Pour ces relations, le préverbe est directement incident au verbe qui peut fonctionner de manière autonome :

it. *trasportare* et fr. *transporter* (porter dans un autre lieu en utilisant un moyen de déplacement).

5.2. Le préverbe est une préposition

Ici, la préposition devient préverbe, le substantif disparaît car la situation « sémantique, syntaxique et interlocutive » est suffisamment claire et transparente.

it. « *elevare qualche cosa su una costruzione già esistente* » > *sopraelevare*
ou *soprelevare*

« *firmare un stesso documento dopo un'altra persona* » ('apposer une signature sur un documento après une autre personne') > *controfirmare*

fr. « veiller sur quelqu'un ou quelque chose » > *surveiller*

« fermer quelqu'un dans un lieu clos » > *enfermer*

De ces exemples, il ressort que le membre nominal est éliminé et que le verbe dérivé devient transitif.

5.3. Le groupe « préverbe + verbe » provient d'un syntagme prépositionnel

Cette dérivation syntaxique transforme le syntagme prépositionnel en prédicat, avec le préverbe d'un côté et l'élément nominal inclus dans la forme verbale. On a ainsi la formule suivante : (*préposition + nom*) *prédicat* Exemples :

- it. « *mettere in 'cassa'* » > *incassare*
- « *mettere 'addosso'* » > *indossare*
- fr. « *mettre en 'caisse'* » > *encaisser*
- « *mettre sur le dos de quelqu'un* » > *endosser*
- « *mettre (quelqu'un) en prison* » > *emprisonner*

5.4. Les doubles relations de prédication

Il s'agit des cas où la relation *préverbe + verbe* entre dans une double relation de prédication. Exemples :

- it. *co-involgere* (= *con + in [volgere]*) : impliquer quelqu'un dans une affaire
- attirare* : *at-tirare qualcuno a se* (attirer quelqu'un à soi)

On a le même type de relation en français :

- fr. *attirer* : *at-tirer* des ennuis à quelqu'un
- entraîner* : *en-trainer* quelqu'un dans une affaire

5.5. Le préverbe est le prédicat et l'élément à forme verbale l'objet ou parfois le circonstant

Pour les exemples ci-après :

- it. *scremare* : (*s-crem*) *are* dans le sens de « *togliere la crema* 'enlever la crème' »
- scoraggiare* : (*s-coraggi*) *are* dans le sens de « *togliere il coraggio* 'enlever le courage' »
- fr. *écrémer* : (*é-crem*) *er* dans le sens de « *enlever la crème* »
- décourager* (*dé-courag*) *er* dans le sens de « *enlever le courage* »

Etant donné que le préverbe devient prédicat, il ne peut recevoir la marque *-are* en italien et *-er* en français. C'est à la totalité de l'ensemble prédicatif que cette marque est attachée.

5.6. Les structures complexes

Il existe des exemples où il est difficile d'identifier le prédicat parmi les éléments de la forme verbale. C'est ainsi le cas des verbes italien et français *infilare* (*infilare un ago*) et *enfiler* ('enfiler une aiguille'), les analyses en **in + filare*, **(in + fil) are*,

**en + filer* et *(*en + fil*) *er*. C'est l'ensemble de la construction qui fonctionne comme un prédicat complexe intégrant les différents constituants. Pour ce type de relation, on peut établir les formules suivantes :

it. ((*in - x*) *fil*) *are* = *infilare*, dans le sens de *mettere un filo in qualche cosa* ('mettre le fil dans quelque chose')

fr. ((*en - x*) *fil*) *er* = *enfiler*, dans le même sens qu'en italien.

Le *x* de nos formules correspond à *une aiguille* et le sens est analysable en « mettre du fil dans l'aiguille ».

6. Conclusion

Nous avons centré notre étude sur la réalité des préverbes (en considérant tant les particules préverbales que postverbales) en italien et en français. Nous n'avons pas visé l'exhaustivité descriptive mais plutôt essayé de construire une méthodologie d'approche qui aille au-delà de la simple description lexicale. Nous l'avons appuyée à la fois sur des processus de dérivation syntaxique et sur les relations sémantiques qui unissent les différents éléments du prédicat (le verbe, le préverbe ou l'ensemble). Il est donc possible d'analyser le fonctionnement des relations à partir du prédicat et de mettre en évidence les processus qui permettent d'aboutir à des signifiés globaux. Les relations que nous avons présentées vont du simple au complexe et montrent la grande productivité de la préverbation en italien et en français.

BIBLIOGRAPHIE

- BEGIONI L., "Le costruzioni verbali V+Indicatore spaziale nell'area dialettale dell'appennino parmense" in *Atti del convegno della SLI* (Parigi, La Sorbonne, 20-22 settembre 2001), Bulzoni, Rome, 2003.
- DUBOIS J. et al., *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.
- ROCCHETTI A., "Sens et acceptations d'un mot : un noyau commun ? un parcours ? Réflexions sur la méthodologie de l'analyse des rapports signifiant/signifié" in *Cahiers de linguistique analogique* n° 2, déc. 2005.
- ROUSSEAU A. (éd.), *Les préverbes dans les langues d'Europe. Introduction à l'étude de la préverbation*, Lille, Presses du Septentrion, 1995.

LA GRAMMATICALISATION DES PREFIXES ITALIENS : DES FORMES LIBRES AUX FORMES LIEES

ELŻBIETA JAMROZIK¹

ABSTRACT. Are examined Italian new lexical formations that may be considered as well prefixed or compound forms. The grammaticalization approach, which supposes a gradual passage from lexical to grammatical forms gives a theoretical background to the analysis of those new lexical items and proves their gradual fixation within a corpus of modern language.

Keywords: *prefixes, Italian language, lexis, grammaticalization.*

Les préfixes, affixes dérivatifs qui, préposés à un élément lexical, donnent naissance à un lexème nouveau de la même catégorie grammaticale que l'élément de base, constituent dans les formations néologiques de l'italien moderne, un ensemble ouvert, constamment enrichi au fil des emplois spécifiques de la langue, tel le langage des médias ou les inventions linguistiques dans le domaine de la publicité. Même si l'on veut considérer ces emplois comme marginaux, trop techniques pour être représentatifs de la totalité des mécanismes de préfixation, leur extension et la fréquence avec laquelle ils apparaissent dans les usages quotidiens nous portent à leur accorder une place pilote parmi les nouvelles créations lexicales. Une telle attitude à l'égard de la formation préfixale n'est que le pâle reflet des défis que posent au linguiste la richesse de la langue moderne et la multiplicité des directions qu'elle emprunte dans son évolution : le développement accéléré des techniques et des médias s'accompagne d'un éclatement au niveau linguistique et la nécessité de trouver des dénominations aux réalités nouvelles, l'omniprésence de l'anglais, la tendance à la brièveté et à la concision en relation avec la rapidité des communications ne restent pas sans incidence sur le plan linguistique ; c'est pourquoi il nous semble justifié, ne serait-ce que dans une mesure limitée, de nous pencher sur les nouvelles formations lexicales de l'italien moderne, lexèmes dont le statut n'est pas encore affirmé – à supposer qu'il le soit un jour – créations éphémères qui illustrent, à notre sens, les tendances du développement de la langue.

En effet, l'italien moderne, qui est très réceptif aux changements lexicaux et aux différentes formes de néologie lexicale et sémantique (extension métaphorique à partir du sens propre, glissements de sens, calques), fournit une pléthore de structures

¹ Professeur, Uniwersytet Warszawski, Katedra Italianistyki, Ul. Oboźna 8 00-927 Warszawa.
E-mail : e.jamrozik@uw.edu.pl

(désignées d'ailleurs par le terme générique de *neoformazioni*)² dont le statut linguistique, aussi bien que la description, sont parfois discutables. C'est dans cette optique que nous entendons démontrer que les formations préfixales constituent un continuum aux extrémités duquel se situent, d'une part, les lexèmes encore autonomes, de l'autre, les formes totalement grammaticalisées. Les critères de distinction sont à la fois formels et sémantiques. En effet, il s'agit de déterminer si, et dans quelle mesure, l'élément préfixal est un mot encore autonome au niveau morphologique et graphique ainsi que dans quelle mesure il garde son sémantisme de départ, soit tend à s'affaiblir afin d'acquérir un sens nouveau.

Dans cette optique les nouvelles formes lexicales italiennes se situent à la charnière de deux mécanismes des formations lexicales, tous deux très productifs, que sont la préfixation et la composition. La préfixation se caractérise par le manque d'autonomie formelle du morphème préfixal (*antispreco*, *scontento*, *binazionale*, *multiethnico*) et une graphie rigoureusement unie des éléments (*demaschilizzazione*, *indetergibile*) ; les préfixes forment des éléments lexicaux appartenant à la même catégorie grammaticale que l'élément de base, lui conférant des valeurs sémantiques variées³ : négation (*bloccare* : *sbloccare*), itérativité (*fare* : *rifare*), valeurs diminutives (*abito* : *miniabito*) ou augmentatives (*eroe* : *supereroe*, *truffa* : *maxitruffa*). Dans le procédé de composition par contre, non seulement le premier élément garde son autonomie formelle (*capo* dans *capodelegazione*), ce qui se reflète dans un certain nombre des cas par l'autonomie graphique (*divano-letto*), mais aussi est maintenue la sémantique des éléments réunis (*calcioscandalo*, *malapolitica*). Entre les éléments ainsi rassemblés s'instaure un rapport de parataxe (*agrodolce*, *divano-letto*) ou d'hypotaxe (*spaccavetrine*, *tritattutto*, *mollecola salvacuore*). Les éléments entrant dans la catégorie de la composition constituent un inventaire ouvert sur le fonds lexical de la langue, tandis que les préfixes, malgré certaines divergences⁴, sont un ensemble beaucoup plus fermé.

Le problème que nous nous proposons d'aborder concerne le statut des morphèmes qui apparaissent en première position des nouvelles formations lexicales en italien contemporains : doivent-ils être considérés comme des affixes (formes liées, non autonomes) ou des paroles (formes libres, autonomes) ; ce problème se pose notamment dans le cas de la formation lexicale à l'aide d'éléments issus du grec et du latin (*composizione neoclassica*), étant donné que les morphèmes sont dotés d'une sémantique bien définie (*bioedilizia*, *filoeuropeo*, *euroentusiasta*) et présentent un certain

² Parmi les nombreux ouvrages sur ce problème parus au cours des dernières années, nous nous limitons à signaler A. Bencini, B. Manetti (2005), le volume de N. Maraschio et T. Poggi Salani (2003) et, dans une perspective historique, celui de Z. Fábán et G. Salvi (2001) ; pour les mécanismes de dérivation en italien se reporter à M. Dardano (1978) et (2009), ainsi qu'aux travaux de M. Grossman et F. Rainer (2004), A.M. Thornton (2005), S. Scalise et A. Bisetto (2008).

³ D'après les estimations de A.M. Thornton, C. Jacobini, C. Burani (1994), environ 50% des verbes du lexique italien de base contiennent un préfixe.

⁴ C. Jacobini (1999) signale que le nombre de préfixes relevés dans différents ouvrages de grammaire varie (allant de 40 à 90 environ, variantes comprises), le consensus portant sur une douzaine d'éléments seulement.

degré d'autonomie formelle allant de la graphie partiellement détachée (*neo-standard*) jusqu'à la possibilité d'emploi en tant qu'unité autonome (*un prodotto bio*, outre les cas bien connus dans de nombreuses langues de *extra, super, mini, maxi*). Nous essaierons de démontrer qu'ils relèvent des deux catégories et que différents types de préfixes se situent sur un axe, formant un continuum dont ces deux catégories sont les pôles, nous basant à cet effet sur la théorie de la grammaticalisation, telle qu'elle a été développée par Antoine Meillet (1912)⁵.

Dans cette perspective, le problème de la grammaticalisation d'unités lexicales relève de la tension qui s'établit entre deux unités, lexicale et grammaticale, de la perte de valeur sémantique suite à un usage étendu et prolongé d'une forme, de l'existence d'éléments hybrides qui, dans une période de transition, n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre des catégories. Comme toute évolution, la grammaticalisation est un processus graduel et lent ; il suppose une progressive perte de valeur sémantique de l'unité lexicale qui glisse vers des valeurs fonctionnelles tout en maintenant, pendant une certaine période, un statut hybride entre lexème et morphème fonctionnel. Il s'ensuit le manque d'une frontière nette entre les catégories⁶, un certain vague qui s'établit entre deux pôles, celui de l'unité sémantique à part entière et celui de l'unité fonctionnelle. C'est ainsi que l'on passe graduellement du non-codifié au codifié, de la forme lexicale libre à la structure morphologique liée. Cette conception, qui à l'origine a été appliquée pour expliquer essentiellement des phénomènes diachroniques⁷, garde, à notre sens, son

⁵ La théorie de la grammaticalisation a été développée par deux grands courants de la linguistique : les études historiques indo-européennes et les études typologiques, voir P. Hopper, E. Closs Traugott (1993), Ch. Lehmann (1995), T. Lindström (2004). Initialement diachronique, elle se propose d'expliquer le phénomène du passage graduel de certaines unités lexicales en unités de statut grammatical, la codification grammaticale d'éléments lexicaux, stylistiques ou discursifs. C'est dans ce sens, comme transformation graduelle d'une unité lexicale en unité grammaticale, comme attribution du caractère grammatical à un mot jadis autonome, que le terme de 'grammaticalisation' a été utilisé par Antoine Meillet (1912). A la base du procédé de formation des éléments grammaticaux se trouve, d'une part, l'affaiblissement phonétique et sémantique d'éléments lexicaux pleins (phénomène à la base de la formation par ex. du futur et du passé analytique dans les langues romanes), de l'autre, la tendance à l'expressivité, visible surtout dans le domaine de la syntaxe et dans la catégorie des mots de liaison. La conception de Meillet a été reprise par le polonais J. Kuryłowicz (1968) qui, analysant la formation des catégories grammaticales issues de situations concrètes de discours (système temporel, formes morphologiques nominales et pronominales, système casuel), conçoit la grammaticalisation comme un changement de statut d'une unité initialement lexicale en morphème grammatical ; ce phénomène s'accompagne d'une extension de l'emploi de l'unité.

⁶ Sur le caractère subjectif des catégorisations, dû à l'imprécision et au continuum entre les catégories elles-mêmes, cf. P. Ramat (1999) repris dans (2005) : « Categoria diverse possono condividere gli stessi tratti e la categoria stesse non debbono esser considerate come completamente stagne » (p. 84).

⁷ Les auteurs cités l'appliquent en particulier pour décrire les changements survenus dans le latin vulgaire, tels la formation du passé analytique à partir de *habere*, du futur périphrastique roman, de l'article indéfini à partir du numéral, des adverbes des langues romanes à partir de *mens* > *mente*, voire de la négation *ne...pas* en français. Toutefois cette théorie est probante aussi pour expliquer la formation de conjonctions et locutions conjonctives à partir de mots sémantiquement pleins qui, du moment qu'ils entrent dans la locution, perdent une partie de leur sémantisme (v. E. Jamrozik 2002) ; c'est le cas par exemple de l'italien *momento* > *dal momento che, ora* > *qualora, poi* > *poiché* ou de l'anglais *while* (devenu conjonction de temps), ainsi que de nombreuses locutions prépositionnelles (l'italien *alle spalle di, ai piedi di*, etc).

pouvoir explicatif également pour les tendances signalées au niveau de la formation lexicale en italien qui, débouchant sur les unités à caractère hybride, constituent une preuve à l'appui de sa vitalité.

En effet, les ouvrages de grammaire traitent dans une même catégorie aussi bien les préfixes issus de prépositions latines, qui ont subi des modifications dues à l'évolution de la langue:

- a- < ad *accorrere, apporre, accostare*
- anti- < ante *anticamera, antiluviano*
- co- < cūm *coabitare, commemorare*
- de- < dē *decentrare, deviare, decrescere*
- infra- < ĩnfra *infrarosso*
- per- < pĕr *percorrere, perforare*

que les formations à partir de prépositions italiennes qui gardent la même forme aussi bien dans l'emploi prépositionnel que préfixal⁸:

- dopo- *dopocena, dopobarba*
- fuori- *fuorisede*
- lungo- *lungotevere, lungarno*
- senza- *senzatetto*
- sopra- *soprammobile*
- sotto- *sottoscala, sottocosto*

Qui plus est, cette dernière catégorie de lexèmes aurait pu être classée parmi les formations par composition, étant donné que les deux critères majeurs du procédé de composition, à savoir l'autonomie formelle et sémantique des composantes, s'y trouve respectée. Ce n'est donc que pour des raisons d'homogénéité formelle et par analogie à la catégorie d'origine latine que les formations de type 'Préposition italienne + N' sont considérées comme des lexèmes à préfixe et non comme des formes composées.

Pour ce qui est des formations scientifiques dont le premier élément est d'origine grecque ou latine, elles sont classées parmi les préfixés, principalement en raison du manque d'autonomie formelle du morphème classique : bien que pourvu d'un sens autonome et donnant naissance à des séries productives de lexèmes, celui-ci n'est pas à même de fonctionner en tant que forme libre⁹:

- agri-, agro- *agri-civismo, agro-villa*
- anarco- *anarco-comunista, anarco-terrorismo ; anarco individualismo*
- archeo- *archeoparco*
- astro- *astro-pilota*
- bio- *bioagricoltura, bioingegnere*
- neo- *neopresidente, neomamma*

⁸ C'est ainsi que les classent les ouvrages de grammaire qui constituent la référence pour l'italien, notamment Serianni (1989) pp. 656-8 et Dardano M., Trifone P. (1995) p. 607-11.

⁹ Il importe toutefois de signaler quelques exceptions de formes réduites, de fonction principalement adjectivale, dont *bio* (*un prodotto bio*), *extra*, *super*, *mini*, *maxi*.

Toutefois, comme il résulte d'ailleurs des exemples cités, la graphie des formations scientifiques n'est pas uniforme : à côté des lexèmes où le préfixe forme avec le deuxième élément un mot unique (*bioagricoltura*), on retrouve des formes de cohésion moindre, ce qui se traduit par le recours au trait d'union (*agri-civismo*, *anarco-comunista*), jusqu'au cas extrême de graphie séparée (*anarco individualismo*) qui témoigne, à notre avis, du caractère néologique, non encore fixé, du lexème¹⁰.

De façon analogue sont formées des séries productives de néologismes à partir d'éléments italiens :

*ateo*¹¹ : *ateoclericalismo*, *ateo-devoto*
breve : *breve-pendolare*, *brevependolarismo*
caro : *caro-parcheggi*, *carovacanze*

La catégorisation fonctionnelle de ces unités est problématique, étant donné qu'elles se situent entre la préfixation et la composition : les composantes en sont des unités autonomes formellement et sémantiquement qui, formant des séries productives, tendent à une désémantisation partielle, ce qui les apparente aux préfixes.

Cet affaiblissement sémantique du premier élément est encore plus sensible dans les néologismes qui se fondent sur les éléments étrangers (anglais), soit constituent des calques structuraux de l'anglais, comme dans :

popolo dans le sens de 'groupe de personnes' :
popolo dei risparmiatori, *popolo degli automobilisti*, *popolo degli Sms*, *popolo dei degustatori*
madre dans le sens de 'origine' :
madre di tutte le inchieste, *madre di tutte le leggi*, *madre di tutte le tangenti*,
madre di tutte le riforme, *madre di tutti gli scandali*
baby dans le sens de 'jeune'
baby-accattonne, *baby-bandito*, *baby-calciatore*, *babycantante*, *baby-delinquente*,
baby-fumatore

Dans les formations citées, le premier élément, par sa désémantisation partielle et la productivité sérielle, tend à assumer une fonction analogue à celle du préfixe, constituant, à notre sens, le premier pas vers la grammaticalisation. Une interprétation analogue pourrait être accordée aux formations dont le premier élément se trouve réduit du point de vue quantitatif, fonctionne à la manière d'un préfixe :

cattolico > *catto-* : *catto-mediatico*, *cattovunque*, *cattosolidaristico*, *cattotutto*
pornografia > *porno-* : *pornodiva*, *pornovideo*, *pornolusso*, *pornostampa*
cafone > *cafo-* : *cafonauta*

Le statut encore hybride des unités considérées se traduit également par une hésitation au niveau graphique entre les formes unies, partiellement détachées (reliées par un trait d'union) et détachées. Pour illustrer ce phénomène nous avons examiné

¹⁰ Même si un lexème de ce genre ne peut pas être classé parmi les formations composées (*anarco-* n'étant pas un morphème libre) sa graphie est la preuve du caractère hybride de la formation.

¹¹ Malgré son origine grecque nous considérons ce mot comme faisant partie du fonds lexical de l'italien.

les différentes graphies des néologismes reportés dans le dictionnaire de G. Adamo, V. Della Valle (2006)¹² contenant en position initiale le morphème *anti* :

- a) graphie unie: *antiazienda, antibanalità, antibertinottiano*
- b) graphie semi-détachée: *anti-banche, anti-blackout, anti-carovita*
- c) graphie détachée: *anti burqa*

Les proportions sur un total de 82 néologismes préfixés avec *anti-* cités dans l'ouvrage se présentent comme suit :

- a) graphie unie: 36 lexèmes, soit 43,9%
- b) graphie avec trait d'union: 45 lexèmes, soit 54,8%
- c) graphie détachée: 1 lexème, soit 1,2%

Les différentes graphies témoignent de l'incertitude des utilisateurs de la langue face au problème de la cohésion lexicale des néologismes et de la tendance à considérer le préfixe négatif comme un morphème partiellement autonome. D'autres exemples, provenant du même ouvrage confirment toutefois l'intuition que les tendances graphiques dans ce type de formations ne se répartissent pas de façon uniforme, puisque l'on relève aussi bien des cas où domine la graphie unie, témoignage de la cohésion lexicale :

- le morphème *auto-* apparaît dans 18 occurrences, dont 15 avec graphie unie (*autobugia, autococcola, autocontestazione, etc.*) et 3 avec trait-d'union (*auto-espulso, auto-investitura, auto-scredinarsi*) tandis que la graphie détachée n'est pas attestée ;
- le morphème *bio-* apparaît dans 11 occurrences, dont 10 avec graphie unie (comme *biobar, biochirurgia, bioristorante, etc.*) et une seule (*bio-industria*) avec trait-d'union ; là aussi la graphie détachée n'est pas attestée ;

que des cas où, au contraire, le lien entre l'élément préfixal et la base est plus relâché, comme pour :

- le morphème *caro-* qui apparaît dans 18 occurrences, dont 12 (correspondant à 66,6 %) avec trait-d'union (*caro-mattone, caro-medicinali, caro-multe, etc.*), 5 (27,7%) avec graphie attachée (tels *carolatte, carosalute, carovacanze, etc.*) et une seule (*caro gasolio*) qui graphiquement est une forme libre;

D'un autre côté, dans les lexèmes commençant par une voyelle, se manifeste la tendance à l'assimilation graphique, comme dans *caraffitti*, résultant de l'union *caro* avec *affitti* ou *mediattivista* issu de *media* et *attivista*.

Une preuve ultérieure d'une codification encore non réalisée est l'oscillation graphique au sein d'une même forme lexicale. Ainsi parmi les 41 formations lexicales avec le préfixe *neo-* relevées dans le dictionnaire en question, on note des formes avec

¹² Le corpus des auteurs provient de la presse qui constitue une excellente source de néologismes. Même en tenant compte du fait que ceux-ci sont en partie des éphémérismes, ils donnent une image des tendances dans l'évolution linguistique. Cf. à ce propos également Bonomi (2002) et Bonomi, Masini, Morgana (2003).

une seule graphie et des formes présentant une double, voire même une triple graphie, qui se répartissent comme suit :

a) 1 forme graphique - 23 lexèmes correspondant à 56%, dont la majorité (17) avec graphie unie (tels p.ex. *neocafone*, *neocomunitarismo*, *neocconceptito*, *neoeversione*) et 6 écrits avec trait-d'union (*neo-assolutista*, *neo-colosso*, *neo-guerra*, *neo-religione*, *neo-togliattesimo*, *neo-trotzkista*) ;

b) 2 formes graphiques - 15 lexèmes correspondant à 36,5% ; pour la plupart (13 lexèmes) l'oscillation concerne la graphie unie et celle avec trait-d'union, comme dans *neoalleato* / *neo-alleato*; *neobolscevico* / *neo-bolscevico*, etc. ; 2 lexèmes seulement opposent la graphie attachée et libre : *neoconsociativismo* / *neo consociativismo* et *neofolk* / *neo folk* ;

c) 3 formes graphiques - 3 lexèmes correspondant à 7,3% réalisent les trois possibilités, comme : *neomamma*, *neo-mamma*, *neo mamma* ; *neomiliardario*, *neo-miliardario*, *neo miliardario*.

Ces considérations nous amènent à avancer l'hypothèse que certaines parmi les nouvelles formations lexicales de l'italien constituent l'exemple d'une phase initiale du processus de grammaticalisation au cours duquel les morphèmes soit se situent à mi-chemin entre la forme libre et la forme liée, soit perdent, en tant que formes libres, une partie du contenu sémantique originel. Ce passage de statut de lexème libre à celui de préfixe, sinon de préfixe en voie de constitution, se signale par la désémantisation progressive du premier élément formatif ainsi que par le manque de stabilité graphique ; cette dernière caractéristique, même si elle n'est qu'un épiphénomène, est toutefois révélatrice de l'absence de codification et d'une norme non encore fixée, témoignant non seulement de la productivité de certains mécanismes linguistiques, mais des tendances générales dans la formation lexicale en italien moderne.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMO G., DELLA VALLE V., *Neologismi quotidiani. Un dizionario a cavallo del millennio*. Firenze, Olschki, 2003.
- ADAMO G., DELLA VALLE V., *Parole nuove. Un dizionario dei neologismi dai giornali*. Milano, Sperling&Kupfer Editori, 2006.
- BENCINI A., MANETTI B., *Le parole dell'Italia che cambia*, Firenze, Le Monnier, 2005.
- BENVENISTE E., «Mutations of linguistic categories» in : W.P. Lehmann, Y. Malkiel, *Directions for Historical Linguistics*, Austin and London, University of Texas Press, 1968, pp. 83-94.
- BONOMI I., *L'italiano giornalistico*, Firenze, Franco Cesati, 2002.
- BONOMI I., MASINI A., MORGANA S., *La lingua italiana e i mass media*, Roma, Carocci, 2003.

- DARDANO M., *Costruire parole. La morfologia derivativa dell'italiano*, Bologna, Il Mulino, 1978.
- DARDANO M., *La formazione delle parole nell'italiano di oggi*, Roma, Bulzoni, 2009.
- DARDANO M., TRIFONE P., *Grammatica italiana con nozioni di linguistica*, Bologna, Zanichelli, 1995.
- FÁBIÁN Z., SALVI G. (éd.), *Semantica e lessicologia storiche*, Atti del XXXII Congresso SLI, Roma, Bulzoni, 2001.
- GROSSMAN M., RAINER F. (éd.), *La formazione delle parole in italiano*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2004.
- HOPPER P., CLOSS TRAUGOTT E., *Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- IACOBINI C., «I prefissi dell'italiano», in P. Benincà, A. Mi0oni, L. Vanelli (éd.), *Fonologia e morfologia dell'italiano e dei dialetti d'Italia*, Atti del XXXI Congresso SLI, Roma, Bulzoni, 1999, pp. 369-399.
- JAMROZIK E., *Il collegamento transfrazco in italiano*, Warszawa, Zakłady Graficzne UW, 2002.
- KURYŁOWICZ J., «O rozwoju kategorii gramatycznych», 1968, in : J. Kuryłowicz, *Studia językoznawcze* Warszawa, PWN 1987, pp. 116-144 ; traduction anglaise: *The Evolution of Grammatical Categories, Esquisses linguistiques*, vol. 2, München, Fink.
- LEHMANN C., *Thoughts on Grammaticalization*, München, Newcastle, Licom Europa, 1995.
- LINDSTRÖM T., «Lexicalized Grammaticalization» in: G. Hassler, G. Volkmann, *History of Linguistics in Texts and Concepts*, vol II, Münster, Nodus Publikationen, 2004, pp. 835-851.
- MARASCHIO N., POGGI SALANI T. (éd.), *Italia linguistica anno Mille. Italia linguistica anno Duemila*, Atti del XXXIV Congresso SLI, Roma, Bulzoni, 2003.
- MEILLET A., «L'évolution des formes grammaticales», 1912, in *Scientia*, vol. XII, n° XXVI, 6; repris dans A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, 1965.
- RAMAT P., «Linguistic categories and linguist categorizations » in *Linguistics*, 37-I, 1999, pp. 157-180.
- SCALISE S., BISETTO A., *La struttura delle parole*, Bologna, Il Mulino, 2008.
- SERIANNI L., *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria*, Torino, Utet, 1989.
- THORNTON A.M., IACOBINI C., BURANI C., *BDVDB. Una base di dati per il Vocabolario di base della lingua italiana*, Roma, Istituto di psicologia del CNR, 1994 (II-e edition, 1977, Roma, Bulzoni).

ÉTUDE DES PREPOSITIONS/PREFIXES¹ DANS LE DE ORTHOGRAPHIA DE GIOVANNI TORTELLI ET LES RUDIMENTA GRAMMATICES DE NICCOLO PEROTTI

BEATRICE CHARLET-MESDJIAN²

ABSTRACT. From the comparison between G. Tortelli's and N. Perotti's points of view on the prepositions/ prefixes in Latin, we conclude on validity and complementarity of their different Humanistic approaches. This difference results from a difference of projects formed by these two scholars who had so many common points (they both studied in Mantova, both belonged to the Roman Humanism and supported Valla whose *Elegantiae* were dedicated to G. Tortelli). But while N. Perotti, with his Latin Grammar, wanted to write a useful grammatical description (and so necessarily schematic) intended for beginners in Latin, Tortelli at the contrary, in order to complete the work of Valla, proposed a comparative study of orthography and lexicography adressed to confirmed Latin scholars whose purpose was to become versed in the Latin words taken from greek required to an Encyclopaedic ambition.

Keywords: *Latin Humanism, lexicography, Latin grammar, Quattrocento.*

Malgré une génération d'écart, Giovanni Tortelli (c. 1400-1466) et Niccolò Perotti (1430-1480) ont de multiples points communs.³ Tous deux élèves à Mantoue de Vittorino da Feltre, entre 1423 et 1433 pour le premier, de 1433 à 1435 pour le second,

¹ Dans les ouvrages de lexicographie et de grammaire latines, la question des préfixes est liée à celle des prépositions : on parlera de prépositions en composition et non de préfixes. Cette particularité du préfixe, associée à sa double signification (grammaticale et référentielle), explique que le préfixe bénéficie d'un traitement plus conséquent que le suffixe chez les grammairiens latins antiques et humanistes. Sur la lexicographie latine humaniste, voir l'article de synthèse de CHARLET, Jean-Louis, « Les instruments de lexicographie latine de l'époque humaniste » in BERNARDI PERINI, Goglio, *Il latino nell'età dell'umanesimo* Atti del Convegno Mantova, 26-27 ottobre 2001, Firenze, Leo S. Olschki editore, 2004, p. 167-195.

² Maître de Conférences, Université de Nice-Sophia Antipolis, CAER EA 854. E-mail : beatrice.charlet@neuf.fr

³ Pour les biographies croisées de Tortelli et Perotti, j'ai essentiellement utilisé : CHARLET, Jean-Louis, « Perotti (Niccolò) » in NATIVEL, Colette, *Centuriae latinae, Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières* offertes à Jacques Chomarat, Genève, Droz (Travaux d'Humanisme et Renaissance n°CCCIV), 1997, p. 601-605 ; et, du même auteur, « Tortelli (Giovanni) » in NATIVEL, Colette avec la collaboration de MAGNIEN, Catherine, MAGNIEN, Michel, MARÉCHAUX, Pierre et PANTIN, Isabelle, *Centuriae latinae II, Cent une figures de la Renaissance aux Lumières*, À la mémoire de Marie-Madeleine de la Garanderie, Genève, Droz (Travaux d'Humanisme et de Renaissance n° CDXIV), 2006, p. 807-812. Voir aussi MERCATI, Giovanni, *Per la cronologia della vita e degli scritti di N. Perotti, arcivescovo di Siponto*, Studi e Testi 44, Roma, 1925 (réimpr. 1973) [Append. II : « Quando fu pubblicata l'ortografia del Tortelli », p. 143 ; C. R. critique de SABBADINI, Remigio, *GSLI* 87, 1926, p. 370-376, en part. p. 374-376] ; « Paralipomeni Perottini II » in *La bibliofilia* 29, 1927, p. 253-263 (réimpr. In *Opere minori* 4, Studi e Testi 79, Vaticano, 1937, p. 340-351) ; PRETE, Sesto, *L'Umanista N. Perotti*, Sassoferrato, 1980 ; Oliver, REVILO PENDLETON, *Giovanni Tortelli in Studies presented to David Moore Robinson*, St-Louis, 1953, p. 1257-1271 ; REGOLIOSI, Mariangela, *Nuove ricerche intorno a Giovanni Tortelli : 2) La vita di Giovanni Tortelli in « Italia medioev. E umanistica », 12 (1969), p. 129-191.*

ils ont été également très liés au milieu académique de Bologne. Tortelli, disciple de Gaspare Sighicelli et ami de Nicolas Volpe, y a suivi une double formation : scientifico-philosophique d'abord (lauréat de la faculté des arts, sans doute en 1433), théologique ensuite (docteur en théologie en 1445).⁴ Quant à N. Perotti, il a enseigné à Bologne de mars 1450 à mars 1455 et y a noué des amitiés. Mais ce qui les rapproche surtout, c'est leur appartenance commune à l'humanisme romain. Tortelli en fut même l'acteur principal : il fut en effet appelé par Nicolas V à devenir, de 1448 à 1455, son bibliothécaire et son conseiller culturel,⁵ tandis qu'il était à ce point proche de Lorenzo Valla, depuis 1434, que celui-ci lui avait dédié ses *Elegantie lingue latine*. Niccolò Perotti, de son côté, ne tenait pas moins son rang dans cette ambiance. Il était au service du Cardinal Bessarion et le pape lui commanda les traductions de l'*Enchiridion* d'Épictète (1450) et surtout de Polybe (1450/4), dont l'importance culturelle fut considérable par sa diffusion jusqu'en 1608. Enfin, comme Tortelli, Perotti est étroitement lié à Valla dont il a pris farouchement le parti dans sa polémique avec Le Pogge et qui le considérait, à tort ou à raison, comme son fils spirituel.⁶

Tous deux traducteurs du grec en latin et, en ce qui concerne Perotti, cette fois seulement, éditeur de textes, ils ont donc été conduits, pour les besoins mêmes de leurs travaux, à mener une réflexion sur la langue, qui a finalement constitué une part non négligeable de leur œuvre personnelle, pour Perotti, et plus encore pour Tortelli !

En effet Tortelli est essentiellement connu par la *De orthographia* dont le titre complet est : *Commentariorum grammaticorum de orthographia dictionum e Graecis tractatarum libri* que l'on pourrait traduire ainsi : livres de commentaires grammaticaux sur l'orthographe des vocables tirés des Grecs.⁷

⁴ Sur les relations entre Tortelli et Bologne, ONORATO, Aldo, *Gli amici bolognesi di Giovanni Tortelli*, Messina, 2003 ; QUAQUARELLI, Leonardo., *Umanesimo e lettura dei classici alla scuola bolognese di N. Volpe* in « Schede umanistiche » n. s. 1 (1999), p. 97-120.

⁵ DONATI, Gemma, *Pietro Odo da Montopoli e la biblioteca di Niccolò V. Con osservazioni sul 'De Orthographia' di Tortelli*, Roma 2000.

⁶ DAVIES M. C., « Lettere inedite tra Valla e Perotti » in *Lorenzo Valla e l'Umanesimo italiano*, (Medioevo e Umanesimo 59), Padova, 1986, p. 94-106 ; CHARLET, Jean-Louis, « Tortelli, Perotti et les *Elegantie* de L. Valla » in *RPL* 24, 2001, p. 94-105. MARX, Barbara, « Zu einem Briefwechsel zwischen L. Valla und N. Perotti » in *Commemoratio*, Studi di filologia in ricordo di R. Ribuoli, sassoferrato, 1986, p. 81-103. Voir aussi sur cette question les travaux de REGOLIOSI, Maria-Angela qui a coédité avec O. BESOMI les lettres de Valla, *Epistole*, Padova, 1984 : *Due nuove lettere di Lorenzo Valla*, « Italia medioev. e umanistica », 25, 1982, p. 151-188 ; *Nel cantiere del Valla. Elaborazione e montaggio delle 'Elegantie'*, Roma, 1993 ; *Nuove ricerche intorno a Giovanni Tortelli : 3) Un episodio dei rapporti tra il Valla e il Tortelli*, in « Italia medioev. e umanistica », 12 (1969), p. 192-196. Nous attendons aussi l'article sous presse de DONATI, Gemma, « Lorenzo Valla e Giovanni Tortelli » in *Valla e Napoli : il dibattito filologico in età umanistica*, Atti del convegno internazionale, Ravello, 22-23 settembre 2005.

⁷ L'ouvrage le plus récent et le plus complet sur la *De orthographia* est celui de DONATI, Gemma, *L'Orthographia di Giovanni Tortelli*, Messina, Centro interdepartimentale di studi umanistici (Vincenzo Fera), Messina, 2006. Il comporte une bibliographie (IX-XVI), un chapitre sur la genèse et la structure de l'œuvre (p. 1-85), un chapitre consacré aux lettres de N. Volpe, au nombre de 26, que DONATI édite, et qui sont utiles à la reconstruction de la genèse et de transmission du *De orthographia* (p. 86-186), un chapitre sur la tradition du *De orthographia* (p.187-251), un chapitre sur les rapports entre les différents témoins (p. 253-342), enfin, en appendice, l'architecture et un index des lemmes (fort utile), p. 345-383, un index des tables, p. 387- 388, un index des sources manuscrites, 389-391, un index du vocabulaire remarquable, p. 393-396, un index des noms, p. 397-405. Jean-Louis CHARLET, avec la collaboration de M. FURNO, avait déjà publié l'*Index des lemmes du De orthographia de Giovanni Tortelli* à Aix-en-Provence en 1994.

Or, comme sa genèse l'indique, cet ouvrage, qui n'a été présenté à son dédicataire Nicolas V qu'en 1451, constitue la somme de l'érudition accumulée par son auteur, dans tous les domaines du savoir et de l'expérience, au cours d'une vie essentiellement consacrée à l'étude. En effet, lors de sa période bolognaise (1441-1445), Tortelli, à la demande de son ami, le professeur de rhétorique N. Volpe, avait déjà rédigé un *compendium* et, avant même son séjour à Constantinople (1435-7), au cours duquel il s'était constitué une grammaire grecque, il avait commencé un fichier lexicographique.

Avec son *De orthographia*, Tortelli voulait proposer, pour les vocables latins tirés du grec ou supposés tels, et eux seuls,⁸ le complément orthographique, lexicographique et encyclopédique des *Élégances* de L. Valla. Car si l'œuvre de Valla, dédiée à Tortelli, s'était occupée de sémantique, de syntaxe et de stylistique latines, elle avait négligé l'étude du lexique et de l'orthographe. Tortelli y remédierait donc, en traitant dans une première partie de la formation des syllabes et des mots, puis dans une seconde, des vocables latins empruntés au grec.

Le succès de son *De orthographia* fut important : on en dénombre pas moins de 35 manuscrits encore conservés et il a été imprimé sous sa forme complète de 1471 à 1504, et, pendant plus longtemps encore, dans des versions abrégées qui révèlent plus ou moins leurs sources.⁹

Les *Rudimenta grammatices* de Perotti (achevés en 1468 et imprimés en 1473),¹⁰ tout en étant le plus grand succès de librairie de son auteur, ne sont certes pas son œuvre la plus originale. En effet, ce que l'on retient, en premier lieu, de ce compilateur et vulgarisateur qui fut aussi poète, orateur et épistolier, c'est sa fameuse *Corne d'abondance*¹¹ qui, sous couvert d'un commentaire à Martial, est en réalité

⁸ On sait qu'il a désiré un moment étendre son entreprise à tout le vocabulaire latin dans un *De dictionibus latinis* qui ne semble pas avoir vu le jour.

⁹ Citons, à côté de la *Vocabularum gemma* ou du *Vocabularium uariorum terminorum ex poetis et historiographis congestus*, qui omettent le nom de Tortelli en leur titre, le travail de Josse BADE qui lui fait preuve de plus d'honnêteté intellectuelle intitulé : *Apex de Graecis dictionibus ex Tortellio depromptus* et qui fut souvent imprimé de 1501 (?) à 1539.

¹⁰ Manuscrit des *Rudimenta grammatices* : Vat. lat. 6737 ; œuvre éditée par Sweynheim et Pannartz à Rome le 19 mars 1473 (HC 12643). Le meilleur spécialiste des *Rudimenta* est le professeur Keith PERCIVAL qui en prépare l'édition scientifique dont il annonce la publication en ligne comme imminente. C'est son texte, qu'il m'a communiqué pour ce passage, que je donne en appendice. Voir aussi ses articles : « The place of the *Rudimenta grammatices* in the History of Latin grammar » in *RPL* 4 (= *St. Um. Pic.* 1), 1981, p. 233-264 ; « Early Editions of N. Perotti's *Rudimenta Grammatices* » in *RPL* 9 (= *St. Um. Pic.* 6), 1986, p. 219-229 ; « The Influence of Perotti's *Rudimenta* in the Cinquecento », *Protrepticon* (Mélange G. Secchi-Tarugi), Milano, Istituto Petrarca, 1989, p. 91-100 ; « N. Perotti's Use of Sources in *Rudimenta grammatices* » in *Studi Umanistici Piceni* 20, 2000, p. 43-49 ; *Studies in Renaissance Grammar*, Aldershot, Ashgate, 2003. Pour une bibliographie complète et raisonnée de N. Perotti, lire : CHARLET, Jean-Louis, « Etat présent des études sur Niccolò Perotti » in *Umanesimo fanese nel '400*, Atti del Convegno di Studi nel V Centenario della morte di Antonio Costanzi - Fano 21 giugno 1991, Fano, Comune di Fano, 1993 (« Quaderno di Nuovi studi fanesi »), p. 69-112, sur les *Rudimenta*, p. 87-90 ; actualisation du même auteur : « Etat présent des études sur N. Perotti (1993-2008) » (7 pages), sous-presses.

¹¹ T. 1 (*epigr.* 1), éd. CHARLET, J. L. et FURNO, Martine, Sassoferato, 1989 ; t. 2 (*epigr.* 2), éd. CHARLET, J. L., Sassoferato, 1991 ; t. 3 (*epigr.* 3), éd. CHARLET, J. L., Sassoferato, 1993 ; t. 4 (*epigr.* 4-6), éd. PADE, Marianne et RAMMINGER Johann, Sassoferato, 1994 ; t. 5 (*epigr.* 7-20), éd. CHARLET, J. L. et HARSTING, Pernille, Sassoferato, 1995 ; t. 6, éd. STOK, Fabio, Sassoferato, 1997 ; éd. CHARLET, J. L. et al., t. 7, Sassoferato, 1998.

le dictionnaire étymologique, analogique et encyclopédique dont se serviront les humanistes, pendant plus de cinquante ans, et que pilleront Calepino et Robert Estienne.

Néanmoins, cette grammaire latine pour débutants que sont les *Rudimenta grammatices*, « Rudiments de grammaire » en français, ne manque pas d'intérêt.¹² En effet, la grammaire latine de Perotti doit être considérée comme la première grammaire humaniste, non qu'elle offre une analyse linguistique originale par rapport à ses devancières antiques et médiévales, mais parce qu'elle unit pour la première fois la grammaire proprement dite, c'est-à-dire morphologie et syntaxe nominale, qui forment les deux premières parties de l'ouvrage, et une stylistique, en l'occurrence un art épistolaire, qui en constitue la troisième et dernière partie.¹³

Nous partirons de l'analyse théorique de la préposition-préfixe en latin proposée par le grammairien Perotti pour revenir ensuite au traitement des prépositions-préfixes empruntées au grec dans le *De orthographia* de Tortelli.

Dans la première partie de ses *Rudimenta grammatices*, Perotti, usant du procédé pédagogique médiéval, encore présent chez les humanistes, de la question-réponse, étudie de manière progressive et systématique la morphologie latine. Le chapitre consacré à la préposition s'intercale entre le chapitre sur le pronom et le chapitre sur l'adverbe. Partant d'une définition priscienne de la préposition (§ 528), Perotti distingue la préposition en apposition (la préposition proprement dite suivie d'un régime) de la préposition en composition (la préposition-préfixe). À propos des prépositions en apposition, il ne voit que la question du cas qu'elles régissent (§ 529) : accusatif et ablatif (§ 530). Puis, en fonction de cette dichotomie pour le moins simplificatrice, les prépositions sont réparties en trois catégories : celles qui sont suivies de l'accusatif (§ 531), celles qui sont suivies de l'ablatif (§ 532) et celles, enfin, qui admettent l'un et l'autre cas (§ 533) mais au sujet desquelles on doit immédiatement préciser quand elles réclament l'accusatif et quand elles réclament l'ablatif (§ 534). Ensuite il passe aux prépositions en composition en distinguant, parmi les prépositions :

- celles qui ne se trouvent qu'en composition (auxquelles, selon notre propre terminologie, le nom de préfixe conviendrait mieux, puisque, pour nous, qui dit préposition dit forcément régime) [§ 535] ;

¹² Sur la pédagogie des *Rudimenta*, voir : CHARLET, Jean-Louis, « Préoccupations pédagogiques dans les *Rudimenta grammatices* de N. Perotti », *L'educazione e la formazione intellettuale nell'età dell'umanesimo*, Milano, 1992, p. 205-215.

¹³ Sur l'ensemble du traité, voir la présentation de PADE, Marianne, « Kommunikation og selvscenesaettelse : Brevet i renaensancen » in HOIRIS Ole et VELLETT, Jens, *Renaessancens Verden*, Aarhus, Aarhus Universitetsforlag, 2006, p. 351-357 ; sur l'art épistolaire de Perotti, lire : ALESSIO, Gian Carlo, « Il *De componendis epistulis* di N. Perotti e l'epistolografia umanista », *RPL 11* (= *St. Um. Pic.* 8), 1988, p. 9-18 ; CURBELO TAVIO, María Elena, *N. Perotti y la perceptiva epistolar del Renacimiento : De componendis epistolis*, univ. Las Palmas de Gran Canaria, 1999 ; « Teoría y práctica epistolar de N. Perotti » in *Humanística Lovaniensia*, 49, 2000, p. 1-30 ; sur la place de l'art épistolaire de Perotti dans le panorama de cet art au XV^e et XVI^e siècles : MARTIN BANOS, Pedro, *El arte epistolar en el Renacimiento europeo 1400-1600*, Bilbao, Universidad de Deusto, 2005.

- celles qui n'entrent pas en composition, c'est-à-dire qui ne sont jamais des préfixes [§ 536] ;

- enfin, toutes les autres, c'est-à-dire celles qui peuvent être tantôt des prépositions, tantôt des préfixes [§ 537].

Enfin un dernier paragraphe met en évidence la singularité orthographique de *ex*, seule préposition à se terminer par la lettre 'x'.

D'après ce sommaire du chapitre, il apparaît que Perotti, qui s'adresse à des débutants latinistes, s'en tient volontairement à un exposé élémentaire et simplificateur. Ainsi, à propos des prépositions en apposition, il n'aborde pas la question des fausses prépositions¹⁴ qui admettent d'autres cas que l'accusatif et l'ablatif, le génitif par exemple. Il ne s'intéresse pas davantage aux places inattendues de la préposition (postposition, insertion ou disjonction),¹⁵ ni aux cas particuliers des prépositions en fonction d'adverbe.¹⁶

En ce qui concerne les prépositions en composition, ce schématisme assumé, et en rapport avec l'objectif utilitaire de l'ouvrage, ne va qu'en s'accroissant. Perotti adopte le style le plus lapidaire possible. Il s'abstient de répéter la liste des prépositions que l'on peut rencontrer en apposition comme en composition, cite, sans reprendre d'exemples, les deux prépositions qui ne peuvent être utilisées comme préfixes (*apud* et *penes*) et, enfin, se contente, pour les prépositions que l'on ne rencontre qu'en composition, et qu'il se doit donc d'énumérer puisqu'elles ne l'ont pas encore été, de ne donner qu'un exemple de mots composés pour chacune d'entre elles. *Di* est illustré par *diduco* ; *dis*, par *distraho* ; *re*, par *recipio* ; *se*, par *secubo* ; *am*, par *amplector* ; *con*, par *congreior*. On remarquera que Perotti, sans doute par souci d'homogénéité, ne cite que des exemples de mots composés appartenant à la catégorie grammaticale des verbes, ce qui pourrait accréditer dans l'esprit du lecteur que les prépositions en composition ne sont que des préverbes et non des préfixes en général.

D'autre part, on voit bien que le propos de Perotti n'est pas ici de discuter de l'orthographe des mots, ni de leur sens. Par exemple, Perotti note, comme une curiosité, que la préposition-préfixe *ex* est la seule à s'achever sur la lettre 'x', mais il n'entre pas dans la discussion de savoir si les mots qui commencent par un 's' en composition avec le préfixe *ex* doivent ou non perdre leur 's', alors que Priscien, qui constitue pourtant ici encore manifestement la source de son § 538, se prononçait clairement, ailleurs, sur cette question en préconisant le maintien du 's'.¹⁷ Cet enjeu orthographique, qui est aussi l'enjeu capital pour Tortelli lorsqu'il traite des syllabes qui se terminent par la lettre 'x' en prenant le contrepied de Priscien,¹⁸ ne semble pas du tout intéresser Perotti.

¹⁴ qualifiées d'« impropres » par ERNOUT, Alfred et THOMAS, François, *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1^{ère} édition 1951, p. 117-8 (§ 139), ou de « noms employés comme prépositions » par BIZOS, Marcel, *Syntaxe latine*, Paris, Vuibert, février 1997 (retirage) p. 90 (B). Voir aussi à ce propos TOURATIER, Christian, *Grammaire latine-Introduction linguistique à la langue latine*, Paris, Sedes, Armand Colin, 2008.

¹⁵ ERNOUT-THOMAS, *op. cit.*, p. 118-121 (§ 140-142); BIZOS, *op. cit.*, p. 90 (C).

¹⁶ ERNOUT-THOMAS, *op. cit.*, p. 117, § 138.

¹⁷ Prisc. 1,43 (*GL* II 33, 19-23).

¹⁸ Sur le point de vue de Tortelli, opposé à celui de Priscien, voir DONATI, Gemma, *L'Orthographia ...*, Messina, 2006, p27.

De la même façon, la signification des mots n'est pas non plus l'angle sous lequel Perotti a décidé d'aborder le sujet dans cette grammaire pour débutants. En effet, il n'est pas encore question pour eux de serrer au plus près le sens des vocables latins en saisissant par exemple la modification sémantique que produit le préfixe sur le verbe simple, mais d'appréhender la morphologie latine à travers ses différentes catégories grammaticales. D'ailleurs Perotti n'explique pas ici les mots latins par des synonymes ou des périphrases en latin, mais par leurs équivalents en *volgare*, qu'il écrit au-dessus des mots, en l'occurrence des prépositions, et qui malheureusement pour nous sont difficilement lisibles sur le manuscrit autographe et ont été négligés par les imprimeurs.¹⁹ Ce choix de laisser de côté, pour l'instant, la sémantique, pourrait expliquer que Perotti ait préféré s'appuyer sur la définition de la préposition chez Priscien²⁰ ou dans la *Ianua*, compilation médiévale de Priscien, comme l'a montré Sabbadini,²¹ plutôt que sur celle de Donat qui insiste sur l'incidence sémantique de la préposition.²² En effet, nous savons que Priscien et la *Ianua*, celle-ci en Italie plus qu'en France, étaient beaucoup plus populaires que Donat. D'autre part, le *Graecismus* d'Évrard de Béthune, la seule grammaire médiévale à avoir consacré un chapitre entier (23) aux prépositions, se fonde aussi sur Priscien pour définir cette partie du discours. Néanmoins, Perotti ayant été un des tout premiers grammairiens italiens à utiliser Donat,²³ on peut lui faire la grâce de croire que s'il a suivi, pour les prépositions, Priscien ou la *Ianua* plutôt que Donat, ce n'était pas seulement le fruit de l'ignorance, du hasard ou de la tradition, mais parce que la description priscienne lui convenait mieux.

Tout autre est le projet de Tortelli, dans le chapitre de son *De orthographia* sur les prépositions-préfixes empruntés au grec. Avant d'établir le répertoire lexicographique des lemmes latins d'origine grecque ou supposés tels par ordre alphabétique, Tortelli passe en revue les notions générales de grammaire et de linguistique qui déterminent l'orthographe des lettres, syllabes et mots transcrits du grec. Dans cette première

¹⁹ D'après Keith PERCIVAL, on lit *dentro*, au-dessus d'*intra*, *sotto*, au-dessus d'*infra*. Cependant il déplore de ne pouvoir rendre compte, dans sa future édition, de ces équivalents en *volgare*, car la plupart de ces suscriptions sont indéchiffrables sur le microfilm de l'autographe.

²⁰ (*gramm.* III,24,13 :14)14,1 (Keil 3.24.13-14) : *Est igitur praepositio pars orationis indeclinabilis quae praepositur aliis partibus orationis uel appositione uel compositione.*

²¹ *Ad quae pars est ? Praepositio est. Quare est praepositio ? Quia praepositur aliis partibus orationis per appositionem uel per compositionem* citation à partir de SCHMITT, Wolfgang O., « Die Ianua (Donatus) Ein Beitrag zur lateinischen Schulgrammatik des Mittelalters und der Renaissance » in *Beiträge zur Inkunabelkunde*, Dritte Folge,4 [1969], p. 79.

²² *pars orationis quae praeposita aliis partibus orationis significationem earum aut complet aut mutat aut minuit.* (HOLTZ Louis, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical : Etude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e- IX^e siècle) et édition critique (Documents, études et répertoires publiés par l'institut de recherche et d'histoire des textes)*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1981, et SCHWENKE, Paul, « Die Donat- und Kalender-type, Nachtrag und Übersicht » in *Veröffentlichungen der Gutenberg-Gesellschaft*, 2, Mainz, Verlag der Gutenberg-Gesellschaft, 1903, p. 37-49, p. 42, colonne de droite.

²³ Voir, à ce sujet, TRABALZA, Ciro, *Storia della grammatica italiana*, Milano, 1908, p. 63 et 245 ; COLOMBAT, Bernard, « Donat ou Priscien ? Syntaxe et figure de construction dans la grammaire latine au XVI^e siècle », *Philosophie du langage et grammaire dans l'antiquité*, Bruxelles-université des sciences sociales de Grenoble, 1986, p. 445-462 (en particulier p. 446-453) et CHOMARAT, Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, Paris, 1981, p. 272-273.

partie, plus spécifiquement orthographique, il s'intéresse en dernier lieu aux éléments, d'abord prépositions-préfixes, qui forment les mots composés d'origine grecque. À chaque préposition-préfixe, Tortelli consacre un développement plus ou moins long en fonction du nombre de mots composés cités qui illustrent son propos (de deux à neuf). Tortelli part invariablement d'une étude de l'orthographe : orthographe latine de la préposition grecque, normalement maintenue en composition, puis modifications éventuelles entraînées par la lettre initiale de la racine du composé, c'est-à-dire chute de la voyelle finale du préfixe devant voyelle, et aspiration de la consonne devenue terminale si la voyelle du radical est elle-même aspirée. Des mots composés à partir de ces préfixes viennent illustrer les différentes orthographes des prépositions quand elles se trouvent en composition. Néanmoins Tortelli multiplie parfois les exemples à plaisir et, surtout, ne se contente pas de préciser le radical de ces mots, ce qui est la seule information nécessaire à l'explication de leur orthographe, mais fournit déjà, à chaque fois, un aperçu de leur étymologie et de leur signification, alors que ces lemmes seront pour la plupart, comme il l'annonce le plus souvent, examinés en soi dans la seconde partie du *De orthographia*. En effet, la plupart de ces lemmes seront donc réétudiés au moins une fois, deux, dans le cas particulier du nom propre Périclès, cité derechef à propos de l'élément grec *-cleos*, avant de faire l'objet d'une entrée spécifique dans la partie lexicographique du *De orthographia*. Mais le prénom du personnage historique qui représente la quintessence de l'hellénisme méritait bien ce traitement de faveur ! Enfin, des citations destinées soit à attester l'usage latin de ces mots composés soit à illustrer le sens que Tortelli leur prête, complètent parfois ces développements.

Car les vocables grecs passés en latin n'appartiennent généralement pas au langage quotidien, mais relèvent le plus souvent du discours savant et spécialisé des arts, des lettres, des sciences, de la philosophie ou de la religion. Certains ne sont attestés que dans un seul domaine, comme *hyphen*, d'un emploi strictement grammatical, ou *catarrus* et *methodus*, uniquement médical. Et, pour d'autres encore, qui constituent des cas limites, par exemple *catorthoma*, il est extrêmement difficile de savoir si, dans l'esprit des auteurs qui les citent en leurs écrits latins, il s'agit simplement de mots grecs translittérés dans l'alphabet latin, mais encore tenus pour étrangers, ou de vocables, certes d'origine grecque, mais véritablement intégrés à la langue latine. Une dernière catégorie de mots grecs utilisés en latin renvoie à des réalités culturelles propres à la Grèce, tel le mot *ephorus* : les Latins ne les ont pas traduits, mais ne s'en servent que pour désigner ces *realia* exotiques.

Dans ces conditions, Tortelli éprouve souvent le besoin d'appuyer son discours sur des *auctores*. Ceux-ci ne sont certes pas toujours clairement identifiés, comme l'indique la répétition de certaines formules, mais, dans la plupart des cas, Tortelli s'efforce de préciser ses sources en fournissant le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage et presque toujours le numéro du livre. Dans ce chapitre, il en appelle à la garantie de Cicéron, pour le sens de *catorthoma* et pour l'emploi d'*ephorus* ; de Celse et de Virgile, respectivement pour l'emploi médical de *methodus* en latin et pour les équivalents latins de ce mot ; de Quintilien, pour attester l'emploi et le

sens d'*epitheton* dans la langue des grammairiens ; d'un certain Parthénus, pour témoigner d'un usage ancien et comique d'*epitagma* ; de Martial, pour *epodes* ; et de Cicéron, une seconde fois, à propos d'*ephorus*.

Tortelli fait la part belle à la littérature. Quantitativement les auteurs les plus cités sont Cicéron et Virgile, avec une seule citation textuelle de Cicéron à propos de *catorthoma* (*off.* 1, 8),²⁴ mais le recours à son autorité pour le mot *ephorus*, et deux citations de Virgile, à propos du seul *methodus*, ou plus précisément du sens de *ratio* que l'on doit donner à son équivalent latin *uia*, car ce n'est pas *methodus*, dont l'emploi latin est strictement médical, mais *uia* que l'on lit dans les vers de Virgile (*Georg.* 1, 41 ; *Aen.* 11, 128). À noter que, se devant d'illustrer l'emploi médical de *methodus*, Tortelli choisit de citer Celse, redécouvert récemment, plutôt qu'un autre médecin antique. Outre Cicéron et Virgile, Tortelli convoque aussi le poète Martial pour le genre littéraire de l'épode (12, 94, 1-2). Mais, en ce qui concerne cette dernière référence, Tortelli ne se contente pas de tronquer le texte pour l'intégrer à son propre écrit ; il le corrige carrément afin d'introduire le mot *epodos* qui n'était pas chez Martial : *Scribamus epos ; coepisti scribere : cessi, / aemula ne starent carmina nostra tuis* devient *Scribamus epodos* ; le reste de la citation demeurant fidèle au texte de Martial.

La place des grammairiens, en revanche, semble réduite : Tortelli ne mentionne que Quintilien et Parthenius, sans même leur faire l'honneur d'une citation. Quant à Diomède, la source grammaticale de Tortelli pour *hyphen* (*Diom. gramm.* IV 424,36), il n'est même pas nommé. A cela je vois plusieurs raisons. La première, de fond, est que Tortelli, dans la ligne de Valla, préfère l'usage à la théorie, les auteurs, y compris d'ouvrages scientifiques, aux théoriciens de la grammaire. Ensuite, l'absence de certaines références ou citations est à mettre en relation avec la nature même de l'œuvre et de sa composition. En effet la plupart des mots composés, cités ici sous l'angle de l'orthographe et à titre d'exemples, auront un lemme propre dans la partie lexicographique, où Tortelli affine son commentaire sémantique. Ainsi, à l'entrée *hyphen* de la seconde partie du *De orthographia*,²⁵ Tortelli complète la définition du mot, ajoute des exemples de mots latins, auxquels *hyphen* pourrait s'appliquer, et mentionne Virgile en pierre d'attente, donnant l'impression au lecteur qu'il manque à son texte au moins une citation, non de Diomède, comme on aurait pu s'y attendre, mais de Virgile ... qui n'a jamais employé le mot !

Enfin Parthenius constitue un cas à part. En effet, on peut se demander, en reprenant les conclusions d'un article de Jean-Louis Charlet,²⁶ si ce grammairien n'est pas une invention d'un humaniste, qui, ayant lu chez Macrobe que le poète Parthenius était aussi grammairien, lui auraient attribué des fragments grammaticaux fabriqués par lui de toutes pièces, afin de leur donner une allure d'antiquité. Tortelli a repris ce faux (et probablement d'autres comme un Petronius grammairien) en le tenant pour authentique, et Perotti l'a partiellement suivi.

²⁴ Mais Cicéron a employé ce terme à deux autres reprises : *Fin.* 3,45,12 ; 4,15,4.

²⁵ Voir le texte de ce lemme en appendice.

²⁶ « Perotti, Tortelli et un certain Parthenius » in *Studi Umanistici Piceni* 14, 1994, p. 21-26.

Enfin, soulignons le point de vue comparatiste de Tortelli. En effet, sous prétexte de s'intéresser à l'orthographe des mots latins tirés du grec, Tortelli effectue un travail colossal sur la manière dont le latin s'approprie une culture étrangère, en acclimatant sa langue.²⁷ Mais, ce faisant, il examine aussi le fonds proprement latin. Cette démarche se lit en particulier dans sa scrupuleuse recherche des équivalents latins aux mots d'origine grecque. À côté des périphrases et des traductions littérales, témoins de ses tâtonnements, il propose, quand ils existent, les doublets latins indigènes ou considérés comme tels.

En conclusion, je crois avoir montré la validité et la complémentarité de ces deux études humanistes des prépositions- préfixes. Elles témoignent de projets différents chez des grammairiens formés à la même école : une description grammaticale, volontairement schématique, visant un objectif utilitaire pour un public de débutants en latin (Perotti). Un exercice d'orthographe et de lexicographie comparées s'adressant à des latinistes confirmés qui cherchent à acquérir le vocabulaire latin emprunté au grec, nécessaire à une ambition encyclopédique (Tortelli). L'ouvrage de Tortelli devrait intéresser tous ceux qui travaillent sur la diglossie latin-grec.

BIBLIOGRAPHIE

- ALESSIO, Gian Carlo, « Il *De componendis epistulis* di N. Perotti e l'epistolografia umanista », *RPL* 11 (= *St. Um. Pic.* 8), 1988, p. 9-18.
- BASSET, Louis, BIVILLE Frédérique, COLOMBAT, Bernard ; SWIGGERS, Pierre et WOUTERS Alfons, *Bilinguisme et Terminologie grammaticale gréco-latine*. Actes du colloque international tenu à l'Université Lumière –Lyon 2 et L'E.N.S. Lyon du 24 au 27 avril 2002, édités par Louvain-Paris-Dudley (M A), Peeters 2007, Orbis/ Supplementa 27.
- BIVILLE, Frédérique, *Les emprunts du latin au grec : Approche phonétique. T 1 : Introduction et consonantisme* (B.I.G. n° 19), Louvain-Paris, Peeters, 1990, 400 p.
- BIVILLE, Frédérique, *Les emprunts du latin au grec : T. 2 : Vocalisme et conclusions* (B.I.G. n° 29), Louvain-Paris, Peeters, 1995, 562 p.
- BIZOS, Marcel, *Syntaxe latine*, Paris, Vuibert, février 1997 (retirage) p. 90 (B).
- CHARLET, Jean-Louis, « Tortelli, Perotti et les *Elegantie* de L. Valla » in *RPL* 24, 2001, p. 94-105. MARX, Barbara, « Zu einem Briefwechsel zwischen L. Valla und N. Perotti » in *Commemoratio*, Studi di filologia in ricordo di R. Ribuoli, sassoferrato, 1986, p. 81-103.

²⁷ Voir les travaux de BIVILLE, Frédérique, *Les emprunts du latin au grec : Approche phonétique. T 1 : Introduction et consonantisme* (B.I.G. n° 19), Louvain-Paris, Peeters, 1990 (400 p.) et *Les emprunts du latin au grec : T. 2 : Vocalisme et conclusions* (B.I.G. n° 29), Louvain-Paris, Peeters, 1995 (562 p.). Il sera aussi intéressant de se référer à *Bilinguisme et Terminologie grammaticale gréco-latine*. Actes du colloque international tenu à l'Université Lumière –Lyon 2 et L'E.N.S. Lyon du 24 au 27 avril 2002, édités par BASSET, Louis, BIVILLE Frédérique, COLOMBAT, Bernard ; SWIGGERS, Pierre et WOUTERS Alfons, Louvain-paris-Dudley (M A), Peeters 2007, Orbis/ Supplementa 27.

- CHARLET, Jean-Louis, « Préoccupations pédagogiques dans les *Rudimenta grammatices* de N. Perotti », *L'educazione e la formazione intellettuale nell'età dell'umanesimo*, Milano, 1992, p. 205-215.
- CHARLET, Jean-Louis, avec la collaboration de M. FURNO, *Index des lemmes du De orthographia de Giovanni Tortelli*, Aix-en-Provence, 1994.
- CHARLET, Jean-Louis, « Perotti (Niccolò) » in NATIVEL, Colette, *Centuriae latinae, Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières* offertes à Jacques Chomarat, Genève, Droz (Travaux d'Humanisme et Renaissance n°CCCXIV), 1997, p. 601-605.
- CHARLET, Jean-Louis, « Les instruments de lexicographie latine de l'époque humaniste » in BERNARDI PERINI, Gioio, *Il latino nell'età dell'umanesimo* Atti del Convegno Mantova, 26-27 ottobre 2001, Firenze, Leo S. Olschki editore, 2004, p. 167-195.
- CHARLET, Jean-Louis, « Tortelli (Giovanni) » in NATIVEL, Colette avec la collaboration de MAGNIEN, Catherine, MAGNIEN, Michel, MARÉCHAUX, Pierre et PANTIN, Isabelle, *Centuriae latinae II, Cent une figures de la Renaissance aux Lumières*, À la mémoire de Marie-Madeleine de la Garanderie, Genève, Droz (Travaux d'Humanisme et de Renaissance n° CDXIV), 2006, p. 807-812.
- CHARLET, Jean-Louis, « Etat présent des études sur Niccolò Perotti » in *Umanesimo fanese nel'400*, Atti del Convegno di Studi nel V Centenario della morte di Antonio Costanzi-Fano 21 giugno 1991, Fano, Comune di Fano, 1993 (« Quaderno di Nuovi studi fanesi »), p. 69-112, sur les *Rudimenta*, p. 87-90 ; actualisation du même auteur : « Etat présent des études sur N. Perotti (1993-2008) » (7 pages), sous-presse.
- CHOMARAT, Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, Paris, 1981, p. 272-273.
- COLOMBAT, Bernard, « Donat ou Priscien ? Syntaxe et figure de construction dans la grammaire latine au XVI^e siècle », *Philosophie du langage et grammaire dans l'antiquité*, Bruxelles-université des sciences sociales de Grenoble, 1986, p. 445-462.
- CURBELO TAVIO, Maria Elena, *N. Perotti y la perceptiva epistolar del Renacimiento : De componendis epistolis*, univ. Las Palmas de Gran Canaria, 1999 ; « Teoria y practica epistolar de N. Perotti » in *Humanistica Lovaniensia*, 49, 2000, p. 1-30.
- DAVIES M. C., « Lettere inedite tra Valla e Perotti » in *Lorenzo Valla e l'Umanesimo italiano*, (Medioevo e Umanesimo 59), Padova, 1986, p. 94-106.
- DONATI, Gemma, *Pietro Odo da Montopoli e la biblioteca di Niccolò V. Con osservazioni sul 'De Orthographia' di Tortelli*, Roma 2000.
- DONATI, Gemma, *L'Orthographia di Giovanni Tortelli*, Messina, Centro interdipartimentale di studi umanistici (Vincenzo Fera), Messina, 2006.
- ERNOUT, Alfred et THOMAS, François, *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1^{ère} édition 1951, p. 117-8 (§ 139).
- HOLTZ Louis, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical : Etude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e- IX^e siècle) et édition critique (Documents, études et répertoires publiés par l'institut de recherche et d'histoire des textes)*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1981.
- MARTIN BANOS, Pedro, *El arte epistolar en el Renacimiento europeo 1400-1600*, Bilbao, Universidad de Deusto, 2005.

- MERCATI, Giovanni, *Per la cronologia della vita e degli scritti di N. Perotti, arcivescovo di Siponto*, Studi e Testi 44, Roma, 1925 (réimpr. 1973) [Append. II : « Quando fu pubblicata l'ortografia del Tortelli », p. 143 ; C. R. critique de SABBADINI, Remigio, *GSLI* 87, 1926, p. 370-376, en part. p. 374-376].
- MERCATI, Giovanni, « Paralipomeni Perottini II » in *La bibliofilia* 29, 1927, p. 253-263 (réimpr. In *Opere minori* 4, Studi e Testi 79, Vaticano, 1937, p. 340-351).
- ONORATO, Aldo, *Gli amici bolognesi di Giovanni Tortelli*, Messina, 2003.
- PERCIVAL, Keith, « The place of the *Rudimenta grammatices* in the History of Latin grammar » in *RPL* 4 (= *St. Um. Pic.* 1), 1981, p. 233-264.
- PERCIVAL, Keith, « Early Editions of N. Perotti's *Rudimenta Grammatices* » in *RPL* 9 (= *St. Um. Pic.* 6), 1986, p. 219-229.
- PERCIVAL, Keith, « The Influence of Perotti's *Rudimenta* in the Cinquecento », *Protrepticon* (Mélange G. Secchi-Tarugi), Milano, Istituto Petrarca, 1989, p. 91-100.
- PERCIVAL, Keith, « N. Perotti's Use of Sources in *Rudimenta grammatices* » in *Studi Umanistici Piceni* 20, 2000, p. 43-49.
- PERCIVAL, Keith, *Studies in Renaissance Grammar*, Aldershot, Ashgate, 2003.
- PRETE, Sesto, *L'Umanista N. Perotti*, Sassoferrato, 1980.
- QUAQUARELLI, Leonardo., *Umanesimo e lettura dei classici alla scuola bolognese di N. Volpe* in « Schede umanistiche » n. s. 1 (1999), p. 97-120.
- REVILO PENDLETON, Oliver, *Giovanni Tortelli in Studies presented to David Moore Robinson*, St-Louis, 1953, p. 1257-1271.
- REGOLIOSI, Mariangela, *Nuove ricerche intorno a Giovanni Tortelli : 2) La vita di Giovanni Tortelli* in « Italia medioev. E umanistica », 12 (1969), p. 129-191.
- REGOLIOSI, Maria-Angela qui a coédité avec O. BESOMI les lettres de Valla, *Epistole*, Padova, 1984 : *Due nuove lettere di Lorenzo Valla*, « Italia medioev. e umanistica », 25, 1982, p. 151-188 ; *Nel cantiere del Valla. Elaborazione e montaggio delle 'Elegantie'*, Roma, 1993 ; *Nuove ricerche intorno a Giovanni Tortelli : 3) Un episodio dei rapporti tra il Valla e il Tortelli*, in « Italia medioev. e umanistica », 12 (1969), p. 192-196.
- SCHMITT, Wolfgang O., « Die Ianua (Donatus) Ein Beitrag zur lateinischen Schulgrammatik des Mittelalters und der Renaissance » in *Beiträge zur Inkunabelkunde*, Dritte Folge, 4 [1969], p. 79.
- SCHWENKE, Paul, « Die Donat- und Kalender-type, Nachtrag und Übersicht » in *Veröffentlichungen der Gutenberg-Gesellschaft*, 2, Mainz, Verlag der Gutenberg-Gesellschaft, 1903, p. 37-49, p. 42, colonne de droite.
- TOURATIER, Christian, *Grammaire latine-Introduction linguistique à la langue latine*, Paris, Sedes, Armand Colin, 2008.
- TRABALZA, Ciro, *Storia della grammatica italiana*, Milano, 1908, p. 63 et 245.
- VELLET, Jens, *Renaessancens Verden*, Aarhus, Aarhus Universitetsforlag, 2006, p. 351-357.

APPENDICE

1. Texte des *Rudimenta grammatices* de Perotti (texte de l'édition préparée par Keith Percival à partir du ms. Autographe Vat. Lat. 6737 avec les références à l'*editio princeps*, Rome, Sweynheym et Pannartz, 1473)

[f. 41 v] /f. d7v/ De praepositione

528 Quid est praepositio ? Est pars orationis indeclinabilis quae aliis partibus orationis in appositione uel compositione praeponitur.

529 Praepositioni quot accidunt ? Vnum. Quid ? Casus tantum.

530 Qui casus accidunt praepositioni ? Accusatiuus et ablatiuus.

531 Quae sunt praepositiones seruietes accusatiuo casui ? Ad, apud, ante, intra, aduersus uel aduersum, cis, citra, circum, circa, contra, erga, extra, inter, intra, infra, iuxta, ob, poné, per, prope, propter, secundum, post, trans, ultra, supra, praeter, circiter, usque, secus, penes. Dicimus enim ad patrem, apud uillam, ante aedes, aduersum inimicos, cis Rhenum, citra forum, circum uicinos, circa templum, contra hostem, erga propinquos, extra terminos, inter naues, intra moenia, infra tectum, iuxta macellum, ob augurium, poné tribunal, per parietem, prope fenestram, propter disciplinam, secundum fores, post terga, trans ripam, ultra fines, praeter officium, supra caelum, usque oceanum, penes arbitros, circiter annos.

532 Quae sunt praepositiones seruietes ablatiuo casui ? [f. 42r] A, ab, abs, cum, coram, clam, de, e, ex, pro, prae, palam, sine, absque, tenus. Quomodo ? Dicimus enim a domo, ab homine, ab hoste, abs te, cum exercitu, coram testibus, clam custodibus, de foro, é iure, ex praefectura, pro clientibus, prae timore, palam omnibus, sine labore, absque iniuria, tenus pube, quod nos dicimus pubetenus.

533 Quae sunt praepositiones utrique casui seruietes ? In, sub, super, et subter.

534 Quando accusatiuo casui seruiunt ? Quando uel nos uel quoslibet ad locum ire, isse, uel ituros esse significamus. Quando ablatiuo ? Quando uel nos uel quoslibet in loco esse, fuisse, futuros esse significamus. In accusatiuo casui : itur in antiquam siluam. In ablatiuo casui : stans celsa in puppi. Sub accusatiuo casui : postesque sub ipsos, nituntur gradibus. Sub ablatiuo casui : Arma sub aduersa posuit radiantia quercu.

535 Quae sunt praepositiones quae duntaxat in compositione reperiuntur ? Di, dis, re, se, am, et con. Quomodo ? Dicimus enim diduco, distraho, recipio, secubo, amplector, congredior. /f. d10r/

536 Quae sunt quae componi non possunt ? Apud et penes.

537 Quae coniunguntur et separantur ? Reliqui omnes.

538 Quot praepositiones desinunt in x ? Vna tantum, quae est ex, et nulla alia pars orationis desinit in x, praeter nomina, et uix et mox et pax, aduerbium comicum.

2. Tortelli, Rome, Ulrich Hahn, 1471 [A= Vat. lat. 1478]

A. De praepositionibus graecis quando apud nostros transcribuntur.

Praeter haec autem, cum plures sint Graecorum praepositiones quae cum aliis dictionibus componuntur et a nobis saepissime transcribuntur, in quibus non minima orthographiae pars consistere uidetur, de illis si<n>gillatim tractandum restat.

Syn

Syn igitur praepositio graeca est et cum *y* graeco scribitur, nec ea tantum modo sed quaecumque ab illa componuntur per *y* graecum similiter designantur, ut *syllaba* quae ex syn et lauo, quod est accipio, componitur. *Syl<l>ogismus* ex syn et legomae [= legomai], quod est comprehendo. *Synodus* ex syn et hodos, quae est uia, quasi conuentus sit, uel coetus, componitur. Et innumerabilia alia.

Cata prepositio

Cata similiter praepositio graeca est et cum *C* et *t* absque aspiratione scribitur. Itaque dictiones omnes ab illa composita per *t* exile scribuntur et conseruant *A*, nisi fiat impedimentum in antehabitis expressum cum de aspiratione loqueremur, hoc est cum dictio sequens cum qua componitur a uocali aspirata initium sumit. Nam tunc quoque, ut ostendimus, abiicitur *A* et *t* exile in *th* aspiratum conuertitur. Exemplum praemisit *catalogus*, *catarrus*, *cataracta*, cuius ultima cum *ct* scribitur. *Catorthoma*, ubi abiicitur *A* propter sequentis dictionis uocalem cum qua componitur et *t* ipsum exile conseruatur quia uocalis illa minime est aspirata et in penultima cum *th* aspirato scribitur, quia ab, quod est rectum, deriuatur. Quo uocabulo utitur Cicero libro primo *De officiis* dicens (1,8) : « rectum, opinor, uocemus, quod catorthoma Graeci uocant ». At si uocalis cum qua componitur aspiretur, non solum ab ea praepositione abiicitur *A*, sed, ut praefato loco ostendimus, *t* exile in *th* aspiratum conuertitur ut *catholicus*, quae per *th* aspiratum scribitur quia ea praepositio cata componitur cum holon aspirato, quod apud nos dicitur totum aut uniuersale. Similiter *Cathedra* cum *th* aspirato scribitur, et ex cata praepositione et hedra, quae est sella, componitur. Quare, syn ea quae supra diximus, cum *th* aspirato et similia designantur.

6 aspirata est *A* || 8 rectum- uocant *om. A, spatio relicto*.

Meta prepositio

Meta similiter praepositio graeca est et cum *t* exili etiam in compositione aliarum dictionum scribitur. In quibus et *a* quoque conseruat nisi praefata sint impedimenta, ut *metauola* [= *-bola*] quae commutationem apud nos dicit ; *metamorphosis*, quae transfigurationem. *Metaphora*, quae translationem. Et simil<i>a. At cum *th*

aspirato scribitur *methodus*, quae ex hodos aspirato componitur et conuenientissimo uocabulo ac clarissimis auctoribus traducitur uia dum pro ratione accipitur. Sic Cornelius Celsus libro primo *de arte medicinae* « Methodum » apud nos significare dixit. Vnde Virgilius libro primo *Georgicon* (1,41) : « Ignarosque uiae *mecum* miseratus agrestes », id est rationis, et in undecimo Aeneidos (11,128) : « et si qua uiam dederat Fortuna, Latino », id est rationem.

Epi prepositio

Epi praepositio etiam graeca est, et cum *P* non aspirato et *I* latino scribitur. Vnde omnes dictiones ab illa compositae simili modo scribuntur nisi, ut supra diximus, impediuntur, ut *epitaphium* cum *t* exili scribitur. *Epilogus*, quae apud nos pro « oratio » dicitur. *Epigramma*, quae inscriptio. *Episcopus* etiam cum *C* non aspirato, qui inspector dicitur. *Epitheton*, quae in penultima cum *Th* aspirato et in ultima cum *t* exili scribitur, apud nos, Quintiliano teste, dicitur appositum, alii adiectiuum. *Epitagma*, quod tributum significat, quo uocabulo comici quidam antiquissimi, ut refert Parthenius, utebantur. At uero quandoque perdit *I* et remanet *P* exile, cum scilicet a uocali dictio cum qua componitur initium sumit et non aspiratur, ut *epodes* quae ex epi praepositione et, qui est cantus, componitur. Nam genus est carminis quod ad lyram cantabatur. Martialis in dodecimo (12,94,1-2) : « Scribamus Epodos ; coepisti scribere:/ cessi emula ne starent carmina nostra tuis. » Quandoque autem aspiratur ipsum *P* et abiicitur ipsum *I* quando scilicet cum dictione a uocali aspirata initium habente componitur, ut *ephebus* qui a nostris pubes, ut supra uidimus, dicitur. *Ephorus*, qui componitur ex epi et horo, quod est inspecto, quasi superinspector ; quo uocabulo saepissime Cicero utitur in quodam magistratu Lacedemoniorum.

Peri prepositio

Peri praepositio graeca est et per *i* latinum scribitur quod etiam in compositione conseruat nec per consequentiam aspiratae uocalis ipsum *i* quoquo modo perdit, ut *periodus*, id est circuitus uel anfractus. Namque componitur ex peri, quod est circum, et hodos aspirato, quod est uia. *Pericles* nomen fuit clarissimi atheniensis, de quo in sua dictione uidebimus, et componitur ex peri et cleos, quae est gloria. Et aliae similes.

Apo prepositio

Apo graeca similiter praepositio dicitur et cum *P* sine aspiratione scribitur. Vnde omnes dictiones compositae ab apo per *p* non aspiratum scribuntur et *O* uocalem conseruant, nisi impedimentum superius expressum interueniat, ut *apodixis*, quae demonstratio a nostris dicitur. *Apocalypsis*, quae cum *C* exili et *y* graeco in antepenultima atque *I* latino in penultima scribitur, apud nostros reuelatio interpretatur. *Apocopa* similiter cum *C* non aspirato scribitur ; et latine abscisio dicitur. *Apocryphus* cum *c* exili similiter cum *y* graeco scribitur apud nos absconsus dicitur. *Apologia*, responsio seu satisfac<ti>o. Et similia in quibus apo praepositio integra remanet et *P* ipsum absque aspiratione seruatur, sed aspiratum nonnumquam per modum suprapositum et perdit *O*, ut *Aphoria* ex apo et phoria componitur ; Antiqui quidam nostri pro fertilitate acceperunt.

Hyper prepositio

Hyper graeca similiter praepositio habetur et cum *Y* graeco atque aspirato scribitur ; unde dictiones omnes cum illa compositae per *y* graecum et aspiratum scribuntur quin et *p* exile semper conseruant, ut *Hyperbole*, supereminens siue excessiuum, *Hyperborei*, hoc est ultra boream degentes, et similes.

Hypo prepositio

Hypo eodem modo graeca est praepositio et cum *y* graeco aspirato atque *p* exili scribitur ; unde omnes dictiones cum illa compositae etiam per ipsum *y* graecum et aspiratum scribuntur, qui et *P* exile atque *o* litteram conseruant, nisi suprapositum fiat impedimentum, ut *hypothesis*, cuius penultima cum *th* aspirato scribitur, et est argumentum siue materia. *Hypocrisis* cum *c* sine aspiratione et in ultima et penultima cum *I* latino scribitur ; dici potest a nostris dissimulatio, ut suo loco uidebimus. *Hypotheca*, cuius penultima cum *th* aspirato scribitur, et est obligatio quaedam ; abiicit[ur] etiam aliquando *O* et *P* aspirat, ut *hyp<h>en*, id est « sub uno », qua sane dictione Latini quidam usi sunt. Namque componitur ex hypo praepositione et *hen* quod est unum.

6 abiicit *A* || hyphen *A*.

Anti prepositio

Anti praepositio alia ex Graecis cum *T* exili et *I* latino scribitur et in compositione litterarum seruat, nisi praenominatum fiat impedimentum, ut *antidotum*. *Antithesis* cuius penultima per *th* aspiratum scribitur et dici potest a nostris obiectus uel contrapositio. *Antipodes*, qui aduersis pedibus nobis opponi dicuntur. Quin et aliquando abiicit *I* et aspirat *T* per modum supra dictum, ut *anthiparus*, id est consul, quo uocabulo nonnulli ex nostris usi fuerunt, et post *th* aspiratum *y* graecum detinet.

Dia prepositio

Dia similiter graeca praepositio est et per *I* latinum scribitur quod et *a* semper in compositione conseruat, ut *dialogus*, apud nos disputatio, de quo in sua cum caeteris uidebimus. *Diabolus* criminator, nanque, ut in sua dictione uidebimus, descendit a diabollo [= diaballo] quod est criminator.

B. Lemme hyphen dans l'édition (Rome, Ulrich Hahn, 1471) et dans A

Hy[h]p<h>en cum *y* graeco et *ph* aspirato scribitur. Dici potest a nostris sub un[i]o, nam componitur ex , Quod est sub, et cum aspiratione, quod est unum. Et tunc quoque adesse dicitur cum plures dictiones sub uno accentu leguntur, ut quandoquidem simulhac pro posquam ; Virgilius.

1 Hyphen *A* || sub uno *A* || 2 tunc *A*

DE LA PRÉTENDUE VALEUR DUELLE DU SUFFIXE -ÓN EN ESPAGNOL / THE ALLEGED DOUBLE VALUE OF THE SUFFIX -ÓN IN SPANISH

STEPHANE PAGES¹

ABSTRACT. This paper aims at reflecting on the alleged double value of the suffix -ón in Spanish and at proposing the hypothesis of semantic neutralization with a strictly intensive value.

Keywords: *suffix, augmentative, ambivalence, signifier.*

Nicolosón, como su nombre indica, era un Nicolás grande y gordo. Este nombre es elástico, y puede estirarse o encogerse para dar la dimensión física de quien lo lleva. Desde Colasillo, que se aplica al Nicolás más chiquitajo de todos, el nombrecito pasa por varias fases de engorde sucesivo, según el tamaño de los Nicolases. Hasta llegar a Nicolosón, que viene a ser una especie de Supernicolás.

(Álvaro de Laiglesia, *Fulana de tal*, in *Obras completas*, Barcelona, Planeta, 1975, p.69.)

Quelle que soit la langue, les mécanismes linguistiques qui régissent la créativité lexicale sont fort complexes et laissent bien souvent, jusqu'à un certain point, le lexicologue impuissant. Ainsi, le lexicologue sait décrire et faire l'inventaire, dans leurs grandes lignes, des procédés morphologiques de la dérivation – préfixation, infixation et suffixation – tout autant qu'il sait se livrer à l'analyse sémantique de ces mêmes signes : les affixes.

Néanmoins, une fois ces règles (ou plutôt tendances) posées et décrites, face à la multitude d'exceptions ou contre-cas constatés en discours, les traités de lexicologie et les grammaires – dans leurs chapitres consacrés à la dérivation – n'ont d'autre alternative que de s'en remettre à la force et à l'évidence de l'usage, avec un constat rendu d'autant plus complexe, parfois, par les variantes dialectales.

Etant donné le cadre étroit de ce travail, il n'est guère possible d'apporter une réponse à cette vaste question. Il s'agit plutôt de s'intéresser à un cas singulier de dérivation, en espagnol, qui reçoit une explication consensuelle mais qui ne semble guère satisfaisante pour l'esprit d'un linguiste ou, du moins, qui n'est guère satisfaisante dans sa présentation et sa formulation, source de possible confusion dans les idées.

¹ Aix-Marseille Université, CAER (EA 854), stephane.pages@univ-provence.fr

- Problématique :

Soit le suffixe -ón espagnol, dérivé du latin -one(m). Il est présenté dans toutes les grammaires et manuels de langue espagnole comme un suffixe doté d'une valeur augmentative. Et on ne saurait s'en étonner : « Le suffixe -ón – précisent B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau –, [...], peut s'appliquer à des verbes et à des adjectifs et exprimer un excès : *comilón* (glouton), *dormilón* (dormeur), *llorón* (pleurnichard), *chillón* (criard), *burlón* (moqueur), *narigón* (au grand nez), *orejón* (au grandes oreilles). »² Et inutile de poursuivre, concernant cette valeur augmentative, les grammaires sont à l'unisson.³

Pourtant, quelques mots du vocabulaire courant peuvent très vite semer le trouble : *un callejón* dit une impasse, une ruelle, et sans aller très loin, si *la rata* réfère à *un rat*, le substantif *ratón* dénote *une souris*. Un exemple ou contre-exemple que Darbord et Pottier, dans leur *Grammaire explicative de l'espagnol*, ne manquent d'ailleurs pas de produire, mais de manière marginale, sous forme de *Nota Bene*, suivie en outre d'un exemple encore plus singulier, *un perro rabón*, qui désigne « un chien sans queue » (*Ibid.*, p.66). Et ils ajoutent que dans ce cas « on ne peut parler d'augmentatif » (*Ibid.*), sans préciser toutefois, en revanche, de quoi il convient alors de parler.

Et la consultation d'autres ouvrages (dictionnaires, lexiques, grammaires) ne dissipe nullement les doutes ; loin s'en faut. Car à côté de la valeur courante d'augmentatif du suffixe -ón, cette autre valeur diminutive (voire privative) est rappelée et illustrée par une cohorte d'exemples qui semblent ainsi conférer à ce suffixe une valeur apparemment contradictoire : « L'effet de sens de l'augmentatif – déclarent B. Darbord et B. Pottier dans leur grammaire historique – est souvent péjoratif : -ón (mais dans *rabón* = *rabicorto*, *ratón*, *anadón*, *montón*, *plumón*, *ansarón*, *perdigón*, etc., -ón n'a pas fonction d'augmentatif) ».⁴ Enfin, la perplexité ne peut atteindre que son comble quand on lit chez M. Bénaben, à l'entrée « RABO », à propos de l'un des mots dérivés, « *rabón* » : « RABÓN 'à queue très courte', 'sans queue' avec un suffixe -ón faussement augmentatif. »⁵ (sic)

Au résultat, par rapport à ces cas, manifestement insolites quant à la direction du processus sémantique, sur lequel le *Diccionario etimológico de la lengua castellana* de Corominas reste plutôt silencieux, on serait en présence d'un morphème dérivatif

² POTTIER B., DARBORD B., CHARAUDEAU P., *Grammaire explicative de l'espagnol*, Editions Nathan, Paris, 1994, p.66. C'est nous qui traduisons.

³ Pour un état des lieux sur la question, certes non actualisé, on lira avec profit l'article de DE BRUYNE J., *Linguística antverpiensia*, 1965, « Le suffixe -ón en espagnol moderne », pp.7-53, notamment la page 7, de même que celui de Spitzer L., *Biblioteca dell'Archivum Romanicum*, séries II, Vol. 2, Genève, 1921, « Das Suffix '-one' im Romanischen », pp.183-205. Je remercie Julia Drevermann, lectrice au département d'allemand de l'université de Provence, qui a accepté de me faire un compte rendu circonstancié en français de cet article.

⁴ DARBORD B., POTTIER B., *La langue espagnole (éléments de grammaire historique)*, Editions Nathan, Paris, 1988, & 226, p.183. A propos de la suffixation quantitative, chapitre 1, p.182.

⁵ BENABEN M., *Dictionnaire étymologique de l'espagnol*, Ellipses, Paris 2000, p.416.

ambivalent, de sens contraire, doué d'une forme de réversibilité qui nous ramène d'une certaine façon, en linguistique générale, à la problématique complexe, et qui fait débat, de l'antonymie interne, soit l'énantiosémie, c'est-à-dire, le fait pour un signe de pouvoir signifier deux sens opposés.⁶ Un problème qui soulève en outre, pour les langues romanes apparentées génétiquement, la question de l'évolution sémantique du suffixe latin -onem, puisqu'on peut observer que s'il a une valeur purement augmentative en italien (vallone = grande vallée), il revêt une valeur diminutive en français (vallon = petite vallée),⁷ en catalan,⁸ de même qu'en occitan en général,⁹ tandis qu'il aurait une valeur *mixte* en espagnol.

- Suffixe -ón : une valeur ambivalente ?

A la faveur d'une lecture ambivalente du suffixe -ón, capable de dire aussi bien l'augmentation que la réduction (voire proche du zéro, comme dans le cas de *rabón* qui peut signifier *sans queue*), on pourrait tout d'abord arguer du fait que de la même façon qu'un diminutif n'a pas nécessairement une valeur diminutive, c'est-à-dire, de réduction – comme l'usage hypocoristique, *perrito*, *papounet*... par exemple ou encore les adverbes *cerquita*, tout près, *despacito*, tout doucement – un augmentatif n'a pas toujours pour fonction d'être un formant augmentatif par rapport au sens du radical et ce à quoi il réfère.

Seulement, l'explication ne serait guère satisfaisante. Pour la simple raison que dans le cas d'un emploi hypocoristique, le morphème diminutif exerce pleinement sa valeur diminutive laquelle fonde d'ailleurs sans doute la dimension affective.¹⁰ En effet, la valeur affective est attachée à l'idée même de petitesse, – sans qu'elle soit nécessairement physique et/ou matérielle –, laquelle rend possible une connotation positive, susceptible de déclencher les affects. C'est ainsi qu'un propriétaire d'un doberman peut dire « mi perrito », pour le désigner, usant par là d'une expression ou plutôt d'un signifiant qui construit la représentation d'un « petit chien » ; représentation impropre ou décalée certes, si l'on pratique une linguistique de la référentialité, ou représentation appropriée, si l'on en reste à une linguistique du signifié et du signifiant,

⁶ On peut d'ailleurs observer que dans son *Manuel de linguistique espagnole* (Ophrys, Paris, 2002), M Bénaben aborde cette question du suffixe -ón dans un chapitre intitulé « valeurs contradictoires » (p.282).

⁷ Surtout par rapport aux noms d'animaux (*aiglon*, *girafon*, *moucheron*,...) mais pas seulement *cruchon*, *sauvageon*, etc.

⁸ Par exemple : 'carreró' : ruelle ; 'llogarró' : un hameau, un patelin...

⁹ Par exemple, en occitan, « cotelon » désigne un petit couteau tandis que « cotèla » fait référence à un grand couteau. On peut également penser à *fenestron*, *pebron*, *supion*, *pastisson*...

¹⁰ Et ce, malgré les réserves de Amado Alonso, qui voit dans le diminutif – sans toutefois expliquer pourquoi – un renforcement du concept qui peut ainsi revêtir une valeur affective : « La vieja idea de que de la significación empequeñecedora se ha derivado la afectiva –ya que los objetos chicos despiertan en nosotros, por veces, sentimientos de protección y ternura o de desconsideración y menosprecio–va siendo rechazada cada vez con más seguridad. El diminutivo, más bien, era el signo de un afecto. », « Noción, emoción, acción y fantasía en los diminutivos », *Estudios lingüísticos (temas españoles)*, Gredos, Madrid, 1982, p.161.

dès lors que cet emploi, est somme toute, fidèle à l'image que le propriétaire a de son animal familier : car dans le cœur de son maître, ce gros animal est son « chienchien » ou son « toutou », soit, son « petit chien », donc dans une stricte intégrité de la valeur même du diminutif.

Quant aux cas de mots frappés de diminutifs sans valeur affective qui acquièrent une signification intensive (comme *calentito* = très chaud, *callandito* = tout doucement...), la problématique n'est pas exactement la même, dans la mesure où dans ces cas, nous ne sommes pas en présence d'un morphème diminutif ambivalent pouvant renvoyer à deux représentations opposées. En fait ici, la valeur intensive vient sans doute de l'ajout d'un suffixe – *ito*, le plus productif en espagnol – à un lexème pour aboutir à un signifiant plus « lourd » et donc à un signifié renforcé, dans une forme de motivation du signifiant.¹¹

Par ailleurs, accepter l'idée que dans ces contre-exemples apparents, « on ne peut parler d'augmentatif » ou que, dans ces cas, le suffixe –*ón* a une valeur « faussement augmentative », c'est accorder à la langue beaucoup de malice en lui prêtant des intentions qu'elle n'a pas, et qu'elle ne saurait avoir, dans la mesure où la langue représente et n'est que représentation. Accepter de telles affirmations reviendrait en effet à considérer qu'un signe est une unité discrète, donc discontinue, qui peut signifier par intermittence ; le problème alors ne serait pas que la relation signifiant-signifié soit plurielle (ou polysémique, pouvant dire le + comme le – pour le morphème –*ón*) mais qu'un signe puisse ne pas renvoyer à ce qu'il signifie, et en l'occurrence, que le suffixe –*ón*, doté d'une valeur augmentative, ne l'ait pas toujours et puisse fonctionner comme suffixe diminutif et privatif, ce qui s'avère, conceptuellement et linguistiquement, fort improbable dans la mesure où de la même façon que le mot CHIEN ne mord pas, le signifiant [CHIEN], à l'instar de tout autre signifiant, ne peut cesser de référer à son référent conceptuel puisque si la relation signifiant-signifié est arbitraire, elle est aussi une relation *nécessaire*, et il ne saurait donc en être autrement.¹²

Enfin, au sein du débat sur la problématique suscitée par les mots de sens opposé, on pourrait également se retrancher derrière la littérature abondante et l'autorité de quelques noms pour faire passer comme établie, et comme préalable théorique, la pertinence de l'antonymie interne à partir de différents cas isolés et

¹¹ C'est ainsi que « manecita » semble, en espagnol, dire un grade de réduction supérieure à « manita », avec un mot plus « lourd » tant par la forme que par le sens. Une analyse apparemment confirmée, sur ce point, par celle de A. Alonso à en juger par le propos suivant : « No niego la posibilidad de que una palabra en diminutivo conlleve la idea de aumento o de alto grado ; pero ha de verse si esa variante conceptual está significada por nuestro sufijo o por otro procedimiento: *andaba despaçiito* puede significar 'muy despacio', pero lo hace con el alargamiento de la vocal acentuada, no con el sufijo. Lo mismo da *andaba despáacio*. Quizá haya algunos ejemplos que me hagan cambiar de opinión, pero los presentados hasta ahora han sido, sin excepción, mal interpretados. » *Ibid.*, p.164.

¹² En effet, une science expérimentale empirique, et la linguistique peut être considérée comme telle, se caractérise par des propositions bivalentes au sens où d'un événement, on ne peut affirmer que deux choses : soit qu'il a lieu ou bien qu'il ne se produit pas.

rare, au sein des langues naturelles, notamment anciennes et africaines.¹³ Et l'on retiendrait naturellement le célèbre article de Freud publié en 1910, intitulé « Sur les sens opposés dans les mots primitifs »,¹⁴ bref travail (4 pages) qui s'appuie sur la thèse (1884) du philologue et égyptologue allemand Carl Abel, lequel, au cours de son étude, défend l'existence d'énantiosèmes en égyptien ancien :

Donc, dans la langue égyptienne, cette relique unique d'un monde primitif, se trouve un certain nombre de mots ayant deux sens dont l'un est exactement le contraire de l'autre. Qu'on se figure, s'il est possible de se la figurer, une absurdité aussi flagrante que celle-ci : le mot *fort* signifiant aussi bien fort que faible ; le mot *lumière* servant aussi bien à désigner la lumière que l'obscurité ; un bourgeois de Munich appelant *bière* la bière, tandis qu'un autre emploierait le même terme pour parler de l'eau et on a l'extraordinaire usage auquel les anciens Égyptiens habituellement s'adonnaient dans leur langue. Comment en vouloir à qui, entendant cela, hoche la tête avec incrédulité?... (p. 4.)¹⁵

Or, observant que la négation est absente des rêves et que ces derniers transforment les antithèses en une unité,¹⁶ Freud n'hésitera pas à franchir le pas et à voir dans l'étude de Carl Abel une confirmation « scientifique » et « empirique » de sa propre théorie sur les rêves avec la preuve que « la manière de procéder précitée, dont est coutumière l'élaboration du rêve, est également propre aux plus anciennes langues connues. » (p.5)

Cependant, dans un article de 1956, intitulé « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne »,¹⁷ E. Benveniste s'est livré à une sévère critique de l'étude du philologue allemand, en retirant tout crédit, du point de vue

¹³ Parmi les positionnements théoriques les plus récents défendant l'existence de l'énantiosémie, on peut citer Calvet L.-J. L'article en question « Le signe saussurien et la (socio)linguistique » est disponible au lien suivant : http://sites.univ-provence.fr/francophonie/archives_calvet/textes/articles/signe/signe.pdf :

« Or, même s'ils [les cas d'énantiosémie] sont rares et s'ils dérangent certains linguistes, ceux-ci existent bien, comme existent de façon beaucoup plus fréquente des signifiants ayant des significés différents, et ceci parce que, c'est la position que je défends, le signifiant est du côté du digital (ou du discret, du discontinu) alors que le signifié est du côté de l'analogique (ou du non-discret, du continu). » (pp.7-8)

« Dès lors, peu importe le degré de différence : si un signifiant peut avoir des significés différents, il peut donc avoir des significés opposés, et nous en avons un cas limite, caricatural presque, avec l'énantiosémie. » (p.13)

¹⁴ Traduit de l'Allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, 1933. L'article est publié dans l'ouvrage intitulé, *Essais de psychanalyse appliquée*, Éditions Gallimard, Paris, 1933. Réimpression, 1971. Collection Idées, nrf, n° 263, 254 pages, (lire pp. 59 à 67). Sauf cas contraire précisé, les citations de Freud seront extraites de cet article et nous n'indiquerons que les pages.

¹⁵ ABEL C., *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, 1884-1885, Leipzig, W. Friedrich, « Über den Gegensinn der Urworte ».

ABEL C., *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, 1885, Leipzig, W. Friedrich, « Über den Ursprung der Sprache ».

¹⁶ « La manière dont le rêve exprime les catégories de l'opposition et de la contradiction est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le non. Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. Il représente souvent aussi un élément quelconque par son contraire, de sorte qu'on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un contenu positif ou négatif dans la pensée du rêve. » Freud S., *La Science des rêves* (trad. Meyerson, Alcan, Paris, 1926, 1), p.285. Citation utilisée par Freud à l'ouverture de son article « Sur les sens opposés dans les mots primitifs ».

¹⁷ BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale*, 1, Éditions Gallimard, Paris, 1966, chapitre VII, pp.75-87.

de la linguistique générale, à ce qu'il appelle les « spéculations étymologiques » (p.79) de C. Abel, dans une réfutation, à notre sens convaincante,¹⁸ qui montre les lignes de faille de la démonstration et qui le conduit ainsi à rappeler la fonction autant que la logique interne de la langue, laquelle laisse, manifestement, peu de place à l'hypothèse de l'existence de mots à valeur contradictoire au sein des langues naturelles :

Mais par là s'évanouit la possibilité d'une homologie entre les démarches du rêve et les procédés des « langues primitives ». La question a ici deux aspects. L'un concerne la « logique » du langage. En tant qu'institution collective et traditionnelle, toute langue a ses anomalies, ses illogismes, qui traduisent une dissymétrie inhérente à la nature du signe linguistique. Mais il n'en reste pas moins que la langue est système, qu'elle obéit à un plan spécifique, et qu'elle est articulée par un ensemble de relations susceptibles d'une certaine formalisation. [...] Il est donc *a priori* improbable – et l'examen attentif le confirme – que ces langues, si archaïques qu'on les suppose, échappent au « principe de contradiction » en affectant d'une même expression deux notions mutuellement exclusives ou seulement contraires. En fait, on attend encore d'en voir produire des exemples sérieux. A supposer qu'il existe une langue où « grand » et « petit » se disent identiquement, ce sera une langue où la distinction de « grand » et « petit » n'a littéralement pas de sens et où la catégorie de la dimension n'existe pas, et non une langue qui admettrait une expression contradictoire de la dimension. [...] Un langage est d'abord une catégorisation, une création d'objets et de relations entre ces objets. Imaginer un stade du langage, aussi « originelle » qu'on le voudra, mais néanmoins réel et « historique », où un certain objet serait *dénommé* comme étant lui-même et en même temps n'importe quel autre, et où la relation *exprimée* serait la relation de contradiction permanente, la relation non relationnante, où tout serait soi et autre que soi, donc ni soi ni l'autre, c'est imaginer une pure chimère.¹⁹

En fait, E. Benveniste tire les leçons de l'enseignement de F. de Saussure qui montre que la langue est un système d'unités différentielles qui certes s'opposent les unes aux autres mais qui ne sauraient s'opposer elles-mêmes (n'oublions pas en effet que l'oxymore implique une paire). Et précisons enfin que la posture d'E. Benveniste à l'égard de l'antonymie interne n'est nullement isolée. Elle est appuyée par d'autres linguistes de renom (comme par exemple C. Hagège)²⁰ de même que par des spécialistes

¹⁸ Précisons que si, parmi les exemples produits par C. Abel, E. Benveniste laisse de côté les mots égyptiens – faute de connaître, sans doute, le système linguistique –, pour se concentrer sur les exemples appartenant aux langues occidentales (latin, anglais, allemand), l'étude de Marcos Lopes, de l'Université de São Paulo (USP), Brésil – « Abel et les sens opposés en égyptien classique », *Marges linguistiques*, n°8, novembre 2004, pp.38-53 –, qui confronte les conclusions de C. Abel à celles d'égyptologues confirmés, vient conforter les réserves émises par Benveniste quant à la rigueur et à la consistance de la démonstration. Sa conclusion est la suivante : « Mais la vérité c'est qu'Abel, en tant qu'égyptologue, a affiché ses faiblesses à plusieurs égards : lors de l'écriture de certains hiéroglyphes (comme quelques déterminatifs), lors de leur transcription, lors de leur traduction et, finalement, de leur compréhension (comme, par exemple, quand il se trompe dans le classement sémantique des mots). (p.49)

¹⁹ *Op.cit.*, pp.81-83.

²⁰ « Mais on a montré depuis, par une étude précise et détaillée, que rien ne tenait dans les déclarations d'Abel. Certes, on n'évacue pas une théorie par réfutations ponctuelles. Mais le problème est ailleurs. En fait, il y a non énantiosémie (coprésence de deux sens contraires), mais recouvrement des deux sens par un sens global. » *L'homme de parole (contributions linguistiques aux sciences humaines)*, Fayard, Paris, 1985, p.197. On pourra lire également sur le sujet, de Milner J.-C., « Sens opposés et noms indiscernables : K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste », *La linguistique fantastique*, Auroux S, Chevalier J.-C, et alii, Denoël, Paris, 1985, p.311-323.

des langues concernées qui ont depuis nuancé et relativisé l'existence même d'énantiosèmes en soulignant la faiblesse des arguments invoqués (notamment David Cohen et Pierre Larcher par rapport à l'arabe classique²¹).

Dans ces conditions, l'on comprendra que l'on n'accorde guère de crédit à cette lecture ambivalente du morphème augmentatif -ón, d'autant que face à la lecture polysémique traditionnelle des grammaires, nous nous situons dans une optique théorique radicalement opposée, celle d'une linguistique du signifiant, ayant comme postulat, après Saussure et Pottier, qu'à un signifiant ne peut correspondre qu'un signifié et un seul, stable et constant, dans le passage de la langue au discours,²² une démarche éprouvée par rapport à d'autres cas jugés problématiques – voir entre autres les travaux du groupe MOLACHE en espagnol et ses successeurs (M. F. Delpont, G. Luquet...) – et qui présente l'avantage d'éviter certaines contorsions explicatives.

Hypothèse

Ainsi, si l'on reprend la problématique, la première chose que l'on peut poser est que toute prédication qui passe par l'expression d'un augmentatif dit quelque chose de quelque chose dans un mouvement, une tension (d'extension) qui dit la gradation, soit vers l'infiniment grand (ex : *comilón, llorón...*), soit vers l'infiniment petit (ex : *ratón, plumón...*), gradation que l'on peut représenter à l'aide de l'opérateur mathématique [+].

Par ailleurs, si le structuralisme, selon B. Pottier,²³ a certes usé et abusé des dichotomies en linguistique et dans d'autres disciplines, alors que la philosophie orientale a jugé utile d'ajouter une troisième, voire une quatrième composante, il semble néanmoins que la relation de binarité corresponde à l'un des mécanismes organisateurs fondamentaux de toute structure de pensée et qu'ainsi l'expression d'un augmentatif permette une sorte de réversibilité donnant accès à son contraire, dans la mesure

²¹ Pour cette problématique en arabe classique, on pourra consulter les articles suivants : Cohen D « *Addād* et ambiguïté linguistique en arabe », *Arabica*, VIII, 1961, pp.1-29. L'ouverture de son article est symptomatique de sa position prudente à l'égard de la théorie des « *addād* » : « Dans l'inventaire méticuleux qu'ils ont fait de la langue arabe, les grammairiens classiques ont cru reconnaître des mots possédant deux significations opposées et contradictoires. » (p.1) et plus loin, (p.7), il consacre toute une section aux « faux *addād* » pour corriger certaines erreurs textuelles et d'interprétation. On mentionnera également : « Antonymie des semblables et corrélation des apposés en arabe » de Reig D, dans le *Bulletin d'études orientales*, tome XXIV, 1971, de même que les références suivantes de Pierre Larcher : « Y-a-t-il des verbes privatifs en arabe classique ? » *Qaderni di Studi Arabi*, 14, 1996 ; « La forme IV 'af'ala de l'arabe classique : faire faire et laisser faire », *Zeitschrift für arabische Linguistik*, 35, 1998 où l'exemple d'un verbe tel qu'ashkâ', qui signifie soit "faire se plaindre quelqu'un", soit "faire cesser sa plainte", s'explique par le fait qu'en arabe ancien cette forme est neutre entre 'faire faire' et 'laisser faire' (à l'instar de l'allemand 'machen lassen'). Enfin, « Les verbes "privatifs" de Vème forme tafa'ala : solution d'un petit problème lexicologique », *Arabica*, 2003/3, avec l'exemple déconstruit et démenti, du verbe 'tahajjada' (p.398-399), donné comme énantiosème. Nous remercions P. Larcher pour toutes ces références et ces précisions.

²² C'est pourquoi, il nous est difficile de suivre l'étude de Leo Spitzer (« Das Suffix '-one' im Romanischen », *Biblioteca dell'Archivum Romanicum*, séries II, Vol. 2, Genève, 1921, pp.183-205) consacrée à l'évolution du suffixe -onem, où l'érudite autrichien résout le problème en envisageant la possible existence de plusieurs suffixes « -one » à partir de différentes étymologies.

²³ *Théorie et analyse en linguistique*, Hachette, Paris, 1992, p.23. Cf. & « Le binarisme classique et sa rénovation ».

où, selon une certaine logique inclusive (qui peut rappeler celle des poupées russes), si le plus inclut le moins et permet donc une certaine réversibilité, la réciproque, en revanche, n'est pas vraie.²⁴ Un comportement de réversibilité que l'on peut d'ailleurs observer chez certains augmentatifs en espagnol et non chez les diminutifs. Ainsi, par exemple, le suffixe augmentatif -ote (*grandote*) est capable de construire un sens diminutif pour quelques substantifs : *isla* > *islote*, *barra* > *barrote*, *cámara* > *el camarote* = cabine de vaisseau...de la même façon que -ón semblerait doté d'une certaine ambivalence.

Néanmoins, si un tel raisonnement permet d'établir une passerelle, dans la conceptualisation et la problématique, entre la gradation (le [+]) et la diminution ([−]), il n'en demeure pas moins un empêchement dirimant pour la logique (et donc pour l'esprit) mais aussi pour la langue, incapable d'assumer la coexistence simultanée de « x » et de « non x ». Je puis en effet concevoir le « blanc » à partir du « noir », c'est-à-dire, après coup et dans la successivité ; en revanche, il m'est impossible de les concevoir et de les dire en concomitance (sauf en peinture peut-être), ce qui revient à conforter, du moins dans ce cas, le postulat de l'univocité de la relation signifiant-signifié.

Ainsi, quelle explication apporter au suffixe morphémique espagnol de valeur apparemment contradictoire ? Comment sortir de l'ornière et expliquer la prétendue valeur ambivalente qui lui est communément attachée et reconnue ? Et comment s'effectue un tel processus ?

On le sait, *les faits sont têtus* ; c'est pourquoi, à l'appui de l'ensemble des éléments précédents, et conformément au principe méthodologique du rasoir d'Occam qui consiste à ne pas échafauder de nouvelles hypothèses tant que celles déjà énoncées peuvent suffire, le compliqué n'étant peut-être que du simple qu'on a inutilement compliqué, nous considérons qu'il convient de chercher du côté de l'explication traditionnelle à condition d'en rediscuter la formulation ou du moins, d'en préciser et d'en tirer toutes les conséquences théoriques.

Ainsi, nous formulons l'hypothèse que le suffixe -ón est un morphème strictement intensif qui permet l'expression d'antonymes polaires ou scalaires (c'est-à-dire, qui admettent une gradation).²⁵ Cela ne signifie pas pour autant que ce morphème se « contredise » mais seulement qu'il *permet* l'expression de deux représentations qui peuvent s'opposer. Il ne s'agit pas de raffiner sur les mots mais plutôt de s'entendre sur ce que l'on veut dire. En d'autres termes, à ce morphème -ón serait attachée, en langue, la représentation d'un renforcement – schématiquement, l'opérateur [+], d'où l'étiquette d'« augmentatif » qui lui est communément accolée –, sans qu'il dise nécessairement l'augmentation *stricto sensu*, l'idée de renforcement pouvant signifier soit une gradation croissante (augmentative), soit une gradation décroissante (diminutive),

²⁴ Ce dont rend compte l'expression populaire « qui peut le plus peut le moins » – logique que l'on retrouve en espagnol à travers l'expression équivalente « quien puede más puede menos » – ou encore « le moins se conçoit avec le plus » emprunté à Descartes.

²⁵ A l'instar de l'adjectif « rabón » qui peut dire soit « sans queue », soit « pourvu(e) d'une petite queue » – « Rabón, na, dícese del animal que tiene el rabo más corto que lo ordinario en su especie, o que no la tiene. » – de même que « pelón », qui peut signifier « Que no tiene pelo o tiene muy poco. » *Diccionario de la Lengua Española, Real Academia Española, Espasa Calpe, Madrid, 1992.*

tel un régleur sémantique de la dimension n'excluant pas la diminution.²⁶ Une hypothèse censée valoir par sa commodité quant aux différents cas dits particuliers constatés en discours et qui ne semble pas incompatible avec les observations de la thèse de Marcel Weber à propos des suffixes en français, lequel considère que « tandis que le suffixe *-ette* a en français une fonction franchement diminutive, le suffixe *-on* y a pour effet d'accélérer la diminution, d'en augmenter en quelque sorte la poussée et de la déclarer aussitôt irrémédiablement close. »²⁷ Par ailleurs, morpho-syntaxiquement, le propre d'un suffixe est de s'ajouter au lexème et de régler l'extension de la racine ; or, dans le cas de ce suffixe *-ón*, il semblerait que ce morphème puisse s'orienter dans les deux sens/directions : c'est-à-dire, soit « ++ », selon une logique augmentative, soit « +— », suivant une autre logique diminutive.

Dans ces conditions et, paradoxalement, avec *-ón* on serait en présence d'une suffixation quantitative en soi « neutre »,²⁸ qui permettrait une orientation bipolaire de l'augmentatif, subsumant ainsi l'opposition distinctive à l'intérieur de

²⁶ Le meilleur exemple est assurément l'adjectif *tristón* défini, par le dictionnaire de la R.A.E., comme *un poco triste* tandis que J. Casares, dans son *Introducción a la lexicografía moderna*, précise même : « El tristón está menos afligido que el simplemente triste. » (p.116). Ainsi, c'est sans doute cela qu'il faut comprendre lorsqu'à propos de « *rabón* », B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau disent que dans ce cas « on ne peut parler d'augmentatif » ou que M. Bénaben parle de suffixe « faussement augmentatif ». Cela signifie manifestement qu'il ne faut pas prendre nécessairement le mot « augmentatif » au sens de gradation croissante. De même, on observera que, selon le *Diccionario de María Moliner*, le mot '*corpachón*' est un augmentatif/péjoratif appliqué au corps d'une personne grande, grosse et dégingandée. Néanmoins, on peut parfois entendre 'tener un buen corpachón' dont le sens est positif : la personne est grande, certes, mais bien faite, du fait de l'adjectivation. Elle aurait, littéralement : 'un grand beau corps'.

²⁷ WEBER Marcel, « Contributions à l'étude du diminutif en français moderne. Essai de systématisation », thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Zurich, Imprimerie Otto Altorfer + Co, Zurich, 1963, n.3, p.42. Il donne comme exemples : *moin-ill-on*, *briqu-et-on*, auxquels on peut ajouter *oisillon*, *ourson*, *chaton*, *médailon*, etc. formations qu'on ne manquera pas de rapprocher des noms espagnols pourvus du morphème *-ón* (comme *anadón*, *ansarón*, *lebratón*, *perdigón*) et qui désignent tous précisément de jeunes animaux n'ayant pas encore atteint l'âge adulte.

Sur la valeur augmentative de la diminution attachée au suffixe *-on*, nous livrons en suivant quelques extraits d'un blog où les remarques sémantiques sur le mot « nazillon » face à « nazi » illustrent bien le propos :

« -Je crains qu'en utilisant le mot "nazillon" en lieu et place de "nazi" ou "néo-nazi", cela véhicule une minimisation des actes de ces militaires. Après tout, "nazillon" ça sonne bien, ce n'est pas si grave que ça, le mot ressemble à "oisillon". "Nazillon", cela n'induit-il pas qu'il ne s'agit que d'une blague ? Qu'après tout ce n'est pas très grave ? Qu'il ne s'agit que de déconner entre potes ? Que ce sont des amusements d'une bande de légers demeurés ?

- A mon avis, l'utilisation du mot "nazillon" est une précaution (linguistique -> juridique). Jean-Dominique Merchet ne peut être certain de la profondeur (et même de la véracité) des idées nazies de ces trois individus. Parler de "nazis" serait catégorique, absolu, indubitable. Ce niveau d'assurance, le journaliste ne l'a pas et c'est une preuve de mesure, de lucidité que d'employer un mot moins catégorique, moins affirmatif. Attendons le verdict de la justice française avant d'employer les grands, les tristes, mots. »

« Le blog politique de Luc Mandret », 3 avril 2008, « Nazillon : du nazisme au nazillonisme ? », <http://777socrate.blogspot.com/2008/04/nazillon-du-nazisme-au-nazillonisme.html>

²⁸ Une valeur neutre que l'on peut rapprocher de ce que déclare V. G. de Diego à propos des augmentatifs et qui parle de « *ponderación ciega o indefinida*. » : « Los aumentativos admiten la ponderación ciega o indefinida, por la que pueden ser aumentativos, como en español y en italiano, y diminutivos, como en francés y en provenzal, o mixtos, como en español *navigón* 'con mucha nariz', *rabón* 'con poco rabo' », García de Diego V, *Lingüística general y española*, Gredos, Madrid, 1951, pp.338-339.

la catégorie sémantique de la gradation et regroupant donc les subcontraires.²⁹ Une valeur « neutre » en soi, qui correspond, somme toute, à la valeur de ce suffixe en latin, puisqu'il semble que ce n'est que plus tard et notamment dans la Romania du sud que certains dérivés seront considérés comme des augmentatifs.³⁰

L'on comprendra dès lors que l'explication de l'ambivalence de ce suffixe en discours est à chercher du côté de sa valeur en langue et non du côté du « réel » au risque de sombrer, une fois encore, dans une linguistique de la référentialité et de commettre, ce que le linguiste hispaniste J.-C. Chevalier, appelle un « péché de réalité ».³¹ Un péché qui consisterait ici à attribuer au morphème, erronément autant qu'hâtivement, la dimension du référent pour en déduire aussitôt que -ón est à la fois augmentatif et diminutif alors qu'il ne dit rien d'autre qu'une accélération de la dimension et de la quantité du référent attaché au signifié avec la possibilité de deux orientations différentes.

Et il semblerait que cela soit précisément ce contenu de représentation de morphème strictement intensif, général et abstrait, qui lui permette, en discours, cette aptitude référentielle caractérisée par une haute fréquence et surtout une grande souplesse d'emploi avec notamment l'expression de la bipolarité et donc de valeurs opposées. En effet, si l'on s'en tient au signifiant, on peut observer qu'au sein du paradigme des principaux suffixes augmentatifs espagnols, -ón, -ote, -azo, -udo -, le suffixe -ón a une particularité signifiante : c'est le seul suffixe monosyllabique ; c'est celui qui a le signifiant le plus « léger » et donc celui, manifestement, auquel est attachée l'idée de gradation (quelle qu'elle soit), dans sa plus grande généralité conceptuelle³² et donc dans sa plus grande capacité référentielle. Et en cela, en ne retenant que le

²⁹ De plus, selon cette logique, on peut aussi supposer que c'est précisément parce que ce suffixe morphémique -ón a une valeur strictement intensive qu'il peut fonctionner comme spécialisation du signifié de la racine et ainsi désigner un référent adjacent plus ciblé par rapport au terme générique ; c'est ainsi que *faldón* désigne un *pan de vêtement* par rapport à *falda* qui signifie une *jupe* ; *telón*, un *rideau* face à *tela* qui désigne la *toile*... Car, somme toute, quelle est la valeur d'un augmentatif si ce n'est un resserrement autour de l'idée de la base et donc un renforcement du concept ?

³⁰ Lire à ce sujet l'article de Françoise Gaide, « Les substantifs masculins latins en -(i)o, -(i)onis » in *Grammaire fondamentale du latin : la formation des noms par dérivation suffixale*, Chantal Kircher-Durand (dir.), Louvain Ed. Peeters, Collection Bibliothèque d'études classiques, 32, 2002, pp.307-335, qui permet de nuancer les propos de B. Darbord et B. Pottier qui considèrent que le suffixe -ONE(M) était « [...] déjà souvent augmentatif en latin (NASO, ONIS ('qui a un grand nez')) », *La langue espagnole (éléments de grammaire historique)*, Paris, Editions Nathan, 1988, & 228, p.184). En fait, ce suffixe ne devait avoir en latin qu'une valeur particularisante, comme l'exposait déjà très clairement W. Von Wartburg : « [...] il y a des suffixes qui ont, suivant la contrée et le temps, une signification littéralement opposée. Ainsi, -one, en ital. a une vertu augmentative ; alors que le correspondant -on a, en franç., une vertu diminutive [...]. Le point de départ réside pour les deux langues dans la signification individualisante du suffixe -o, -onis, en lat. : *Naso* désigne quelqu'un qui frappe par son nez. Cette anormalité du nez peut consister soit dans sa grandeur inaccoutumée, soit, au contraire, dans sa petitesse. » *Problèmes et méthodes de la linguistique*, p.71.

³¹ CHEVALIER J.-C, « Le péché de réalité », *Langue et linguistique*, n°8, t.2, 1982, pp.91-125.

³² Un degré de généralité que l'on retrouve en espagnol dans les adjectifs qui expriment l'approximation : cincuentón, sesentón...soit, âgé de quarante ans ou bien ayant entre quarante et cinquante ans.

processus quantitatif/augmentatif plutôt que le résultat lui-même, la langue espagnole a poussé au plus loin l'actualisation de cette possibilité minimale par rapport à d'autres langues romanes qui n'ont pas mis en œuvre ce morphème de la même manière, ce qui en soi n'a rien d'étonnant quand on sait que les univers des langues sont multiples.

Une fois cela posé et supposé, on peut s'essayer à un examen rapide de quelques cas particuliers, pour tenter de mieux comprendre comment s'intègre et fonctionne ce morphème intensif (bipolaire).

A partir des principales « exceptions » recensées par les grammaires, on peut ainsi distinguer trois catégories homogènes de mots différents :

-on peut tout d'abord isoler les mots où, aujourd'hui, le suffixe *-ón* est opaque, non marqué et donc plus ressenti comme tel, du fait que le contenu quantitatif de ce suffixe a pu s'estomper et disparaître diachroniquement par suite d'une lexicalisation (lexèmes secondaires) ce qui signifie néanmoins, qu'à un moment de l'histoire de la langue, ce suffixe a pu et a dû construire l'image d'une gradation (soit croissante, soit décroissante). Il s'agit, parmi d'autres, des mots comme *guión*, *cordón*, *ratón*, *montón*, *mechón*, *callejón*.. [32].³³ Concernant le mot « *ratón* », pour n'en retenir qu'un, plusieurs étymologies sont proposées : l'une le fait dériver du latin *ratus*, tandis que le dictionnaire de la Real Academia de la Lengua le fait venir de l'ancien haut-allemand, *ratto*. De son côté, négligeant l'influence du diminutif *-on* occitan, J. Corominas³⁴ [33] fait dépendre le mot *ratón* (XIV^e siècle), d'origine incertaine, de *rata* (h.1106) et propose, pour ce dernier, une explication onomatopéique (« *Quizá onomatopeya del ruido de la rata al roer o al arrastrar objetos a su agujero.* »). Enfin, M. Bénaben voit dans le suffixe *-ón* une fonction distinctive : « En espagnol, la forme de féminin désigne le rat animal de taille supérieure à la souris désignée par le masculin **ratón** avec une marque **-ón** faussement augmentative qui sert simplement ici à distinguer ce mot de **rato** 'moment, instant' ».³⁵ [34] Quoi qu'il en soit et quelle que soit l'origine, il est difficile d'exclure à travers ce morphème une trace de péjoration (d'où l'augmentatif) liée au caractère nuisible et voleur de l'animal, l'excès (donc le renforcement), quel qu'il soit, étant presque toujours connoté en mauvaise part dans la mesure où ce suffixe laisse entendre qu'une chose est exagérée [35].³⁶ Une connotation péjorative que l'on peut également retenir et étendre au mot « *callejón* », augmentatif de « *calleja* » (= ruelle), (un *callejón* étant donc une très petite rue) du

³³ *rincón* viendrait de l'arabe d'après J. Corominas.

³⁴ « [...] mientras que *ratón* es formación específicamente castellana : el oc. *raton* es raro y funciona como diminutivo normal de *rat*, el port. *Ratao* es aumentativo de *rato*, y designa la 'rata' más bien que el 'ratón' » Joan Corominas, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Gredos, Madrid, 1994, p.792.

³⁵ BENABEN M., *Dictionnaire étymologique de l'espagnol, op.cit.*, p.420.

³⁶ D'ailleurs, à ce propos, V. García de Diego, dans son *Diccionario español e hispánico* (Saeta, Madrid, 1954) rejette l'option onomatopéique et préfère établir un lien avec le verbe *raptar* du fait du caractère « voleur » de l'animal : « La forma *ratta* de ML, 7089 a, como onomatopeya no tiene fundamento serio. Probablemente, es una forma del latín vulgar de *raptar* (en juego con *cattus*, de *captar*), como *ratero* 'ladrón', *ratear* 'hurtar' ; *rato* 'ratón' cast [...]. »

fait de l'insécurité qui y régnait autrefois. Il n'est que de lire pour cela ce qu'en dit S. de Covarrubias dans son dictionnaire (XVII^e siècle) [36].³⁷ Quant à « montón », dérivé de « monte », « montón » correspond en effet à un augmentatif lexicalisé devenu opaque qui dit bien une quantité abondante de quelque chose, en accord avec la valeur du suffixe.

-Ensuite, on peut dégager une classe de termes essentiellement regroupés autour de la catégorie d'animaux n'ayant pas atteint l'âge adulte (anadón, ansarón, lebratón, perdigón... qui peuvent être mis en parallèle avec la série française *moin-ill-on, oisillon, ourson, chaton...*), avec, ici, peut-être la possibilité, comme en français, de voir le renforcement de la diminution par rapport à la taille réduite des animaux.³⁸ De plus, par rapport au français et au suffixe -on, comme le soulignent Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier, « L'ambiguïté des diminutifs de noms d'animaux repose sur le fait que le 'jeune animal' est interprété soit comme un animal jeune et petit, soit comme le petit d'un animal, ces deux interprétations peuvent d'ailleurs se confondre dans certains dérivés :

Un *ourson* est 'un petit ours' ou 'le petit d'un ours' et les deux sens se confondent. »³⁹ En somme, avec ce suffixe, on serait en présence de petits animaux à la puissance 2 (ou 2 fois petits) d'où le renforcement et l'emploi du suffixe -ón augmentatif.

-Enfin, on peut isoler deux mots qui n'offrent pas de lecture bipolaire réversible et qui peuvent apparaître comme les plus singuliers : en l'occurrence, « pelón », « rabón »,⁴⁰ soit, 'dépourvu de cheveux', 'chauve'⁴¹ ou 'avec très peu de cheveux' pour le premier et 'dépourvu d'une queue', voire 'presque sans queue' pour le second, deux adjectifs qui correspondent à un changement de classe grammaticale par rapport aux mots dérivés (deux exceptions comparées aux autres mots). Ici, l'explication n'est sans doute pas du côté du référentiel, ni de la langue, mais de l'esprit. En effet, il convient d'exploiter le constat freudien à l'égard des rêves concernant la transformation des antithèses en une unité, et on peut supposer qu'il s'agit ici d'un traitement par antiphrase des augmentatifs « pelón », « rabón », explication, du reste, logique, déjà

³⁷ « **Callejón**, la calle sin salida. Estas tales callejuelas y callejones son muy perjudiciales y sospechosas, y comúnmente están en los arrabales, o barrios desviados de lo principal del pueblo, por ser habitación de gente ruin y de mal trato. » Sebastián de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana o española*, Castalia, Madrid, 1994, p.240.

³⁸ Une explication qui peut s'étendre aux mots « cordón » mais aussi « plumón » et « mechón », c'est-à-dire aux référents de dimension réduite et ultra « légers » (plume) pour le second. Reste à savoir pourquoi ces animaux et ces référents et pas d'autres ?

³⁹ *La dérivation suffixale en français*, Nathan, Paris, 1999, p.188.

⁴⁰ En effet, manifestement, pour dire « pourvu d'une grande queue » la langue espagnole a recours à un autre suffixe et dit « rabudo », de la même façon que l'espagnol péninsulaire emploiera plutôt « peludo » pour dire « chevelu » (là où l'espagnol d'Amérique – Equateur – dirait en revanche « pelón » selon la R.A.E).

⁴¹ Le substantif « pelona » (= alopecia) dérive, selon Corominas, de l'adjectif « pelón ».

présente dans un ouvrage datant du XVII^e siècle⁴² et qui présente l'avantage de confirmer ainsi le morphème dans sa valeur stricte d'augmentatif, c'est-à-dire de gradation croissante, donc prise ici *a contrario*. Enfin, outre qu'elle ne prête à la langue aucune arrière pensée, une telle explication respecte également l'unicité de la relation signifiant-signifié et permet, non dans une concomitance illogique, d'établir le raccourci apparemment interdit et impossible entre deux référents antagonistes, résolvant ainsi la problématique de l'apparente « insensibilité à la contradiction ».

Conclusion

Parmi les énantiosèmes régulièrement cités pour illustrer la problématique, on trouve naturellement le terme d'« hôte », pouvant signifier, on le sait, la personne qui reçoit quelqu'un autant que la personne qui est accueillie – ambivalence qui vaut également pour le mot espagnol *huésped*. Or, si le *Dictionnaire historique du français* d'Alain Rey ne donne pas d'explication particulière sur cette ambivalence mais livre des indications chronologiques précieuses – la première acception (celui qui reçoit) aurait tout juste précédé (« Déb. XII^e») la seconde (celui qui est reçu) (« V. 1175 ») –, le *Diccionario etimológico de la lengua castellana* de Corominas précise que le mot « huésped » « [...] significaba etimológicamente 'el que hospeda, anfitrión' : era compuesto de HOSTIS, nombre indoeuropeo del huésped o alojado (después 'extranjero' y 'enemigo', y PŌTIS 'dueño' (más tarde 'poderoso') : 'el dueño de un huésped el que le recibe en su casa' (vid. Walde-H) ; ulteriormente, y a consecuencia de la costumbre antigua de la reciprocidad hospitalaria, el vocablo tomó además el sentido de 'hospedado'. », remarque décisive qui montre qu'il serait donc vain de chercher une quelconque contradiction interne à la langue qui n'a fait qu'entériner – avec une simplicité et une économie interne qui la caractérise – une réalité du monde référentiel. Ainsi, manifestement, du côté de la langue, il s'est juste opéré un déplacement du sens avec une logique englobante à partir d'un verbe qui dit une opération symétrique, quasi-universelle, souvent propice aux prétendus antonymes

⁴² « De la antifrasis.

La antifrasis es cuando la palabra se recibe en contrario significado. Sánchez negó totalmente haber antifrasis y, contra todos los gramáticos, dice en sus Paradojas que es engaño pensar que la hay. * Habiendo dicho esto con toda afirmación, dice luego que si alguna ha de haber ha de ser especie de ironía. O la que decimos liptote. De suerte que diciendo esto ya confiesa haber antifrasis, y es doctrina de Peroto, Quintiliano, * y todos los gramáticos y retóricos (si no es algunos pocos modernos); mas ni es liptote, ni otra parte de ironía (como diremos, no es tropo, sino figura de sentencias), y la antifrasis es tropo, que se comete en una dición sencilla. Y dejados los ejemplos latinos, que no hacen a nuestro propósito, porné en nuestro vulgar dos, sin los cuales hay otros muchos, que no se pueden negar. Porque decir al pollo sin pelo "pelón", es sin propiedad, pues "pelón" quiere decir cosa de mucho pelo, y llamamos con este término al pollo sin pelo; luego es antifrasis, sin ser parte de ironía, porque la ironía incluye en sí burla, irrisión y escarnio, y deste término usamos muy de veras sin ninguna burla, luego es diferente que la ironía. Fray Jerónimo Román, en sus Repúblicas, claro confiesa ser nuestra doctrina verdadera, y la ejemplifica en algunas diciones, principalmente en esta voz, "Gallus", cuando se recibe por el sacerdote capado de la diosa Cibeles, afirma que se dice por antifrasis. »

Bartolomé Jiménez Patón, *Elocuencia española en arte* (1604-1621). Publicación : Francisco, J. Martín, Puvill (Barcelona), 1993. Source : REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA) [en línea]. *Corpus de referencia del español actual*. <<http://www.rae.es>> [12 février 2009]

internes.⁴³ Car, somme toute, qu'il s'agisse de celui qui reçoit ou de celui qui est reçu, c'est toujours l'idée même de recevoir en soi quelque chose qui est activée – en effet, « être reçu », c'est toujours « recevoir quelque chose », en l'occurrence, l'hospitalité face à celui qui reçoit quelqu'un donc « quelque chose » – dans une forme de réversibilité et de relativité en fonction du point de vue adopté, selon que l'on choisit de prendre pour thème le gène ou le site de l'acte même de l'opération consistant à *recevoir*.⁴⁴ Une explication qui confirmerait l'hypothèse de l'unicité de la relation signifiant-signifié à partir d'une seule représentation de langue.

Ainsi, on l'aura compris, nous ne récusons pas l'explication traditionnelle qui consiste à attribuer au suffixe *-ôn* une valeur augmentative, mais nous refusons d'y voir un exemple d'énantiosémie au sens d'une représentation de coprésence ou polysémique. Nous tenons plutôt à nuancer la formulation traditionnelle et à en préciser les présupposés théoriques. Car après avoir admis que le signe linguistique permet des antonymies (fait en soi évident et incontestable), le problème tient en fait essentiellement dans les conclusions que l'on peut en tirer par rapport au signe, la question n'étant pas de savoir si la langue peut se contredire, ce qui n'aurait aucun sens dans la mesure où elle est faite pour communiquer,⁴⁵ l'essentiel étant plutôt dans l'analyse de cette possibilité propre à la nature du signe linguistique.

En fait, considérer que le signe permet des antonymies ne signifie pas qu'à un même signifiant soient attachées, en concomitance, deux représentations, contraires au surplus, mais qu'à un même signifiant est attaché un *signifié de puissance* et un seul – pour reprendre un terme guillaumien –, invariant, et constant,⁴⁶ qui *permet* en soi une réversibilité et une symétrie, laquelle rend donc possible deux représentations

⁴³ En effet, en chinois un même verbe aurait la capacité de dire « prêter » et « emprunter », de même qu'en allemand (*leihen*), tandis que l'arabe classique disposait d'un verbe *ba'a*, pouvant dire à la fois « acheter » et « vendre ». Par rapport à ces deux exemples, Louis-Jean Calvet, qui défend la pertinence théorique de l'énantiosémie, propose pourtant une explication sociale du mécanisme, donc nullement linguistique et interne à la langue, analyse qui corrobore par ailleurs plutôt une approche « monosémique » du phénomène, rappelant ainsi les positions de E. Benveniste et C. Hagège : « Avant de tenter de répondre à cette question, je voudrais évoquer un autre exemple, celui des verbes chinois pour « vendre » et « acheter ». Ils ne se distinguent en effet que par le ton, et les caractères qui le notent ne se distinguent eux aussi que par un ajout graphique sur l'un d'entre eux, comme s'il avait fallu différencier à un moment donné deux activités qui n'en faisaient à l'origine qu'une. L'explication de ce phénomène se trouve bien sûr du côté du social et serait à chercher dans le passage du troc à l'échange monétaire. Le troc, qui dans certaines sociétés était encore pratiqué il n'y a pas longtemps, consistait à échanger des surplus : « j'ai beaucoup de maïs et pas assez de tabac, je vais échanger mon maïs contre le tabac de celui qui en a trop et manque de maïs ». Dans cette activité, il n'y avait ni vendeur ni acheteur mais simplement deux « échangeurs », deux troqueurs, et il était logique qu'elle soit nommée par un verbe unique comme *ba'a* en arabe (exemple attesté dans les dictionnaires) ou comme *mai* en chinois (ce qui n'est ici qu'une hypothèse). » (p.5)

http://sites.univ-provence.fr/francophonie/archives_calvet/textes/articles/signe/signe.pdf

⁴⁴ De la même façon que pour le suffixe *-ôn*, la visée peut être différente selon la direction de l'augmentation.

⁴⁵ Ce qui fait dire simplement à C. Hagège : « Dans tous les cas et bien d'autres encore, on ne voit pas la langue se contredire. » *L'homme de parole*, *op.cit.*, p.199. Il convient en effet de concevoir l'existence de la signification du signe au sens où l'on entend à propos d'un objet mathématique : « Un être mathématique existe, pourvu que sa définition n'implique pas contradiction, soit en elle-même, soit avec les propositions antérieurement admises. » *La science et l'hypothèse*, Henri Poincaré, Flammarion, Paris, 1968, p.70.

⁴⁶ En l'occurrence, l'idée de renforcement en soi (gradation croissante ou décroissante) pour le morphème *-ôn*.

contraires. Une explication en résonance avec celle de C. Hagège qui réfute les cas d'énantiosémie et préfère y voir non pas la coprésence de deux sens contraires mais le « recouvrement des deux sens par un sens global », ⁴⁷ *un sens global* qui peut correspondre précisément au *signifié de puissance* dont J. Picoche a montré toute la pertinence en lexicologie. Et une telle posture n'est nullement une atteinte à l'économie linguistique. Bien au contraire, car, si le principe théorique de l'énantiosémie ne peut que séduire par le fait que la langue se dote de deux contenus, contraires de surcroît, à travers un seul signe, ⁴⁸ l'optique de l'unicité de la relation signifiant-signifié, qui ramène la capacité référentielle d'un signe à un et un seul contenu de représentation, invariant et constant, permettant tel ou tel emploi de discours, vient justement aussi conforter ce principe d'économie et inscrire le signe dans ce que le linguiste hispaniste Michel Launay appelait, dans le sillage de G. Guillaume et M. Molho, la *signifiance*, ⁴⁹ c'est-à-dire, non pas tant la propriété d'un signe à signifier et ce à quoi il renvoie mais surtout sa capacité référentielle et ce à quoi il *peut* renvoyer, dans une conception dynamogène du signe linguistique qui ne le réduit pas à la simple association d'un signifiant et d'un signifié.

Dans ses *Principes de linguistique théorique*, G. Guillaume a montré que la capacité référentielle et l'emploi d'un mot (en l'occurrence ici, d'un morphème) sont directement et intimement liés à son contenu de représentation :

Un mot qui est un sémantème ne contient pas seulement des indications relatives à sa signification fondamentale : il contient en outre des indications relatives à l'emploi auquel il se destine, à celui, plus ou moins limité, qu'il prévoit pour lui-même, et c'est dans le champ de cette prévision que le mot se délimite et détermine son espèce.⁵⁰

Il semble ainsi que, dans le cas du suffixe *-ón* strictement intensif, il y ait convergence entre une possibilité minimale de langue et différentes actualisations discursives.

BIBLIOGRAPHIE

- ABEL C., « Über den Gegensinn der Urworte » in *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, 1884-1885, Leipzig, W. Friedrich.
- ABEL C., « Über den Ursprung der Sprache » in *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, 1884-1885, Leipzig, W. Friedrich.
- ALONSO A., « Noción, emoción, acción y fantasía en los diminutivos » in *Estudios lingüísticos (temas españoles)*, Madrid, Gredos.

⁴⁷ « Mais on a montré depuis, par une étude précise et détaillée, que rien ne tenait dans les déclarations d'Abel. Certes, on n'évacue pas une théorie par réfutations ponctuelles. Mais le problème est ailleurs. En fait, il y a non énantiosémie (coprésence de deux sens contraires), mais recouvrement des deux sens par un sens global. » *L'homme de parole*, *op.cit.*, p.197.

⁴⁸ Comme par exemple le verbe français « apprendre ».

⁴⁹ Voir son article « Effet de sens : produit de quoi », *Langages*, n° 82, 1986, pp. 13-39.

⁵⁰ GUILLAUME G., *Principes de linguistique théorique*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, Klincksieck, Paris, 1973, pp.201-202.

- BENABEN M., *Dictionnaire étymologique de l'espagnol*, Paris, Ellipses, 2000.
- BENABEN M., *Manuel de linguistique espagnole*, Paris, Ophrys, 2002.
- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris, Editions Gallimard, 1966.
- CALVET L.-J., « Le signe saussurien et la (socio)linguistique » est disponible au lien suivant : http://sites.univ-provence.fr/francophonie/archives_calvet/textes/articles/sign/signe.pdf
- CHEVALIER J.-C., « Le péché de réalité » in *Langue et linguistique*, n°8, t.2, 1982, pp.91-125.
- COHEN D., « *Addād* et ambiguïté linguistique en arabe » in *Arabica*, VIII, 1961, pp.1-29.
- COROMINAS J., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Gredos, Madrid, 1994.
- DARBORD B., POTTIER B., *La langue espagnole (éléments de grammaire historique)*, Paris, Editions Nathan, 1988.
- DARBORD B., POTTIER B., CHARAUDEAU P., *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Editions Nathan, 1994.
- DE BRUYNE J., « Le suffixe -ón en espagnol moderne » in *Linguística antverpiensia*, 1965, pp.7-53.
- DE COVARRUBIAS S., *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, Castalia, 1994.
- Diccionario de la Lengua Española, Real Academia Española*, Espasa Calpe, Madrid, 1992.
- DUBOIS J. & DUBOIS-CHARLIER F., *La dérivation suffixale en français*, Paris, Nathan, 1999.
- FREUD S., *La Science des rêves*, trad. Meyerson, Paris, Alcan, 1926.
- FREUD S., « Sur les sens opposés dans les mots primitifs » in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Editions Gallimard, 1933. Réimpression, 1971. Collection Idées, nrf, n° 263, pp. 59 à 67.
- GAIDE F., « Les substantifs masculins latins en -(i)o, -(i)onis » in Chantal Kircher-Durand (dir.), *Grammaire fondamentale du latin : la formation des noms par dérivation suffixale*, Louvain Ed. Peeters, Collection Bibliothèque d'études classiques, 32, 2002, pp.307-335.
- GARCIA DE DIEGO V., *Linguística general y española*, Gredos, Madrid, 1951.
- GARCÍA DE DIEGO V., *Diccionario español e hispánico*, Madrid, Saeta, 1954.
- GUILLAUME G., *Principes de linguistique théorique*, Les Presses de l'Université Laval-Québec, Klincksieck, Paris, 1973.
- HAGEGE C., *La science et l'hypothèse*, Henri Poincaré, Paris, Flammarion, 1968.
- HAGEGE C., *L'homme de parole (contributions linguistiques aux sciences humaines)*, Paris, Fayard, 1985.
- JIMENEZ PATON B., *Elocuencia española en arte (1604-1621)*. Publicación : Francisco, J. Martín, Puvill (Barcelona), 1993. Source : real academia española: Banco de datos (CREA) [en línea]. *Corpus de referencia del español actual*. <<http://www.rae.es>> [12 février 2009]
- LARCHER P., « Y-a-t-il des verbes privatifs en arabe classique ? » in *Qaderni di Studi Arabi*, 14, 1996 ; « La forme IV 'af'ala de l'arabe classique : faire faire et laisser faire » in *Zeitschrift für arabische Linguistik*, 35, 1998 ; « Les verbes "privatifs" de Vème forme tafa"ala : solution d'un petit problème lexicologique » in *Arabica*, 2003/3.
- LOPES M., « Abel et les sens opposés en égyptien classique » in *Marges linguistiques*, n°8, novembre 2004, pp.38-53.
- MILNER J.-C., « Sens opposés et noms indiscernables : K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste » in Auroux S., Chevalier J.-C., et alii, *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël, 1985, pp.311-323.
- MOLHO M., « Effet de sens : produit de quoi » in *Langages*, n° 82, 1986, pp. 13-39.
- POTTIER B., *Théorie et analyse en linguistique*, Hachette, Paris, 1992.

SEMANTIQUE ET PHONOLOGIE DES SUFFIXES ALTERATIFS EN ITALIEN

LUCA NOBILE¹

ABSTRACT. The question of arbitrary or motivated nature of the linguistic sign is back now thanks to the contribution of neuroscientists (Ramachandran, Rizzolatti). We aim to combine the phonosemantic approach they propose with the principle of arbitrariness defended by most linguists (Hurford, Aurox). Alterative Italian suffixes are difficult to reduce to our method, because they form an open set of lexemes with very irregular features. However, it is possible to describe a diagrammatic relationship between their phonological and semantic systems. In particular, the semantic opposition between {dimensional} and {axiological / affective} values corresponds to a phonological opposition between [simple] and [complex] consonants (-*ino*, -*one*, -*etto* vs -*accio*, -*uzzo*, -*astro*). The semantic opposition between {small} and {big} values tends to correspond to a phonological opposition between [front acute] and [back grave] vowels (-*ino* vs -*one*, -*etto* vs -*otto*). Finally, the semantic opposition between {axiological pejorative} and {diminutive affective} corresponds to a phonological opposition between [open] and [closed] vowels (-*accio*, -*azzo*, -*astro* vs -*uccio*, -*uzzo*, -*iccio*). All these relationships can be described as figurative diagrams, interpreting articulatory gestures as physiological metaphors of semantic values.

Keywords: *Alterative Italian suffixes, semantic opposition, phonological opposition*

1. Arbitraire et iconicité

1.1 Neurosciences et sciences du langage

La querelle pluriséculaire sur la nature arbitraire ou motivée du signe linguistique a récemment été remise en valeur suite à l'apport des neurosciences. Les recherches de Vilayanur Ramachandran sur la synesthésie [1] d'une part et, d'autre part, la découverte des neurones miroirs par l'équipe de Giacomo Rizzolatti [2, 3], ont en effet relancé l'hypothèse d'une origine phonosémantique du langage rouvrant la perspective d'une naturalisation du sens. Minoritaire en linguistique depuis deux siècles, cette hypothèse n'a pu que susciter la réaction d'un certain nombre de linguistes, parmi lesquels James Hurford [4] et Sylvain Aurox [5], qui ont ressenti l'exigence de défendre le principe de l'arbitraire. Notre tentative [6, 7, 8, 9] se situe à la frontière entre ces deux attitudes et vise à systématiser une description phonosémantique des langues qui prenne en compte l'arbitraire du signe. Quoique le sujet proposé par le

¹ Université de Bourgogne, EA 854 CAER "Centre Aixois d'Études Romanes", UMR 7597 HTL "Histoire des Théories Linguistiques" E-mail : lux.nobile@gmail.com

colloque soit difficilement réductible aux contraintes formelles requises par notre méthode, nous essayerons de l'aborder, pour tester le comportement de la méthode sur un terrain particulièrement délicat et pour en éclaircir ainsi quelques aspects.

1.2 Un problème ancien

Il faut rappeler que le problème du rapport entre le son et le sens est l'un des problèmes qui est à l'origine de la tradition philosophique occidentale. Il occupe en effet l'un des dialogues de Platon, le premier philosophe dont la tradition nous ait transmis le *corpus*. Dans le *Cratyle*, le personnage de Socrate discute les thèses d'Hermogène (384c-385e), un sophiste qui considère le rapport entre le son et le sens comme conventionnel, et de Cratyle lui-même (422a-427d), un héraclitien qui le considère comme naturel. Platon ne prend pas une position nette en faveur de l'un ou de l'autre et à partir de son dialogue, le problème s'installe dans la réflexion linguistique de l'Occident. Nous ne pouvons pas résumer cette histoire ici, mais il nous semble utile d'en présenter au moins les principaux jalons (voir Tableau 1).

Tableau 1.

Les grandes étapes du débat entre conventionnalisme et naturalisme linguistique en Europe.

LA TRADITION CONVENTIONNALISTE	LA TRADITION NATURALISTE
Platon (<i>Cratylus</i> , 384c-385e)	Platon (<i>Cratylus</i> , 422a-427d)
Aristote (<i>De interpretatione</i> , 16a) Augustin (<i>De magistro</i> , I, 2)	Epicure (<i>Epistula ad Herodotum</i> , 75-76) Stoïciens (chez Augustin, <i>De dialectica</i> , VI) Nigidius Figulus (chez Aulu-Gelle, X, 4)
Thomas (<i>Summa theologiae</i> , PII-II, Q85, A1) Dante (<i>De vulgari eloquentia</i> , I, 3)	Abulafia (<i>Or ha-Šekel</i> , VIII, 5)
Arnauld et Nicole (<i>Logique de P.R.</i> , 1662 : I, 4) Cordemoy (<i>Discours physique</i> , 1668 : <i>Préf.</i> § 2) Locke (<i>Essai</i> , 1690 : III, 2)	Leibniz (<i>Brevis designatio</i> , 1710 : 2) Vico (<i>Scienza nuova</i> , 1744 : I, 3, 57; II, 2, 4) De Brosses (<i>Traité</i> , 1765 : VI, § 62-92)
Bopp (<i>Vergleichende grammatik</i> , 1833 : 1)	Humboldt (<i>Verschiedenheit</i> , 1836 : § 10)

1.3 Deux notions d'arbitraire

Il a déjà été observé par Jürgen Trabant à propos de Humboldt [10] et par Stefano Gensini à propos de Leibniz [11], que la situation est en réalité plus complexe que celle qu'on peut représenter par souci de simplicité comme une opposition entre arbitraire et iconicité. A l'exclusion d'une partie du courant naturaliste d'inspiration religieuse (le *Sepher Yezira* à l'âge ancien, Abulafia au moyen âge, Court de Gébeline à

l'âge moderne), pour qui le rapport iconique est le rapport à la vérité ultime caractérisant la langue divine, on peut en effet affirmer que, dans les deux traditions, les notions d'arbitraire et d'iconicité sont également présentes, bien que différemment situées.

Notamment, si Aristote (*De interpretatione*, 16a) peut affirmer que le rapport entre le son et le sens est arbitraire, c'est qu'il considère le rapport entre le sens et la chose comme naturel : les concepts des choses sont pour lui des produits universels de la perception et les langues utilisent des sons différents pour indiquer les mêmes concepts. En revanche, si Epicure (*Epistula ad Herodotum*, 75-76) peut affirmer que le rapport entre le son et le sens est naturel, c'est qu'il considère le rapport entre le sens et la chose comme arbitraire : les concepts des choses varient suivant les climats et les cultures, et les langues utilisent des sons différents pour indiquer des concepts différents des choses.

Bien que la vulgate ait eu tendance à présenter Ferdinand de Saussure comme un défenseur acharné de l'arbitraire aristotélicien, il a toujours été évident pour ses lecteurs attentifs, à partir de l'article d'Emile Benveniste sur la « Nature du signe linguistique » [12], que l'arbitraire aristotélicien n'occupe chez Saussure que la place préliminaire d'une prémisse pédagogique (*CLG*, p. 99-101). Par ailleurs, ceux qui connaissent l'histoire de la question reconnaîtront aisément que le dit "arbitraire radical" sous-jacent à la théorie de la valeur de Saussure (*CLG*, p. 155-162) n'est qu'une réélaboration différentialiste et systématisante de l'arbitraire épicurien, sans doute hérité de la linguistique sensualiste des Lumières.

1.4 Deux notions d'iconicité

C'est à partir d'un point de vue semblable que Roman Jakobson [13] a pu intégrer dans un cadre théorique saussurien une notion renouvelée d'iconicité, profitant de la distinction entre iconicité figurative et iconicité diagrammatique proposée par Charles Sanders Peirce. Une icône figurative est un signe qui ressemble à une chose; par exemple, une onomatopée (*chicchirichi*) qui ressemble au cri d'un animal. En revanche, une icône diagrammatique est un rapport entre des signes qui ressemble à un rapport entre des choses; par exemple, le rapport entre des mots plus ou moins longs (*carissimo* : *caro*) qui ressemble au rapport entre des quantités plus ou moins grandes (80€ : 40€).

La notion de diagramme permet d'étendre le principe de l'iconicité à un éventail très large de phénomènes linguistiques, bien au-delà du domaine sonore, ou même synesthétique, qui était celui de l'iconicité figurative. En tant que rapport entre rapports, le diagramme est en effet une image abstraite, moins sensible aux identités des sons et des choses qu'à leurs différences. En ciblant les aspects que les rapports mettent en lumière, plutôt que les substances précédant tout rapport, il fait en outre ressortir la singularité du regard qui, au sein de chaque langue, projette un ordre différent sur la réalité.

1.5 Méthodologie

La perspective théorique que nous venons de synthétiser a des conséquences méthodologiques précises.

Tout d'abord, si l'objet de la recherche n'est pas le rapport entre le son et le sens mais le rapport entre un système différentiel de signifiants et un système différentiel de signifiés, le domaine de la recherche ne peut pas concerner immédiatement l'universalité du langage mais il doit se borner initialement à la singularité de chaque langue. Il n'y a pas de signifiants ni de signifiés hors d'un système linguistique particulier et chaque système doit être compris à partir de l'unicité du rapport qu'il instaure entre les deux facettes du signe.

D'autre part, dans chaque système particulier, la méthode d'analyse ne peut pas consister en l'accumulation d'exemples plus ou moins intéressants étayant une hypothèse *a priori*, mais elle doit viser à une description achevée, cohérente et quantifiable du système en tant que totalité, aboutissant à une hypothèse *a posteriori*. La langue doit être analysée en sous-systèmes phonologiquement et sémantiquement homogènes, à l'intérieur desquels toutes les composantes phonologiques sont susceptibles de recouvrir une fonction sémantique.

Enfin, les éléments minimaux de la recherche n'étant pas les phonèmes mais les traits distinctifs, les descriptions n'aboutiront pas à la forme propositionnelle de l'égalité (/i/ = "petit") mais à celle de la proportionnalité ([antérieur] : [postérieur] = {positif} : {négatif}). En général, les différenciations sensori-motrices de l'espace phono-articulatoire se présenteront ainsi comme des métaphores gestuelles des différenciations sensori-motrices de l'espace logico-sémantique.

Ces contraintes méthodologiques et leurs dérivés définissent à notre avis une approche scientifique du rapport entre sémantique et phonologie.

2. Les suffixes altératifs de l'italien

2.1. Avant-propos

L'étude des suffixes altératifs de l'italien constitue un véritable défi car il pose des problèmes théoriques et méthodologiques non négligeables.

Du point de vue théorique, le statut des altératifs est considéré par la plupart des spécialistes comme extrêmement problématique, leur comportement à l'apparence chaotique restant difficile à expliquer du point de vue morphologique comme du point de vue sémantique [14]. Si cela peut justifier la tentative d'une approche innovante du problème, il est vrai également que l'absence de tout repère établi rend la tâche ardue et le terrain glissant.

Du point de vue méthodologique, en outre, la nature de l'objet rend difficile sa réduction aux contraintes qu'on vient d'énoncer. Le problème principal dépend du fait que les suffixes ne sont pas des lexèmes autonomes ni des morphèmes réguliers: ils n'acquièrent leur valeur sémantique que dans la liaison phonomorphologique avec des racines et toutes les racines ne s'adaptent pas indifféremment à n'importe quel suffixe. Ainsi, n'est-il pas toujours possible de distinguer ce qui dépend du suffixe

ou de la racine. Par ailleurs, puisqu'on ne peut pas borner l'analyse à un nombre précis de mots formés d'un nombre précis de phonèmes, mais qu'on doit implicitement prendre en compte tous les mots italiens quelle que soit leur constitution, il s'ensuit que l'ensemble des rapports à analyser reste nécessairement ouvert et indéfini: il est impossible d'épuiser ce système, sans épuiser la totalité du lexique, ce qui excède évidemment l'horizon de notre intervention.

En bref, une partie importante de la valeur des suffixes que nous allons considérer dépend de ce dont nous faisons abstraction lorsque nous choisissons l'objet « suffixes » : l'analyse de ce qui reste ne pourra qu'aboutir, donc, à un résultat partiel, préalable à une véritable étude scientifique de la matière.

2.2 Définition de l'objet

Les suffixes altératifs sont des suffixes nominaux, adjectivaux et adverbiaux qui ne modifient pas la catégorie grammaticale des mots auxquels il s'appliquent et qui n'affectent pas non plus leur sémantisme, si ce n'est pour certains aspects particuliers liés généralement à la subjectivité du locuteur [15]: l'évaluation de la taille du référent (diminutif/augmentatif) ou de son intensité, surtout dans le cas des adjectifs ou des adverbes (atténuatif/intensif); l'évaluation axiologique de sa qualité, présentée de façon plus objective (évaluatif péjoratif; it. *peggiorativo*) ou plus subjective (affectif péjoratif/mélioratif; it. *dispregiativo/vezzeggiativo*); parfois l'évaluation de la distance du référent par rapport à un prototype (approximatif).

2.3 Corpus

Le corpus est construit à partir de la grammaire de Maurizio Dardano et Pietro Trifone [16]. Il comprend les suffixes altératifs dissyllabiques de l'italien standard. On limite l'analyse aux dissyllabes afin d'obtenir un corpus homogène d'un point de vue phonologique. On exclut ainsi provisoirement les suffixes composés (*-icciuolo*, *-acchiotto*, *-iciattolo*, *-acchione*, *-ognolo*, *-ucciaccio*, etc.), généralement plus rares et difficiles à analyser. L'ensemble des suffixes altératifs dissyllabiques est représenté dans le Tableau 2.

Ce Tableau comprend 14 formes, numérotées à la colonne I. La colonne II présente le suffixe orthographié et séparé de sa terminaison par un tiret, puis sa transcription phonologique (API) et enfin un indice de productivité constitué par le nombre d'altérés construits avec ce suffixe contenus dans le dictionnaire Zingarelli à la lettre D [17, 18]: la police de chaque suffixe est proportionnée à cet indice de productivité. La colonne III liste les catégories grammaticales concernées. La colonne IV synthétise les valeurs sémantiques à partir des définitions de ce même dictionnaire: le retrait en reproduit *grosso modo* la hiérarchisation syntaxique. Les colonnes V à VIII donnent les mêmes exemples pour chaque suffixe (V: *una cosa*, *una ragazza*, *una donna*; VI: *un coso*, *un ragazzo*, *un uomo*; VII: *è bello*, *è brutto*, *è rosso*; VIII: *va bene*, *va male*) et en mesurent le nombre d'occurrences dans la base de données de Google [19]. La colonne IX donne d'autres exemples particulièrement fréquents pour chaque suffixe. Les exemples en gras ont plus de 1.000 occurrences.

Tableau 2.

Les suffixes altératifs dissyllabiques de l'italien.

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
1	-in-o /in/ 37	nom adj adv	diminutif - affectif mélior. - affectif iron.	una cosina 45.000 una ragazzina 311.000 una donnina 14.700 un donnino 8.840	un cosino 26.500 un ragazzino 402.000 un omino 50.000	è bellino 9.480 è bruttino 69.100 è rossino 305	va benino 38.800 va malino 4.100	è buonino 4.030 è piccolino 14.800 è grandino 7.100
2	-ett-o /ett/ 31	nom adj	diminutif - affectif mélior. - affectif péjor.	una casetta 24.500 una ragazzetta 41.800 una donnetta 24.100	un cosetto 6.480 un ragazzetto 20.200 un ometto 36.000	- è bruttetto 2 è rossetto (n.) 1.310	- va maletto 43	un cespuglietto 5.750 è piccoletto 6.330
3	-ott-o /ott/ 4	nom adj	diminutif - atténuatif - augmentatif - affectif péjor.	una cosotta 2 una ragazzotta 9.810 una donnotta 10	un cosotto 121 un ragazzotto 12.900 un omotto 60	è bellotto 4 è bruttotto 8 -	va benotto 2 -	un cespugliotto 743 è piccolotto 175 un aquilotto 12.200
4	-ell-o /ell/ 21	nom adj	diminutif - affectif mélior. - atténuatif	una cosella 122 una ragazzella 114 -	un cosello 3 un ragazzello 94 -	- è bruttarello 7.780 -	- -	un alberello 18.900 è cattivello 2.370
5	-(u)ol-o /(w)ol/ 7	nom	diminutif - affectif mélior.	- una ragazuola 1.760 -	- un ragazuolo 1.410 -	- - -	- -	una bestiola 46.000 un figliolo 5.5090
6	-ucci-o /uttj/ 23	nom adj adv	diminutif affectif mélior. affectif péjor.	una cosuccia 12.900 una ragazzuccia 380 una donnuccia 428	un cosuccio 197 un ragazzuccio 277 un omuccio 119	è belluccio 185 - -	va benuccio 47 va maluccio 9.780	è granduccio 85 una casuccia 5.800
7	-uzz-o /utts/ 8	nom adj	diminutif affectif mélior. affectif péjor.	una cosuzza 471 - una donnuzza 4	un cosuzzo 1 - un omuzzo 2	è belluzzo 10 è bruttuzzo 2 -	va benuzzo 3 va maluzzo 2	un filuzzo 141 una paroluzza 410 una pietruzza 111.000
8	-occi-o /ottj/ 1	adj nom	atténuatif approximatif - affectif mélior. - affectif iron.	- una ragazzoccia 8 -	- un ragazzoccio 62 -	è belloccio 7.730 è bruttoccio 561 -	- -	un figlioccio 10.400 è grassoccio 1.840
9	-icci-o /ittj/ 0	adj nom	atténuatif approximatif - affectif péjor.	- - -	- - -	- è brutticcio 2 è rossiccio 4.860	- -	è molliccio 4.300
10	-ign-o /ijn/ 0	adj	atténuatif approximatif	- - -	un cosigno 4 - -	- - è rossigno 78		è asprigno 379 è sanguigno 3.980

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
11	-acci-o /attj/ 31	nom adj adv	évaluatif péjor. affectif péjor. - atténuatif - approximatif	una cosaccia 1.940 una ragazzaccia 19.100 una donnaccia 20.600	un cosaccio 163 un ragazzaccio 44.000 un omaccio 3.070	è bellaccio 2 è bruttaccio 71 -	va benaccio 190 va malaccio 8.850	è cattivaccio 45 un poveraccio 42.800
12	-azz-o /atts/ 0	nom adj	affectif péjor. - approximatif - augmentatif	una cosazza 90 una ragazzazza 6 una donnazza 30	un cosazzo 1 un ragazzazzo 2 un omazzo 341	è bellazzo 64 è bruttazzo 42 -	va benazzo 5 va malazzo 5	un amorazzo 2.430 una bonazza 25.300
13	-astr-o /astr/ 1	nom adj	approximatif évaluatif péjor.	una cosastra 5 - una donnastra 4	- - un omastro 2	- - è rossastro 3.570	- - -	un fratellastro 17.900 un poetastro 4.790
14	-on-e /on/ 29	nom adj adv	augmentatif	una cosona 527 una ragazzona 9.380 una donna 6.460 un donnone 16.700	un cosone 1.480 un ragazzone 15.600 un omone 20.300	è bellone 700 è bruttone 170	va benone 26.600 -	è cattivone 345 una cosona 528

2.4 Morphologie

Tous les suffixes du corpus se composent de deux morphèmes. La voyelle initiale et la consonne qui la suit (ou le groupe consonantique) constituent le morphème proprement suffixal, qui distingue la valeur altérative du suffixe, tandis que la voyelle finale constitue un morphème flexionnel, qui distingue le genre et le nombre.

Les suffixes de 1 à 13 (tous hormis *-one*) partagent le même morphème flexionnel dans toutes ses variantes: *-o* masculin singulier, *-a* féminin singulier, *-i* masculin pluriel, *-e* féminin pluriel. Le suffixe 14 (*-one*) partage le même morphème dans toutes ses variantes hormis au masculin singulier, qui se termine en *-e*. A travers son masculin singulier, l'augmentatif s'oppose donc morphologiquement à tout le reste du système.

Les suffixes 1 (*-ino*), 6 (*-uccio*), 11 (*-accio*), 14 (*-one*) forment couramment des substantifs, des adjectifs et des adverbes. Les suffixes 2 (*-etto*), 3 (*-otto*), 4 (*-ello*), 7 (*-uzzo*), 8 (*-occio*), 9 (*-iccio*), 12 (*-azzo*) et 13 (*-astro*) forment des substantifs ou des adjectifs. Le suffixe 5 (*-uolo*) ne forme d'habitude que des substantifs. Le suffixe 10 (*-igno*) ne forme que des adjectifs.

Les suffixes 1 et 14 se caractérisent par le fait que leurs formes masculines (*-ino*, *-ini* et surtout *-one*, *-oni*) peuvent s'appliquer même à des noms féminins. Les altérés des noms féminins obtenus par ces suffixes peuvent donc présenter un double genre : *la donna* > *la donnina* / *il donnino*, *la donna* / *il donnone* ; *la macchina* > *la macchinina* / *il macchinino*, *la macchina* / *il macchinone*. Cette propriété concerne aussi partiellement le suffixe 3, *-otto*: *la casa* > *la casotta* / *il casotto*; *la cucina* > *la cucinotta* / *il cucinotto*. Les féminins masculinisés présentent une nuance légèrement

emphatique et affective: ils suggèrent l'idée que l'altération quantitative a atteint une dimension qualitative (*un macchinino/macchinone* "une voiture tellement petite/ grande qu'elle cesse presque d'être une voiture").

Toutes les racines n'admettent pas n'importe quel suffixe et il reste difficile d'énoncer des règles pour décrire leur distribution. Du point de vue sémantique, il a été remarqué que les racines dénotant des référents dénombrables et pluralisables sont plus susceptibles d'altération que les autres [20]. Du point de vue phonologique, on peut constater une tendance assez claire à refuser l'allitération, au moins dans les cas de /t/, /l/ et /str/. Ainsi, les racines se terminant en *-t* n'acceptent-elles pas d'habitude les suffixes *-etto* et *-otto* (par exemple, *nota*, *gatto*, *porta* ne peuvent pas donner lieu à **notetta*, **nototta*, **gattetto*, **gattotto*, **portetta*, **portotta* mais ils donnent lieu à *noticina/noterella*, *gattino*, *porticina*). De la même manière, les racines en *-l* tendent à ne pas accepter *-ello*, *-olo* (par exemple, *palo*, *palla*, *perla* ne peuvent pas donner lieu à **palello*, **paluolo*, **pallella*, **palluola*, **perlella*, **perluola*). L'allitération du groupe consonantique *-str-* n'est pas admise non plus (par exemple, *maestro*, *mostro*, *rostro* ne peuvent pas donner lieu à **maestrastro*, **mostrastro*, **rostrastro*). En revanche, l'allitération en /n/ est admise (par exemple, *pane*, *penna*, *carne* donnent lieu couramment à *panino*, *pennino/pennone*, *carnina*), ce qui augmente la productivité relative de *-ino* et *-one*. Quant à l'allitération des affriquées /tʃ/ et /ts/, elle n'est admise que dans des emplois fortement expressifs et presque ludiques (le titre de Gadda *Quer pasticciaccio brutto...*; l'imprécation familière *alla facciaccia...*; les noms de commerces *pizzazza*, *pezzazzo*, etc.).

2.5 Sémantique

En l'absence d'une description sémantique établie et partagée du système des altératifs, nous ne pouvons proposer ici qu'un classement provisoire.

Les suffixes de 1 à 5 (*-ino*, *-etto*, *-otto*, *-ello*, *-uolo*) sont des diminutifs. Même si la plupart d'entre eux peuvent acquérir des nuances affectives positives ou négatives, ces dernières peuvent également être absentes, tandis que la valeur diminutive ne l'est jamais. Dans le cas de *-otto* la valeur diminutive est atténuée (« plutôt petit, un peu plus grand que petit »), ce qui en explique certains emplois en tant qu'augmentatif. Des valeurs typiques pour ce groupe sont représentées par les exemples suivants (entre crochets une [composante facultative de la valeur]) : *casina* « [très] petite maison [bien aimée] » et *ragazzino* « [très] petit garçon », *casetta* « petite maison [bien aimée] » et *ragazzetto* « petit garçon [bien aimé] », *casotta* « maison un peu plus grande que *casetta* (surtout en largeur) » et *ragazzotto* « garçon un peu plus grand, robuste et âgé que *ragazzetto* », *ragazzello* « petit garçon [bien aimé] » (rare), et *ragazuolo* « petit garçon » (plutôt littéraire, ou ironique). Des valeurs plus affectives sont représentées par *donnina* « petite femme [très ordonnée; ou insignifiante]; femme de petite vertu » et *omino* « [très] petit homme [insignifiant] », ou par *donnetta* « petite femme [insignifiante; ou vulgaire] » et *ometto* « petit homme [très jeune; ou insignifiant] ».

Les suffixes de 6 à 10 (*-uccio*, *-uzzo*, *-occio*, *-iccio*, *-igno*) sont des pseudo-diminutifs. Dans les cas de *-uccio* et *-uzzo* la valeur diminutive, qui tend à devenir figurée ou secondaire, est nécessairement accompagnée d'une forte nuance affective, positive ou négative. Par exemple *casuccia* et *casuzza* signifient nécessairement une « petite maison bien aimée » ou « misérable » et ne peuvent pas indiquer une « petite maison » tout court ; *ragazzuccio* peut signifier un « petit garçon bien aimé » ou « insignifiant » mais non un « petit garçon ». Dans les cas de *-occio*, *-iccio* et *-igno* la valeur diminutive tend à glisser vers une valeur atténuative approximative (*figlioccio* « presque un fils; une sorte de fils »; *belloccio* « un peu et à peu près beau », *rossiccio*, *bianchiccio* « un peu et à peu près rouge, blanc », *asprigno* « plutôt âpre »); cette valeur est souvent dotée d'une légère nuance affective péjorative.

Les suffixes 11-13 (*-accio*, *-azzo*, *-astro*) sont des évaluatifs péjoratifs, parfois approximatifs. Dans le cas de *-accio* la valeur péjorative est nettement dominante : *casaccia* « mauvaise maison », *ragazzaccio* « mauvais garçon », *donnaccia* « mauvaise femme de petite vertu », *omaccio* « mauvais homme [méchant] », *bellaccio* « d'une beauté maudite » (rare). Dans le cas de *-azzo* et *-astro* la valeur approximative est plus importante : *casazza* « une [mauvaise] sorte de maison », *donnazza* « une [mauvaise] sorte de femme », *omazzo* « une [mauvaise] sorte d'homme », *bellazzo* « à peu près beau », *ragazzastro* « une [mauvaise] sorte de garçon » (rare), *poetastro* « une mauvaise sorte de poète », *bellaastro* « à peu près, étrangement beau » (rare), *rossastro*, *biancastro* « à peu près rouge, blanc ; d'un rouge, d'un blanc impur ».

Le suffixe 14 (*-one*) est un augmentatif : *casona* « grande maison, maison grande », *ragazzone* « garçon grand et robuste », *donnona* « femme grande et robuste », *omone* « homme grand et robuste », *bellone* « d'une beauté apparente, pleine de complaisance ».

3. Sémantique et phonologie

3.1. Exclusion de la terminaison

L'analyse du rapport entre sémantique et phonologie entraîne l'exclusion la terminaison vocalique, porteuse des valeurs flexionnelles de genre et de nombre. Certes, le fait que le seul augmentatif *-one* (15) soit également le seul masculin en *-e* du système est un fait intéressant: la singularité du son est sans doute un diagramme de la singularité du sens. Cependant, ce fait ne peut pas être approfondi ici car, pour l'étudier, il faudrait l'encadrer dans le système général des rapports entre morphologie et sémantique des groupes flexionnels de l'italien. En effet, la terminaison vocalique */-e/*, en tant que telle, n'est pas une marque de l'augmentatif, car la valeur augmentative se conserve entièrement même dans le pluriel *-oni* et dans le féminin *-ona*, qui partagent leurs terminaisons */-i/* et */-a/* avec les autres suffixes. La terminaison */-e/* n'est donc une marque de l'augmentatif que parce qu'elle est la marque du groupe flexionnel en *-e*, *-i* dont *-one* fait partie. C'est la méthode de différenciation des genres et des nombres, entraînant une parenté avec des mots comme *il signore*, *il cane*, qui oppose l'augmentatif aux non-augmentatifs, en tant qu'apparentés, eux, avec des mots comme *il maestro*, *il cavallo*.

Or, la corrélation entre la morphologie de ces classes de mots et la sémantique des mots qui leur appartient n'est pas connue. C'est pourquoi nous excluons de l'analyse la terminaison vocalique des suffixes.

3.2 Le système différentiel des suffixes altératifs

La valeur sémantique de chaque suffixe est distinguée par deux constituant syllabiques : une voyelle tonique (tous les phonèmes disponibles sont employés : /i, e, ε, a, ə, o, u/) et une consonne ou un groupe consonantique (douze phonèmes sont employés: /t, tt, tts, ttʃ, s, r, l, ll, j, k, n, ɲ/). La valeur de chaque suffixe peut donc être représentée par un segment qui relie entre eux deux points du système phonologique (quatre dans le cas de *astro*). L'ensemble de tous ces segments forme une représentation exhaustive du système différentiel des suffixes altératifs dans l'espace phono-articulatoire.

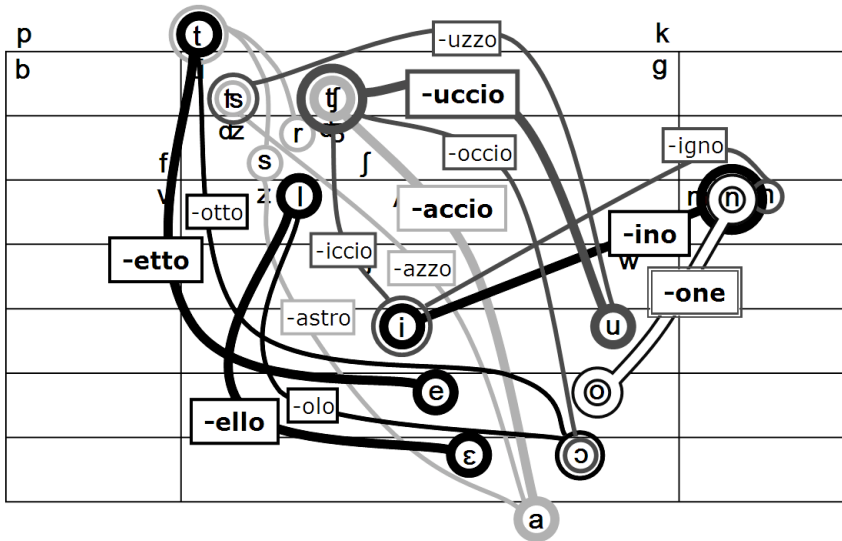


Figure 1. Différentiels phonologiques des suffixes altératifs.

Dans la Figure 1, le système phonologique de l'italien est représenté comme une grille segmentant l'espace articulatoire, où chaque phonème est situé suivant ses traits distinctifs. Les trois colonnes de la grille distinguent les régions articulaires des lèvres (à gauche), de la langue (au centre) et du voile du palais mobilisé par les consonnes nasales (à droite). Les huit lignes horizontales distinguent les degrés d'aperture : les quatre lignes inférieures correspondent aux degrés d'ouverture des voyelles, réalisées avec la mandibule ouverte et la langue éloignée du palais ; les quatre lignes supérieures correspondent aux degrés d'aperture des consonnes, réalisées

avec la mandibule plus fermée et la langue plus rapprochée du palais. La position de chaque phonème par rapport à la ligne distingue sa sonorité : les phonèmes sonores sont en dessous, les sourds au-dessus des lignes. Dans ce cadre, les phonèmes impliqués dans la distinction des suffixes altératifs sont marqués de cercles. Les phonèmes vocalique et consonantique de chaque suffixe sont en outre reliés par une ligne courbe : épaisse pour les suffixes les plus productifs, mince pour les plus rares. La couleur des lignes et des cercles marque enfin la valeur sémantique du suffixe : en noir les diminutifs, en gris foncé les pseudo-diminutifs, en gris clair les péjoratifs, en blanc l'augmentatif.

3.3 Distribution des voyelles

La distribution des voyelles toniques par rapport aux valeurs sémantiques des suffixes montre les régularités suivantes :

a. Les trois péjoratifs *-accio*, *-azzo* et *-astro* s'articulent en voyelle [centrale; ouverte] /a/ et cette voyelle ne donne lieu qu'à des péjoratifs.

b. Les trois diminutifs les plus productifs, *-ino*, *-etto*, *-ello*, occupent les voyelles [antérieures (aigues)] /i/, /e/, /ɛ/: la [mi-fermée] /e/ et la [mi-ouverte] /ɛ/ ne donnent lieu qu'à ces diminutifs, tandis que la [fermée] /i/ donne lieu également à des pseudo-diminutifs (les atténuatifs approximatifs *-iccio* et *-igno*).

- Les deux autres diminutifs, *-otto*, *-olo*, qui occupent en revanche la voyelle [postérieure; mi-ouverte (grave)] /ɔ/, sont moins productifs ; en outre, *-otto* a une valeur diminutive nettement atténuée, qui permet de l'employer parfois comme un augmentatif; tandis que *-olo* a un statut morphologique un peu asymétrique puisqu'il ne forme que des noms.

c. Les trois pseudo-diminutifs les plus productifs, *-uccio*, *-uzzo* et *-occio*, occupent les voyelles [postérieures (graves)] /u/ et /ɔ/: la [fermée] /u/ ne donne lieu qu'à *-uccio* et *-uzzo* dont la valeur est nettement affective, tandis que l'atténuatif approximatif *-occio* partage sa [mi-ouverte] /ɔ/ avec des diminutifs (les excentriques *-otto* et *-olo*).

- Les deux autres pseudo-diminutifs, *-iccio* et *-igno*, qui occupent en revanche la voyelle [fermée; antérieure (aigue)] /i/, sont moins productifs; en outre, la valeur affective de ces atténuatifs approximatifs est faible; enfin *-igno* a un statut morphologique asymétrique puisqu'ils ne forme que des adjectifs.

d. Le seul augmentatif *-one* occupe une voyelle postérieure grave.

En bref :

- La voyelle [centrale ouverte] est consacrée aux péjoratifs.
- Les voyelles [antérieures aigues] sont préférées par les diminutifs.
- Les voyelles [postérieures graves] sont préférées par l'augmentatif et les affectifs.

3.4 Distribution des consonnes

La distribution des consonnes par rapport aux valeurs sémantiques montre les régularités suivantes :

e. Les péjoratifs *-accio*, *-azzo*, *-astro* et les pseudo-diminutifs *-uccio*, *-uzzo*, *-occio*, *-iccio* (hormis *-igno*) s'opposent à l'augmentatif *-one* et aux diminutifs *-ino*, *-etto*, *-otto*, *-ello*, *-olo* comme des consonnes [complexes] (affriquées ou groupe consonantique) s'opposent à des consonnes [simples] (intenses ou ténues).

f. Tous les suffixes ont des consonnes [orales], hormis *-one*, *-ino* (et *-igno*) qui ont des consonnes [nasales].

g. Tous les suffixes ont des consonnes [intenses], hormis *-one*, *-ino* (et *-olo*) qui ont des consonnes [ténues].

En bref:

- Le consonantisme [simple] (tenu ou intense) caractérise les valeurs dimensionnelles.
- Le consonantisme [complexe] (affriquées et groupe consonantique) caractérise les valeurs axiologiques et affectives.
- Le consonantisme [tenu] et [nasale] caractérise *-ino* et *-one*.

3.5 Couplage des voyelles et des consonnes

Le système semble donc structuré, du point de vue phono-sémantique, en deux sous-systèmes principaux, à leur tour articulés en couples ou en constellations paronymiques.

Tableau 3.

Couples et constellations paronymiques.

	n	tt	l / ll	ɲ	tʃ	tts	str
i	<i>-ino</i>			<i>-igno</i>	<i>-iccio</i>		
e		<i>-etto</i>					
ɛ			<i>-ello</i>				
a					<i>-accio</i>	<i>-azzo</i>	<i>-astro</i>
ɔ		<i>-otto</i>	<i>-olo</i>		<i>-occio</i>		
o	<i>-one</i>						
u					<i>-uccio</i>	<i>-uzzo</i>	

Les suffixes à dominante dimensionnelle et à consonantisme simple (à gauche dans le Tableau 3) tendent à former des couples paronymiques quasi-antonymiques suivant l'axe du lieu d'articulation des voyelles (*ino-one*, *etto-otto*; moins clairement *ello-olo*), tandis que les suffixes à dominante axiologique ou affective et à consonantisme complexe (à droite) tendent à former des couples ou des groupes paronymiques quasi-

antonymiques suivant l'axe du degré d'ouverture des voyelles (*accio-uccio-iccio*, *azzo-uzzo*; moins clairement *occio-iccio*). En revanche, la variation consonantique tend à produire des couples paronymiques quasi-synonymiques: dans le premier cas, suivant l'axe de la sonorité, de la nasalité et de l'ouverture de consonnes partageant des lieux d'articulations très proches (*etto-ello-ino*, *one-otto*); dans le deuxième cas, suivant l'axe du lieu d'articulation de consonnes partageant la même sonorité, nasalité et ouverture (*accio-azzo*, *uccio-uzzo*, et même *azzo-astro*).

En bref, si à l'intérieur du système général des suffixes altératifs l'opposition entre valeurs {dimensionnelles} et {axiologiques/affectives} se présente surtout comme une opposition entre les modes d'articulation des consonnes [simples] et [complexes], à l'intérieur de chacun de ces groupes la modulation des valeurs est plutôt assurée par des variations vocaliques: la modulation du {petit} et du {grand} s'appuie surtout sur le lieu d'articulation des voyelles, [antérieures (aigues)] ou [postérieures (graves)], celle de l'{'évaluatif} et de l'{'affectif} sur leur degré d'aperture [ouvert] ou [fermé].

4. Conclusion

Malgré la difficulté d'un sujet réfractaire au traitement théorique et irréductible aux contraintes méthodologiques de notre approche, l'analyse fait émerger un certain nombre de corrélations significatives entre le système des signifiants et le système des signifiés.

En particulier, la principale distinction sémantique au sein des suffixes altératifs, celle entre une évaluation d'ordre dimensionnel (diminutif/augmentatif) et une évaluation d'ordre axiologique ou affectif (péjoratif/mélioratif), semble correspondre de façon assez précise à la distinction phonologique entre consonantisme simple (*-one*, *-ino*, *-etto*, *-otto*, *-ello*, *-olo*) et consonantisme complexe (*-accio*, *-azzo*, *-astro*, *-uccio*, *-uzzo*, *-occio*, *-iccio*; hormis *-igno*). A l'intérieur du premier groupe, en outre, la distinction sémantique entre diminutif et augmentatif (*-ino* vs *-one* et *-etto* vs *-otto*) tend à se présenter comme une opposition phonologique entre une voyelle antérieure aigue et une voyelle postérieure grave; dans le cas qui fait exception (*-olo* vs *-one*), la consonne nasale de l'augmentatif en assure également, d'une autre manière, la postériorité et la gravité relatives. Par ailleurs, dans le deuxième groupe, la distinction sémantique entre les évaluatifs péjoratifs, d'une part, et les diminutifs affectifs, de l'autre, est normalement assurée par la distinction phonologique entre l'ouverture vocalique (*-accio*, *-azzo*, *-astro*) et la fermeture vocalique (*-uccio*, *-uzzo*, *-iccio*, *-igno*); dans le cas qui fait exception (*-occio*), on peut noter la faiblesse des valeurs diminutives, péjoratives et affectives, et la prédominance de la valeur approximative, qui est commune à tout le groupe.

Bien évidemment, ce cadre n'épuise pas la complexité du système. Plusieurs aspects restent à éclaircir, à partir de la distinction phonologique très nette que la langue établit entre *-one* et *-ino*, d'une part, et le reste du système, d'autre part; distinction qu'il faut se borner, pour l'instant, à deviner liée au statut prototypique de ces deux suffixes. Il y a ensuite toute la dimension proprement figurative, qu'il devrait être possible d'aborder d'une manière nouvelle à partir de l'achèvement de la description diagrammatique qu'on vient d'esquisser.

Par exemple, le fait d'opposer les valeurs dimensionnelles aux valeurs axiologiques comme des consonnes simples s'opposent à des consonnes complexes pourrait être interprété à plusieurs niveaux comme une métaphore gestuelle pertinente. Après tout, l'évaluation de la taille n'est-elle pas notoirement la chose "la plus simple", et celle de la qualité "la plus complexe"? De la même manière, opposer la petitesse à la grandeur comme des voyelles aigues s'opposent à des voyelles graves, pourrait faire allusion à une loi de la physique que tout animal connaît instinctivement, c'est-à-dire que les petits corps (insectes, oiseaux, violons, sifflets, enfants) ont tendance à émettre de petites longueurs d'onde (aigus), tandis que les grands corps (chiens, vaches, contrebasses, tambours, adultes) en émettent des grandes (graves). Enfin, le fait que l'évaluatif péjoratif s'oppose au diminutif affectif comme l'ouverture de la bouche s'oppose à sa fermeture pourrait être interprété comme l'image d'une "prise de distances" et d'une "perte de distances" mises en scène par ces prototypes de toute articulation entre le locuteur et ses objets que sont sa mandibule et sa mâchoire.

BIBLIOGRAPHIE

- RAMACHANDRAN, V., « The emerging mind. Reith Lecture 4: Purple numbers and sharp cheese », Londres, BBC (émission radio transcrite sur internet: <http://www.bbc.co.uk/radio4/reith2003/lecture4.shtml>, 15.02.2010).
- RIZZOLATTI, G. et ARBIB, M., « Language within our grasp », *Trends in Neurosciences*, 21, 1998, p. 188-194.
- RIZZOLATTI, G. et CRAIGHERO, L., « Language and mirror neurons », in G. GASKELL (dir.), *Oxford Handbook of Psycholinguistics*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 771-785.
- HURFORD, J. R., « Language beyond our grasp: what mirror neurons can, and cannot, do for language evolution », in K. Oller et U. Griebel (eds), *Evolution of Communication Systems: A Comparative Approach*, Cambridge MA, MIT Press, 2004, p. 297-313.
- AUROUX, S., « Introduction: le paradigme naturaliste », *Histoire Epistémologie Langage*, 29 (2), 2007, p. 5-15.
- NOBILE, L., « L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard », *Rivista di filologia cognitiva* (<http://w3.uniroma1.it/cogfil> - 15.02.2010), 2003.
- NOBILE, L., « The grammatical monophonemes of standard Italian : a structural isomorphism between phonological and semantic oppositions ? », *Cognitive Phylology* 1 (<http://padis2.uniroma1.it:81/ojs/index.php/cogphil/index> - 15.02.2010), 2008.
- NOBILE, L., « La voce allo specchio. Un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semantica illustrata sulle più brevi parole italiane », in P.M. BERTINETTO, V. BAMBINI et I. RICCI (eds), *Linguaggio e cervello / Semantica*, Atti del XLII Convegno della Società di Linguistica Italiana (Pisa, Scuola Normale Superiore, 25-27 settembre 2008), Roma, Bulzoni, vol. 2 (CD ROM), 2010 - à paraître.

- NOBILE, L., « Sémantique et phonologie du système des personnes en italien: un cas d'iconicité diagrammatique? », in L. BEGIONI et al. (eds), *Sémantique et lexicologie : perspectives théoriques, méthodologies et applications*, Rennes, PUR, 2010 - à paraître.
- TRABANT, J., *Traditions de Humboldt*, Paris, MSH, 1999.
- GENSINI, S., « Criticism of arbitrariness of language in Leibniz and Vico and the 'natural' philosophy of language », in SIMONE, R. (dir.), *Iconicity in Language*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamin, 1995, p. 3-18.
- BENVENISTE, E., « Nature du signe linguistique » (1939), in *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966, p. 49-55.
- JAKOBSON, R., « A la recherche de l'essence du langage », *Diogenes*, 51, 1965, p. 22-38.
- GRANDI, N., « Sui suffissi diminutivi », *Lingua e Stile*, 4, 1998, p. 627-653.
- Nous reprenons ici avec quelques adaptations la terminologie de KERBRAT-ORECCHIONI, C., *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, p. 84.
- DARDANO, M., et TRIFONE, P., *La nuova grammatica della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 1997, p. 537-540.
- ZINGARELLI, N., *Vocabolario della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 2007.
- Communiqué par Sophie Saffi que je remercie.
- Consulté le 13.02.2010. Paramètres: langue de l'interface = italien; langue de la recherche = italien.
- GRANDI, N., et SCALISE, S., « Les règles d'altération nominale en italien », *Sillexicales*, 2, 1999, p. 83-93.

FORMATIONS LATINES EN-OSUS ET FORMATIONS FRANÇAISES EN -EUX

CHANTAL KIRCHER¹

ABSTRACT. The first part of this paper sums up the principles adopted to analyse the latin derivatives built with suffixes. The second deals with the latin adjectives in -osus with a special attention paid to the quantitative data, then to the morphological features in a synchronic point of view and finally to the semantical contents of the bases, of the substantives predisposed to be qualified by the adjectives built in such a manner and to the suffix itself. We insist upon the evident lexical micro systems usually associated with the suffix -osus. In the third part, we apply the same way of examination to the french adjectives in -eux. The conclusion is that the french suffix -eux is really productive in technical languages and that this is its main specificity. The semantical contents of the latin suffix -osus generally disappeared during the evolution from latin to modern french.

Keywords: *latin lexicology, french lexicology, word-formation, suffixes-osus and -eux.*

Introduction

Depuis l'ouvrage d'E. Benveniste de 1948² qui sert en quelque sorte de modèle, de nombreux travaux consacrés à des formations de dérivés suffixés dans les langues indo-européennes et notamment en latin et dans les langues romanes ont vu le jour en France et ailleurs. La plupart s'inscrivent dans une optique structuraliste visant à définir la structure du lexique d'une langue donnée en commençant par le système de ces termes motivés parce qu'ils sont construits sur une base connue par ailleurs dans la langue considérée et d'un élément lié qui la suit. Parmi bien d'autres études, on citera, pour le français, la thèse de J. Dubois publiée en 1962³ et, pour le latin, l'ouvrage collectif qui constitue le volume IX de la *Grammaire Fondamentale du Latin*,⁴ *opus magnum* initié par Guy Serbat. S'agissant du latin, à la faveur de thèses consacrées à des catégories dérivationnelles déterminées par les suffixes mis en œuvre, sont apparus progressivement des éléments de théorie consensuels dans l'école française née au sein du Centre Alfred Ernout. Mais l'examen de ces « mots non-simples », pour reprendre une partie du titre d'un ouvrage récent de Barbara Kaltz,⁵ a également intéressé ensuite des chercheurs travaillant dans une

¹ Professeur, Université de Nice Sophia Antipolis, Laboratoire Bases, Corpus, Langage. E-mail : kircher@unice.fr

² BENVENISTE E., *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1948.

³ DUBOIS J., *Etude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, Paris, Larousse, 1962.

⁴ KIRCHER C., *Grammaire Fondamentale du Latin* tome IX : "Création lexicale : la formation des noms par dérivation suffixale", textes rassemblés et édités par Chantal Kircher-Durand, Louvain-Paris-Dudley (MA), Peeters, 2002.

⁵ KALTZ B., *Regards croisés sur les mots non simples*, Paris, ENS Editions, 2008.

autre optique, et par exemple dans le cadre de la grammaire générative. Il en est ainsi de tous ceux qui ont exploité autour de D. Corbin⁶ la « morphologie dérivationnelle » du français en particulier.

1. Principes d'analyse des dérivés suffixés du latin

On s'accorde généralement à classer d'abord les dérivés d'après leur catégorie grammaticale (verbes, substantifs, adverbess, adjectifs). Pour chaque classe, la catégorie grammaticale de la base peut fournir un second critère de classement (verbes dénominatifs, substantifs déverbatifs, désubstantivaux ou déadjectivaux, adjectifs déverbatifs, désubstantivaux ou déadjectivaux etc.).

Un programme de description comporte normalement des informations chiffrées (effectif, productivité, fréquence). L'emploi selon les genres littéraires peut être mentionné. Il est habituel de commencer par une étude synchronique et de la compléter par un aperçu diachronique, diachronie régressive visant à établir un éventuel héritage à partir des correspondants indo-européens, et diachronie progressive avec l'analyse de la survie dans les langues romanes. Sur ce point la collaboration des romanistes et des latinistes est hautement souhaitable. Dans la partie synchronique est souvent envisagée, dans un premier temps, la morphologie, forme des bases et forme des suffixes, et, dans un second temps, l'aspect sémantique, sémantisme des bases, sémantisme des dérivés et signifié du suffixe. Lorsque les dérivés sont des adjectifs, apports impliquant un support, il est important de préciser le sémantisme des substantifs déterminés par ces adjectifs, leurs noms régents si l'on emprunte la terminologie de S. Stati 1979.⁷

Le sémantisme nous est apparu comme un paramètre de sélection particulièrement important s'agissant des adjectifs tirés de bases substantivales qui sont tous plus ou moins des adjectifs « de relation ». Retrouvant une expression employée par F. de Saussure, mais dont nous avons précisé l'acception, nous avons mis en évidence le rôle des « micro-systèmes lexicaux » – auxquels appartiennent bases et/ou noms régents et corrélativement dérivés – pour justifier l'emploi de l'un ou l'autre des trente-six suffixes qui partagent en latin la fonction de former des adjectifs à partir de bases substantivales.

L'exemple des dérivés en -osus nous permettra d'illustrer dans une seconde partie la méthode adoptée et nous développerons l'étude de la survie de cette formation dans les langues romanes dans une troisième et dernière partie avec l'examen des dérivés français en -eux.

2. Les adjectifs latins en -osus, -a, -um

2.1. Données chiffrées et génériques

2.1.1. Effectif et productivité

On trouve chez Plaute 58 adjectifs en -osus. Une étude logométrique portant sur un échantillon d'œuvres « classiques » laisse apparaître une hausse régulière des nouveaux dérivés en -osus jusqu'à l'époque d'Auguste, une baisse à cette période, puis une nouvelle

⁶ CORBIN D., *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, Tübingen, Max Niemayer Verlag, 1987.

⁷ STATI S., *La sémantique des adjectifs en langues romanes*, Paris, 1979.

hausse à l'époque de la dynastie julio-claudienne et une chute spectaculaire à l'époque des Flaviens avant le renouveau de la période tardive et pré-romane.⁸ Ce corpus offre (pour 836 occurrences) 164 lexèmes, dont 33 seulement étaient des termes plautiniens, 25 lexèmes qui étaient des créations plaisantes de discours comme *hircosus* ayant été abandonnés. A. Ernout⁹ en signale 601 de plus en tenant compte de textes de basse époque et du latin médiéval. Nous admettons que les dérivés latins en -osus atteignent presque le nombre de 800.

2.1.2 Fréquence

Beaucoup d'adjectifs en -osus sont usuels, beaucoup aussi sont des hapax (30% pour le corpus de littérature classique évoqué). Nous y voyons la preuve d'une formation productive, bien établie et claire pour le sujet parlant latin.¹⁰

2.1.3. Emplois par genres

On a souvent considéré que les adjectifs en -osus appartenaient à la langue épique et avaient subi l'influence de leurs équivalents grecs, dérivés en -οεις et composés en πολυ-. Toutefois P. E. Knox¹¹ a montré qu'il convient de rectifier ce point de vue, et que cette formation trouvait aussi des modèles dans la tradition romaine et en particulier dans le vocabulaire descriptif du latin rustique. Les adjectifs en -osus sont en effet très fréquents dans des ouvrages techniques comme les traités d'agriculture de Caton à Columelle en passant par Varron et dans le vocabulaire médical.

2.2. Etude morphologique synchronique

2.2.1. La base de ces adjectifs est normalement¹² associée à un substantif.

Nous n'évoquerons pas ici la forme que prend cette base selon qu'elle relève de l'une ou de l'autre des diverses déclinaisons latines (présence ou absence de la

⁸ Cette étude basée sur le calcul de l'écart réduit et de l'écart absolu de la fréquence de ces adjectifs a été réalisée, dans le cadre d'un D.E.A. de Sciences du langage préparé à Nice en 2001-2002 par Francisco Contreras Ramos, à partir d'un corpus lemmatisé du L.A.S.L.A. comprenant l'œuvre de Catulle, la *Guerre d'Afrique*, la *Guerre d'Alexandrie*, la *Guerre d'Espagne*, les livres I et III de la *Guerre civile* et les livres I, IV, VI et VII de la *Guerre des Gaules* de César, les *Catilinaires*, le *Pro Caecina*, les livres I, II et III du *De officiis*, le *De Senectute* et les *Tusculanes* de Cicéron, l'*Art poétique*, les *Epitres*, les *Epodes*, les *Odes* et le livre I des *Satires* d'Horace, les livres I et II du *Satiricon* de Pétrone, les livres III, V, VII et IX de l'*Histoire d'Alexandre le Grand* de Quinte-Curce, le *Jugurtha* de Salluste, le *De ira*, le *De breuitate*, les *Consolations à Helvia*, à *Marcia* et à *Polybe* de Sénèque, et, parmi ses *Tragédies*, *Agamemnon*, *Hercule furieux*, *Hercule sur l'Oeta*, *Médée*, *Phèdre* et les *Phéniciennes*, la *Vie d'Agricola* et les livres XI, XII, XIII, XIV, XV et XVI des *Annales* de Tacite, les *Géorgiques* et les chants I à VI de l'*Enéide* de Virgile.

⁹ Le corpus d'A. Ernout a été établi à partir des relevés de Paucker et de Gradenwitz contrôlés à l'aide du *Thesaurus Linguae Latinae* pour les parties publiées et, pour les autres, par les dictionnaires usuels ainsi que par des articles parus notamment dans *Archiv* et dans *Glotta* jusqu'en 1949. Les formes médiévales ont été vérifiées notamment dans le *Glossaire* de De Cange et le *Recueil Général des Lexiques français du Moyen-Age* de Mario Roques. Pour plus de détails, on renvoie à ERNOUT A. 1949 : *Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus*, Paris, Klincksieck, p. 106, note 23.

¹⁰ KIRCHER-DURAND C., « Hapax et lexicologie : l'exemple des adjectifs latins en -eus », *Travaux du Cercle linguistique de Nice* n° 16, Nice, 1994, p. 141-155.

¹¹ KNOX P. E., « Adjectives in -osus and Latin Poetic Diction », *Glotta LXIV*, 1986, p. 90-101.

¹² Les exceptions sont très rares. On citera *bibosus*, création de discours, sans lendemain, de Labérius, faite sur le verbe *bibo*, amenée par le voisinage de *mammosa* et de *annosa* : "*non mammosa, non annosa, non bibosa, non procax*".

dernière voyelle du radical, nominatif ou radical obtenu en amputant le génitif de sa désinence pour certains termes de la troisième déclinaison).

2.2.2. *Le suffixe connaît aussi des allomorphes issus de mécoupures.*

De nombreux exemples mettent en évidence une séquence originelle -osus. Mais certains lexèmes offrent une séquence suffixale -iosus. Ainsi *cura* a pour dérivé *cur-iosus* sous l'influence des dérivés d'abstrait en -ia comme *furia* > *furi-osus* ou *invidia* > *inuidi-osus*. On peut aussi signaler la séquence -uosus. La dernière forme du suffixe -osus est -culosus.

Ainsi, dans le micro-système lexical de la peur et de la crainte, a été créé *met-i-u-culosus* fait à partir d'une mécoupure de *pericul-osus* dérivé de *periculum*. La réfection d'adjectifs en -icus à l'aide de -osus avec une fonction de renforcement de la valeur de ce dernier qui produit une séquence -icosus est un phénomène différent. Amorcé dès l'époque classique (*tenebricosus*, croisement de *tenebrosus* et de *tenebricus*), ce type de formation annonce la neutralisation du signifié spécifique qu'avait le suffixe -osus en latin d'époque républicaine.

2.3. Etude sémantique

2.3.1. *Le sémantisme des bases*

Les bases des dérivés en -osus peuvent référer à des réalités concrètes ou à des concepts abstraits. On observe à cet égard une évolution de Plaute au latin postérieur : chez Plaute le partage est égal (50% de bases « concrètes », 50% de bases « abstraites ») ; dans le corpus « classique » défini plus haut, les trois quarts des bases sont « abstraites ».

Les bases « concrètes » ont le plus souvent un référent inanimé, « massif » ou « comptable ». Les bases abstraites dénotent des traits de caractère permanents ou des sentiments.

2.3.2. *Le sémantisme des noms régents*

Les noms régents associés aux adjectifs en -osus peuvent être rangés en deux groupes, animés et inanimés. Parmi les animés, on trouve surtout des noms d'êtres humains dénotés directement ou par métonymie. En effet, selon un procédé fréquent en latin, les noms de parties du corps ou les noms de production orale et notamment ceux qui désignent la voix humaine, la parole, tout comme les termes dénotant une pensée réfèrent volontiers à des personnes.¹³

Parmi les inanimés, on trouve notamment des noms de lieux *collis*, *locus*, et des noms de division de la durée temporelle associés notamment à des adjectifs dénotant des phénomènes atmosphériques.

¹³ À titre d'exemple, on peut citer HORACE, *Odes*, I, XXXV, 13 : *iniurioso pede proruas // stantem columnam* "Que d'un pied injurieux tu ne renverses leur colonne dressée" (c'est la Fortune – à qui s'adresse cette ode – qui aurait un comportement injurieux manifesté par ce coup de pied). Ailleurs, le nom de partie du corps est employé sans métonymie. C'est le cas chez HORACE, *Odes*, I, XXV, 13 : *circa iecur ulcerosum* "en ton foie ulcéré".

Un toponyme peut aussi servir à désigner les habitants d'un lieu, c'est-à-dire des êtres humains. Cet autre type de métonymie est illustré chez Horace (*Epodes*, V, 43) : ... *otiosa credit Neapolis* "l'oisive Naples (c'est-à-dire les oisifs habitants de Naples) l'a cru".

Selon le sémantisme des bases, les adjectifs en -osus sélectionnent exclusivement des noms régents animés ou inanimés ou s'emploient indifféremment avec les uns ou avec les autres.

2.3.3. Sémantisme des dérivés et signifié du suffixe

2.3.3.1. Signifié du suffixe -osus

En ce qui concerne le signifié du suffixe -osus, son instruction sémantique, on peut dire qu'il ajoute au sème relationnel, que possèdent tous les suffixes servant à tirer des adjectifs de substantifs, un sème quantitatif.

Mais ce sème spécifique peut ne pas être actualisé. On trouve dès Plaute *in aedibus lenosis* "dans la demeure du *leno*" (*Truc.* 50b). L'absence du trait sémique pertinent a dû être facilitée par les dérivés de bases connotées négativement. Quand on a de la fièvre, c'est toujours que l'on a trop de fièvre ou du moins une température trop élevée.

2.3.3.2. Sémantisme des dérivés

Les adjectifs en -osus expriment la réalisation intense dans le référent du substantif qu'ils déterminent de la qualité dénotée par la base ou la possession par ce dernier d'une quantité innombrable des entités concrètes dénotées par la base quand le référent dénote un concret dénombrable. Lorsque le terme de base est un concret massif, il s'agit évidemment de quantification non-dénombrable. Ce dernier cas est illustré au vers 230 du *Stichus* : *robiginosam strigilim* "une étrille pleine de rouille".

Plus précisément, les dérivés en -osus signalent une quantité supérieure à la norme, qui dépasse des limites donc excessive, dans une société où la juste mesure constitue un idéal. Cette dérive axiologique explique l'association fréquente du suffixe -osus à des bases connotées négativement, et par exemple au vocabulaire médical des maladies ou au vocabulaire moral des défauts.

D'autres adjectifs signifient « qui a un gros x » : *uentriosus*, *pretiosus*, *ponderosus*.

La valeur relationnelle est actualisée dans les nombreux dérivés de bases abstraites qui dénotent une inclination, un penchant caractéristique. Lorsque le nom régent désigne un animé et notamment une personne humaine, il joue le rôle d'expérient ; lorsque il désigne un inanimé, l'adjectif en -osus prend l'acception causative de "qui provoque - ce que dénote la base", qu'elle soit abstraite ou concrète. Ainsi *obliuiosus* appliqué à un être humain signifie "qui oublie",¹⁴ mais appliqué au nom d'un vin, *obliuiosus* signifie "qui provoque l'oubli".¹⁵

Quand ils ne fonctionnent pas comme des adjectifs de relation, les adjectifs en -osus, connaissent des degrés de comparaison, le comparatif étant plus fréquent que le superlatif.

¹⁴ Cf. PLAUTE, *Mil.* 891 *obliuiosae extemplo uti fiant ; meminisse nequeunt* "aussitôt elles - il s'agit des femmes en général- deviennent oubliées, incapables de rien se rappeler".

¹⁵ Cf. HORACE, *Odes*, II, 7, 21-22 *Obliuioso leuia Massico/ciboria exple* "Emplis jusqu'au bord, d'un massique qui donne l'oubli, les ciboires lisses."

2.3.3.3. Les micro-systèmes lexicaux

La combinaison du sémantisme des bases et du signifié du suffixe –osus pour former des adjectifs ayant vocation à qualifier des noms régents dont nous avons esquissé les catégories se réalise préférentiellement au sein de microsystèmes lexicaux spécifiques. C'est sur ce point que l'attention du locuteur devait être plus particulièrement sollicitée, et c'est ce qui relève le plus de sa compétence si l'on en juge par la survie de ces formations en français – et dans les autres langues romanes.

2.3.3.3.1. Dès Plaute se manifeste un ensemble défini par l'appartenance au vocabulaire anatomo-pathologique.

Un grand nombre de dérivés dénotent des anomalies affectant la partie du corps désignée par la base. *Ventriosus* "qui a un gros ventre" est attesté dès Plaute. *Cerebrosus* "emporté, dont le cerveau s'excite rapidement", *linguosus* "bavard, mauvaise langue" (et, par analogie, *clamosus* "criard" et *uerbosus* "verbeux" sur des noms de production orale pour stigmatiser des manifestations malades), *stomachosus* "irritable, dont l'estomac réagit trop vite" sont plus récents.

D'autres manifestations malades sont dénoncées par des excroissances externes, à la surface du corps d'un être vivant comme les cicatrices. *Cicatricosus* « qui a beaucoup de cicatrices »,¹⁶ *maculosus* et *ulcerosus* sont déjà chez Plaute ; *callosus*, *rugosus*, *stigmatosus* et d'autres sont attestés plus tard.

Les bases désignent parfois d'autres phénomènes pathologiques comme la fièvre. *Febriculosus* "qui a beaucoup de fièvre" est attesté dès Plaute, *lacrimosus*, plus tard. *Lienosus* qui apparaît chez Plaute signifie "plein de douleurs dues à la rate".

Elles peuvent aussi avoir pour signifié les causes de ces affections ou le remède à y apporter. (*H*)*elleborosus*, qui n'est connu que chez Plaute, s'applique à ceux qui ont besoin d'une grande quantité d'ellébore, plante employée contre la folie.

D'autres lexèmes désignent des éléments souvent filiformes ou lamelliformes qui recouvrent le corps de mammifères, de reptiles ou de poissons et relèvent aussi du vocabulaire anatomique : *pilosus*, *saetosus*, *spinosus*, *squamosus*, *uillosus*.

2.3.3.3.2. Certaines formations appartiennent au vocabulaire technique de la géographie et de la météorologie. En ce qui concerne la géographie, et plus spécialement la géologie, on trouve un microsystème lexical des accidents géographiques, saillies ou enfoncements, proéminences ou cavités: *cliuosus*, *latebrosus*, *montuosus*, *portuosus*, *tumulosus*, *uadosus*, *uoraginosus*.

D'autres bases dénotent plus précisément des altérations de la surface des éléments constitutifs de l'environnement, fentes, fissures, rides, taches ou vagues, et peuvent être rapprochés des manifestations de l'altération de l'état de santé des êtres vivants signalées plus haut : *nodosus*, *torosus*, *rimosus*, *spumosus*, *tuberosus*, *undosus*.

Des dérivés de bases dénotant des végétaux ou des minéraux servent également à caractériser la surface des sols : *arundinosus*, *dumosus*, *frondosus*, *herbosus*, *limosus*, *nemorosus*, *palmosus*, *pomosus* et *fructuosus* (qui peut aussi prendre une acception qui le place dans le vocabulaire du profit), *lapidosus*, *saxosus*, *scruposus*.

¹⁶ Ainsi chez PLAUTE, *Am.*, 446 : *Si tergum cicatricosum* "s'il a le dos plein de cicatrices",

On signalera enfin *aeruginosus* "rouillé" qui dénote une altération de la surface d'un objet métallique.

2.3.3.3.3. La météorologie fournit des dérivés en-*osus* tirés de noms de phénomènes atmosphériques d'aspect liquide, solide ou gazeux : *aestuosus*, *aquosus*, *fumosus*, *nebulosus*, *nimbosus*, *niuosus*, *procellosus*, *pruinosisus*, *uentosus*.

Certains de ces termes comportent un sème de luminosité généralement négative, *caliginosus*, *tenebricosus*, *tenebrosus*, *umbrosus*.

Ces bases concrètes dénotent donc des phénomènes perceptibles par les sens, et beaucoup d'entre eux étaient perçus dans l'univers sociologique et intellectuel des Romains comme une anomalie ou une altération par nature ou par excès.

2.3.3.3.4. La langue des affaires, de la possession, du profit et des pertes est un autre micro-système lexical illustré dès Plaute sur des bases connaissant des acceptions plus ou moins concrètes selon les occurrences : *peculiosus*, *pretiosus*, ou encore *damnosus* ou *impendiosus*, *quaestuosus*, *sumptuosus* ; *detrimentosus* est attesté plus tard.

C'est encore une connotation négative qui accompagne souvent les dérivés de bases abstraites.

2.3.3.3.5. Certaines de ces bases dénotent un état émotif, et en particulier un sentiment, volontiers hostile, éprouvé à l'égard de quelqu'un et généralement intense¹⁷ : crainte (*meti/uculosus*), peur, effroi (*formidosus*) face au danger (*periculosus*, *perniciosus*, *exitiosus*), douleur (*luctuosus*), accablement, peine (*aerumnosus*), ennui, dégoût, exaspération, mépris, dédain (*fastidiosus*), condescendance (*obsequiosus*), fureur (*furiosus*), rage (*rabiosus*), jalousie (*inuidiosus*) ou haine (*odiosus*, *exosus*, *perosus*).

2.3.3.3.6. D'autres caractérisent un comportement permanent, un penchant négatif au regard des valeurs humaines quasi universelles ou des normes de la société romaine. La tendance générale de la création lexicale à souligner les antonymies justifie l'existence de couples de dérivés dont l'un est péjoratif et l'autre valorisé. On relèvera d'abord des traits de caractères de l'éternel humain : courage (*animosus*) et paresse (*desidiosus*), désir (*libidinosus*), application, goût pour (*studiosus*), ambition (*ambitiosus*), énergie (*laboriosus*, *operosus*), intelligence (*ingeniosus*), curiosité intellectuelle (*curiosus* et *incuriosus*), humeur changeante (*morosus*) et désordonnée (*fluctuosus*, *tumultuosus*), manque de mémoire (*obliviosus*), ruse (*dolosus*), fourberie (*malitiosus*). *Vitiosus* est, ainsi que *mendosus*, l'hyperonyme des épithètes stigmatisant des défauts.

D'autres sont plus spécifiques du système de valeurs de la société romaine : autorité (*imperiosus*), perfidie (*perfidiosus*), dynamisme en affaires (*negotiosus* et son contraire *otiosus*), déshonneur (*probrosus*, *contumeliosus*, *flagitiosus*, *iniuriosus*),

¹⁷ Lorsqu'il s'agit d'une base abstraite, le dérivé en -*osus* exprime notamment l'intensité du sentiment éprouvé ou du comportement manifesté (« en qui se réalise à un degré élevé le concept de x ») : *..istic homo rabiosus habitus est in Alide* "cet homme a toujours été considéré comme un fou furieux" (PLAUTE, *Cap*, 547), littéralement "plein de rage". Il peut aussi signifier « qui suscite beaucoup de » : *meti/uculosos* « craintif » ou « redoutable » ; avec un nom régent inanimé, le rôle d'expérient est impossible et seul le rôle causatif est actualisé.

vraie ou fausse gloire, et corollairement (bonne ou) mauvaise réputation (*famosus*), infamie (*ignominiosus, propudiosus, repudiosus*), religiosité (*religiosus*) et superstition (*superstitiosus* qui signifia d'abord "prophétique", *monstruosus, portentuosus*).

On peut associer à ces adjectifs quelques termes dénotant des qualités physiques : *formosus* "beau", *speciosus* "de bel aspect", *inspeciosus* "laid", *spatiosus* "étendu".

3. Les adjectifs français en -eux.

3.1. Présentation du corpus

Sans entrer dans de plus amples détails, on peut répartir les 570 adjectifs français en -eux répertoriés dans la dernière édition du *Trésor de la Langue Française* en cinq catégories. Nous avons tout particulièrement examiné, faute de temps, ceux qui commencent par la lettre A (soit 10% du corpus), suivant l'exemple de Jean Dubois¹⁸ lorsqu'il compara l'évolution du vocabulaire entre l'édition du *Petit Larousse* de 1906 et celle de 1961. Nous avons bien examiné aussi les adjectifs commençant par les lettres de B à L (soit au total 50% du corpus), les autres termes n'ont été observés que pour confirmer ou infirmer les conclusions tirées préalablement.¹⁹

3.1.1. Nous trouvons d'abord des adjectifs du vocabulaire général dénotant des traits de caractère volontiers marqués négativement et parfois avec une nuance d'ironie : acrimonieux, affectueux, ambitieux (E), amiteux, amoureux, angoisseux, (anti-), (a-), (ir-)religieux, anxieux (E), artificieux (E), astucieux, audacieux, aumônieux, avaricieux, aventureux, belliqueux (E), bilieux (E), bilio-nerveux, cafardeux, cafouilleux, calamiteux (E), calomnieux (E), capricieux, capiteux, cauteleux, cérémonieux, chaleureux, chanceux, coléreux, châouilleux, cocotteux, convoiteux, courageux, crapuleux, crasseux, (in-)curieux (E), dangereux, dédaigneux, délicieux (E), délictueux, désastreux, désireux, dévotieux, (dis-)gracieux (E), doucereux, douloureux (E), ébrioux (E), élogieux, ennuyeux, envieux, facétieux, fâcheux, factieux (E), fallacieux (E), fameux (E), fastidieux (E), foireux, fumeux, gâcheux, furieux (E), généreux (E), (in-)glorieux (E), grincheux, guenilleux, haillonieux, haineux, hargneux, (in-) harmonieux, hasardeux, honteux, hideux, ignominieux (E), impérieux (E), impétueux (E), incestueux (E), industriels (E), ingénieux (E), injurieux (E), (in-) officieux (E), insidieux (E), insomniaux (E), (in)soucieux, (ir-)respectueux, (ir-)révérencieux, joyeux, judicieux, laborieux (E), orgueilleux, périlleux (E), séditieux (E).

3.1.2. Le vocabulaire du profit et des pertes connaît encore une certaine vitalité avec la conservation de termes hérités et la création de quelques nouveaux adjectifs qui présentent le sème quantitatif d'abondance avec une connotation volontiers péjorative : affairieux, argenteux (E), (dés-)avantageux, (in-)fructueux (E), contentieux, copieux (E), coûteux, dispendieux (E), famamineux, fastueux (E), (in-)fructueux (E), (im-) pécunieux (E), juteux, parcimonieux, pécunieux (E), précieux (E), ruineux (E), somptueux (E).

¹⁸ *Op. Cit.*

¹⁹ La lettre E signale ceux qui sont « étymologiques ».

Mais ce sont surtout les langues techniques qui développent cette catégorie dérivationnelle.

3.1.3. La langue médicale utilise de nombreux adjectifs en -eux.

On reste dans le sensible et dans des M.S.L. visibles en latin avec l'anatomie et la pathologie. Dans le domaine de l'anatomie, on peut citer : acétabuleux, acineux, albugineux, anguleux, aiguilloné (en botanique et en zoologie), aqueux, arêteux, cartilagineux (E), écaillé, gibbeux (E), glaireux, globuleux.

De nombreux adjectifs en -eux dénotent les maladies ou symptômes pathologiques dont sont atteints certains êtres humains : adipeux, angineux, anhéleux, aphteux, artérioscléreux, athéromateux, boiteux, boutoné, bronchiteux, cagneux, calleux (E), cancéreux (E), catarrheux, cérumineux, comateux, contagieux, coquelucheux, eczémateux, emphysémateux, érythémateux, fiévreux, furonculeux, hernieux, impétigineux, infectieux, tuberculeux, ulcéreux.

D'autres s'appliquent aux remèdes à y apporter : anticancéreux, antidartreux, antituberculeux, intraveineux.

3.1.4. Sciences de la vie et de la terre

Les adjectifs en -eux de la géologie ont également un ancrage en latin. On citera : aciéreux, actinoteux, anthraciteux, ardoiseux, aréneux, argileux (*argillosus* se trouve déjà chez Varron), boiseux, boueux, bourbeux, broussailleux, caillouteux, caveux, charbonneux, cendreux, crayeux, écumeux, érugineux, fangeux, ferreux, ferrugineux, fuligineux, glaiseux, graveleux, gypseux, herbeux (E), houilleux, tourbeux.

Il en est de même des adjectifs de la biologie végétale comme acéreux, aiguilleux, (appliqué au romarin par Francis Jammes), aiguilloné, angleux (noix), épineux (E), farineux (E), glutineux.

Relèvent de la météorologie : bruineux, brumeux (E), brouillardé, caligineux (E), houilleux, nébuleux (E), nuageux, pluvieux (E), ombreux (E), ombrageux, venteux (E).

3.1.5. Avec la chimie, grâce aux progrès des sciences expérimentales et au perfectionnement des techniques d'investigation, on passe de l'observation de surface à l'analyse microscopique. On ne distinguera pas chimie organique et chimie inorganique (ex- « minérale »), parce qu'ici comme ailleurs les frontières sont perméables. On peut citer acéteux, albumineux, alcalino-terreux, alumineux, aluneux, aqueux, arsenieux, azoteux, cireux, iodeux.

3.2. Les voies de la survie

3.2.1. Les lexèmes « étymologiques »

Deux cent quatre lexèmes sur 570, soit plus d'un tiers, peuvent être qualifiés d'étymologiques dans la mesure où un lexème latin correspondant en -osus est attesté plus ou moins tôt. Néanmoins il est difficile de dresser avec certitude l'histoire des mots.

Des adjectifs latins en -osus anciens et usuels durant toute la latinité ont pu entrer en français sous la forme d'adjectifs en -eux tout naturellement lorsque le français s'est affirmé distinct du latin. Il en est ainsi de termes comme *curiosus* "curieux" (esp. curioso, it. curioso), *famosus* "fameux" (esp. famoso, it. famoso), *fastidiosus*

"fastidieux", *gloriosus* "glorieux" (esp. glorioso, it. glorioso), *imperiosus* "impérieux", *laboriosus* "laborieux" (esp. laborioso, it. laborioso), *meti/uculosus* "méticuleux", *obliuiosus* "oublieux" (it. oblioso), *obsequiosus* "obséquieux", *odiosus* "odieux", *pretiosus* "précieux", *religiosus* "religieux" (esp. religioso, it. religioso), *sumptuosus* "sompptueux", *superstitiosus* "superstitieux" (esp. supersticioso, it. superstizioso), *tumultuosus* "tumultueux", *uinosus* "vineux", *uitiosus* "vicieux". Ces lexèmes hérités ont suivi une évolution phonétique régulière, bien que parfois leur signifié se soit modifié comme pour *famosus*, *meti/uculosus* ou *uitiosus*. Il s'agit surtout des adjectifs du vocabulaire général dénotant des traits de caractère ou une disposition comportementale. Parmi eux, de nombreux lexèmes sont connus de Plaute aux langues romanes contemporaines. On observe d'ailleurs que ce sont généralement les mêmes lexèmes qui sont passés dans les diverses langues romanes, comme si la sélection s'était faite avant la différenciation de chaque langue ou comme si pendant longtemps les lettrés de la Romania avaient eu les mêmes lectures.

Ces adjectifs connaissent, surtout lorsqu'ils expriment une disposition comportementale, des degrés de comparaison et peuvent servir de base pour former des adverbes français en -eusement répondant aux adverbes latins en -e (copieusement sur copieux comme *copiose* sur *copiosus* etc.).

D'autres lexèmes, souvent techniques, définis par O. Bloch et W. Von Wartburg²⁰ comme des emprunts au latin, constituent un autre type de formations « étymologiques », celles que des lettrés bilingues firent entrer du latin en français du onzième au dix-huitième siècle. Les lettrés possédant aussi bien le latin que le français en France, il est à peu près aussi difficile de distinguer en l'occurrence emprunts et créations que s'agissant de termes latino-grecs comme les adjectifs en -inus [19],²¹ dont on ne peut dire s'ils ont été créés dans cette langue ou empruntés au grec, étant donné que l'une et l'autre langues avaient hérité des mêmes procédés dérivationnels et que les Romains lettrés étaient bilingues. La situation de diglossie latin/grec s'est en effet reproduite, *mutatis mutandis*, pour le français face au latin et, là aussi, l'indigence de notre documentation ne facilite pas la tâche du linguiste. Ainsi quand Montaigne utilise, le premier semble-t-il, en français l'adjectif judicieux, il est possible qu'il s'agisse non d'une création, mais d'une réminiscence d'un adjectif *iudiciosus dérivé de *iudicium* « discernement », non-attesté, mais qui fait bien partie de ce que D. Corbin et ses disciples dénomment le réel lexical, du latin en l'occurrence.

3.2.2. Créations françaises

Des adjectifs de la même catégorie ont été créés, au fil des siècles, en français selon un schéma hérité du latin. On trouve ainsi pour dénoter des traits de caractère, des adjectifs fréquents et d'autres rares ou encore des régionalismes :

²⁰ BLOCH O., VON WARTURG W., *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris P.U.F., 1964 (4^e Edition).

²¹ Cf sur ce point KIRCHER-DURAND Chantal 1974a « Le couple lat. *faginus*, gr. φάγινος et le problème des emprunts du latin au grec », Actes de la session linguistique de Saint Flour, et KIRCHER-DURAND C., « Peut-on emprunter une catégorie dérivationnelle? », Document n° 2 des publications du LAMA, Nice, 1974, p. 112-199.

acrimonieux, affreux, amoureux, argenteux, astucieux, audacieux, aumônieux, avaricieux, aventureux, régionalismes comme amiteux « aimable » qu'utilise par exemple Georges Sand dans *La petite Fadette*.

C'est la situation illustrée également pour la langue médicale, où les termes hérités sont plus rares que les créations plus récentes : alimentaireux, angineux, anticancéreux, antituberculeux, artérioscléreux, athéromateux, anhéleux (E) pour les mots commençant par A.

Il en est de même en géologie. Il convient de remarquer que le maintien de ces catégories dérivationnelles héritées s'est souvent accompagné d'une réappropriation visible dans la réfection d'un adjectif par un adjectif synonyme en conservant le suffixe, mais en remplaçant la base devenue immotivée par celle qui était en usage dans la langue contemporaine, base qui pouvait être d'origine germanique ou celtique. Parmi de multiples exemples, on signalera, en géologie, les dérivés de noms de la boue comme boueux, bourbeux, fangeux, glaiseux qui évoquent le latin *lutosus* ou ceux de noms de petites pierres comme caillouteux, graveleux qui évoquent *calculosus* et les dérivés de noms de buissons comme broussailleux ou buissonneux qui rappellent, pour le sens, *dumosus*, *frondosus*, *nemosus*.

Sur des bases abstraites, on rencontre une situation comparable avec dangereux, face à *periculosus*, désastreux face à *calamitosus*, haineux et hargneux face à *odiosus* ou encore honteux face à *ignominiosus* et aux autres adjectifs en -osus qui relèvent du vocabulaire de la honte et du déshonneur.

On signalera aussi l'existence de termes considérés comme des néologismes, mais qui ont des correspondants latins. Ainsi Alphonse Daudet utilise en 1890 algueux qu'il applique par exemple à la tarasque. Or *algosus* se trouve chez Pline.

Conclusion

On constate donc que le système des adjectifs en -eux du vocabulaire général dénotant des traits de caractère hérité des formations latines en -osus est encore vivant aujourd'hui en français. Mais ce suffixe n'est vraiment productif que dans des langues spécialisées : médecine et chimie surtout, mais aussi, dans une moindre mesure, sciences de la vie et de la terre. Le suffixe -eux du français a perdu dans la plupart des cas le sème spécifique du suffixe latin -osus qui était un sème d'abondance ou d'intensité et fonctionne comme un simple suffixe formateur d'adjectifs de relation. Sa seule spécificité est d'être tout particulièrement lié à des micro-systèmes lexicaux bien définis, au sein de langues techniques correspondant aux sciences les plus prisées dans la société contemporaine. C'est ainsi la continuité dans le changement qui caractérise, dans cet ensemble lexical, l'évolution du latin vers une langue romane comme le français, où se côtoient aujourd'hui des mots hérités ou empruntés et des mots créés selon un schéma dérivationnel hérité dans lequel les M.S.L. sont un paramètre important, mais adapté au prix de multiples suppressions et inflexions.

Il est difficile de préciser « l'histoire des mots » pour reprendre le sous-titre de dictionnaires étymologiques comme celui d'A. Ernout pour la langue latine. Pour bien des termes en effet, on peut se demander s'ils sont des néologismes, des réminiscences ou des emprunts tardifs au latin faits par des écrivains dont le latin (ou le français) était pour ainsi dire la langue seconde.

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE E., *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1948.
- BLOCH O., VON WARTURG W., *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris P.U.F., 1964 (4^e Edition).
- CORBIN D., *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, Tübingen, Max Niemayer Verlag, 1987.
- DUBOIS J., *Etude sur la dérivation suffixale en français moderne et contemporain*, Paris, Larousse, 1962.
- KALTZ B., *Regards croisés sur les mots non simples*, Paris, ENS Editions, 2008.
- KIRCHER C., *Grammaire Fondamentale du Latin* tome IX : "Création lexicale : la formation des noms par dérivation suffixale", textes rassemblés et édités par Chantal Kircher-Durand, Louvain-Paris-Dudley (MA), Peeters, 2002.
- KIRCHER-DURAND C., « Le couple lat. *fāginus*, gr. φήγινος et le problème des emprunts du latin au grec », Actes de la session linguistique de Saint Flour, 1974.
- KIRCHER-DURAND C., « Peut-on emprunter une catégorie dérivationnelle? », Document n° 2 des publications du LAMA, Nice, 1974, p. 112-199.
- KIRCHER-DURAND C., « Hapax et lexicologie : l'exemple des adjectifs latins en -eus », *Travaux du Cercle linguistique de Nice* n° 16, Nice, 1994, p. 141-155.
- KNOX P. E., « Adjectives in -osus and Latin Poetic Diction », *Glotta* LXIV, 1986, p. 90-101.
- STATI S., *La sémantique des adjectifs en langues romanes*, Paris, 1979.

LA METAPHORE DANS LES PROCESSUS DE NEOLOGIE TERMINOLOGIQUE EN PORTUGAIS

ISABELLE OLIVEIRA¹

ABSTRACT. The metaphor is an important neological resource but operated in different ways. We already hold that neological metaphor is not a wrong product of human caprice, but it's an indispensable instrument for cognition and denomination. In this paper, we will only recall a few lines of neological approach illustrating the use of neologisms.

Keywords: *Terminological metaphor, neologism, scientific innovation.*

INTRODUCTION

Pourquoi et comment créer des termes nouveaux ?

Lorsque le spécialiste est confronté à une nouvelle réalité scientifique, il va machinalement rechercher dans les archives de sa culture les archétypes référentiels qui lui permettront de décrypter cette nouvelle réalité scientifique. De plus, quand il s'agit de baptiser des réalités ou des concepts nouveaux, le scientifique a la possibilité de donner un nouveau sens à des mots déjà existants dans la langue. En arrangeant différemment les choses de son ordre originel, le créateur fait apparaître une nouvelle entité, ce qui nous conduit à dire que la métaphore offre toujours une solution et que par elle rien n'est indicible. Elle assure dans ce cadre une fonction puissante de dénomination.

Thoiron concède à la métaphore un apport majeur dans l'acte de dénomination :

La métaphore est un procédé important de dénomination dans le monde des sciences et des techniques. C'est un processus de création de mots simple qui part d'un mot existant et qui lui attribue un nouveau sens sur la base d'une ressemblance. (THOIRON 1994 : 766)

Il est intéressant de noter que la métaphore néonymique joue un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture scientifique et une de ses principales fonctions consiste à combler certaines lacunes de dénomination, à appréhender une nouvelle perception de la réalité, mais également à la structurer. Cette figure représente les idées que le spécialiste a à l'esprit et permet de dire l'ineffable. Une fois intégrée, *la métaphore néonymique* perdra de sa nouveauté pour aller se ranger dans les bases d'expériences et de connaissances de la mémoire collective et deviendra un outil exploitable pour de nouvelles appropriations.

¹ Maître de conférences à l'Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle. Laboratoire sur le Langage, le Cerveau et la Cognition (L2C2) – CNRS, équipe «Modèles Mathématiques et Informatiques pour le langage».

I. Processus de créativité et d'innovation

1. La néologie dans le domaine de la cardiologie

Rey dans sa présentation du *Dictionnaire historique de la langue française* explique que :

Le langage d'aujourd'hui qui est le nôtre et celui même de l'actualité, de la modernité, porte en lui mille ans de vie active. Ces mots qui donnent forme à nos sentiments, à nos pensées sont en nous et autour de nous, dans la communauté sociale [...] Le français survivra, aussi riche, aussi lucide, aussi sensible qu'aux âges classiques, à condition de ne pas s'oublier lui-même, de se ressourcer sans répit. (REY 2004:7)

C'est à quoi la langue de spécialité doit s'employer car elle ne fait pas exception à la règle. La seule différence réside dans le fait, que les néologismes doivent être rapidement adoptés par la communauté scientifique et pérennisés. En effet, la dénomination métaphorique est d'abord un fait de discours qui peut se pérenniser en langue. La pérennisation dépend d'une certaine condition : du degré d'utilité scientifique que les spécialistes attribueront à la dénomination qui ne doit être ni trop particulière ni trop individuelle. Il faut aussi que les membres de la communauté scientifique considèrent les nouvelles dénominations comme transcendant la pensée du premier auteur.

À présent, nous allons aborder la question de la création lexicale qui relève de procédés variés mais que nous allons regrouper en deux catégories : la néologie morphologique et la néologie sémantique qui demeure la mieux lotie dans notre travail de recherche puisqu'elle innove sur le sens. Nous commencerons par résumer la distinction entre néologie de forme et néologie de sens. En ce qui concerne la néologie morphologique, nous pouvons noter au passage que la création de mots de toute pièce est une perle rare. On obtient surtout de nouveaux mots par dérivation, par troncation, par composition, par siglaison, par agglutination. Et cet engouement pour la néologie ne doit pas occulter les cas d'emprunts. Nous verrons que le spécialiste se sert surtout de la formation morpho-sémantique (emprunt, calque) pour créer des dénominations dans le domaine de la cardiologie. Dans le cadre de la néologie sémantique c'est la métaphore qui se place aux premières loges : il s'agit d'un procédé produisant des néologismes de sens (sur la base de mots déjà existants sans que leur morphologie ne change). Lorsque l'on découvre une nouvelle ressemblance, on pense créativement. On reconnaîtra ici volontiers le rôle de la métaphore comme importante source d'enrichissement lexical.

2. Les procédés de néologie de forme dans le domaine de la cardiologie

Nous allons présenter les différents modes de dérivation (préfixation, suffixation, dérivation inverse, dérivation impropre et formation parasynthétique). Nous pouvons illustrer les procédés néologiques les plus fréquents parmi les métaphores terminologiques que nous avons relevées en cardiologie :

LA DÉRIVATION

- La préfixation ⇒ préfixe + radical = mot dérivé

Exemples en français :

- [homo] + greffe ⇒ homogreffe valvulaire.
- [trans] + mural ⇒ infarctus du myocarde non transmural

Exemples en portugais :

- [homo] + enxerto ⇒ homoenxerto valvular.
- [trans] + mural ⇒ enfarte do miocárdio não transmural

- La suffixation ⇒ radical + suffixe = mot dérivé

Dans la plupart des cas, nos termes métaphoriques reçoivent une dénomination souvent construite à partir de la suffixation, phénomène identique à la fois en français et en portugais.

Exemples en français :

Auricul(e) + [aire] ⇒ auriculaire	cord(e) + [age] ⇒ cordage
fibre(e) + euse ⇒ fibreuse	coussin + [et] ⇒ coussinet
greff(e) + [on] ⇒ greffon	fosse + [ette] ⇒ fossette
oreill(e) + [ette] ⇒ oreillette	planch(e) + [er] ⇒ plancher
pont + [age] ⇒ pontage	tampon + [ade] ⇒ tamponnade
Vagabond + [age] ⇒ vagabondage	aorte + [ique] ⇒ aortique
mitre + [al] ⇒ mitral	

Exemples en portugais :

de folha + [eto] ⇒ folheto	de rectângulo + [ar] ⇒ sopro rectangular
de cruz + [ado] ⇒ coração cruzado	de pont(e) + [agem] ⇒ pontagem aorto-coronária
de fossa + [eta] ⇒ fosseta infundibular	de caverna + [oso] ⇒ angioma cavernoso
de mitra + [al] ⇒ anel mitral	de máquina + [aria] ⇒ ruído de maquinaria

- La composition érudite

Nous remarquons dans notre analyse que la composition savante représente un procédé typique propice à la création de métaphores, notamment sous la forme de la juxtaposition : tous nos composés savants comportent un premier élément métaphorique issu de la langue générale qui est le terme pivot (terme de base) suivi d'un second élément qui vient le compléter (son descripteur) et qui se construit à partir d'un formant gréco-latin.

Exemples pour la langue française :

- « coussinet [endo] cardiaque » ⇒ du grec 'à l'intérieur, interne'
- « crête [supra]ventriculaire » ⇒ du latin 'au dehors'
- « noeud [sino] auriculaire » ⇒ du grec 'qui endommage, nuit à'
- « souffle [holo] diastolique » ⇒ du grec 'entier, entièrement, compact'
- « souffle [meso] cardiaque » ⇒ du grec 'moyen, intermédiaire'
- « souffle [tele] diastolique » ⇒ du grec 'loin, à distance'
- « souffle [proto] diastolique » ⇒ du grec 'qui se situe juste au commencement de – ou est immédiatement antérieur à'

Exemples pour la langue portugaise :

- « *bordalete [endo] cárdico* » ⇒ formante grego 'dentro'
- « *ruído [hidro] aéreo* » ⇒ formante grego 'água'
- « *septo [inter] ventricular* » ⇒ formante latino 'entre'
- « *crista [supra] ventricular* » ⇒ formante latino 'acima'
- « *sopro [extra] cardíaco* » ⇒ formante latino 'fora'
- « *sopro [holo] diastólico* » ⇒ formante grego 'todo'
- « *sopro [mero] sistólico* » ⇒ formante latino merus 'puro'
- « *sopro [pré] sistólico* » ⇒ formante latino prae 'antes'
- « *sopro [meso] cardíaco* » ⇒ formante grego 'médio'
- « *sopro [tele] diastólico* » ⇒ formante grego 'longe'

▪ Mot-valise

Le mot-valise résulte de la jonction de deux éléments tronqués qui conserve leur physionomie lexicale. On peut identifier cette opération à une soudure morphologique sans mélange sémique. On obtient ainsi un terme morphologiquement et sémantiquement complexe. Nous observons dans notre analyse un seul exemple concret d'emboîtement lexical qui relève de la langue portugaise : *horizocardia*.

▪ La siglaison

Il s'agit de la réduction ou abréviation d'unités terminologiques complexes aux syllabes initiales de leurs composants. Selon la prononciation on distingue sigle et acronyme. Contrairement à l'acronyme, la prononciation d'un sigle se fait individuellement soit lettre par lettre. Nous relevons dans notre base de données les sigles suivants :

- « A.I.G. » (arc inférieur gauche)
- « A.M.D. » (arc moyen droit)
- « A.S.D. » (arc supérieur droit)
- « H.V.D. » (hypertrophie ventriculaire droite)

Pour finir, rappelons que ces sigles sont bien ancrés dans les mœurs et qu'ils postulent au titre de synonyme.

2.1. Néologie d'emprunt

Cette catégorie regroupe l'emprunt externe aux langues étrangères. Ce n'est pas un procédé nouveau et de tout temps les langues ont toujours enrichi leur lexique par des emprunts à des langues culturellement et économiquement influentes. Guilbert définit l'emprunt comme :

L'introduction à l'intérieur d'un système donné de segments linguistiques d'une structure phonologique, syntaxique et sémantique conformes à un autre système.
(GUILBERT 1975 :29)

Nous rappelons que la première occurrence de l'emprunt dans le système linguistique représente le xénisme. A ce stade, le terme étranger n'est absolument pas intégré, il est uniquement utilisé sporadiquement, en tant que terme étranger, en référence à un concept propre à la langue étrangère. Le pérégrinisme constitue, quant à lui, la première phase d'établissement de l'emprunt. Le terme étranger commence à être repris par la communauté scientifique mais son origine étrangère continue à être perçue. On peut dire que l'emprunt est assimilé et intégré dans la langue d'accueil quand il cesse d'être perçu comme un élément étranger. Notre étude a seulement trait à des emprunts dont l'emploi est étendu de façon métaphorique, mais dès lors sa visibilité est minimale voire inexistante.

Nous savons qu'aujourd'hui c'est l'anglais qui domine, mais nous remarquons que dans le domaine de la cardiologie les anglicismes ne sont pas très fréquents dans les deux langues analysées sauf pour le cas du sous-domaine d'application des techniques thérapeutiques.

Nous pouvons à l'aide du schéma suivant expliquer en quoi consiste l'emprunt en cardiologie :

Nous ne nous intéresserons pour l'instant qu'à l'emprunt externe que nous entendons comme l'importation d'éléments morphologiquement simples ou complexes d'une langue qui s'intègre au système linguistique d'une autre langue. Ces éléments seront alors adoptés par la langue emprunteuse. En ce qui nous concerne, nous notons que la langue française va emprunter à l'anglais alors que la langue portugaise ira boire à la source du français et de l'anglais.

▪ Emprunt à l'anglais

En cardiologie, nous avons remarqué que les emprunts du français à l'anglais sont plutôt rares. En effet, nous vérifions très peu d'anglicismes véritablement ancrés sauf pour le cas du sous-domaine d'application des techniques thérapeutiques qui fait exception à la règle. Les seuls anglicismes relevés que nous avons traités sont « *bulge* », « *flutter* », « *shunt* » puis « *dip-plateau* ». Toutefois, si l'on s'intéresse au champ des synonymes on note également l'apparition d'emprunt externe comme « *wandering-pacemaker* ».

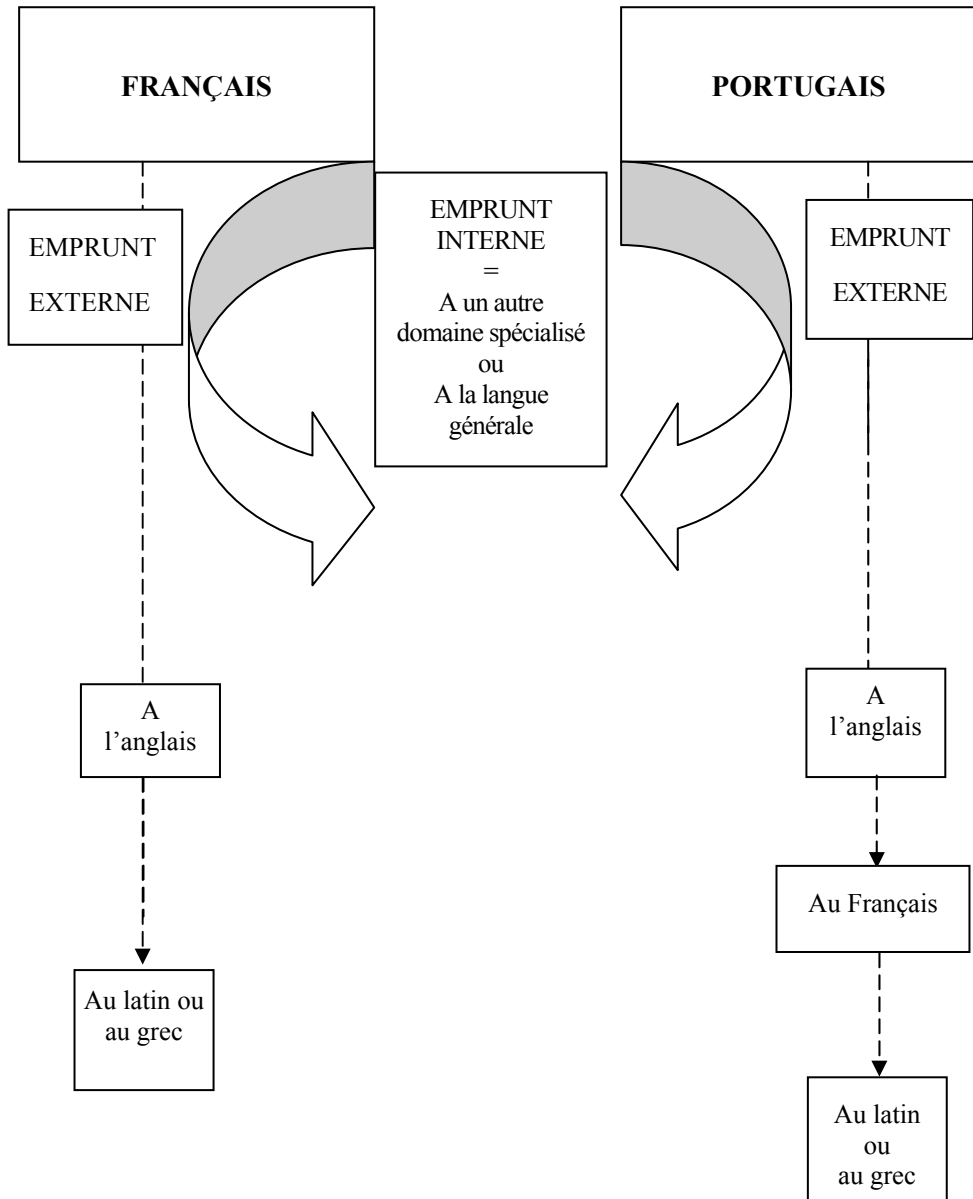


Figure 1: Emprunt externe et emprunt interne en cardiologie

Les emprunts du portugais à l'anglais sont également rares. Le seul anglicisme relevé que nous avons traité est « wandering pacemaker ». Nous pouvons conclure que les emprunts à l'anglais dans le domaine de spécialisation de la cardiologie ne sont pas très nombreux contrairement à d'autres domaines. Les seuls emprunts à l'anglais retenus reflètent des innovations technologiques dans le domaine de la cardiologie.

▪ Emprunt au grec ou au latin

Ici la néologie scientifique fait appel à un élément métaphorique suivi d'une création morphologique à partir de racines grecques ou latines. Nous rappelons brièvement que les dictionnaires de médecine des XVIème et XVIIème siècles sont rédigés en latin, mais Ambroise Paré, au XVIème siècle fait exception à la règle avec ses œuvres écrites en français contenant un grand nombre de termes grecs. Cependant, ses œuvres conservent encore des termes reproduits sous la forme purement latine. Ce n'est véritablement qu'au XIXème siècle que les physiciens, les chimistes et les philosophes empruntent directement au grec les termes qui leur sont nécessaires pour dénommer leurs nouvelles découvertes. La richesse de la langue grecque, ses qualités de précision et de clarté, son haut potentiel dans la composition et dérivation des termes, incitent les savants à s'en servir très souvent.

Dans le champ des équivalents de notre base de données, nous remarquons que l'anglais a préservé beaucoup de termes en latin tels que : « *bulbus arteriosus* », « *ductus arteriosus* », « *cor taurinum* », « *conus arteriosus* », « *chordae tendinae* », « *crista terminalis* », « *Haller diverticulum* », « *infundibular fovea* », « *lamina parietalis pericardii* », « *bulboventricular sulcus* », « *coronary sulcus* ». Signalons que la langue anglaise a particulièrement puisé abondamment dans le latin classique à partir du XVIe siècle, une coutume qu'elle avait prise du français, et qu'elle a perpétué jusqu'à aujourd'hui.

Par ailleurs, nous n'avons relevé que le terme vedette « *conus* » pour la langue française et portugaise. Dans le champ des synonymes nous observons les latinismes « *cor bovinum* », « *truncus arteriosus* » et « *ostium secundum* ».

▪ Emprunt au français

Nous avons relevé un emprunt du portugais au français « torsade de pointes ». A côté de ces emprunts externes, on découvre toute une série de calques auxquels nous allons nous intéresser dès à présent.

2.2. Prégnance du calque en cardiologie

Le calque est un des procédés les plus fréquemment convoqués dans notre analyse. Nous débuterons alors par une définition de calque donnée par Rey-Debove qui délimite ainsi le terrain :

Le calque est la traduction littérale d'un mot composé, de telle sorte que le français, non seulement désigne la même chose, mais conserve le même sens. Ainsi quand nous disons lune de miel pour honey moon, nous désignons bien, comme les anglais, les premiers temps de mariage, mais de plus, nous signifions la même image conservée d'une langue à l'autre. (REY-DEBOVE 1998 :171)

Cette citation nous permet de rappeler que le calque est un type d'emprunt particulier qui renvoie à un procédé de traduction. Vinay et Darbelnet expriment également que le calque non seulement est traduction mais surtout un second procédé technique de traduction dans lequel disent-ils « on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les différents éléments qui le composent ». (VINAY et DARBELNET 1978 :72) Nous entendons que le calque est l'introduction d'un mot nouveau dans une langue par traduction. Nos calques ont été ainsi obtenus par :

- traduction littérale
- traduction partielle

Après consultation de notre base de données, nous avons constaté que le panorama est étonnamment le même comme s'il s'agissait de langues jumelles. Nous ne croyons pas exagérer en affirmant que pour le portugais le sous-domaine de l'anatomie est à cet égard remarquable : on a parfois l'impression de n'y voir que des calques. Une chose peut être immédiatement déduite de ce rapprochement bilingue de nos calques, à savoir que le portugais dépend ici étroitement de la langue française. Comment expliquer alors ce phénomène? Il nous semble que les causes du nombre important de calques qui aujourd'hui circulent en portugais, de même que leur enracinement immédiat et parfois leur internationalisation presque instantanée, sont bien évidentes, et ne sont pas seulement linguistiques mais surtout pragmatiques. En effet, on s'achemine à pas feutrés vers une communauté terminologique internationale. Nous admettons sans grande peine que nous vivons dans une culture occidentale qui bannit peu à peu les compartiments étanches et crée des espaces communs. Il suffit de regarder nos calques qui témoignent d'un degré élevé de perméabilité entre ces deux langues. Nous en déduisons alors que nous convergions vers une communauté occidentale d'idées est, de plus, renforcée par l'apogée des communications internationales, par l'étude des langues étrangères et par les traductions qui les entourent. D'autre part, la présence de tous ces calques s'explique aussi par le fait que l'on ait enseigné au Portugal jusqu'aux années 60 la discipline de l'anatomie en partant essentiellement d'ouvrages français comme *Anatomie Humaine* de Rouvière et *Traité d'anatomie* de Testut et Latarget (1920). Aujourd'hui, les étudiants enrichissent leurs connaissances en consultant des auteurs anglais comme : Gray's, Cunningham et Ranbon and Clark.

- Calques morphosyntaxiques

(Sans adaptation ou avec adaptation minimale)

Nous appelons calques morphosyntaxiques des formations comportant un ou plusieurs éléments, dont la combinaison s'explique par l'influence d'une construction équivalente en portugais. On a relevé en anatomie 35 formes empruntées par le portugais au français qui ne subissent pratiquement aucune modification formelle et 8 cas pour la sémiologie. On a remarqué en anatomie surtout des syntagmes nominaux N+Adj ou N+Compl.prépositionnel.

Nous pouvons prendre comme exemples :

«anneau mitral» / « <i>anel mitral</i> »	«cône artériel» / « <i>cone arterial</i> »
«arc aortique» / « <i>arco da aorta</i> »	«tissu nodal» / « <i>tecido nodal</i> »
«trabécule charnue» / « <i>trabécula carnuda</i> »	«crosse aortique» / « <i>crossa da aorta</i> »
«tuniques du coeur» / « <i>tínicas do coração</i> »	

Nous pouvons dire que nombreux sont les cas où le portugais utilise exactement la même métaphore anatomique que le français. Parfois, on remarque seulement que l'emploi de la métaphore s'accompagne d'une précision supplémentaire.

2.3. *Néologie sémantique*

Nous devons rappeler que la métaphore est un des processus essentiels de la créativité et de l'évolution des langues. Cette figure abrite un procédé exceptionnel d'économie linguistique très efficace puisqu'elle procède en se fondant sur un principe de reconduction analogique du sens. La créativité dans un contexte métaphorique ne résulte pas de la nouveauté mais de la possibilité de récupérer un savoir antérieur utile à l'avenir. Dans ce contexte, les constructions nouvelles sont contraintes par le savoir existant et la nouveauté n'est ici que création d'une relation nouvelle à partir de signes déjà existants. Là encore on remarque que langue générale et langue de spécialité sont en constante osmose puisque de nombreux mots de la langue générale prêtent leur concours aux langues de spécialité. En effet, s'il fallait à chaque fois créer un nouveau terme pour chaque nouvelle expérience scientifique, le langage deviendrait très rapidement alambiqué ; c'est pourquoi les nouvelles structures conceptuelles sont la plupart du temps décrites par injection métaphorique. Par exemple, le terme « bourgeon » issu du domaine de provenance de la botanique, désigne en cardiologie « un élément au nombre de six développé aux dépens de la paroi du canal atrio-ventriculaire commun embryonnaire ». (DICTIONNAIRE DES MALADIES CARDIOVASCULAIRES 1975 : 54).

Dans le cas de la métaphore terminologique, le spécialiste l'emploie sans être conscient de son processus de création et de sa capacité à être une source puissante de renouvellement du lexique. Sans la possibilité ouverte par la métaphore, la langue n'aurait pas assez de ressources pour répondre à tous les besoins de communication. En effet, la métaphore enrichit la langue par la multiplication de l'usage d'un même mot et exerce sans le moindre doute une influence créatrice sur l'activité scientifique. Nous entrons dans son aspect créatif, dans sa manière de produire de nouvelles idées, de nouveaux concepts. La métaphore est réellement créatrice de signification, contrairement aux idées reçues des théories classiques qui la décrivent comme mettant en valeur uniquement des ressemblances existant objectivement dans le monde réel.

Dans notre propos nous devons préciser que par néologie sémantique nous entendons « emprunt interne ». Nous retiendrons également que la terminologie de la cardiologie est truffée de métaphores dont les constituants proviennent de la langue générale. De plus, nous pensons que ces termes métaphoriques construits sur la base d'éléments de la langue générale auront donc l'avantage d'être plus transparents et plus concrets qu'un terme savant qui semblera beaucoup plus ésotérique au profane. A notre sens, les emprunts internes ont lieu soit d'un domaine spécialisé à un autre avec le cas des termes nomades qui circulent régulièrement entre les différents domaines scientifiques, soit de la langue générale à la langue de spécialité, où les termes sont puisés dans la langue générale parmi les mots les plus adéquats à exprimer le contenu intellectuel. Nous retrouvons alors le processus de terminologisation où un mot de la langue générale se voit assigner une autre signification.

Nous remarquons une large présence d'emprunts internes dans notre base de données puisque le spécialiste s'empare très souvent du sens d'un mot appartenant à un domaine de provenance particulier pour l'étendre à un objet nouveau et sous l'influence de l'habitude se crée alors un nouveau sens propre. Par exemple, le spécialiste va attribuer une nouvelle signification à un signifiant déjà existant en langue générale :

- « bruit de galop » issu du domaine de provenance « allure » et qui signifie « la plus rapide des allures naturelles du cheval et d'autres équidés ». (LE PETIT ROBERT 2002 : 1155)

- « bruit de galop » issu du domaine d'application de la cardiologie qui signifie cette fois « battement supplémentaire et anormal du cœur perçu à l'auscultation ». (DELAMARE 1975 :105)

Nous ne pouvons que considérer l'emprunt interdomanial comme légitime car souvent il permet de désigner une expérience autrement indicible et littéralement sans dénomination ce qui est le cas pour le terme « bruit de galop ». Nous pouvons dire que ce sera à la suite de cet emprunt que certaines expériences particulièrement nouvelles pourront alors s'exprimer. D'autre part, nous avons également remarqué la présence de termes nomades où nous notons que la cardiologie ne fait pas exception à la règle, mais nous devons tout de même signaler que peu de termes sont empruntés à d'autres disciplines spécialisées lors de la dénomination d'un concept nouveau. Nous n'avons relevé qu'un seul cas de terme nomade : l'adjectif « verruqueuse ». Cette circulation du concept entre les différents domaines spécialisés lui permet de devenir un véritable instrument d'innovation et de création scientifique.

Nous notons également la présence d'une création onomatopéique dans la langue portugaise « *knock pericárdico* ». Rappelons que l'onomatopée consiste en une formation créée pour évoquer un bruit produit par l'objet, l'être ou l'action qu'il désigne et même dans les cas des onomatopées les langues font entendre leur différence (cf. le français « cui-cui » et l'allemand « pip-pip »).

BIBLIOGRAPHIE

- ALVES I., *Neologismo, Criação lexical*, 3 ed. São Paulo : Ática, 2007, 93 p.
- CELLARD J., « Les mots nouveau-nés », Universalia, 1980.
- DELAMARE J. et al., *Dictionnaire des Maladies Cardiovasculaires*, Paris, Editions Laboratoires Sandoz S.A.R.L., 1975, 243 p.
- GUILBERT L., *La Créativité lexicale*, Paris, Editions Larousse, 1975, 285 p.
- OLIVEIRA I., *Nature et fonctions de la métaphore e science. L'exemple de la cardiologie*, Edition Harmattan, Paris, 2009, p. 220.
- PRUVOST J. & SABLAYROLLES J-F., *Les Néologismes, Que sais-je ?*, Paris, 2003, 127 p.
- REY-DEBOVE J., *La linguistique du signe. Une approche sémiotique du langage*, Paris, Editions Armand Colin, 1998, 289 p.
- THOIRON Ph., « La terminologie multilingue, une aide à la maîtrise des concepts », in *Hommage à Bernard Quemada ; Termes et Textes, Meta*, numéro spécial, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, XXXIX, 4, pp. 765-773.

LA SCOMPARSA DELLA FLESSIONE: IL GERUNDIO E IL PARTICIPIO PRESENTE

GIANCARLO GERLINI¹

ABSTRACT. The evolution of the French and Italian present participle and gerund can be ascribed to the disappearance of verbal and nominal endings which characterizes romance languages in general. In Italian both the noun and the verb are concerned while in French only the verb is affected.

Keywords: *Italian, French, Present participle, gerund, inflections*

Nel corso di grammatica italiana, siamo in Francia, di fronte a studenti che chiedono solo elenchi di regole da applicare meccanicamente cerco di introdurre in modo più o meno dissimulato un punto di vista meno tradizionale, in particolare quando ciò permette di mettere in relazione fatti apparentemente disparati e quindi di facilitarne la comprensione e l'apprendimento.

In questa prospettiva, quando tratto in modo contrastivo del gerundio e del participio presente in italiano e in francese, mi diventa utile ricordare il ruolo sempre più marginale che la flessione nominale e quella verbale hanno avuto passando dal latino alle lingue romanze.

In realtà è possibile ricondurre a questa progressiva perdita di importanza della desinenza, da una parte, il gioco di scarti che si riscontrano confrontando la lingua parlata, dove si producono le innovazioni, e quella scritta, più conservatrice; d'altra parte, le differenze esistenti fra le lingue italiana e francese, le quali rappresentano due stadi di questa trasformazione.

Dato che una certa confusione regna tanto nelle opere di consultazione generale quanto nella letteratura specializzata, per lo meno in quelle francesi, è forse utile cominciare col vedere cosa si dovrà intendere qui, quando si parla di gerundio o di participio presente.

Se, continuando bene o male i modelli latini, queste due forme verbali hanno conservato due morfologie distinte nella maggior parte delle lingue romanze, esse sono divenute in gran parte omonime in francese dove sono tradizionalmente sussunte sotto la denominazione di forme in *-ant*.

Per poter trattare del gerundio e del participio presente francesi, occorre cominciare col distinguere fra i valori aggettivali e quelli verbali di quest'ultimo. In un caso, almeno nel francese di oggi, il participio accorda in genere e in numero

¹ Maître de Conférences à l'Université Charles De Gaulle – Lille 3. E-mail : gerlini.g@voila.fr

con il nome, nell'altro, resta invariabile. Ad esempio: *au thème de l'automate et des poupées parlantes* [al tema dell'automa e delle bambole che parlano (parlanti)] e *des gens parlant la même langue* [della gente che parla (parlanti) la stessa lingua].²

Riguardo alle differenze che intercorrono fra il participio presente e il gerundio, si ricorderà invece come il primo determini un nome così come farebbe una relativa, con la quale può del resto sempre commutare. Ad esempio, in *Elle rencontre sa copine allant au cinéma (...)* [Incontra la sua amica che va al cinema (...)] è la copine [l'amica] che va al cinema. In realtà, questo esempio presenta un interesse supplementare perché il suo stesso autore ha giudicato opportuno precisare (fra parentesi) già in francese (*au moment où sa copine va au cinéma*) [(nel momento in cui la sua amica sta andando al cinema)]; il che ci assicura delle difficoltà che può rappresentare la traduzione di una forma verbale in *-ant* per uno studente francofono.

Col valore di gerundio il verbo in *-ant* corrisponde invece a una subordinata circostanziale, la quale precisa appunto l'azione espressa dalla principale. Così, in *j'ai rencontré une copine en allant à l'école et on a papoté pendant une heure* [ho incontrato un'amica andando a scuola e si è chiacchierato per un'ora], la subordinata implicita *en allant à l'école* [andando a scuola] indica in quale circostanza *j'ai rencontré une copine* [ho incontrato un'amica].

A titolo di curiosità, si può ricordare come parte delle difficoltà di cui si dovrà rendere conto risalga alla seconda metà del XVII secolo, più precisamente al 1679, quando, riprendendo fra altre le considerazioni dei grammatici di Port-Royal, l'*Académie française*, decise di fare accordare unicamente i participi presenti a valore di aggettivo, lasciando invariabili le loro utilizzazioni verbali. Con questa decisione si riuscì a creare il problema dell'accordo del participio aggettivale e, allo stesso tempo, a sopprimere il solo criterio morfologico che distinguesse ancora il participio dal gerundio, il quale era da sempre invariabile. Tale processo di assimilazione proseguirà fino a che, dopo essere stato dichiarato "una sorta di participio indeclinabile", il gerundio finirà per diventare una nozione "abusiva".³ E ancora oggi, benché si riconoscano il valore e il nome di gerundio alla forma verbale in *-ant* preceduta dalla preposizione *en*, non è irragionevole pensare che la sua descrizione risenta di tali presupposti.

Ricordato questo, e tornando alle diverse funzioni del participio e del gerundio, si deve ammettere che esistono casi in cui la forma in *-ant* potrebbe commutare tanto con una relativa, ed essere interpretato come participio presente, quanto con una circostanziale esplicita, se giudicato essere un gerundio, senza un vero e proprio cambiamento di significato.

In una frase quale *il avait accordé un penalty litigieux en faveur de Liverpool face à l'Atletico Madrid en Ligue des champions, permettant aux Reds d'égaliser (1-1)* [aveva concesso un calcio di rigore incerto al Liverpool contro all'Atletico Madrid "permettant" ai Reds di pareggiare 1 a 1)], la forma verbale può essere riferita tanto

² Gli esempi sono tratti dal Web.

³ La prima definizione "Terme de Grammaire. En notre langue c'est une espèce de participe indéclinable, où l'on joint souvent la préposition, *En*. Par exemple. *En allant. en faisant. il alloit courant*" sarà sostituita con "Il se dit abusivement, dans notre langue, du participe actif, précédé de la préposition *en*, exprimée ou sous-entendue. *En allant. En faisant. Il allait courant*".

all'operazione di *avoir accordé* quanto al sostantivo *penalty*. Che poi ciò avvenga anche grazie alla posizione di *permettant* rispetto ai due possibili supporti, non cambia nulla. Comunque sia, nel primo caso, in italiano, si dovrebbe tradurre con [*aveva concesso un calcio di rigore*] *permettendo così ai Reds di pareggiare*, nel secondo, con [*un calcio di rigore*] *il quale ha permesso ai Reds di pareggiare*.

Tuttavia, qui, questo fatto per cui una stessa circostanza riferita all'operazione di cui si tratta nella proposizione principale può essere resa indifferentemente da una relativa o da circostanziale implicita o esplicita non interessa più di tanto.

Il vero problema, almeno per degli studenti francofoni, proviene da frasi quali *a-t-il ajouté, faisant référence aux européennes de juin 2009* [*ha aggiunto, riferendosi alle elezioni europee del giugno del 2009*], in cui l'eventualità di stabilire se si ha a che fare con un gerundio o se si tratta di un participio presente non è più indifferente. In effetti, da ciò dipende la possibilità di affermare che, almeno nella lingua francese di oggi, solo le forme verbali in *-ant* precedute dalla preposizione *en* devono essere considerate come gerundi.

E anche se nulla vi si oppone in linea di principio, non si deve però dimenticare che in questo modo si va contro i dati forniti dalle analisi sia diacroniche che comparative, e che occorre allora rendere conto dell'insieme delle implicazioni presupposte da tale prospettiva.

Per quanto riguarda la frase proposta come esempio, l'eventualità che la forma in *-ant* corrisponda a un participio è da noi esclusa per definizione poiché si è presupposto che un elemento nominale deve servire da supporto al participio presente, un elemento nominale che qui, appunto, manca. E questa decisione è tanto più adeguata dal punto di vista contrastivo e diacronico che è il nostro che si è nell'impossibilità di tradurre in italiano la forma verbale in *-ant* con un participio.

Considerazioni simili vanno poi fatte per quelle che le grammatiche francesi chiamano le *propositions participe* o utilizzazioni *absolues du participe*. Tuttavia, in frasi quali *Roman Polanski ne pourrait pas être libéré avant lundi 30 novembre, les conditions de sa libération sous caution n'étant pas encore remplies* [*Roman Polanski non potrebbe essere liberato prima del lunedì 30 novembre, poiché le condizioni della sua liberazione su cauzione non sono ancora soddisfatte (non essendo ancora soddisfatte le condizioni...)*]. Che si guardino le definizioni date sopra, le possibili traduzioni in italiano o anche in altre lingue romanze, o ciò che ne dicono le grammatiche di queste stesse lingue, anche qui sarebbe più opportuno parlare di gerundio e delle sue utilizzazioni assolute.⁴

Lasciamo ad altri l'approfondimento di queste difficoltà che formalizziamo meglio ricordando come interessino qui le sole forme verbali in *-ant* che non sono precedute dalla preposizione *en* e che, in un modo o in un altro, rinviano al soggetto della proposizione principale. In questi due casi si avrebbe in effetti a che fare

⁴ "Si tratta di costruzioni subordinate prolettiche alla principale e da essa slegate, di cui non condividono il soggetto, quali il participio assoluto, erede dell'ablativo assoluto latino, e del gerundio assoluto, innovazione romanza dovuta all'estensione del gerundio a scapito del participio presente latino", CECCHINATO A., *La lingua delle cronache volgari dell'età carrarese*, Tesi, Università degli studi di Padova, [sd]; p. 202.

necessariamente o con un gerundio o con un participio presente. Qui basterà osservare come le definizioni proposte sopra siano sufficienti per elaborare una strategia adeguata per l'insegnamento del comportamento della lingua italiana di fronte alle forme verbali in *-ant* della lingua francese.

Per avere un punto di riferimento visivo, ecco una tabella che potrebbe essere proposta durante una lezione d'italiano:

Tabella A	<i>Francese</i>	<i>Italiano</i>
<i>Aggettivo</i>	Des hommes bien pensants Des professeurs exigeants	Degli uomini ben pensanti Professori esigenti
<i>Part. presente</i>	Les coteaux environnant la ville Des jeunes criant des slogans	I pendii circondanti la città /che circondano Giovani sparanti degli slogan / che sparano
<i>Gerundio</i>	Il est tombé en courant Il entra en hurlant	È caduto correndo / nel correre Entrò urlando / che urlava

In una prospettiva contrastiva, per quanto riguarda le utilizzazioni nominali del participio, cioè le sue utilizzazioni come aggettivo o nome, non vi sono complicazioni particolari quando si tratta di passare dal francese all'italiano o dall'italiano al francese. Tutt'al più, si può ricordare la facilità con cui il participio presente, legato al nome, passa dal piano del verbo a quello del nome, mentre questo scivolamento è cosa impossibile per il gerundio il quale è invece legato ad un altro verbo.

In compenso, qualche precisazione diventa necessaria quando si tratta degli usi verbali del participio presente dato che, in italiano, come in francese fino al XVII secolo, il participio accorda sempre e non solo quando funziona come aggettivo, mentre, ripetiamolo, nella lingua francese di oggi, gli usi verbali e aggettivali del participio presente si differenziano fra altre cose per l'assenza o la presenza dell'accordo con il nome. In pratica, neanche questa differenza costituisce una vera difficoltà per lo studente francofono. In italiano, il participio presente a valore verbale è assente dalla lingua parlata⁵ e lo si trova solo in modo residuo nella lingua scritta. Per incontrarlo con una relativa facilità occorre cercarlo in ambiti linguisticamente conservatori quali, ad esempio, il discorso giuridico o la lessicografia (cioè nelle definizioni dei vocabolari).

Se c'è imbarazzo per lo studente francofono, e imbarazzo ce n'è, questo non dipende dalla restituzione in italiano del participio presente a valore verbale francese. Infatti, gli basta sostituirlo con una relativa esattamente come fa in francese quando passa dalla lingua scritta alla lingua parlata.

La vera difficoltà si presenta quando deve decidere sul valore della forma francese in *-ant* non preceduta dalla preposizione *en* e renderla in italiano con un gerundio o, se è considerata come un participio, con una relativa. E purtroppo per lo studente, questa assenza di un criterio morfologico semplice e univoco, la preposizione *en*, è frequente nella lingua francese scritta.

⁵ FIRENZUOLI V., *Romanische Forschungen*, 112:2, 2000, "Nuovi dati statistici sull'italiano parlato", p. 212-224; p. 219, n. 15.

Dal punto di vista del lavoro scolastico, le indicazioni fornite fin qui bastano ampiamente per proporre una soluzione. Le forme in *-ant* precedute dalla preposizione *en* sono sicuramente dei gerundi e corrispondono a gerundi italiani.

Se la preposizione *en* è assente, per sapere se occorra trattarla come un gerundio o come un participio, basterà sostituire la forma verbale con una relativa. Se il significato resta sensibilmente lo stesso, si tratta di un participio e lo si rende con una relativa in italiano, in caso contrario, si ricorrerà al gerundio, qualunque sia la definizione che possano darne le grammatiche francesi. Qualche esempio:

je lis encore des dépêches indiquant [lesquelles indiquent] *que Frêche a...*
leggo ancora dei dispacci i quali indicano che Frêche ha...

Eric Besson a expliqué [...] ne pas avoir eu le temps de lire le texte refusant
[*qui refuse] *par conséquent d'évoquer le sujet*

Eric Besson ha spiegato [...] di non aver avuto il tempo per leggere il testo, rifiutando conseguentemente di evocare l'argomento.

Il principio resta lo stesso anche nei casi in cui l'interpretazione sia legata alla posizione della forma verbale:

Répondant [*qui répondait] *à l'Assemblée à une question du député PS Jean-Louis Touraine, Roselyne Bachelot a une nouvelle fois défendu la vaccination en centres collectifs*

Rispondendo alla Camera a una interrogazione del deputato socialista Jean-Louis Touraine, Roselyne Bachelot ha difeso ancora una volta la vaccinazione in centri collettivi

à l'Assemblée, Roselyne Bachelot [qui répondait à une question du député PS Jean-Louis Touraine] *a une nouvelle fois défendu la vaccination en centres collectifs*

in parlamento, Roselyne Bachelot, che rispondeva a una interrogazione del deputato socialista Jean-Louis Touraine, ha difeso ancora una volta la vaccinazione in centri collettivi

Se questo gadget pedagogico permette di risolvere le difficoltà contingenti dello studente, esso presuppone anche delle prese di posizione su cosa sia da intendere per participio o per gerundio, i loro rispettivi valori, le costruzioni equivalenti (circostanziale esplicita o relativa), ecc. Si tratta ora di dare ordine e coerenza a tutto ciò. È qui che diventa possibile introdurre i fatti riguardanti la flessione nominale e quella verbale.

Come punto di partenza si può prendere il ruolo sempre più marginale del participio presente a valore verbale. Oramai scomparso nella maggior parte delle lingue romanze, poco frequente in italiano, dove è presente soprattutto in qualche lingua di specialità, anche in francese, benché sia facile attestarlo nella lingua scritta, il participio presente è sempre più difficile da incontrare nella lingua parlata dove in genere è sostituito da una costruzione relativa.

Henry Frei, diamo a Cesare quel che è di Cesare, vi vede il passaggio da una costruzione arcaica, in cui la subordinazione è segnalata dalla flessione, a una più moderna, in cui ciò spetta alle congiunzioni o ai pronomi relativi di norma anteposti. È evidente che si è di fronte a quel processo di perdita di funzione da parte della flessione che caratterizza il passaggio dal latino alle lingue romanze o, nel caso si volesse arrivare fin là, l'evoluzione dell'insieme delle lingue indoeuropee.

In francese, questo movimento è netto nel caso del gerundio dove la preposizione *en* (oramai lessicalizzata) è divenuta l'elemento morfologico che caratterizza questa forma verbale. Se per i motivi già visti, non è possibile ridurre il gerundio francese a questa sola forma, cosa che permetterebbe di dichiarare questo movimento come già compiuto, il processo in corso non è per questo meno evidente.

Resta da valutare il significato da attribuire al fatto che il gerundio italiano sia ancora caratterizzato dalla desinenza *-ndo*. Ora, in italiano, contrariamente a quanto accade in francese, la flessione verbale è ancora viva e fondamentale, si può dunque pensare che l'opposizione fra gli elementi grammaticali che precedono la parola e quelli che la seguono sia essenziale per distinguere ciò che appartiene al piano del nome da ciò che dipende dal piano del verbo.

In questo modo diventa facile capire anche il rifiuto della lingua italiana a sviluppare un gerundio con un elemento anteposto, benché l'uso di farlo precedere dalla preposizione *in* sia esistito anche in italiano antico e se ne possano incontrare ancora delle tracce in qualche autore arcaizzante o in qualche parlata regionale.⁶

In maniera analoga si può pensare che la costruzione con la preposizione *en* si sia sviluppata più facilmente in francese grazie anche alla soppressione della regola che voleva l'accordo in numero del participio con il nome. L'eliminazione della marca morfologica posposta, la sola del resto che permettesse di distinguere il gerundio dal participio, ha probabilmente dato maggior vigore alla costruzione con la preposizione *en* anteposta. Tale interpretazione è del resto tanto più plausibile in quanto corrisponde alla più generale perdita di importanza della flessione verbale.

Per terminare, resterebbe da chiedersi quale lezione tirare per lo studio della scomparsa della flessione, cui è dedicato l'insieme di questi interventi, a partire da considerazioni non teoriche, ma nate dall'insegnamento pratico della lingua italiana. Molto semplicemente di valutare, prima di cercare una qualche giustificazione in non si sa quale nascosta piega della lingua o della mente umana, il peso di fatti semplici quali la posizione e la ripetizione e della forza innovativa che possono rappresentare a causa della loro stessa semplicità.

⁶ *Però pur va ed in andando ascolta* (Purg. 5, 45); *In facendognene di tutti i [c]olori*; ROHLFS G., *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti* [3. vol.], Einaudi, Torino, 1966-1969; vol. III, § 721.

ON THE INTEGRATION OF BORROWINGS

MIHAI ZDRENGHEA*, ARINA GREAVU**

ABSTRACT. While the adaptation of foreign material to the patterns of the recipient language is generally seen as the norm, it has however to be admitted that it is a highly idiosyncratic process, which causes many borrowed words to have a certain linguistic status for some time after they are adopted into a language. The article tries to identify the stages through which borrowed words go in the process of integration.

Keywords: *integration, interference, code-switching, loanwords*

1.0. It is generally assumed that words borrowed from one language into another are subject to the system of the borrowing language, being manipulated so that they conform to its morpho-syntactic rules, word-formation methods, phonology and spelling (Bloomfield, 1933; Weinreich, 1968; Clyne, 1967, 2003; Myers-Scotton, 1993, 2002; Winford, 2003). Thus, integration is defined as the habitualization through repetition of certain instances of interference from one language into another (Hasselmo, 1970:179) and seen as part of a threefold classification of language contact phenomena, with *codeswitching* being the use of successive stretches of the two languages, *interference* defined as the overlapping of the two languages, and *integration* – the extreme of complete adaptation of items from one language to the phonology and morphology of the other language. In terms of Haugen’s (1953) distinction between *importation* and *substitution*, integration can be seen as a case of what the same author calls importation with phonological and morphological substitution.

Integration is a matter of degree, better described in gradient rather than categorical terms. Thus, Myres-Scotton (1993) prefers to look at this process as a continuum, ranging from fully integrated to totally unadapted words, rather than a “done deal”. Mackey (1970), too, remarks upon the blurred line between a word’s transitory status in the language, which he calls interference, and its entrenchment and establishment into the language, which he calls integration. Finally, Clyne (2003) refers to integration in terms of a centre-periphery continuum, of how much the word is treated as part of the recipient language and of how stable or variable its use is.

* Professor, Babes-Bolyai University Cluj-Napoca, Faculty of Letters, mihai.zdrenghia@softwaredesign.ro
Dr. Zdrenghia is a specialist in English Linguistics and a frequent contributor to international and national journals in the fields of English Language and Applied Linguistics. He has lectured widely overseas and held several attachments as Visiting Fellow in the US, Denmark, Hong-Kong, etc.

** Lecturer, Lucian Blaga University Sibiu, Faculty of Economics, arinagreavu@yahoo.com
Dr. Greavu has extensive experience in the English Grammar and ESP teaching and materials preparation and has contributed essays and articles to various specialized journals

Trying to define the upper end of this integration continuum, Grosjean (2001:335) states that “a loanword is finally accepted when it is no longer treated differently from other words in the language and when dictionaries, national academies, and influential writers accept it. It is then a loan only in the historical sense”. He goes on to remark, however, that only a small percentage of the borrowings in the speech of bilinguals are ever integrated into the language, the factors accounting for this high “mortality rate” being primarily structural and sociocultural. The first aspect has to do with the stability of the language as a morphosyntactic and phonological system, which tends to reject new entries that will create homonymy of confusion. Sociocultural factors, on the other hand, are related to variables such as the relative prestige of the two languages in contact, language loyalty, puristic attitudes and other related factors.

It becomes clear from this account that, while the adaptation of foreign material to the patterns of the recipient language is generally seen as the norm, it has however to be admitted that it is a highly idiosyncratic process, which causes many borrowed words to have a certain linguistic status for some time after they are adopted into a language.

Another important component of the integration process is its two dimensional character. While traditionally the linguistic criterion has received more attention, as it was believed that a loanword had to be adapted at every level of the recipient language before it could be considered fully assimilated (Bloomfield, 1969; Haugen, 1953), some writers have incorporated social factors into their criteria of integration, recognizing that the linguistic integration of borrowed words is only one aspect of their assimilation into the language. Hasselmo (in Kelly, 1967:135) proposes to describe linguistic and social integration by two different terms – *adaptation* and *adoption*. Adaptation ranges from complete lack of linguistic integration, through partial linguistic integration to a complete linguistic integration and from complete lack of social integration, through partial social integration to complete social integration. While recognizing the difficulties that appear in the study of these dimensions, Hasselmo draws attention to the fact that, although strongly correlated to each other, linguistic and social integration are not completely parallel and can sometimes evolve in opposite directions: Complete linguistic adaptation is possible in the case of foreign identities that show a low degree of regularity of occurrence in the context of speech representing L1 and, conversely, items that show a high degree of regularity of occurrence in such context may show a low degree, or even complete lack, of adaptation to L1. The higher the level of analysis, the more important this distinction becomes. Identities larger than words are often not subject to phonological and /or grammatical integration but it is not uncommon that they exhibit a degree of regularity of occurrence in the context of speech representing L1 that makes it necessary to speak of them as in some sense ‘socially integrated’” (1967:135).

Thus, a word may be socially integrated if it satisfies the criterion of frequency of use and the speaker acceptance, even if it is not integrated linguistically. Moreover, some authors claim that foreign element can be regarded as socially integrated from the very beginning of its entrance into a language if this language does not have an equivalent for it (Grosjean, 2001).

While the existence of the two types of factors, i.e. structural and social, in the integration process, is generally regarded as valid, less agreement exists when it comes to assigning paramount importance to one or the other category. Weinreich (1968:46) was among the first researchers to recognize the separate existence and importance of psychological and socio-cultural factors in the integration process, proposing a separate line of analysis for them: “Thus, a choice is often made by the speaker between integrating and non-integrating the transferred words – a choice which seems even more clearcut in the matter of grammar than in sounds. The choice itself would appear to depend not on the structures of the languages in contact, but rather on individual psychological and socio-cultural factors prevailing in the contact situation. These must be analyzed independently”.

Hasselmo (1970), too, speaks of integration in terms of the binary choice a speaker has when introducing words from one language into the discourse of another: either to preserve these words in their original shape, or to adapt them to the structural patterns of the other language. Integration becomes in this way a matter of personal choice, a variable of such factors as attitudes towards borrowing foreign material, bilingual ability, or specific patterns of incorporation, and cannot be defined solely on linguistic grounds.

Other writers have tried to prove the prevalence of linguistic factors over social and psychological ones, by demonstrating different behavior in language pairs under the influence of approximately the same set of socio-linguistic factors, but differing in structural aspects. Thus, Treffers-Daller (2001) argues that perceived equivalence or congruence between the integrated and unintegrated forms in two languages in contact can determine integration or, on the contrary, lack of it. She is able to show that the adaptation of French past participles differs in Dutch and German, because in the former language the difference between adapted (ex: *ge-march-eer-d*) and unadapted forms (*march-e*) is considerable, thus making it rather obligatory, while in the latter the integrated and unintegrated forms can be considered to be more equivalent (ex: *arrang-ier-t* and *arrang-e*), and therefore integration is seen as more optional. Based on this, it is proposed that structural factors have an influence on qualitative differences in language contact patterns, while sociolinguistic factors can be a variable as regards quantitative differences between individual speakers, “such as that some speakers in the Strasbourg group produce more unintegrated past participles than others”.

The multitude and diversity of positions with regard to this problem prove that, as seen from the two perspectives, i.e. linguistic and social, loanword intergration is a very complex and variable process. Its complexity results from the rather intricate interplay of several factors, which compete against each other in various ways in the adaptation process. The main variable across which integration varies are generally recognized to be: bilingual ability, frequency of use, time-depth, language attitudes, typology of languages in contact, and word classes.

2.0. It is generally assumed that bilingual ability of the borrowing speakers play a crucial role in the conforming of borrowed material to host language rules, and can be used to explain many of the irregularities that characterize mixed codes in general. Haugen (1953) uses this factor in order to explain the vacillation displayed by some English loanwords in his American Norwegian corpus. Using this dimension as a guideline he proposes a three-stage integration process: the *pre-lingual stage*, characterized by little or no bilingualism, in which foreign words are reproduced according to recipient language rules, resulting a lot of irregularity or ‘random integration’, the *‘adult bilingual’ stage*, characterized by more systematicity in the production of loanwords, and the *stage of ‘childhood bilingualism’*, characterized by a high level of bilingualism, and showing the introduction of sound types from the donor language into the recipient language.

A main characteristic of these stages is the fact that they may co-exist in a speech community, with important consequences for the integration process. Thus, even once a loanword has been assimilated, it is not safe from change, because, in a community where a foreign language is becoming increasingly important, borrowed words are subject to the so-called process of ‘re-borrowing’ (also called ‘denativization’), whereby already adapted words are reintroduced into the language in an unadapted form, presumably from extra-linguistic reasons. The observation that loanwords show various degrees of integration as a function of the bilingual ability of the speakers has led others (Mougeon et al., 1985) to speak of the ‘loanword disintegration’ in a community whose members are becoming increasingly bilingual.

Evidence of the correlation between loanword integration and level of proficiency in a foreign language comes from Bernsten and Myres-Scotton (1993), who, analyzing the integration of English loanwords in Shona, find that only 35% of the borrowed words in their corpus are fully integrated, while 20% of the loan types are totally unintegrated by all speakers; a third category consisted of loans that were integrated by some speakers (8%), but unintegrated by others (37%). This situation is accounted for in terms of a high degree of bilingualism in the speech community resulting sometimes in doublets or pairs of words with a fully assimilated one and another unassimilated term. Moreover, it is explained in a larger framework of the general social profiles of the speakers, such as degree of urbanization, educational level and gender, with urban, more educated people showing less integration than other social categories.

Another aspect of the relationship between incorporation and proficiency in the source language can be the existence of conventionalized patterns for morphological adaptation, reserved for incorporating foreign material only. Increased bilingualism very often leads to the creation of such conventionalized patterns, which become in time a distinctive feature of the bilingual discourse. The result is paradoxical: these special incorporation devices lead to an incomplete integration of foreign words, since they will distinguish them from native material. Such is the case with the verbal incorporation strategy involving a host language auxiliary, carrying all the necessary verbal morphology and leaving the borrowed verb unintegrated (Backus, 1996).

This consequence of intense bilingualism is discussed by Baetens-Beardsmore (1982: 44) who draws attention to situations in which words are borrowed not into monolingual communities, but into bilingual ones, made up of a large number of speakers sharing the same linguistic background and following some bilingually determined patterns. In such a situation, borrowed terms are not integrated according to monolingual norms, but according to some community based bilingual norm, which in turn, can have important consequences, leading to diachronic change.

3.0. The frequency with which a borrowed word is used is directly linked to its morphophonemic adaptation to the rules of the recipient language because “the more a particular term of foreign origin is used in the bilingual’s speech (and also in that of the monoglot, too), the more integrated it must be” (Baetens-Beardsmore, 1982: 44). High frequency of use is usually equated with social integration and it tends to remain independent of the linguistic realm, as there is no way of telling from the single occurrence of a borrowed word in discourse, whether it is a case of interference or a case of integration. On the other hand, the concept of frequency of use is rather vague and difficult to make more specific, the notion of what exactly makes a word frequent enough to count as a socially integrated lexeme being doomed to remain arbitrary.

Moreover, frequency of use can also be subject to misinterpretation, as there are cases when a word from one language is frequently used in the discourse of another showing little or no morphophonetic and/or syntactic integration. Poplack and Sankoff recognize another difficulty in the measuring of frequency: “to measure frequency or degree it is necessary to know not only the number of times an item occurred but also all the times it did not occur when it might have” (1984: 107), which is, they admit, a rather formidable undertaking for any study of language contact. Acceptability, or the number of people who use a given word, can, too, be impaired by such subjective considerations as the prestige attached to a certain language or the individual socio-linguistic profile of the speaker, so that it doesn’t follow automatically that large diffusion of a word guarantees its linguistic integration.

Despite all these drawbacks, frequency has been proven to play an important role in the integration process. Poplack et al. (1988) have shown that 85% of the nouns used by a single speaker were integrated morphologically with respect to number, as compared to 98.4% of words used by more than ten speakers. The same correlation was found between frequency and consistency of gender assignment, leading to the conclusion that increased diffusion of a word is strongly correlated with host language affixation.

4.0. Phonological and morphological integration of loans is often correlated with time-depth, which means that the highest degree of integration is found in the oldest foreign lexemes. Appel and Muysken (1987) argue that the integration process sometimes spreads across several generations and that the degree of integration is generally indicative of the time of borrowing. Evidence to support this hypothesis

comes from a study by Nortier and Schatz (1988, cited in Boumans, 1998), who compared phonological and morphological integration of foreign words from five language pairs, and found the highest degree of integration with the language pair in the longest contact (Spanish and Ecuadorean Quechua, dating back to the 16th century) and the lowest with the language pair in the shortest contact (Dutch and Moroccan Arabic in contact only since the 1960s).

However, Boumans (1998) draws attention to the fact that this apparent rule applies only in certain social and historical situations, namely when the contact with the donor language weakens or disappears over time. In this case the socio-linguistic facts of the contact situation are overridden by the internal laws of language stability, which are responsible for the integration of loanwords in the first place. Integration can, however, proceed in the opposite direction or slow down, when for economic or cultural reasons the impact of the donor language increases in intensity; the result in this case is that already integrated loans are replaced with more exact copies of the word. Thus, the social and linguistic pressures resulting from this sociolinguistic context overrule the internal pressures of language integration.

4.1. Another important factor which has been shown to influence the integration process is an attitudinal one, and it refers to whether the recipient language speakers want or do not want to sound like donor language speakers. Such attitudes can be promoted by certain values attached to foreign sounding or looking words, for example social prestige or fashion. This aspect can be of great importance in today's linguistic global environment, where English has become the international language of business and communication and is being increasingly perceived as modern and fashionable.

Pandharipande (1990) was able to show that the non-adaptation of some foreign lexical items in her English/Marathi bilingual data fulfils an important social function, rendering the discourse more 'modern' and 'non-native', by marking it [+foreign] and [+modern], since the source of these foreign words (English) represents 'modern culture'. Pandharipande further hypothesizes that the mixed code as such, not just the foreign material in it, becomes functionally active, being more similar to the guest code, and more modern than the one with integrated English words. A major claim of the study is that this functional constraint overrides structural factors in the integration process, the degree of adaptability of a foreign constituent to the host language structure being determined by its function in a given context. Registers such as informal conversation call for adaptation, while for those related to fields like modern technology, medicine and so forth, a mixed code with unadapted loans is a more appropriate strategy. Register becomes thus a variable in the integration process.

4.2. This correlation between degree of integration and register has also been noted in the case of English borrowings in Romanian. Stoichițoiu-Ichim (2001) remarks on a general tendency for contemporary Romanian to retain the original form of English words, especially in fields such as commerce, advertising, sports, or fashion: "Terms from the domain of commerce and advertising, those connected to fashion and sports, etc

– in the category of luxury borrowings – preserve their forms unadapted because the prestige and the phonetic impact of the English words constitute, as a rule the only justification for their presence in the language. It is relevant that some corrupted forms, specific for the spoken language (ex. *bişniţă*, *blugi*, *badigard*, *ciungă*) will never appear in the commercial texts or in advertising where the forms *business*, *(blue)-jeans*, *body-guard*, *chewing-gum* always appear” (2001: 97).

Given that English is regarded today as the language of modernity and prestige, it would not be surprising to find that the influence of this factor is considerable, and sometimes outweighs tendencies in the direction of linguistic integration.

Stoichiţoiu-Ichim’s observation regarding the different integrational behaviour of ‘necessary’ and ‘luxury’ loans is a reformulation of the more classical distinction between cultural and core borrowings, and coincides with Myers-Scotton’s (1993, 2002) proposal that the same factors promoting the adoption of forms for which the recipient language has an equivalent will trigger the non-integration of these loanwords as well. Thus, while core borrowings show a lower degree of conformity to the host language rules, cultural ones diverge from the original model earlier and more readily. Such a situation occurs especially when the source language is the language of a group with more socio-economic prestige than that of the recipient language, and can be part of what the same author has called ‘elite closure’, i.e. a group making their speech and using patterns different from that of the masses, for example by producing loans as close to the originals as possible. It becomes thus evident that pragmatic considerations are sometimes at the back of the integration process, determining its direction and pace.

4.3. Another general idea that must be taken into account in any description of loanword integration is that there is a very powerful relationship between morphological integration and word category, with some word classes (nouns and verbs) being more likely to be assimilated than others (adjectives, adverbs, conjunctions, etc.). This difference can be explained in terms of Hopper and Thomson’s theory of word class centrality or periphery in the language. They argue that nouns and verbs are the most central parts of a sentence, and therefore carrying the most inflections in order to be differentiated from each other and to indicate unambiguously the relationships they hold with other words in the sentence. This is why morphological integration proceeds more readily in the case of heads (nouns and verbs) as opposed to modifiers (foreign adverbs, adjectives and other parts of speech) for which word order is often the only evidence of linguistic integration into the host language.

Furthermore, Clyne (2003) shows that the degree of integration can vary only across word classes, but also according to different morphosyntactic aspects of the same word. For example, in his corpus of English/German bilingual speech, words like *Carpenter* or *Plumber* are integrated into German by receiving the masculine gender marking of the article, but their plural may be unintegrated (-s), or integrated (zero); similarly, some verbs may be better integrated in their strong than in their weak form.

5.0. Examples supporting this idea of central and peripheral integration come from various studies, although sometimes with contradictory results. Thus while some authors (Boumans, 1998) have found that nouns are more readily integrated than verbs and other parts of speech, others (Heath, 1989) have been able to show that French borrowings in Moroccan Arabic are affected differently by the process of linguistic integration, with verbs being assimilated more completely than nouns, presumably due to different restrictions imposed by the morpho-syntactic rules of the recipient language. Thus, it becomes clear that structural aspects of the languages in contact, together with the social and psychological factors in the profiles of the speakers, can be used to explain much of the variability inherent in the process of borrowings integration.

5.1. Finally, the type and degree of integration is highly dependent on the structures of the languages in contact with languages that rely heavily on morphology, like Hungarian and Turkish, tending to integrate words, while isolating languages such as mandarin and Vietnamese tend not to (Clyne, 2003; Halmari, 1997). This becomes obvious when approaching integration from a cross-linguistic perspective. Thus in a comparative study of Moroccan Arabic and Turkish as immigrant languages in the Netherlands, Boumans (1998: 53) found considerable differences between the two language pairs in terms of the integrational routines they used. While Turkish, which is an agglutinative language, is highly productive with embedded Dutch nouns, marking them for number, case, possessive and derivation, Moroccan Arabic embedded Dutch nouns are subject to hardly any morphological process. Given the large number of inflectional paradigms that Romanian uses in order to mark various word classes and categories, it can be hypothesized prior to any analysis that most of the English loans will be integrated morpho-syntactically

The analysis of the factors responsible for loanword integration leads to several important conclusions. First, no single factor can be used to explain this process, although in some contact situations some factors are more important than others. This prevalence of one factor over the others is, however, subject to considerable cross-linguistic variation. Second, given the intricate way in which they combine and vary from one contact situation to another, it is impossible to postulate any universal theory of integration in general. The interplay of determining factors is highly dependent on the specificity of the languages in contact, and even for the same language pair can change considerably from one period to another. The description of integration should therefore proceed in gradient rather than categorical terms.

BIBLIOGRAPHY

- APPEL, Rene and Pieter Muysken (1987) *Language contact and bilingualism*. London: Edward Arnold Publishers
- BACKUS, Ad. (1996) *Two in One: Bilingual Speech of Turkish Immigrants in the Netherlands*. Tilburg: Tilburg University Press

- BAETENS-BEARDMORE, Hugo (1982) *Bilingualism: Basic Principles*. Clevedon, Avon, England: Tieto
- BERNSTEN, Janice and Carol Myres-Scotton (1993) "English loans in Shona: Consequences for linguistic systems" in *International Journal of the Sociology of Language*, 100, pp. 125-148
- BLOOMFIELD, Leonard. (1933) *Language*. London: George Allen, Unwin
- BOUMANS, Louis Patrick Clemens (1998) *The Syntax of Codeswitching: Analysing Moroccan Arabic/Dutch Conversations*. Tilburg University Press
- CLYNE, Michael. (1967) *Transference and triggering: Observations on the Language Assimilation on Postwar German-speaking Migrants to Australia*, The Hague: Martinus Nijhof
- CLYNE, Michael. (2003) *Dynamics of Language Contact: English and Immigrant Languages*. Cambridge: Cambridge University Press
- GROSJEAN, Francois (2001) *Life with Two Languages: An Introduction to Bilingualism*. Cambridge, Mass. and London: Harvard University Press
- HALMARI, Helena (1997) *Government and Codeswitching: Explaining American Finnish*, Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins
- HASSELMO, Nils (1970) "Code-Switching and Modes of Speaking" in Gilbert, Glenn G. (ed) 1970 *Texas Studies in Bilingualism: Spanish, French, German, Czech, Polish, Serbian and Norwegian in the Southwest*. Berlin: Walter de Gruyter, pp.179-210
- HAUGEN, Einar. (1953) *The Norwegian Language in America: A Study in Bilingual Behavior*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press
- HEATH, Jeffrey (1989) *From Code-Switching to Borrowing: Foreign and Diglossic mixing in Moroccan Arabic*, London and New York: Kegan Paul International
- HOPPER, Paul J. and Sandra A. Thomson (1984) "The discourse basis for lexical categories in Universal Grammar" in *Language*, 60, pp.703-752
- KELLY, L. G. (ed.) (1967) *Description and Measurement of Bilingualism: An International Seminar. University of Moncton. June 6-14, 1967*. Toronto: University of Toronto Press
- MACKEY, William F. (1970) "The description of bilingualism". In Fishman, Joshua A. (ed.) *Readings in the Sociology of Lanfuage*. The Hague: Mouton
- MOUGEON, Raymond and Edouard Beniak (1991) *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction: The Case of French in Ontario, Canada*. New York: Oxford University Press
- MYERS-SCOTTON, Carol. (1993) *Dueling Languages: Grammatical Structure in Codeswitching*, Oxford and New York: Oxford University Press
- MYERS-SCOTTON, Carol. (2002) *Contact Linguistics: Bilingual Encounters and Grammatical Outcomes*. New York and Oxford: Oxford University Press
- PANDHARIPANDE, Rajeshwari (1990) "Formal and functional constraints on codeswitching". In Jacobson, Rodolpho (ed) (1990) *Codeswitching as a Worldwide Phenomenon*. New York: Peter Lang, pp.15-31
- POPLACK, Shana, David Sankoff (1984) "Borrowing: the synchrony of integration". In *Linguistics* 22, pp.99-135

- POPLACK, Shana, David Sankoff, Christopher Miller (1988) "The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation". In *Linguistics* 26, pp. 47-104
- SOICHIȚOIU-ICHIM, Adriana (2001) *Vocabularul limbii române actuale: Dinamică, influențe, creativitate*. București: Editura All Educational
- TREFFERS-DALLER, Jeanine. (2001) "Contrastive sociolinguistics: Borrowed and codeswitched past participles in Romance-Germanic language contact. In Jacobson, Rodolfo (ed) *Codeswitching Wordwide II*. Berlin and New York: Mouton de Gruyter, pp. 75-90
- WEINREICH, Uriel. (1968) *Languages in Contact: Findings and Problems*. The Hague, Paris: Mouton
- WINFORD, Donald. (2003) *An Introduction to Contact Linguistics*. Oxford: Blackwell Publishing House

APPROCHES DE L'IRONIE DANS LA RHÉTORIQUE ANTIQUE ET MODERNE. L'IRONIE, UNE FIGURE DE MOTS OU UNE FIGURE DE PENSÉE ?

ELENA SIMINICIUC¹

ABSTRACT. *Perspectives on Irony in the Antique and Modern Rhetoric. Is Irony a Figure of Speech or a Figure of Thought?* The manuals of antique and modern rhetoric treat irony either as a figure of speech (*uerborum exornationes*) or as a figure of thought (*sententiarum exornationes*), distinction that will be discussed in this paper. Since the criteria that enable this distinction aren't easy to encircle and since some of the modern rhetoricians still agree with it, we tried to understand if it is still relevant for the theory of irony. One of the greatest difficulties of our task resides in the translations we had access to, that is why most of the quotations are accompanied by the original text in footnotes. Besides that, some authors used the Latin sources (*dissimulation* for irony), some others the Greek ones (*εἰρωνεία* for irony), which rendered even more difficult the translation.

Keywords: *Irony, Figure, Rhetoric, Language, Thought.*

I. L'ironie dans la rhétorique : figure de mot et/ ou figure de pensée ?

L'objectif de ce travail consiste à porter un regard historique et critique sur le phénomène de l'ironie et à analyser la façon dont les rhétoriciens de l'antiquité et les rhétoriciens modernes l'ont envisagée. La perspective historique nous permettra d'avoir une vision d'ensemble sur l'ironie et, par cela, de mieux déceler les enjeux d'une conception figurative.

Il s'agira tout d'abord de bien cerner les différentes prises de position par les rhétoriciens de l'antiquité par rapport au phénomène de l'ironie. Cela nous permettra d'analyser dans un second temps la pertinence d'une conception figurative de l'ironie dans une perspective pragmatique et de recentrer le débat autour de l'ironie à partir d'un corpus d'exemples extraits de la presse satirique.

Un premier regard dans les manuels de rhétorique antique consultés (*De l'orateur*, Livre II et III, *L'institution oratoire*, Livre VIII et IX, *Rhétorique à Herrenius*) nous a permis de saisir une différence dans la façon dont leurs auteurs respectifs (Cicéron, Quintilien, Cornificius) préfèrent appeler l'ironie². Certains, comme Cicéron, ont recours au mot latin *dissimulationem*, d'autres, comme Quintilien, préférèrent

¹ Elena Siminiciuc, doctorante en linguistique, Université Babeş-Bolyai Cluj-Napoca, Roumanie, Université de Fribourg, Suisse, membre CLRAD. e-mail : elena.siminiciuc@unifr.ch.

² Nous mentionnons au passage que nous avons consulté les ouvrages édités dans la collection *Les Belles Lettres* et traduits du latin par Guy Achard pour la *Rhétorique à Herrenius*, par Jean Cousin pour *L'institution oratoire* et par Edmond Courbaud et Henri Bornecque pour *De l'orateur*.

l'appellation grecque εἰρωνεία en invoquant comme argument en faveur de son choix le fait que le nom latin exprime trop imparfaitement les virtualités de cette figure dans son ensemble.

On retrouve dans les manuels de rhétorique antique cités ci-dessus deux grandes classes de figures : de mots (*uerborum exornationes*) et de pensée (*sententiarum exornationes*), l'ironie étant rangée autant dans la classe des figures de mots que dans la classe des figures de pensée. (v. tableau 1)

Nous avons donc été amenée à nous poser la question sur la distinction entre les deux classes de figures et les raisons qui auraient pu justifier le choix des rhétoriciens latins d'envisager l'ironie à la fois comme figure de mots et comme figure de pensée. Notons que les rhétoriciens du XVII et du XVIII siècles vont inclure l'ironie uniquement dans la classe des tropes (figures de mots) en essayant de trancher le débat de leurs prédécesseurs, alors que les pragmaticiens du XX et XXIe siècles préféreront abandonner complètement la distinction figure de mots vs figure de pensée sans pour autant renoncer, du moins pour certains d'entre eux (Kerbrat-Orecchioni, Perrin, Bonhomme, Forget) à une conception figurative de l'ironie.

I. 1. La position des rhétoriciens de l'antiquité par rapport à l'ironie

Nous allons reprendre dans ce qui suit les définitions que chacun des trois rhétoriciens de l'antiquité mentionnés donne de l'ironie afin de mieux comprendre les critères qui sous-tendent la distinction entre l'ironie- figure de mots et l'ironie- figure de pensée.

Dans une note de bas de page de la *Rhétorique à Herrenius* nous apprenons que la division des figures en figures de mots et figures de pensée apparaît pour la première fois dans ce texte, étant donc attribuée à Cornificius. Pourtant la difficulté à dater avec précision ce manuel de rhétorique qui aurait été écrit entre 86 et 83 av. J.-C. laisse des doutes sur l'identité du promoteur d'une telle distinction qui apparaît également chez Cicéron et Quintilien.

*Donner de la beauté au style c'est orner le discours en le relevant par la variété. Ce caractère comporte les figures de mots et les figures de pensée. Il y a figure de mots quand un soin particulier est accordé seulement à l'expression. La figure de pensée, elle, a une beauté qui tient non pas aux mots, mais aux idées elles-mêmes.*³ (1989 : 148-149)

Si le passage cité n'apporte pas beaucoup de lumière en ce qui concerne les critères ayant servi à l'établissement d'une classification des figures, il éclaire le lecteur sur la fonction esthétique dévolue à la figure de façon unanime par les rhétoriciens antiques selon lesquels la figure servait d'ornement non seulement aux mots, mais également aux idées.

La citation ne nous éclaire pas non plus sur le rapport qui s'établit entre les deux classes de figures, plus particulièrement sur la possibilité qu'une figure apparaisse autant dans une classe que dans l'autre. Pourtant les exemples de figures donnés nous

³ Dignitas est quae reddit ornatam orationem uarietate distinguens. Haec in uerborum et in sententiarum exortationes diuiditur. Uerborum exornatio est quae ipsius sermonis insignita continetur perpolitio. Sententiarum exornatio est quae non in uerbis, sed in ipsis rebus quandam habet dignitatem. (pour la version originale reprise à Guy Achard)

autorisent à conclure qu'il y aurait deux types de figures : celles qui ne peuvent être rangées que dans une classe- soit la classe des figures de mots, soit la classe des figures de pensée- et celles qui peuvent être rangées autant dans une classe que dans l'autre. Pour les figures de mots, un des exemples donné est l'anaphore « quand pour des idées analogues ou différentes, on commence des phrases consécutives par un même mot » ou la reprise « qui consiste à répéter le dernier mot dans des phrases successives. (Idem : 149-150) Pour les figures de pensée, un des exemples donné est le franc-parler « quand devant des gens que nous devons respecter ou redouter, nous formulons un reproche mérité à leur endroit ou à celui des personnes qu'ils aiment, à propos de quelque erreur ». (Idem : 191)

Ex. (I) Vous vous étonnez, Quirites, que vos intérêts soient délaissés par tous ? que personne ne prenne en main votre cause ? que personne ne se déclare votre défenseur ? Attribuez-en la responsabilité à vous-même, cessez de vous étonner. Pourquoi en effet tout le monde ne fuirait-il et n'éviterait-il une tâche si ingrate ? Rappelez-vous ceux qui vous ont défendu. Mettez-vous devant les yeux leur dévouement. Puis considérez leur fin à tous. Alors vous comprendrez, pour parler net, que c'est par votre négligence, que dis-je ? par votre lâcheté, que les tous ces hommes ont été tués sous vos yeux, alors que vos ennemis sont parvenus, grâce à vos propres suffrages, à un rang très élevé. (exemple emprunté à Cornificius, 1989 : 192)

Comme exemple de figure rangée autant dans une classe que dans l'autre, nous avons repéré l'opposition, appelée dans le texte d'origine *contrarium*.

La dernière figure de mots répertoriée par Cornificius dans la classe des figures de mots est la « permutatio » pour reprendre le mot latin. Cette figure se réalise par trois autres procédés parmi lesquels on retrouve l'opposition.

L'allégorie est une manière de parler où signifiant et signifié ne désignent pas les mêmes choses. Elle se divise en trois catégories : la comparaison, l'argument, l'opposition. [...] Pour l'opposition : si par exemple nous appelons 'Enée' un impie qui aurait frappé son père et 'Hippolyte' un libertin et un adultère. Voilà à peu près ce qu'il nous paraissait nécessaire de dire sur les figures de mots.⁴ (Idem : 188)

L'auteur n'explique pas en quoi consiste l'opposition, mais nous pouvons déjà anticiper sur le rôle essentiel que joue le savoir partagé du producteur et du récepteur de l'ironie dans le repérage de cette figure. Selon la définition de la figure de mots, on devrait pouvoir identifier un mot ou plusieurs mots sur lesquels agit l'opposition. Mais rien dans cette définition de la figure de mots ne permet de savoir comment l'interprète est amené à saisir l'opposition. Il ne fait aucun doute qu'il faudrait avoir lu l'*Enéide* de Virgile pour savoir qu'Enée, héros de la mythologie grecque, fuit la ville de Troie en emportant son père boiteux sur les épaules. A partir de l'actualisation de ce savoir, le lecteur est amené à déceler l'opposition et à donner à l'exemple l'interprétation suivante : *Enée un croyant qui aurait sauvé son père*. Il reste à savoir ce que l'auteur entend par le procédé de l'opposition. Dans la rhétorique moderne et même dans la pragmatique, l'opposition telle que nous venons de la voir dans cet exemple sera identifiée au procédé de l'antiphrase. Retenons pour l'instant la difficulté à relever les critères précis sur lesquels repose la distinction figure de mots/ figure de pensée.

⁴ Permutatio est oratio aliud uerbis sententia demonstrans. Ea diuiditur in tres partes : similitudinem, argumentum, contrarium. [...] Ex contrario ducitur sic, ut si quis hominem prodigum et luxuriosum inludens parcum et diligentem appellet. (pour la version originale reprise à Guy Achard)

L'opposition fait également partie de la classe des figures de pensée et l'auteur s'en servira pour illustrer encore une fois la distinction entre *uerborum exornationes* et *sententiarum exortationes*. Le mot latin *contrarium* revient dans la définition.

L'opposition rapproche des contraires. Elle fait partie des figures des mots, comme nous l'avons souligné plus haut. Exemple :

'Vous vous montrez conciliant avec vos adversaires, mais implacable avec vos amis'.

Elle fait aussi partie des figures de pensée. Exemple :

'Vous vous désolez de ses ennuis, mais ce misérable se réjouit des malheurs de l'Etat ; vous, vous désespérez de votre sort ; lui seul, il a d'autant plus de confiance dans le sien'.

Entre ces deux types d'oppositions voici la différence : le premier repose sur un rapide rapprochement de mots ; dans le second on doit rapprocher des idées opposées que l'on compare⁵. (Idem : 207)

Si la fonction esthétique est propre aux figures en général, quelle que soit leur nature, ce qui les distingue, selon Cornificius, serait le rayon d'action de cette figure qui se voit limitée tantôt à un rapprochement rapide de mots, tantôt à un rapprochement d'idées. Est-ce à dire que dans le cas des figures de mots l'opposition concerne un nombre réduit de mots présents dans l'énoncé et dans le cas des figures de pensée, l'énoncé entier est visé par l'opposition? Difficile à trancher le débat. Au vu des exemples donnés nous avons toujours de la peine à déceler une distinction entre les deux types de figures.

*

Le débat est repris par Cicéron dans *De l'orateur, Livre III* :

Les figures de mots et celles de pensées sont presque innombrables, et je sais que vous ne l'ignorez pas. Mais, entre les figures de mots et celles de pensées, il y a cette différence, que les premières disparaissent, si l'on change les mots, et que les autres subsistent toujours, quels que soient les mots que l'on se décide à employer. ⁶(Cicéron, Livre III, 1971 : p. 83)

Que ce soit de mots ou de pensée, la fonction de la figure est de jeter de l'éclat sur le discours. Parmi les exemples de figures de mots on retrouve chez Cicéron la métaphore et l'antiphrase, alors que la dissimulation est rangée dans la classe des figures de pensée.

Voilà la définition de l'ironie comme figure de pensée, telle qu'on la retrouve dans le livre III, *De l'orateur* :

⁵ Contentio est per quam contraria referentur. Ea est in uerborum exornationibus, ut ante docuimus, huiusmodi :
'Inimicus te placabilem, amicus inexorabilem praebeas.'

In sententiarum, huiusmodi :

'Vos huius incommodis lugetis, iste rei publicae calamitate laetatur. Vos uestris fortunis diffiditis, iste solus suis eo magis confidit.'

Inter haec duo contentionum genera hoc interest : illud ex uerbis celeriter relatis constat ; hic sententiae contrariae ex comparatione referantur oportet. (pour la version originale reprise à Guy Achard)

⁶ Formatur autem et uerba et sententiae paene innumerabiliter, quod satis scio notum esse uobis, sed inter conformationem uerborum et sententiarum hoc interest quod uerborum tollitur, si uerba mutaris, sententiarum permanet, quibuscumque uerbis uti uelis. (pour la version originale reprise à Henri Bornecque)

*Nous avons aussi la **dissimulation**, qui, mieux que les autres figures, rampe, si j'ose ainsi parler, jusque dans les cœurs ; elle dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre et elle est très agréable dans un discours, lorsqu'elle est traitée sur un ton, non pas oratoire, mais familier. (Idem : 84)*

La définition de l'ironie ayant recours au procédé de l'antiphrase ou de l'inversion de mots, selon les traductions consultées, *inuersione uerborum*, selon la version originale, est mise en perspective avec l'ironie figure de pensée ou *dissimulatio* dans le but d'illustrer la division des figures en deux classes.

*Ex. (2) De l'antiphrase : Crassus plaidait devant le juge M. Perperna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était, comme vous le savez, d'une laideur remarquable. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante : « Allons, dit Crassus, écoutons ce **beau** garçon. » Et tout le monde de rire. A quoi l'autre : « Je n'ai pas pu former les traits de mon visage ; mais j'ai pu former mon esprit. – Écoutons donc ce **beau** parler », reparti Crassus. Et les rires redoublèrent.⁷ (Cicéron, Livre II, 1971 : 116)*

Selon Cicéron, l'ironie comme figure de mots se réduit à une antiphrase où « les mots sont inversés ». Si on remplace l'adjectif « beau » par « laid », la figure disparaît. En regardant de façon comparative les exemples (1) et (2), nous avons constaté une différence en ce qui concerne l'élément susceptible d'amener le lecteur à identifier l'antiphrase et à saisir l'ironie sous-jacente. Comme nous l'avons montré ci-dessus, dans l'exemple (1) les connaissances de l'auditeur sur la mythologie grecque pouvaient le conduire à identifier l'opposition portant sur les mots « impie » et « aurait frappé ». L'ironie peut tout à fait échapper à un auditeur de nos jours, ignorant la mythologie grecque. Certes, à l'époque où l'exemple a été inventé, ces connaissances mythologiques étaient bien présentes à l'esprit du producteur et du récepteur d'un tel discours, mais de nos jours il peut y avoir des cas d'échec de l'ironie sous-jacente à cet exemple tout simplement parce que l'information susceptible de déclencher l'inversion des mots est moins présente à l'esprit du locuteur.

Dans l'exemple (2) un commentaire meta-énonciatif « comme vous le savez » vient actualiser dans l'énoncé même une connaissance encyclopédique indispensable à l'identification de l'antiphrase et à la réussite de l'ironie. Cela rend évidemment l'ironie moins ambiguë et réduit considérablement le coût cognitif d'interprétation de l'énoncé. On pourrait modifier l'exemple en remplaçant le mot « laideur » par « beauté » afin de voir si cet indice méta-énonciatif garde sa valeur de déclencheur de l'ironie.

*Ex. (3) Crassus plaidait devant le juge M. Perperna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était, comme vous le savez, d'une **beauté remarquable**⁸. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante : « Allons, dit Crassus, écoutons ce beau garçon. » (ironique pour les interprètes pouvant actualiser sur la base de leur connaissance encyclopédique l'information sur la laideur de Lamia)*

⁷ In uerbis etiam illa sunt, quae aut ex immutata oratione ducuntur aut ex unius uerbi translatione aut ex inuersione uerborum. [...] Inuertuntur autem uerba, ut Crassus, apud M. Perpernam iudicem pro Aculeone quom diceret, aderat contra Aculeonem Gratidiano L. Aelius Lamia, deformis, ut nostis ; qui quom interpellaret odiose : 'Audiamus, inquit, pulchellum puerum'. Quom esset adrisum : 'Non potui mihi, inquit lamia, formam ipse fingere ; ingenium potui.' Tum hic : 'Audiamus, inquit, disertum.' Multo etiam adrisum est uehementius.

⁸ C'est nous qui avons souligné dans le texte.

L'exemple (3) est encore différent des deux premiers quant à la façon dont est signalé le processus déclencheur de l'ironie. Ainsi, le commentaire « comme vous le savez » sert à communiquer au lecteur une instruction du genre : « Actualise tes connaissances sur le monde afin de vérifier si ma description est conforme à la réalité. » Il y a également un présupposé derrière l'interprétation par antiphrase de la laideur de Lamia : les canons de la beauté antique interdisaient certainement d'attribuer au personnage de l'exemple le qualificatif « beau ». Un autre indice susceptible de déclencher l'identification de l'antiphrase et qui vient se rajouter au commentaire méta-énonciatif est le groupe nominal « beauté remarquable ». Il s'agirait à notre avis d'une collocation du même genre que l'expression « vif succès ».

Ex. (4) Après les vifs succès⁹ commémoratifs remportés à propos de Guy Môquet ou de la Shoah, Sarko s'apprête à commémorer de Gaulle à tour de bras en 2008, année du cinquantenaire de la Ve République. (Le Canard enchaîné, no 4456) (ironique)

Si on enlève de l'exemple (3) le commentaire « comme vous le savez », l'ironie subsiste.

Ex. (5) Crassus plaidait devant le juge M. Perpenna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était d'une beauté remarquable¹⁰. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante : « Allons, dit Crassus, écoutons ce beau garçon. »

Ex. (6) ?Crassus plaidait devant le juge M. Perpenna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était beau. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante : « Allons, dit Crassus, écoutons ce beau garçon. » (non ironique pour un interprète ignorant la laideur de Lamia)

Toutes ces manipulations montrent que l'ironie peut être le résultat de la corroboration de plusieurs indices dont le statut est différent. Il peut s'agir uniquement d'indices verbaux comme les expressions en voie de lexicalisation « vifs succès », « beauté remarquable » ou d'indices méta-énonciatifs comme le commentaire « comme vous le savez » visant à faire actualiser dans l'esprit de l'interprète une information absente dans le texte. Il est donc impossible de définir l'ironie uniquement en tant qu'antiphrase, comme il est d'ailleurs impossible de la définir uniquement comme figure de pensée communiquant une attitude de raillerie de la part de l'ironiste.

Voici une dernière tentative cicéronienne de définition de l'ironie en tant que figure bivalente :

*C'est une ironie spirituelle que de déguiser sa pensée, non plus en disant le contraire de ce qu'on pense, comme dans l'exemple que j'ai cité plus haut de Crassus à l'égard de Lamia, mais en s'appliquant, par une raillerie continue, dissimulée sous un ton sérieux, à dire autre chose que ce qu'on pense.*¹¹ (Idem : 119-120)

⁹ Nous avons souligné dans le texte.

¹⁰ Nous avons souligné dans le texte.

¹¹ *Urbana etiam dissimulatio est, quom alia dicuntur ac sentias, non illo genere de quo ante dixi, quom contraria dicas, ut Lamiae Crassus, sed quom toto genere orationis seure ludas, quom aliter sentias ac loquare.* (pour la version originale reprise à Henri Bornecque)

Ex. (7) Telle la réponse de notre ami Scaevola à Septumuleius d'Anagni, celui à qui on avait payé au poids de l'or la tête de C. Gracchus. « Quelle idée te prend ? lui dit Scaevola ; tu es fou. Il y a chez nous tant de mauvais citoyens que, si tu restes à Rome, je te garantis une fortune, et magnifique en peu d'années. » (Ibidem)

*

Manier l'ironie, c'est à quoi excellait Emilien, notre second Africain, suivant Fanius, qui dans ses Annales l'appelle d'un mot grec l'ironique ; mais suivant ceux qui connaissent l'antiquité mieux que moi, ce fut Socrate, n'est-il pas vrai ? qui l'emporta dans cet art de dissimuler sa pensée. Il y déployait plus d'agrément et de grâce que personne. Ce genre est tout à fait de bon goût ; le piquant s'y joint à la gravité ; il convient également à la façon de parler des orateurs et à la conversation familière des gens du monde. (Ibidem)

Avec Cicéron on voit apparaître la composante intentionnelle de l'ironie figure de pensée qui consisterait à dire « autre chose que ce qu'on pense par une raillerie continue, dissimulée sous un ton sérieux ». On aurait donc une figure de mots, lorsque l'ironie porte sur un mot (antiphrase) et une figure de pensée lorsque l'ironie porte sur le discours entier et sert à prendre quelqu'un pour cible de sa raillerie. En revenant à l'exemple (3) sur Lamia qui sert à illustrer l'ironie en tant que figure de mots, on remarque que l'ironie est là aussi intentionnelle et que la raillerie est bien perçue par Lamia qui ne manque pas de se défendre : « Je n'ai pas pu former les traits de mon visage ; mais j'ai pu former mon esprit. » Et l'ironiste de continuer dans son intention railleuse : « Écoutons, donc, ce beau parleur ! ». Dans ce deuxième énoncé que Cicéron manque d'interpréter, l'ironie est aussi de mise. En admettant que l'ironie s'exprime à travers une antiphrase qui agit sur le qualificatif « beau », on se demande quelle interprétation nous en livrerait Cicéron ? Il serait difficile d'accepter de paraphraser l'énoncé de Crassus par « Écoutons, donc, ce mauvais parleur ! ».

*

Au premier siècle av. J.-C. on voit apparaître la distinction figure de mots/figure de pensée dans l'*Institution oratoire* de Quintilien, mais cette fois-ci le rhétoricien prend bien le soin de faire le point sur les prises de position de ses contemporains et de nous livrer une critique sur la pertinence de cette distinction.

Quelques auteurs ont pensé qu'il n'y qu'un seul genre de figure, guidés par des opinions opposées. Les uns, en effet, sous prétexte qu'un changement dans les mots comporterait un changement dans le sens, ont soutenu que toutes les figures résident dans les mots ; d'autres, tenant que les mots sont adaptés aux idées, ont voulu que toutes résident dans le sens.

En effet, les mêmes choses peuvent être dites d'une façon ou d'une autre, et le sens reste identique, quoique l'expression soit changée, tandis qu'une figure de pensée peut comporter plusieurs figures de mots. L'une (figure de pensée) réside dans la conception, les autres (figures de mots) dans l'énonciation de la pensée, mais très souvent elles se combinent :

« Maintenant, Dolabella, je n'ai pitié ni de toi ni de tes enfants. » Car le propos qui se détourne des juges « vers Dolabella » est une figure de pensée, tandis que « maintenant » et « de tes enfants » sont des figures de mots. (Quintilien, Livre IX, 1978 : 160)

Même si dans un premier temps, avec un exemple très peu convainquant à l'appui, Quintilien a l'air de se ranger du côté de ses prédécesseurs en admettant qu'on peut avoir deux classes de figures, il est amené à reconnaître que les frontières en sont perméables, du moment où, très souvent, les mêmes figures se retrouvent autant dans une classe que dans l'autre. La conclusion qu'il en tire porte à croire que le débat est tranché une fois pour toutes, du moins en ce qui le concerne :

La majorité des auteurs, à ma connaissance, s'accordent pour distinguer deux sortes de figures, celles de pensée- figura mentis, sensus ou sententiarum- et celles des mots, figura verborum, dictionis, elocutionis, sermonis ou orationis ; en fait le nom varie et c'est sans importance.

On doit conclure que les figures comme le langage lui-même, se réalise nécessairement dans la pensée et dans les mots. (Idem : 161)

La conclusion va à l'encontre de son choix final qui a été de reprendre la division des figures en deux classes dont l'ordre a été inversé par rapport à celui proposé par ses contemporains : *de figuris sententiarum* précédant *de figuris verborum*, sous prétexte qu'« il est naturel de concevoir les idées avant de les énoncer. »

La définition quintilienne de la figure comme « une forme d'expression que l'art a renouvelée » illustre une prise de position unanime des rhétoriciens sur la fonction esthétique qui lui attribuée.

Quant à la définition de l'ironie, elle est encore une fois l'occasion pour le rhétoricien d'illustrer le manque de pertinence d'une division des figures ou la nécessité d'inventer une nouvelle classe qui se situerait au point d'intersection des deux premières.

Donc l'ironie en tant que figure, ne diffère absolument pas, dans la mesure où il s'agit du genre même, de l'ironie en tant que trope (dans les deux cas, en effet, il faut entendre le contraire de ce qui se dit) ; quant aux espèces, si on les examine avec un peu d'attention, il est facile de saisir qu'elles diffèrent.

Tout d'abord, le trope, est plus découvert, et, quoiqu'il dise autre chose que ce qui est pensé, le sens n'est pas feint. (Idem : 182)

Ex. (8) *En effet, presque tout le contexte est clair, comme ce passage d'une Catilinaire : « Rejeté par lui, tu t'es transporté chez ton compagnon, un excellent homme, Métellus ». En deux mots seulement [excellent homme] se trouve l'ironie ; on a donc ici aussi un trope assez concis.*

Au contraire, dans la forme figurée de l'ironie, toute l'intention est déguisée, le déguisement étant plus apparent qu'avoué, dans le trope, l'opposition est toute verbale ; dans la figure, la pensée et parfois tout l'aspect de la cause sont en opposition avec le langage et le ton de voix adopté.¹²

Ainsi la vie entière d'un homme peut sembler n'être qu'ironie, comme celle de Socrate (qui était appelé l'ironiste, parce qu'il se présentait comme un ignorant et un admirateur des autres, considérés comme des sages) ; en un mot, si une métaphore continuée fait une allégorie, l'ironie figure est faite d'une série d'ironies-tropes. (Idem : 183)

¹² At in figura totius voluntatis fictio est, apparens magis quam confessa, ut illic uerba sint uerbis diuersa, hic sensus sermoni et uoci et tota interim causae conformatio. (pour la version originale reprendre à Jean Cousin)

Valider le critère de concision de l'ironie (qui porterait sur un nombre réduit de mots) comme unique critère permettant de distinguer entre l'ironie comme figure de mots et l'ironie comme une figure de pensée pose problème à Quintilien. Il va donc poursuivre son argumentation en faveur d'une distinction en rajoutant comme deuxième argument le caractère des indices déclencheurs d'une interprétation ironique : dans le cas de l'ironie figure de mots, « l'opposition est toute verbale », dans le cas des figures de pensée, « le ton de la voix et l'aspect de la cause » en seraient les indices. Ce qui apporte un peu plus de lumière dans cette définition par rapport aux précédentes réside dans la prise en considération des indices para-verbaux (le ton de la voix) et du contexte (*causae conformatio*). Nous remarquerons que l'exemple où l'ironie porte sur le groupe nominal « un excellent homme, Métellus ! » peut bel et bien faire intervenir tous ces indices : une certaine tonalité de la voix de l'ironiste associée aux connaissances que l'interprète est censé avoir au sujet de Métellus vont entrer en conflit avec le sens axiologique positif de l'adjectif « excellent ». La tâche de l'interprète est de résoudre ce conflit tout en faisant attention aux intentions communicatives de l'ironiste. Voilà donc comment un exemple censé illustrer une figure de mots s'avère être une figure de pensée selon les critères invoqués par Quintilien.

Les exemples donnés témoignent de la diversité des indices susceptibles de signaler le phénomène de l'ironie, justifiant par cela la difficulté à la définir et encore plus à la décrire.

Ci-dessous nous avons repris les exemples d'ironie figure de pensée et les explications que donne Quintilien en marge de chaque exemple.

Il y a ironie quand nous avons l'air de donner un ordre ou de faire une concession :

Ex. (9) *Sous le souffle des vents, va, gagne l'Italie ! (Idem : 184)*

Il y a ironie quand nous concédons à des adversaires des qualités que nous ne voulons pas leur avoir reconnues. Ce procédé a beaucoup plus d'effet quand nous possédons ces mêmes qualités, que n'a pas notre adversaire. (Idem : 184)

Ex. (10) *Accuse-moi de peur, Drancès, toi dont la droite
Entassa des monceaux de Troyens immolés.*

Il y a ironie quand nous feignons de confesser des fautes qui ne sont pas les nôtres ou même qui sont imputables à nos adversaires. (Ibidem)

Ex. (11) *Est-ce-moi qui menai l'adultère Dardanien
Donner l'assaut à Sparte ?*

Ce n'est seulement aux personnes, mais aux choses que s'applique cette technique qui consiste à dire le contraire de ce que l'on veut faire comprendre. (Ibidem)

Ex. (12) *Beau travail, il est vrai, pour les maîtres du Ciel !
Ô l'admirable tendresse ! ô singulière bienveillance !*

Ces exemples ouvrent la voie à une interprétation de l'ironie en termes d'actes de langage et illustrent parfaitement l'impossibilité d'identifier toujours l'ironie à une antiphrase. En comparant les différentes définitions des figures de mots et de discours chez Cornificius, Cicéron et Quintilien, nous avons remarqué qu'en dépit

de l'impossibilité à déceler des critères opératoires qui justifient une telle distinction, les rhétoriciens antiques font tous le choix d'une telle division et, en plus, ils reprennent tous l'exemple de l'ironie pour illustrer le statut bivalent de certaines figures.

L'appellation figure de pensée a été expliquée par D. Forget par le fait que « la pensée représente la mise en forme de l'idée avant l'étape de la mise en mots et la division entre les deux types de figures vient en correspondance avec la stratification rhétorique de l'*inventio* et de l'*actio*. » (2000 : 25). Cette citation reprend l'idée de Quintilien pour qui « il est naturel de concevoir les idées avant de les énoncer. »

De nos jours l'ironie suscite toujours des débats de la part des chercheurs travaillant dans le domaine des sciences humaines (littérature, esthétique, poétique, philosophie, linguistique), mais la perspective est différente. On peut comprendre que pour une discipline qui se donnait pour objectif d'enseigner l'art de bien parler en public, la perspective de la production des figures était essentielle et qu'à condition de bien appliquer les préceptes des rhétoriciens on devenait un bon rhéteur. D'emblée on voit écarté l'intérêt pour la façon dont les figures réussissent à prendre forme dans l'esprit de l'interprète.

Une vingtaine de siècles après les rhétoriciens de l'antiquité, on voit naître un intérêt de plus en plus vif pour la façon dont les figures en général, l'ironie en particulier, réussissent ou échouent, et ceci, grâce à l'élargissement de la perspective sur tous les acteurs impliqués dans l'acte d'énonciation.

De plus, la plupart des exemples donnés par les rhétoriciens de l'antiquité, sont des exemples extraits de dialogues. Dans le cadre d'une discipline comme la rhétorique, le choix de ces exemples est tout à fait justifié, mais pour notre recherche, la limitation du corpus à des dialogues risque de nous faire perdre de vue certains aspects importants de l'ironie, notamment la façon dont l'ironiste va mettre en scène le discours de l'autrui tout en s'adressant à un tiers.

1.2. La position des rhétoriciens modernes

Chez Dumarsais (XVII^e siècle) on retrouve une proposition de division des figures en quatre classes : *les figures de diction* portant sur les changements qui arrivent dans les lettres et les syllabes des mots, *les figures de construction* comme la syllepse, *les figures de mots* dans lesquels les mots conservent leur signification propre, comme la répétition et les figures de mots que l'on appelle *tropes*.

Ces figures sont appelées Tropes du grec tropos, conversio, dont la racine est trepo, verto, je tourne. Elles sont ainsi appelées, parce que, quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre : voiles dans le sens propre ne signifie point vaisseaux. Les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau, cependant voiles se dit pour vaisseaux. (Dumarsais, 1988 :69)

L'ironie (*eironeia, dissimulatio in oratione*) est une **figure** par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit: ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie, ne sont pas pris dans le sens propre et littéral. (Idem : 156)

Ex. (13) Boileau qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendu depuis, a dit par ironie :

'Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.' (Boileau, *Satire IX*)
Il voulait dire un mauvais poète. (exemple emprunté à Dumarsais)

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de la voix, et plus encore la connaissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un, de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire connaître l'ironie que les paroles dont on se sert. (Ibidem)

Ex. (14) Un homme s'écrie, 'oh le bel esprit!'. Parle-t-on de Cicéron, d'Horace ? Il n'y a point là d'ironie ; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle ? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge. (Ibidem)

La prise de conscience du rôle que jouent les indices para-verbaux de même que le savoir partagé des deux participants à l'acte de communication amène Dumarsais à abandonner la distinction entre l'ironie figure de mots et l'ironie figure de pensée.

En considérant incomplète la définition de l'Académie : « l'ironie est une figure par laquelle on dit le contraire de ce que l'on veut faire entendre », P. Fontanier propose une autre qui saisisse « le caractère particulier de l'ironie » :

« c'est toujours une sorte de raillerie ou plaisante ou amère et ...on donnerait une idée un peu plus exacte de cette figure, si on disait qu'elle consiste à dire, par manière de raillerie, tout le contraire de ce qu'on pense ou de ce qu'on veut faire penser aux autres. » (Fontanier, 1977 : 125)

***L'ironie** consiste à dire par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté, mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage ; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus graves. (Fontanier, 1968 : 145-147)*

Ex. (15) Tout le monde connaît le fameux passage où Boileau pour mieux se moquer de certains écrivains de son temps, feint de les louer :

*Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile ;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;
Sofal est le phénix des esprits relevés...*

On voit déjà apparaître avec Quintilien et se poursuivre dans la rhétorique moderne une conception de l'ironie comme figure qui sert à exprimer de façon détournée (soit par le biais de l'antiphrase, soit par le ton de la voix, soit par une information que l'interprète de l'ironie est appelé à puiser dans sa compétence encyclopédique) l'attitude de son producteur, attitude qui est tantôt appelée « feintise » (Quintilien), tantôt « raillerie » (Dumarsais, Fontanier).

En guise de conclusion :

Ce qu'on peut relever en regardant de façon comparative les positions des rhétoriciens antiques et modernes par rapport à la figure en général, à l'ironie en particulier, c'est que la division des figures est considérée de moins en moins pertinente, l'ironie étant définie par les derniers comme une inversion de mots ou antiphrase en rapport avec l'attitude de raillerie de son producteur.

Au XXe siècle, le débat va être recentré chez les adeptes d'une conception figurative de l'ironie (Kerbrat-Orecchioni, Perrin) autour du rapport qui s'établit entre l'antiphrase et la raillerie.

BIBLIOGRAPHIE

- Berrendonner, A. (2002) « Portrait de l'énonciateur en faux naïf », in Bonhomme, M., *Figures du discours et ambigüité*, Semen 15, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, pp. 113-125.
- Bonhomme, M. (2005) *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
- Cicéron (1966) *De l'orateur*, Paris, Les Belles Lettres, traduit du latin par E. Courbaud.
- Cicéron (1971) *De l'orateur*, Paris, Les Belles Lettres, Livre III, traduit du latin par E. Courbaud et H. Bornecque.
- Cornificius (1989) *Rhétorique à Herennius*, Paris, Les Belles Lettres, traduit du latin par G. Achard.
- Ducrot, O. (1984) *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- Dumarsais, C. (1988) *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion.
- Fontanier, P. (1977) « Ironie », *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, pp. 125-126.
- Forget, D. (2000) *Figures de pensée, figures du discours*, Québec, Nota Bene.
- Freud, S. (1988) *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1978) « Problèmes de l'ironie », in *L'ironie*, Travaux du Centre de recherches linguistiques et sémiologiques de Lyon, 2, Lyon, P.U.L., p.10-46.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980) « L'ironie comme trope », in *Poétique*, n° 41, pp. 108-127.
- Kumon-Nakamura, S., Brown, M. & Glucksberg, S. (1995) « How about another piece of pie : the allusional pretense theory of discourse irony », in *Journal of Experimental Psychology: General*, 124, pp. 3-21.
- Quintilien (1978) *Institution oratoire*, livre VIII-IX, Paris, Les Belles Lettres. P. 182.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1978) « Les ironies comme mentions », *Poétique*, no 36, pp. 399-412.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1989) *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.
- Wilson, D. (2006) « The pragmatics of verbal irony: echo or pretense », in *Lingua*, n° 116, pp.1722-1743.

LA CATÉGORIE DE *L'EXPRESSION* ET LA CONSTITUTION D'UNE NOUVELLE DISCIPLINE LINGUISTIQUE : LA STYLISTIQUE (CHARLES BALLY, 1865-1947)

ANAMARIA CUREA¹

ABSTRACT. *The Expression Category and the Creation of a New Linguistic Discipline: Stylistics (Charles Bally, 1865 - 1947).* The aim of the present article is to highlight the relevance of the *expression* category to the process giving birth to stylistics as an autonomous linguistic discipline. While trying to create a descriptive synchronic linguistics based on the examination of the spoken language in context, Charles Bally brings about a linguistic theory (known as “the theoretical science of the expression” or stylistics) which both integrates and transcends other linguistic disciplines, such as lexicology, semantics, syntax and even phonetics. Our hypothesis is that this new approach has aroused the interest of the Discourse Analysis proponents due to its developing of a set of theoretical principles and some analytical interpretations of the spoken language - interpretations to be found later on in a common ground to various researches in the Discourse Analysis field.

Keywords: *expression, linguistic meaning, stylistics.*

Le nom du linguiste suisse Charles Bally est traditionnellement associé dans les synthèses d'histoire de la linguistique² à deux projets d'une importance remarquable pour la linguistique du XX^e siècle: le travail d'édition et de publication du *Cours de linguistique générale* (1916) – en collaboration avec son collègue genevois, Charles-Albert Sechehaye –, et le projet de la création d'une nouvelle discipline linguistique et de son diffusion en tant que discipline autonome. La complexité de son œuvre jouit d'un regain d'intérêt depuis une trentaine d'années: resituée par rapport à des approches contemporaines en sciences du langage, à savoir des approches énonciatives, de linguistique de l'oral ou de sociolinguistique, elle se voit attribuer un rôle important dans l'histoire de l'édification conceptuelle et institutionnelle (Chiss&Puech, 1999, p. 162-163) de la linguistique au début du XX^e siècle³.

¹ Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Département de Langues et littératures romanes & CLRAD.
Courriel : anamariacurea@yahoo.fr.

² Cf. Leroy (1967), p. 78, 163-164, Paveau & Sarfati (2003), p. 92-94, Ducrot&Schaeffer (1972/1995), p. 182 (Stylistique de la langue), p. 269 (la syntagmatique de Bally), p. 650 (coordination sémantique), p.707 (Charles Bally et la modalité généralisée), p.733 (L'exclamation).

³ L'oeuvre de Bally, dans son intégralité, a fait l'objet de deux colloques internationaux: le premier, les 5-6 décembre 1997, organisé à l'Université de Genève, intitulé « De la stylistique à la linguistique générale », le deuxième, du 24 au 26 juin 2004, à l'Université Paris III - Sorbonne Nouvelle, en collaboration avec l'Université de Lausanne, sous le titre « Charles Bally. Historicité des débats linguistiques et didactiques ». La publication et l'étude des inédits de Bally ont fait l'objet de deux ouvrages récents: le premier, paru en 2007, est un recueil de conférences, articles et compte-rendus de Bally, commentés, présentés et annotés par Etienne Karabétian, le deuxième, paru en 2008, rassemble les inédits de Bally concernant la sociolinguistique, édités, présentés et commentés par Claire Forel.

L'objectif de notre article est de signaler l'importance de la catégorie de l'*expression* pour son projet de constitution de la stylistique comme discipline autonome au sein de la linguistique, et l'intérêt majeur de cette catégorie pour la mise en place d'une nouvelle approche du sens linguistique. La stylistique est fondée sur une reconsidération de la notion de « mot », dénoncée comme unité « trompeuse » et « illusoire » (*Traité de stylistique française*, 1909, ci-après TFS), position qui se radicalise jusqu'à la mise en question de sa pertinence pour l'étude stylistique de l'expression.

La stylistique est au centre des préoccupations de l'auteur entre 1905, date de parution du *Précis de Stylistique: esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne* (ci-après PSF), et 1929, date de sa dernière conférence traitant, même de façon indirecte, de la stylistique. Entre ces deux dates, Bally a publié deux ouvrages, le TFS en 1909 et des articles, réunis sous le titre *Le Langage et la Vie*, ouvrage paru en 1913 (deuxième édition augmentée en 1926). En nous appuyant principalement sur le PSF et le TFS, nous nous proposons d'illustrer la mutation de perspective que Bally met en place à travers ses recherches, à savoir la nouvelle méthode d'une science de l'expression fondée non plus sur l'étude du vocabulaire et de la grammaire d'une langue, mais sur l'observation de la langue parlée dans le contexte de son utilisation⁴.

Vu les présupposés théoriques et les analyses que Charles Bally propose dans ses ouvrages et articles, il n'est pas surprenant que des chercheurs intéressés par la pragmatique, la linguistique textuelle, l'analyse du discours, la sociolinguistique aient souvent été tentés de proposer des relectures de Charles Bally à la lumière des tendances actuelles en sciences du langage. Nous nous proposons de relever quelques aspects qui ont pu justifier de tels retours interprétatifs, en avançant l'hypothèse que cette nouvelle discipline constitue moins une approche proprement dite du discours que la *construction d'un domaine de ressources et de présupposés théoriques* qui se sont retrouvés plus tard dans de nombreux champs de recherche sur le/les discours⁵.

I. La stylistique et la psychologie du langage : une démarcation problématique

Dans l'introduction du TFS, Bally formule des définitions, fait des mises au point terminologiques et propose des délimitations du champ disciplinaire de la stylistique dans ses rapports avec d'autres disciplines: l'art d'écrire, la rhétorique, la littérature, l'histoire de la langue, mais surtout la psychologie⁶. Les lignes de démarcation

⁴ Cette mutation de perspective est, comme le soulignent Chiss & Puech dans leur ouvrage de 1999, un lieu fécond de partages disciplinaires, d'influences exercées d'un côté par la pensée saussurienne, d'un autre côté, par la psychologie allemande et par une conceptualisation originale du terme de *Vie* (sous l'influence de Bergson), incluant les deux pôles: la subjectivité et l'action. En inscrivant la subjectivité dans le langage, la stylistique de Bally a « ouvert la voie à de nouvelles conceptions du système-langue » (Chiss & Puech, 1999, p. 170).

⁵ Maingueneau (2005) mentionne, parmi les « ressources » communes des recherches sur le discours, le genre de discours, la typologie des discours, la polyphonie, les actes de langage, la théorie de la politesse, et parmi les présupposés théoriques partagés par les analystes du discours, le langage comme activité, la contextualité radicale du sens, le caractère interactif de la communication verbale.

⁶ Pour bien situer la problématique, nous devons rappeler que dans la première décennie du XX^e siècle, la linguistique générale était en train de se constituer en tant que discipline (les cours de linguistique générale de F. de Saussure se sont déroulés en 1907, 1908-1909 et 1910-1911).

entre une psychologie du langage et la stylistique restent pourtant floues, tant du point de vue du principe qui est à la base de la nouvelle discipline, que de celui de l'appareil conceptuel qui lui correspond. L'hypothèse générale de Bally est la distinction *de principe* et *de fait* entre les éléments intellectuels et les éléments affectifs dans l'expression linguistique de la pensée :

« Il [le langage] exprime le contenu de notre pensée, à savoir nos idées et nos sentiments : les éléments *intellectuels* et les éléments *affectifs* étant presque toujours unis à doses variables dans la formation de la pensée, la même composition se reproduit dans l'expression » (Bally 1909/1951 : 1, les italiques appartiennent à l'auteur, nous soulignons).

Son hypothèse initiale revêt donc la forme d'une adéquation entre la pensée et son expression, fondée elle-même sur le présupposé que faits psychiques et faits linguistiques se rapprochent par leur nature et se prêtent au même type de traitement. Fonder une nouvelle discipline sur cette hypothèse est une entreprise contestée aussi bien par Saussure que par Sechehaye et Meillet; ce présupposé théorique semble avoir fragilisé son approche, en réduisant ses chances d'avoir une véritable postérité.

La théorie de l'expression (assimilée à la « stylistique » dans un premier temps) chez Bally est un ensemble de présupposés théoriques et d'analyses dont la cohérence est assurée par le concept de « langue parlée », *expressive*, ou « langue en action ». Bally tend à plusieurs reprises à l'assimiler à la psychologie, et situe explicitement certains de ses enjeux dans le domaine de la psychologie (que ce soit une « psychologie de la valeur » ou une « psychologie expérimentale »)⁷. En outre, la conception de Bally sur le changement linguistique a été fortement influencée par son intérêt constant et très marqué pour la sociologie de son époque : les idées de tradition et de mode, d'imitation, d'analogie, de valeur⁸. Son œuvre devient ainsi un champ particulièrement fécond pour les études sur les « partages disciplinaires » dans les sciences humaines au début du XX^e siècle. Bally en avait lui-même pleine conscience, car il était constamment préoccupé par la question des influences entre les disciplines scientifiques ainsi que par la scientificité des approches dans le domaine des sciences humaines.

Preuves en sont les mentions qu'il fait dans ses manuscrits sur la linguistique sociologique, comme par exemple celles qui figurent dans l'appendice intitulé *Analogie entre l'histoire de la sociologie et l'histoire de la linguistique*, où il pose des problèmes

⁷ « À travers des glissements incessants, au fil des ouvrages, se tisse un réseau de quasi-synonymes, dans lequel s'échangent les catégories linguistiques et psychologiques. Tel est par exemple le cas pour le halo lexical qui entoure la catégorie de l'expression (« sentiment », « affectivité », « sensibilité », « émotion », etc) » (Combe 2006 : 56).

⁸ L'étude des inédits de Bally sur les rapports entre la linguistique et la sociologie fait l'objet d'un ouvrage récent (paru en 2008) de Mme Claire Forel, qui réunit un grand nombre de manuscrits de l'auteur, à savoir ses notes du cours de linguistique sociologique donné entre 1918 et 1936 : semestre d'hiver 1918-1919, les deux semestres de l'année 1920, 1921, semestre d'hiver 1923, semestre d'été – régulièrement entre 1924 et 1933, et le dernier cours, en été 1936. La présentation des manuscrits de Bally fait l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage de Claire Forel, la première étant destinée à la présentation et à l'interprétation des sources de Bally en linguistique sociologique (Pareto, Tarde, Lévi-Bruhl, Durkheim), et la troisième à une analyse de la sociolinguistique de Bally.

de nature épistémologique. Dans le rapprochement entre la linguistique et la sociologie, nous pouvons retrouver également, sous une forme implicite, la motivation de la communauté d'enjeux entre la stylistique et la psychologie :

« Autre point de contact : *L'a priori*.

Sociologie et linguistique n'ont pas reconnu la *nature propre* de leur objet, se sont fondées sur d'autres disciplines, s'y sont inféodées, ont procédé par *analogie* (vaste système de *métaphores scientifiques*).

Et il faut assumer que l'étude à laquelle je me livre cette année n'est pas propre à lutter contre cette erreur de méthode » (5027 : f.455, Forel 2008 : 215).

Ces considérations de Bally sont significatives pour la manière dont il concevait la linguistique en tant que science et en tant que discipline, par rapport à d'autres sciences humaines. Il semble admettre que la linguistique et la sociologie n'ont pas réussi à se créer un objet propre, empruntant des *a priori* à d'autres disciplines (il fait allusion sans doute aussi à la psychologie). Pour une discipline naissante, le transfert méthodologique est compréhensible, voire utile. Cela nous fait penser aux présupposés de nature psychologique qui sous-tendent la stylistique. La psychologie est considérée par Bally comme un « contrepoids à l'étude purement historique »; l'influence de Wundt pourrait s'y lire, plus précisément son étonnement devant le monopole de l'histoire. Malgré son attitude généralement favorable aux partages disciplinaires, Bally se montre assez méfiant quant aux limites de telles influences, et plaide pour une certaine prudence dans l'adoption de données – l'importation de méthodes ou de concepts – d'autres sciences. Il nous semble intéressant de remarquer la référence à F. de Saussure⁹, plus précisément à sa dualité *langue/parole*, dans l'intention d'établir une limite à ces influences en vue de rejeter le facteur individuel :

« Mais avec la psychologie, nouveau danger de voir les limites effacées.

Certains sociologues ramènent toute la sociologie à la psychologie et on met sur le même pied tous les faits de langage.

Autrement dit : tout se ramène à l'individu.

⁹ Saussure lui-même était préoccupé par le statut de la linguistique parmi les autres sciences humaines : son projet sémiologique en témoigne : « On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale*; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale; nous la nommerons *sémiologie* (...) La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains » (CLG : 33). Chez Saussure, nous semble-t-il, il s'agit moins d'un projet *disciplinaire* que d'un projet, disons, *scientifique*, ou bien *domanial*. Il est moins question de concevoir la linguistique comme une discipline (dans le sens normatif du terme), mais de bien comprendre la nature de son objet et de le situer correctement dans l'ensemble des « faits humains ».

Or ici se présente la distinction lumineuse de F. de Saussure entre la parole et la langue, CLG p.37.

Les sociologues feront bien de méditer, pour chercher des analogies dans leur domaine propre » (5027 : 465, Forel 2008 : 221, nous soulignons).

La stylistique de Bally est psychologique dans son fondement, mais il s'agit d'une psychologie de la masse parlante fondée sur l'étude du rapport qui s'établit entre la pensée et la langue dans l'activité langagière, autrement dit dans la langue parlée. La démarche stylistique est fragilisée, nous semble-t-il, par le principe de l'adéquation entre le plan de la pensée et le plan de la langue, qui légitimerait chez Bally le transfert des concepts entre la psychologie et la linguistique.

II. Le PSF (1905) : l'expression aux confins des champs conceptuels

II. 1 Langue, parole et expression

Le PSF est un premier aperçu de la stylistique comme discipline nouvelle, et la première tentative de son autonomisation dans le cadre de la linguistique. En tant que première approche de la stylistique, cet ouvrage est envisagé par Bally comme une esquisse plutôt que comme une entreprise aboutie.

Dans le premier chapitre de l'ouvrage, portant sur la définition et les rapports de la stylistique avec d'autres disciplines, Bally formule la première définition de la stylistique, qu'il soumettra à un changement significatif dans le TSF :

« La stylistique étudie les moyens d'expression dont dispose une langue, les procédés généraux employés par elle pour rendre par la parole les phénomènes du monde extérieur aussi bien que les idées, les sentiments et en général tous les mouvements de notre vie intérieure.

Elle observe les rapports qui existent dans une langue donnée entre les choses à exprimer et leur expression; elle cherche à déterminer les lois et les tendances que suit cette langue pour arriver à l'expression de la pensée sous toutes ses formes.

Elle recherche enfin une méthode propre à faire découvrir ces moyens d'expression, à les définir, à les classer et à en montrer le juste emploi » (Bally 1905 : 7, nous soulignons).

La première définition de la stylistique utilise la notion d'*expression* dans son extension maximale. Deux niveaux de conceptualisation y sont impliqués et semblent se présenter de manière indifférenciée : le premier est celui de la *parole* comme activité, en tant que champ de manifestation du rapport entre la pensée et la langue, servant à rendre les phénomènes du monde extérieur (le monde objectif) et les « mouvements de la vie intérieure » (la sphère de la subjectivité); le second est celui de la *parole dans une langue donnée* (chaque langue possède ses propres moyens d'expression), qui est à proprement parler le domaine de la stylistique. La parole rentre donc dans deux systèmes de référence, qui semblent se confondre dans la conception de Bally :

d'une part, elle entre en relation avec la pensée, et d'autre part, avec la langue, une langue donnée. Cette conception privilégiant le fonctionnement du langage amène Bally à introduire dans la relation entre la langue et la parole un troisième facteur : *l'expression*. Ainsi, le fonctionnement langagier serait à son avis explicable par le recours à une relation triadique :

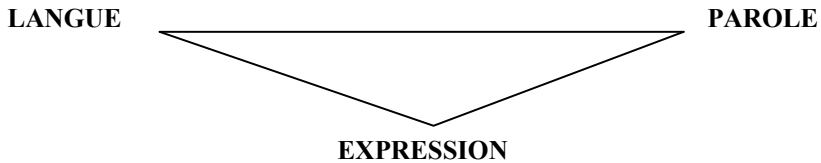


Figure I

Dans cette perspective, *l'expression* est un concept qui permet effectivement d'expliquer la nature toute particulière de la relation qui s'instaure entre la langue et la parole¹⁰. L'étude de l'expression est conçue comme l'objet d'une discipline nouvelle, censée mettre à profit les acquisitions des autres disciplines linguistiques, qui s'y trouvent de ce fait comme intégrées, et dépassées néanmoins par celle-ci. Selon cette acception, qui est chronologiquement la première dans les travaux de Bally, l'expression est un concept dont l'extension est maximale; les lois de la grammaire, les mots, les tours de syntaxe, les faits d'intonation deviennent des *moyens d'expression* et n'intéressent la stylistique qu'en tant que tels. Bally nous apprend ainsi que les éléments mentionnés ci-dessus, objets d'étude de la morphologie, de la syntaxe, de la lexicologie, de la sémantique sont également les objets d'étude de la stylistique *dans la mesure où* ce sont des moyens d'expression. Autrement, ils ne dépassent pas le cadre des disciplines qui les intègrent.

La catégorie de *l'expression* est donc dès le PSF un élément-clé dans la définition de la stylistique et de son objet d'étude. Dans la définition de la stylistique que Bally donne dans le PSF nous pourrions cerner la distinction suivante : *l'expression*₁ comme activité de langage, perspective qui autorise Bally à parler d'abord du rapport entre la pensée, la langue, les objets du monde et le *moi* (« rendre par la parole les phénomènes du monde extérieur aussi bien que les idées, les sentiments et en général tous les mouvements de notre vie intérieure »), et *l'expression*₂ comme réalisation *hic et nunc* d'un acte de parole dans une langue donnée (la mise en exercice d'une langue donnée par la parole, à savoir *l'énonciation*). Nous avons ainsi toutes les relations que la notion d'*expression* permet d'établir : entre la langue et la parole, d'un côté, et entre celles-ci et la pensée, d'un autre côté; l'extension de *l'expression* est suffisamment généreuse pour intégrer déjà ce que Bally appellera dans le TSF une « psychologie du langage ».

¹⁰ Nous pouvons ainsi considérer que le recours par Bally à la notion d'*expression* lui permet de raffermir de manière originale la dualité saussurienne entre la langue et la parole.

II. 2 Expressif, impressif et rôle du contexte

Dans le deuxième chapitre du PSF, consacré à l'étude des mots dans la perspective stylistique, Bally introduit une notion qui semble faire pendant à la notion d'expression : l'*impression*. Étant donné que le langage repose sur l'exacte correspondance entre l'expression et la chose exprimée, il est souhaitable d'acquérir une connaissance qu'il appelle « *impressive* » des mots, définie comme la correspondance entre les représentations de l'esprit et leur expression linguistique :

« La connaissance parfaite des mots n'est pas celle qui évoque en nous les mots étymologiquement parents ou les mots équivalents d'une autre langue, mais celle qui identifie spontanément ces mots avec les représentations et les impressions de toute sorte, images, idées, sentiments, que l'usage y a enfermés » (Bally 1905 : 28, nous soulignons).

« La stylistique demanderait plutôt un vocabulaire où les mots seraient groupés d'après leurs rapports réels, je veux dire d'après les rapports établis entre eux par l'usage » (Bally 1905 : 25, nous soulignons).

« La stylistique étudie les mots (...) d'après leur sens réel et actuel » (Bally 1905 : 22, nous soulignons).

À l'appui de cette vision dynamique sur la problématique du sens, Bally propose une première variante de ce qu'il appellera par la suite l'antinomie entre l'expression et la communication. Pour expliquer la stabilité relative du sémantisme d'un mot, Bally invoque deux tendances contraires concernant l'activité linguistique : d'un côté, la tendance des mots vers l'unité de signification (la tendance à identifier chaque concept avec un mot unique, la monosémie, résultat de la « paresse linguistique »), et d'un autre côté, la tendance vers la pluralité des sens, spécifique de la langue parlée (polysémie). Cette problématique est sous-tendue par le rapport, soumis à une variation permanente, qui s'établit entre l'*expression* et l'*impression* :

« (...) de même que les *mots* conservés par un long usage deviennent pour elle [la langue parlée] des abstractions qui ne rendent plus toute la fraîcheur des impressions, de même le *sens* traditionnel d'un mot est peu à peu saisi par l'intelligence seule sans frapper l'imagination et la sensibilité; alors la langue parlée lui attribue souvent un sens nouveau qui s'impose par son effet inattendu : il y a des néologismes de sens comme il y a des néologismes de mots » (Bally 1905 : 19, nous soulignons).

Nous pouvons ainsi constater que dans la conception de Bally, même dans son premier ouvrage relatif à la stylistique, la linguistique ne saurait ignorer les deux perspectives sur l'usage de la langue en contexte, à savoir la production et la réception des faits de langage, et la manière dont les deux activités exercent une influence, par des voies différentes, sur le système de la langue. L'expression relève de la production, alors que l'impression se situe du côté de la réception. La variation est le résultat du rapport entre l'expression et l'impression, et de leur équilibre sans cesse bousculé et sans cesse rétabli dans l'usage proprement dit d'une langue (la « langue parlée ») :

« Si notre faculté d'observation était assez puissante pour saisir les moindres nuances de signification, nous pourrions voir qu'un mot reçoit un sens différent de chaque contexte où il se trouve; mais notre esprit ne perçoit nettement que les plus saillantes de ces différences, les sommets dans les courbes de ces fluctuations » (Bally 1905 : 21, nous soulignons).

Pour Bally, le sens impressif des mots est leur sens actuel, autrement dit leur sens contextuel. *L'impression* est un concept permettant d'expliquer le rapport entre l'expérience du sujet parlant et la stabilisation relative du sémantisme des mots; les impressions « lentement accumulées » ont permis d'abord la fixation des noms des objets et des actes les plus ordinaires parce que les mots accompagnaient de manière systématique la perception directe de ces objets et de ces actes. Les abstractions sont fixées plus tard par voie d'association, sur la base du langage *concret*.

Le lien que Bally établit entre le signifiant et le signifié dans le processus de stabilisation progressive de leur rapport fait intervenir largement des facteurs relevant du contexte d'emploi et des possibilités d'assimilation relevant d'une psychologie de la réception. Le rôle du contexte est ainsi relié à des opérations pour la plupart inconscientes servant à fixer les concepts abstraits :

« Le premier contact avec un mot nouveau n'en suscite pas une idée complète; mais, avec les données partielles que fournit le contexte, nous le sentons déjà vivre, parce que les mots qui l'enveloppent sont avec lui dans un rapport naturel et psychologique; nous nous l'assimilons, mais il reste attaché à l'ensemble de la représentation dont il faisait partie, jusqu'à ce que de nouvelles expériences viennent préciser ces premières données et ajouter de nouvelles représentations aux anciennes. (...) Cette lente évolution, que nous ne pouvons jamais retracer dans tous ses détails, car elle s'est déroulée en partie dans les ténèbres de l'inconscient, ce long travail qui seul nous a donné une notion claire des concepts abstraits, voilà ce que les méthodes ordinaires suppriment d'un trait de plume dans l'étude des langues étrangères lorsqu'elles expliquent les mots par voie de traduction et les considèrent comme des unités indépendantes » (Bally 1905 : 30, nous soulignons).

Le contexte est un élément-clé dans la problématique du sens chez Bally. Le domaine du sens voit ainsi ses limites s'élargir, en raison de la considération des rapports entre les éléments exprimés et les représentations auxquelles ils correspondent. Ces rapports se stabilisent et évoluent eux-mêmes par des opérations inconscientes, pourvu que le recours au contexte soit sous-tendu par la relation naturelle et psychologique qui s'établit entre un mot nouveau et son contexte d'emploi :

« En fait *le mot isolé*, l'unité lexicologique joue un rôle très secondaire dans l'expression de nos pensées lorsque nous parlons notre langue. *Il est impossible qu'une pensée soit exprimée par un mot*, là où il semble que ce soit le cas, ce n'est qu'une apparence : il s'agit en réalité (...) d'une ellipse, c'est-à-dire que parmi plusieurs mots pensés, un seul arrive au premier plan dans l'aperception; celui-là seul est alors exprimé, parce que les autres peuvent facilement être suppléés. Que l'on prenne des phrases à mot unique, comme : *Jamais! Moi? Debout!*, etc...et qu'on les place dans un contexte approprié, et l'on verra se vérifier la règle ci-dessus. (...) Nous pensons par phrases et non par mots, et le triage des éléments s'opère inconsciemment en nous sur ces matériaux réunis en faisceaux. Le mot est une unité lexicologique, et non une unité psychologique » (Bally 1905 : 31).

La perspective lexicologique, comme la perspective sémantique ne suffisent donc plus, selon Bally, pour rendre compte de la problématique du sens, car le mot lui-même est une unité lexicologique, et non pas une unité psychologique. Bally est encore en quête d'une unité qui puisse lui servir d'outil dans l'étude du sens. Le mot n'est pas un moyen d'expression, et par conséquent, est inapte à constituer l'unité opératoire de la stylistique :

« Ainsi donc pour la stylistique le mot est une sorte de fiction; elle a plutôt pour objectif de rechercher par quelles actions réciproques et par quels groupements les mots deviennent des moyens d'expression, c'est-à-dire rendent les formes diverses de la pensée » (Bally 1905 : 31).

Les impressions résultent d'une synthèse de facteurs, de groupements de mots, qui constituent les véritables unités psychologiques. En tant que telles, elles sont un principe pour établir un nouveau type d'unités en linguistique et orientent l'attention vers le domaine du texte ou du discours, et notamment vers la langue parlée :

« *Cette norme, c'est la langue parlée.* C'est elle qu'il faut observer, à elle qu'il faut tout rapporter; elle est chose fuyante, souvent déconcertante, insaisissable; n'importe, c'est à elle qu'il faut toujours revenir; elle seule permet de juger sainement tous les autres aspects du langage. Je sais bien que dans l'étude des langues modernes la langue parlée est tenue en singulière suspicion. C'est un des mérites de la linguistique comparée que de l'avoir remise au premier plan de l'observation » (Bally 1905 : 32).

Malgré la fermeté avec laquelle sont posés certains postulats de la stylistique, comme la nécessité d'étudier la langue parlée, nous avons pu déceler parfois dans le PSF certaines inconséquences concernant les champs auxquels ces postulats doivent s'appliquer : dans certains passages, la stylistique est associée à l'étude d'une langue étrangère plutôt qu'à celle de la langue maternelle, comme c'est le cas pour le traitement des groupes impressifs, qui sont considérés comme la « matière même de la stylistique ». D'autres fois, ce travail de la mémoire consistant à fixer des groupes impressifs (des groupements synthétiques), véritables unités psychologiques, tient plutôt d'une étape préliminaire que de la stylistique proprement dite. La conclusion à laquelle Bally veut en venir est qu'une certaine conception statique du mot, propre aux perspectives lexicologique et sémantique, est à dépasser au profit d'une conception plus souple, mieux adaptée à la réalité linguistique¹¹.

¹¹ « (...) les mots ne sont plus alors ces blocs inertes et immuables qu'il suffit de transporter d'un endroit à un autre et de mettre bout à bout pour former des phrases; ils apparaissent comme des formes souples, aux aspects changeants, qui ne se fixent que dans des milieux appropriés, dans des combinaisons imposées par l'esprit de la langue. (...) Cette conception du mot est selon nous la base de tout le travail stylistique. Si on l'admet et qu'on se pénètre de la méthode exposée plus haut pour découvrir dans les mots un moyen d'expression, on ne verra dans la suite de cet ouvrage que le développement et les aspects divers de ces premiers principes » (Bally 1905 : 39-40, nous soulignons).

III. *Expression et expressivité dans le TSF (1909)*

Comme on a déjà pu le remarquer, la notion d'*expression* chez Bally est d'une importance capitale pour comprendre le sens de son projet : la stylistique ne s'intéresse pas (ou plutôt pas uniquement) aux faits de langue, ni aux faits de langage, mais aux *faits d'expression*, ce qui la situe d'emblée dans une perspective fonctionnaliste. La notion d'*expression* n'est pas clairement définie dans le TSF, mais les emplois du terme « expressif » et du déterminant prépositionnel « d'expression » (*faits d'expression, procédés d'expression, moyens d'expression*) nous amènent à dégager un glissement conceptuel du terme *expression* vers une acception qui sera appelée en 1925 *expressivité linguistique*.

Après avoir souligné l'impossibilité *de fait* de distinguer l'expression des idées de l'expression des sentiments par le langage (« l'expression intellectuelle des faits de pensée est une quasi impossibilité » (p.8), « nous sommes esclaves de notre moi », « nous le mêlons sans cesse aux choses, et la réalité, au lieu de *se refléter*, de *se réfléchir* fidèlement en nous, *s'y réfracte* » (p.6), Bally donne la définition de la stylistique :

« La stylistique étudie donc les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité » (Bally 1909/1951 : 16).

L'expression est un observable, un domaine empirique, elle présente les caractéristiques d'un phénomène qui se produit, qui peut être décrit dans ses manifestations et qui permet l'accès (par « réflexion intérieure ») aux rapports entre la pensée et la langue et surtout, aux éléments subjectifs de la pensée.

Une critique est adressée à la tendance historique de la méthode sémantique, consistant à rechercher la communauté d'origine, les causes et la filiation des changements de sens, des emprunts et des calques. Nous pouvons remarquer que le système expressif, comme d'ailleurs le système des signes dans la conception de F. de Saussure, est interprété comme étant le système de la langue à un moment déterminé de son fonctionnement, envisagé à l'intérieur d'un état de langue¹². La *valeur expressive* d'un fait de langage fait référence dans ce contexte à ce qui, dans son fonctionnement, ramène un fait de langage à un type, intellectuel ou affectif, en raison de son caractère dominant. Bally appelle *relativité générale des faits d'expression* ce caractère de l'élément affectif de ne pouvoir être dégagé que par opposition à son contenu intellectuel¹³. Il souligne d'ailleurs à maintes reprises que la distinction

¹² « Théoriquement, l'existence d'un état de langage est une abstraction, car l'évolution est ininterrompue; mais pratiquement, cet état est une réalité, justifiée par la lenteur de l'évolution et par l'instinct des sujets parlants » (Bally 1909/1951 : 21).

¹³ Rappelons brièvement quelques points de méthode chez Bally : faire de la stylistique signifie relever les caractères affectifs des faits d'expression, à savoir les caractères affectifs naturels, et les effets par évocation. Les caractères affectifs ne peuvent être identifiés que par contraste avec les caractères intellectuels; pour faire cela, la méthode consiste à trouver un terme d'identification, qui est un synonyme logique du fait d'expression, à l'intérieur de deux modes idéaux d'expression : le *mode d'expression intellectuel ou logique*, servant à dégager les caractères affectifs naturels, et la *langue commune*, servant à dégager les caractères affectifs produits par l'évocation des milieux.

entre l'expression des idées et l'expression des sentiments et des émotions ne peut avoir un caractère absolu, car elle est uniquement le résultat d'un choix de principe¹⁴. Le fonctionnement de la pensée se reflète fidèlement dans son expression, et étudier celle-ci est le seul moyen de saisir la correspondance entre la pensée et la langue : telle est en somme l'hypothèse de Bally. Et comme la pensée a, selon le cas, une dominante *intellectuelle* ou une dominante *affective* – elle oscille entre la *perception* et l'*émotion* –, le linguiste peut en dire autant de son expression.

III.1 *Expressivité et symbolisation* : analyse des moyens d'expression au niveau de la prosodie et de la syntaxe

Un déplacement de la catégorie *expressif* est opéré d'abord, dans le *TSF*, quand se pose le problème des phénomènes suprasegmentaux, à savoir l'accent, la prononciation et l'intonation :

« Lorsqu'un fait de langage (mot isolé ou groupe phraséologique) s'accompagne d'une valeur affective, l'accent tend à se déplacer; il quitte la finale et saute sur l'initiale (ou sur la seconde syllabe, si la première commence par une voyelle ou un *h*); (...) l'accent devient *expressif* et a une signification » (Bally 1909/1951: 164, le soulignement nous appartient).

La catégorie de l'*expressif* glisse vers l'*affectif*, et tend à s'y confondre; cette acception est différente de la première (*système expressif*, *valeurs expressives*), et comporte un opposé: l'accent inexpressif, la prononciation inexpressive, l'intonation inexpressive. Ce glissement est dû à la nature des données empiriques interrogées par la démarche. La notion *expressif* se voit restreindre la portée, et tend à se confondre avec la notion d'*affectif*, mais aussi avec celle de porteur de signification et de valeur symbolique.

Nous constatons que la première acception de la notion en question (*valeur expressive*, *système expressif*) se restreint et se spécialise progressivement dans la terminologie de Bally. Cela est dû, à notre avis, à l'association constante entre l'expression du rapport entre la pensée et la langue et l'idée que la langue parlée est essentiellement *affective* ou *subjective*. La stylistique serait en quelque sorte détournée de son projet initial, celui d'une science générale de l'expression, vers l'étude des valeurs affectives du 'langage de la vie et de l'action'. Preuve en est que, lorsqu'il parle de procédés formels, l'*affectif* et l'*expressif* fondent de manière surprenante dans la même catégorie : « Les procédés formels, pourvus d'un caractère expressif ou affectif, sont appelés *moyens d'expression* » (*ibid.*, p. 250, nous soulignons).

Cela devient plus clair encore quand Bally en arrive au traitement des moyens indirects d'expression. Ainsi une distinction est opérée entre la *prononciation* et l'*intonation*. La première est un ensemble de phénomènes vocaux devenus automatiques et

¹⁴ « (...) encore à l'heure qu'il est, caractériser le langage en tant qu'expression des sentiments et des émotions peut paraître une entreprise hasardeuse, où les tâtonnements et les erreurs sont inévitables; on ne nous en voudra pas si, par prudence, nous nous en tenons à quelques notions fondamentales et à l'esquisse d'une méthode » (Bally 1909/1951: 158).

dépourvus, dans un état de langage déterminé, de toute valeur significative ou expressive, alors que l'intonation est « l'ensemble des éléments phoniques du langage susceptibles d'être ramenés, d'une manière ou d'une autre, à un fait de pensée (intellectuel ou affectif) » (*ibid.*, p. 269). L'exemple de l'interrogation est édifiant à ce propos : une interrogation ne devient intonation expressive que quand elle cesse d'avoir pour fonction essentielle l'interrogation, à savoir la demande d'information ou de confirmation. Quand elle sert à exprimer le regret (*Que n'étiez-vous là?*), l'impatience (*Vous taisez-vous à la fin?*), la surprise (*Qu'est-ce que vous dites là?*) ou la résignation (*Que voulez-vous?*), l'interrogation devient un fait d'intonation *expressive* ou *symbolique*, par détournement de sa fonction habituelle (donc toujours par écart à la norme). Mais ce qui est symbolique du point de vue de la phonétique expressive ne peut être traité de la même manière que ce qui est symbolique du point de vue de la lexicologie, ni de celui de la syntaxe : « La prononciation parlée est essentiellement affective, c.-à-d. que la prononciation *expressive* y modifie perpétuellement la prononciation *inexpressive* » (*ibid.*, p. 234).

Dans le domaine de la syntaxe, auquel Bally s'est intéressé plus particulièrement, le rôle de l'expressivité s'avère très important. Le propre de la méthode stylistique, qu'elle soit appliquée au lexique, à la phonétique ou à la syntaxe, consiste à superposer une méthode nouvelle à la méthode traditionnelle, ou plutôt de mettre à profit la méthode traditionnelle, pour la dépasser ensuite en vue de dégager les caractères psychologiques d'un fait d'expression. Comme l'objet à étudier est double (système de la langue et système expressif), la nouvelle méthode doit s'y adapter et dégager des *lois* à la place des *règles*. L'observation stylistique superpose à la grammaire traditionnelle, que nous pouvons appeler grammaire de l'exprimé, une grammaire de l'expression, qui n'est ni normative, ni historique, mais synchronique descriptive. Cette grammaire de l'expression est essentiellement la syntaxe affective. Pour illustrer l'écart qui existe entre la syntaxe usuelle et la syntaxe parlée, Bally transpose les faits syntaxiques d'un champ de manifestation à l'autre. Nous proposons ci-dessous un aperçu comparatif des exemples, accompagnés d'explications visant le rapport qui s'établit entre les deux champs :

Tableau I

Syntaxe usuelle	Syntaxe parlée	Explication
« Venez vite »	« Venez! Vite! »	« vite = une expression exclamative distincte de <i>venez</i> »
« Je n'ai, quant à moi, pas le temps de penser à cette affaire »	« Du temps, moi? Est-ce que j'en ai, seulement, pour y penser, à cette affaire? »	« pensée exprimée <u>sous l'empire d'une violente colère</u> »
« Vous ne pouvez pas songer sérieusement à une chose pareille »	« Une chose pareille! Voyons! « Sérieusement, y songez-vous? »	« le sujet parlant est <u>supposé</u> avoir intérêt à <u>frapper fortement l'esprit</u> de l'interlocuteur »
« Je ne sais pas si vous avez raison de vouloir partir »	« Vous voulez partir; avez-vous bien raison? Voilà...à vrai dire, je ne sais trop! »	« l'expression de la pensée se trouve limitée par <u>la représentation de l'interlocuteur</u> , on veut lui faire accepter une idée avec certains <u>ménagements, sans trop le froisser</u> »

Ces exemples, évoqués pour illustrer la différence entre la syntaxe usuelle et la syntaxe parlée, sont intéressants d'au moins trois points de vue : le rôle syntaxique de l'intonation, les explications en termes psychologiques et le rôle attribué au sujet entendant ou interlocuteur dans l'expression de la pensée. L'intonation expressive a le rôle primordial dans la segmentation de la phrase, procédé qui, dans *LGLF*, est considéré comme éminemment expressif. Cela contribue à une apparence d'éclatement de l'unité de la phrase, et engendre un déplacement de perspective qui est à la base des approches pragmatiques énonciatives :

« (...) au point de vue du sujet parlant, l'expression se fait par secousses, et, si l'on se place au point de vue de l'interlocuteur, on peut dire qu'elle lui est présentée par bouchées. Sous le rapport de la syntaxe, la transformation est incalculable : elle ne va à rien moins qu'à effacer les limites de la phrase. Chacun de ces fragments disloqués est accompagné d'un accent expressif et séparé de ses voisins par de courtes pauses; chacun tend à devenir une phrase distincte, et chacune de ces phrases embryonnaires est, en apparence, sans liaison avec les autres; mais en réalité il n'en est rien (...) » (Bally 1909/1951 : 312, nous soulignons).

La syntaxe parlée ne se manifeste que dans l'expression et peut être envisagée uniquement en fonction de facteurs étrangers à la signification des unités lexicales. Un déplacement d'une importance capitale se met en place, de la signification de la phrase vers le sens de l'énoncé. Nous trouvons dans le TSF une première tentative d'appréhender le sens d'un énoncé et d'en expliquer le fonctionnement. Un procédé comme la *dislocation*, avec ou sans anticipation ou reprise à l'aide des anaphoriques, est une entorse à l'ordre progressif de la séquence, qui exigerait que le déterminant suive le déterminé. L'emploi de procédés phatiques (*voyons*) introduit dans la phrase des éléments qui semblent étrangers à la signification. Il en résulte des phrases « embryonnaires », où l'ordre des constituants (SVO) est renversé, et des éléments étrangers à la signification viennent s'introduire. L'ordre *logique* est renversé et un ordre *expressif* se met en place :

« (...) la place des membres de la phrase joue un rôle dans la reconstitution logique de la pensée; car, par le fait même que l'ordre logique est interrompu ou même renversé, l'esprit cherche à remboîter les jointures des membres disloqués (...); la dislocation est un stimulant pour l'attention, que l'ordre logique des mots endort, au contraire, sur un oreiller de paresse » (Bally 1909/1951 : 313).

Le deuxième point qui nous paraît intéressant est l'emploi d'une terminologie psychologique dans l'explication du fonctionnement de la syntaxe parlée. Bally se situe dans la conscience du sujet parlant, invoquant son intention d'utiliser tel ou tel moyen d'expression. Ceci est en étroite relation avec le troisième point que nous avons remarqué, celui de la prise de conscience du rôle du sujet entendant dans l'interprétation des énoncés. Chacun des exemples évoqués par Bally implique la représentation d'un interlocuteur : le premier est un acte directif, faisant partie du « langage de la vie et de l'action », pour utiliser la terminologie de Bally. Le deuxième est un cas de polyphonie (au sens de Ducrot), car la première séquence paraît avoir été énoncée

par l'interlocuteur et reprise par le locuteur (« Du temps, moi? ») dans le but de la récuser (explication psychologique : expression marquée par une *violente colère*). Le troisième exemple est centré sur un thème discursif connu du locuteur et de l'interlocuteur (*une chose pareille*) et l'intention de l'acte est celui de dissuader l'interlocuteur, avec une évidence de reproche (explication psychologique : le locuteur a intérêt à *frapper fortement l'esprit de l'interlocuteur*, nous remarquons donc que ce procédé est toujours spécifique du « langage de l'action »). Le quatrième exemple suppose également un thème discursif connu – un potentiel cas de polyphonie – et l'acte est toujours celui de dissuasion (un cas d'indirection), mais Bally y fait intervenir des procédés d'atténuation de la portée trop menaçante pour la face du sujet parlant. L'explication donnée est édifiante de ce point de vue, évoquant la représentation que le locuteur a de l'interlocuteur et l'intention du premier de *ménager* le second¹⁵ : « l'expression de la pensée se trouve limitée par la représentation de l'interlocuteur, on veut lui faire accepter une idée avec certains ménagements, sans trop le froisser ». Cette direction de recherche se retrouve dans les travaux concernant la théorie des faces, avec une répartition des actes en deux catégories : actes menaçants, respectivement antimenaçants pour la face positive ou négative du locuteur ou de l'interlocuteur¹⁶ :

« On ne peut guère parler sans parler à quelqu'un ou sans penser à quelqu'un; le langage est donc l'expression d'une pensée communiquée à autrui ou exprimée avec la représentation d'autrui » (Bally 1909/1951, §9, nous soulignons).

Cette idée se rapproche du concept de dialogisme de Bakhtine, mais aussi de l'idée de *force illocutoire* véhiculée dans la théorie des actes de langage¹⁷. Dans le TSF, Bally établit une distinction entre *sentimaux individuels*, qui poussent à l'expression émotive pure, et *sentimaux sociaux*¹⁸, nés de considérations étrangères à l'individu et exerçant une influence coercitive qui ralentit, qui tempère la poussé

¹⁵ « Les stratégies d'évitement – au nombre desquelles on peut faire figurer les actes de langage indirects, ainsi que les euphémismes – sont abordées sous l'angle de la politesse, qui constitue aujourd'hui une dimension incontournable de la plupart des approches conversationnalistes » (Durrer 1998 : 151).

¹⁶ La stylistique linguistique de Bally et la pragmatique s'apparentent dans un premier temps par la nature de leur champ de recherche : il s'agit de la langue parlée. La différence entre ces disciplines est marquée, en revanche, par la nature de leur objet d'étude; la stylistique envisage d'étudier le langage affectif ou expressif, associé à une émotion, tandis que pour la pragmatique, l'objet envisagé est tellement complexe qu'il paraît composite : le *dire* en général. Mais le dire est tellement vaste que son étude a généré plusieurs branches de la pragmatique : la théorie de l'énonciation, la pragmatique illocutoire ou les actes de langage, la pragmatique argumentative avec l'étude *des mots du discours* (Anscombe et Ducrot), les études sur la politesse et les faces, de même que l'analyse de la conversation, la théorie de la pertinence et la pragmatique cognitive.

¹⁷ Cf. Durrer 1998 : 128.

¹⁸ L'affectivité chez Bally recouvre deux champs, conçus dans un rapport dialectique : « Le fait social ralentit dans la plupart des cas la poussée émotive, qui sans cela envahirait l'expression de la pensée » (Bally 1909/1951 : 10). Ce fait est confirmé par un choix terminologique intéressant, celui de la notion de *sentimaux*, désignant des facteurs qui se répartissent en deux catégories, selon qu'ils se rattachent à l'expression d'une émotion individuelle ou à la nécessité de se rapporter différemment aux divers interlocuteurs, en fonction de plusieurs variables.

émotive individuelle. Il en résulte un équilibre instable, un compromis, que l'émotion rend parfois difficile à maintenir. Nous y retrouvons des considérations qui relèvent de la théorie de la politesse, des actes flatteurs ou menaçants pour la face positive ou négative de l'interlocuteur. L'exemple que Bally donne pour illustrer les trois fonctions d'un fait de langage, à savoir la volition (intellectuelle, affective, sociale) confirme la place très importante qu'il attribue au phénomène d'indirection : la volition peut être perçue comme *objective, intellectuelle*, dans « Faites cela! » ou « Je veux que vous fassiez cela! », comme *affective, subjective* dans « Oh! Faites cela! », « Oh! Comme je voudrais que vous fassiez cela! », « Ah! Si vous vouliez faire cela! », « Oh! Dites que vous le ferez! », « Oh oui! Faites-le! », ou bien comme une fonction de *sentiments sociaux* : « Voulez-vous faire cela, je vous prie? », « Si vous faisiez cela? », « Oserais-je vous demander de le faire? », « Allez! Faites-moi ça! ». Nous remarquons donc que les facteurs affectifs et sociaux font intervenir le phénomène d'indirection : il s'agit d'actes directifs indirects, dont l'emploi est censé atténuer la portée trop directe de l'ordre, en vue de ménager la face négative de l'interlocuteur. Il est question donc d'un élément central dans les théories de la politesse (Goffman, Brown&Levinson)¹⁹.

Pour faire le point sur l'ambiguïté conceptuelle de la détermination « expressif » dans le TSF, nous constatons qu'il est possible de distinguer deux niveaux différents dans la théorie de Bally, qui expliquent dans une certaine mesure la définition qu'il en donne dans l'*Index des notions*, à la fin du premier volume du *Traité*. Le mot *expressif* se situe d'abord par rapport à la notion d'*expression*, donc au niveau théorique d'une science générale de l'expression, ce qui explique son emploi dans les syntagmes « système expressif », « valeur expressive » (du moins dans une première acception, car nous avons constaté que le mot *valeur* lui aussi comporterait deux acceptions). Un glissement est opéré au moment où Bally entreprend l'analyse proprement dite des moyens d'expression, conformément à la méthode stylistique. Le deuxième niveau est donc celui de l'analyse. Nous avons constaté que dans les analyses des moyens d'expression lexicaux, prosodiques ou syntaxiques, du fait de se rapporter constamment aux éléments affectifs de l'expression de la pensée, la portée ou l'incidence de la notion d'*expressif* se restreint jusqu'à devenir synonyme des notions d'*affectif* et de *subjectif*. Dans l'*Index des notions*, nous trouvons l'explication suivante: « *expression et expressif, termes employés dans ce livre pour désigner les valeurs *stylistiques*, c'est-à-dire *affectives* des faits de langage » (*ibid.*, p. 329), mais sous l'entrée *système expressif*, à une distance de quelques lignes, l'auteur nous explique qu'à la page 1, 1.17 et à la page 5, nous devons lire *système expressif* au lieu de *système de moyens d'expression*. Bally aura eu donc conscience de la double lecture possible de la détermination « expressif ».

¹⁹ En ce qui concerne les rapprochements qui peuvent se faire entre la linguistique de Bally et la pragmatique, S. Durrer en arrive à cerner deux dimensions (occultées par sa terminologie « obstinément malheureuse ») qui seront les piliers de la pragmatique : le premier est celui du rapport entre le sujet parlant et son discours; le deuxième est constitué par la conception du discours comme acte dirigé vers un autre; à ces deux axes s'ajoute la « sociolinguistique de la langue ». Selon Durrer ce sont les mêmes aspects par lesquels Bally se distingue de la vulgate saussurienne (Durrer 1998 : 104).

IV. Conclusion

Malgré ses théorisations parfois hésitantes, malgré une certaine instabilité conceptuelle (cf. la notion d'« impressionnisme terminologique » chez Durrer 1998, p. 17) qui caractérise ses travaux de stylistique, l'approche de Bally occupe une position singulière dans la linguistique du début du XX^e siècle. L'intérêt pour la langue parlée, la place accordée au sujet parlant, qui semble le seul point fixe dans un modèle de langue mouvant explique le retour des linguistes des années 80 à l'œuvre du co-éditeur du *Cours de linguistique générale*.

Les travaux de stylistique de Bally marquent, comme les chercheurs en conviennent généralement, un déplacement de perspective, une orientation nouvelle dans la problématique du sens. Dans cette perspective, la signification des mots ou le sens lexical est souvent considéré comme insuffisant pour le calcul du sens. Ce sens doit être complété et éclairé par les données du contexte et de la situation de communication. Malgré le fait que le souci d'authenticité ne se résout pas chez Bally dans l'élaboration d'un ensemble de données empiriques en conformité avec ses principes théoriques, ses travaux sur la stylistique marquent un véritable tournant vers un nouveau type de traitement des données en linguistique.

BIBLIOGRAPHIE

- Bally, Ch. (1905) *Précis de stylistique: esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne*. Genève, Eggimann. (abrégé : PSF)
- Bally, Ch. (1909/1951, 3^e édition) *Traité de Stylistique française*, Genève-Paris, Georg&Cie S.A., Klincksieck. (abrégé : TSF)
- Bally, Ch. (1926/1977) *Le Langage et la Vie*, Genève, Droz.
- Bally, Ch. (1910/2007) « La stylistique française de 1905 à la fin de 1909 » in *Sur la stylistique*. Articles et conférences. Édité, présenté, annoté et commenté par Étienne Karabétian, Paris, Eurédit, 2007, pp. 86-100.
- Chiss, J.-L. (1997) « La stylistique de Charles Bally : de la notion de sujet parlant à la théorie de l'énonciation » in Chiss, J.-L., Puech, C., *Fondations de la linguistique : études d'histoire et d'épistémologie*, Louvain-la-Neuve, Duculot (coll. Champs linguistiques), pp. 147-159.
- Chiss, J.-L. (1997) « Charles Bally : qu'est-ce qu'une théorie de l'énonciation? » in Chiss, J.-L., Puech, C., *Fondations de la linguistique : études d'histoire et d'épistémologie*, Louvain-la-Neuve, Duculot (coll. Champs linguistiques), pp. 159-169.
- Chiss, J.-L., Puech, C. (1999) « La stylistique comme discipline et enjeu » in *Le langage et ses disciplines (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris-Bruxelles, Duculot (coll. Champs linguistiques), pp. 162-177.
- Combe, D. (2006) « Situation de Charles Bally : linguistique, philosophie, psychologie, sociologie, anthropologie », in *Charles Bally (1865-1947). Historicité des débats linguistiques et didactiques*. Louvain-Paris-Dudley, Peeters, pp. 55-66.

- Ducrot, O., Schaeffer, J.-M. (1972/1995) *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil.
- Forel, C. (2008) *La linguistique sociologique de Charles Bally: études des inédits*, Genève, Droz.
- Durrer, S. (1998) *Introduction à la linguistique de Charles Bally*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé (Coll. Sciences des discours, dirigée par Jean-Michel ADAM).
- Leroy, M. (1967) *Les grands courants de la linguistique moderne*, Presses universitaires de Bruxelles – Presses universitaires de France.
- Maingueneau, D. (2005), « L'analyse du discours et ses frontières », in *Marges linguistiques* no 9 (disponible en ligne sur <http://www.marges-linguistiques.com>).
- Nerlich, B. (1986) *La Pragmatique : tradition ou révolution dans l'histoire de la linguistique française ?*, Frankfurt am Main, Bern, New York, P. Lang.
- Paveau, M.-A., Sarfati, G.-E. (2003) *Les grandes théories de la linguistique. De la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin.
- Puech, C. (2005) « L'émergence de la notion de « discours » en France et les destins du saussurisme », in *Langages* 159, pp. 93-110.
- Richard, H. (1986) « De l'affectivité à l'expressivité: sur la stylistique de Charles Bally » in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 40, pp. 13-37.
- Sarfati, G.-E. (2006) « Charles Bally: la stylistique, l'expressivité et l'usage. Les voies d'une analyse linguistique du sens commun » in Chiss, J.-L. (éd). *Charles Bally (1865-1947), historicité des débats linguistiques et didactiques: stylistique, énonciation, crise du français*, Louvain - Paris, Peeters, pp. 155-167.

IL DE FIGURIS NUMERORUM DI PRISCIANO TRA QUESTIONI DI LINGUA, FATTORI SOCIO-CULTURALI E BISOGNI IDENTITARI

FRANCESCA DRAGOTTO¹

ABSTRACT. This paper aims at highlighting the manner in which the Number can play a special role if compared either to the binomials Language-Culture, or Language-Cognition. The Number represents an autonomous category prior to the following, either linguistic or graphic-numerical, representation system (the first one constituted by the Numerals, the latter by the graphic numerical signs). In the Number it is possible to find one of the fundamentals of a natural identity, typical of the human being as it is related to the Cognition devices and to their function, but at the same time of a cultural identity, because differently developed in several communities. A similar complexity can be found in and characterizes the *De figuris numerorum*, the brief treatise written by Priscian, «the first Latin-speaking grammarian» in Constantinople (who lived between V and VI AD), to match the requirements of the greek-oriental ruling-class, in need of a different kind of education, who was able to hand over to their recipients their sense of Identity by means of safeguard of the Language.

Keywords: *Identity, Language, Culture, Number (and its representations), Grammar*

L'inscindibilità del binomio lingua-cultura, al pari di quello lingua-cognizione, è da ritenersi acclarato al punto da non essere affrontato in questa sede.

Meno scontata è la centralità, la posizione privilegiata, rispetto a entrambi questi domini, del *numero*, categoria autonoma e precedente la successiva definizione dei sistemi di “rappresentazione” linguistico (i numerali) e grafico (i grafi numerici).

Quanto alle tappe di questa definizione, è da ritenersi assai probabile che, fermo restando il ruolo essenziale del linguaggio per lo sviluppo del pensiero matematico astratto, la costituzione di segni numerici possa (o più probabilmente debba) aver preceduto la formazione di segni linguistici per indicare i numeri (i numerali), la cui lenta formazione dovette avvenire in un lungo periodo: «è infatti più facile praticare incisioni su un bastone che formulare una frase ben costruita per indicare un numero. Se il problema del linguaggio non fosse stato così difficile, avrebbero avuto maggiori possibilità di farsi strada sistemi alternativi rispetto a quello decimale [...]. Quanto sia stata lenta la formazione di un linguaggio che esprimesse astrazioni quali il numero, si deduce anche dal fatto che le espressioni numeriche verbali primitive facevano riferimento a specifiche raccolte concrete – come ‘due pesci’ o ‘due bastoni’ – e che solo più tardi una espressione del genere fu adottata convenzionalmente per indicare tutti gli insiemi di due oggetti [...]».²

¹ Ricercatore, Università di Roma Tor Vergata, email: dragotto@lettere.uniroma2.it.

² Boyer 1980: 5. Cfr. Hurford 1975; 1987, Fuson-Hall 1983, Menninger 1969, Greenberg 1978, Ifrah 2008.

Nella capacità di simbolizzare il numero e nel successivo sviluppo di sistemi complessi (quelli di numerazione, incentrati sull'identificazione di un numero "speciale", detto *base*, strategico perché nucleo intorno al quale si è venuto via via a definire il sistema stesso) è dunque da ricercare uno dei tratti distintivi dello stesso *Sapiens sapiens*: il numero costituisce pertanto uno degli elementi fondanti di quella identità per così dire *naturale*, poiché collegata agli apparati della cognizione e alle loro funzioni.

Oltre che con questa, il numero risulta però fortemente implicato con un altro tipo di identità, connessa con l'azione di quei processi di culturalizzazione che hanno portato ciascuna comunità a definire se stessa per mezzo dell'adozione di precise convenzioni: in riferimento a questa altra identità, che, se confrontata con la precedente, può a giusto titolo definirsi *culturale*, il numero costituisce uno degli aspetti più salienti e complessi, anche perché determinante per lo sviluppo di ulteriori sistemi divenuti fondamentali (si pensi ai sistemi ponderali o alla monetazione).

Nel numero si viene in tal modo a condensare una istanza di coesione, se si guarda a ciò che accomuna tutti gli uomini (lo sviluppo, a partire dal numero, di un sistema atto a raffinare l'intuitiva ma circoscritta capacità di quantificazione: altrimenti detto, tutti contano e, conseguentemente, necessitano di trovare un'espressione per il concetto numerico), e, al contempo, una istanza di separazione, se si guarda alle implicazioni derivanti, per le diverse comunità, dall'adozione di sistemi diversi connessi con il numero stesso (a cominciare proprio dalla forma espressiva per un determinato concetto numerico).

Volendo approfondire la questione delle forme di questa espressione assunte all'interno di specifiche comunità si è deciso di prendere spunto da alcuni passi di un trattato incentrato proprio su questo argomento, il *De figuris numerorum*³, scritto da Prisciano («the first Latin-speaking grammarian»⁴ a Costantinopoli) tra V e VI sec. d.C. in risposta ad esigenze ancora una volta identitarie, quelle della classe dominante greco-orientale dell'epoca, necessitante di un nuovo genere di formazione che si iscrivesse nel solco delle *virtutes* tradizionali e che insieme trasmettesse agli studenti il senso di appartenenza all'*élite* stessa.⁵

³ Per il lemma *figura* il ThLL restituisce una notevole ampiezza dei contesti d'uso, compresi tra accezioni di altissima frequenza e occorrenze in lingue speciali o tecnoletti quali quelli dell'architettura, della geometria e, sul versante che qui preme maggiormente, della retorica e della linguistica, la cui incidenza può facilmente misurarsi ricorrendo all'etimologia.

In particolare si segnalano i luoghi relativi a *figura* nel senso di *forma litterarum et numerorum* e ai tre procedimenti morfologici impiegati per la creazione di nuovo lessico: in essi si ravvisano e riassumono le principali ermeneutiche di *figura* nel *De figuris numerorum*. A fronte, infatti, di una prima parte in cui *figura* indica gli aspetti materiali della rappresentazione numerica, si viene infatti a sviluppare una sezione incentrata su procedimenti di natura morfologica e lessicale: apparentemente slegati, i due filoni risultano invece coesi e coerenti col presupposto dell'opera, progettata per trattare ciò che orbita intorno al numero, sia esso di natura sostanziale o formale.

In considerazione di ciò, si è pensato di rendere il lat. *figura* con l'it. *forma*, recuperando ad un tempo la semantica del modello sul quale il latino ha operato il calco iniziale e valorizzando l'altrettanto ricca polisemia di it. *forma*, che si presta meglio di it. *figura* a considerazioni di natura linguistica ed extralinguistica.

⁴ Wright 2002: 73.

⁵ Con la fondazione di Costantinopoli e dopo la morte di Teodosio, alla quale fa seguito la creazione effettiva di due stati separati, la *pars Orientis* dell'Impero si trova a fronteggiare per la prima volta la necessità di una

Guardando al contesto in cui operò, il grammatico (perché quanto si sta per affermare non vale per il solo Prisciano) si presenta a chi si accosti al tardo-antico come una “pivotal figure” (Kaster), emblema di continuità e stabilità, divulgatore di quel codice linguistico e di quei *mores* attraverso i quali la classe governante perpetuava se stessa:⁶ probabilmente l’ultimo in grado di provare a riannodare la trama sfilacciata dell’identità culturale e sociale per mezzo della salvaguardia della lingua.

Il contesto al quale va ricondotta la gestazione (lunghissima, nel caso dell’*Institutio de arte grammatica*, l’opera che ha consacrato la fama del grammatico, piuttosto rapida invece, a dire di Prisciano, nel caso del *De figuris numerorum* e degli altri due trattati insieme ai quali la tradizione ha trasmesso questo componimento) della produzione prisciana, unitamente all’originalità con cui è affrontato il tema del *De figuris numerorum*, fanno di questo trattatello per certi versi sfilacciato un esempio irripetibile di riflessione sulle implicazioni del numero a ogni livello.

La parte di gran lunga più interessante dell’opera risulta senz’altro essere quella in cui la questione della rappresentazione grafica dei numeri viene programmaticamente accostata a quella linguistica.

Nell’ordine è trattato prima il sistema greco di notazione numerica, di seguito quello romano.

(GL, III: 406, 7, Passalacqua: 4, 9) Una per I scribitur antiquo more Atticorum qui solebant principalem nominis numeri litteram ponere et significare numerum. ἴα ergo pro μία dicentes I scribebant et Π πέντε et Δ δέκα et sic Ξ πεντέκοντα, πεντάκις δέκα significantes, et Η ἑκατόν (vetustissimi enim quoque Graeci pro aspiratione Η scribebant quam habebant Ηεκατόν in principio) et sic Π πεντακόσια id est πεντάκις Ηεκατόν, Χ χίλια, sic Ξ πεντακισχίλια id est πεντάκις τὰ χίλια Μ μύρια vel sic Ζ, quod significat δεκάκις χίλια; quidam autem et sic scribebant Ξ.

Il sistema di notazione in uso presso gli Attici si fonda, secondo Prisciano, sul principio dell’acrofonia, di modo che per rappresentare ciascun numero si ricorre all’iniziale del numerale corrispondente.

Il numero uno si rappresenta quindi con I conformemente all’antico principio in uso nella regione dell’Attica: non è un caso che in questa sede, così come accadrà più avanti, si specifichi la regione e non ci si riferisca invece alla Grecia tutta, come avviene in innumerevoli altri luoghi. Nella Grecia antica erano in uso due diversi metodi di rappresentazione tra di loro in concorrenza fino ad una certa epoca, noti rispettivamente come *sistema attico* e come *sistema ionico*: entrambi su base dieci, sono classificabili come *additivo ripetitivo modificato* il primo e *additivo semplice esponenziale* il secondo.

formazione bilingue: per chi voglia intraprendere la carriera burocratica o militare si rende infatti indispensabile l’apprendimento del latino, sostanzialmente estraneo fino a quel momento per quella società (a differenza della parte occidentale) strettamente monolingue: «Nel rifugio di Costantinopoli si sentono eredi di quella tradizione le famiglie dell’aristocrazia italia, alle quali si aggiungevano quanti fuggivano dall’Africa invasa dai Vandali. Quest’ultimo flusso migratorio fu l’occasione di un travaso nella capitale d’Oriente di forze culturali e di competenze erudite che ravvivarono l’insegnamento della grammatica e dettero un nuovo impulso agli studi latini» Pecere 1993: 382-383.

⁶ Cfr. Kaster 1988; 1993: 827-838.

Più primitivo dell'altro, in quanto basato su un semplice schema iterativo come quello che si riscontra nella più antica numerazione geroglifica egiziana, che dai greci potrebbe essere stata presa a modello, il sistema di notazione attico compare in iscrizioni risalenti a date diverse comprese fra il 454 e il 95 a.C., sebbene la tradizione non lasci dubbi sul fatto che fin dalla prima età alessandrina fosse stato sopravanzato dal modello ionico.⁷

Nel sistema attico i numeri da uno a quattro erano rappresentati da trattini verticali ripetuti: 1 = I; 2 = II, etc.; per il numero cinque si usava un nuovo simbolo, l'iniziale maiuscola del numerale corrispondente, rappresentata, oltre che sotto la forma attesa Π, anche in una forma simile al Γ maiuscolo, variante, quest'ultima, impiegata come forma base per i successivi grafi numerici fino al nove, ottenuti facendo seguire questo simbolo (o ponendo sotto di esso) da trattini verticali indicanti le unità (si tenga però presente che in questo sistema di norma il posizionamento di un simbolo sotto il segno della base o della sua metà, come in questo caso, fa scattare un procedimento moltiplicativo).⁸

All'acroponia si ricorreva nuovamente per le dieci e per le successive potenze intere positive della base: Δ per *dieci*, Η per *cento*, Χ per *mille* e Μ per *miriadi*.

Spostando l'attenzione dal piano linguistico a quello metalinguistico, non si può non osservare già in queste poche righe un'impostazione e un'atteggiamento culturale profondamente fondato sul bilinguismo, alla luce del quale si può comprendere e apprezzare la contrastività che caratterizza l'opera di Prisciano in generale e il trattato sulle forme del numero in particolare: senza questi presupposti non risulterebbero comprensibili affermazioni quali, ad esempio, quella sul numerale cardinale per *uno* e, più avanti, su quello per *cinquanta*, rappresentato in latino per *L*, *quia apud antiquos Graecos L pro N*, spiegabile solo immaginando di interpretare il segno latino L passando attraverso il sistema ionico, in cui il segno per *cinquanta* è un ν, nel quale il grammatico intravede la possibilità di motivare il L romano, altrimenti inspiegabile.

Un fatto di lingua, l'equivalenza in latino (già di epoca arcaica) tra le due omorganiche *l* e *n*, funge pertanto da ponte per attribuire al segno L il valore numerico che ν ha nell'ambito del sistema greco (nel senso di ionico).⁹

⁷ La fonte per queste e le successive informazioni è Boyer 1980: 68 e sgg.

⁸ Complessivamente nel sistema attico si avevano diciassette segni base: I = 1, II = 2, III = 3, IIII = 4, ΠIΓ = 5, ΠΓ = 6, ΠΠ = 7, ΠΠΠ = 8, ΠΠΠΠ = 9, Δ = 10, Δ = 50, Η = 100, Η = 500, Κ = 1000, Κ = 5000, Μ = 10.000, Μ = 50.000.

⁹ L'origine di questo segno, radicalmente differente, sembrerebbe da ricercarsi nel sistema grafico dei numerali etruschi, un sistema funzionalmente identico a quello romano. Il fatto che Prisciano non lasci spazio, per l'origine del segno, ad alcuna spiegazione che esuli dalla ripresa dal greco non va necessariamente letta nel senso di una mancanza di conoscenza dell'influsso del mondo etrusco su quello romano delle origini, felicemente sintetizzato nella celebre affermazione di Livio IX, 36 *Romanos pueros, sicut nunc Graecis, ita Etruscis litteris erudiri solitos*, dalla quale si evince che prima che al mondo greco, Roma aveva guardato all'Etruria per i modelli educativi e l'acculturazione dei propri giovani. È semmai da valutare nell'ottica di una generale preoccupazione di salvaguardia degli ideali classici realizzabile, per il grammatico e per una certa parte illuminata della classe dirigente, attraverso la sintesi di mondo romano e mondo greco.

Quanto al primo numerale, la forma di citazione al femminile appare funzionale a salvaguardare l'iconicità del segno grafico: poiché dicevano ἴα in luogo di μία coerentemente scrivevano Ι (*ergo pro μία dicentes Ι scribebant*). Ma se lo iotacismo (la chiusura delle vocali che ha caratterizzato il greco bizantino, in base alla quale la forma maschile di nominativo sarebbe stata ἴς da εἶς) può venire facilmente in soccorso al greco, in seno al quale la spiegazione di ἴα va ricercata nel livellamento analogico del femminile sul maschile, il fatto che la forma di citazione per il latino sia al femminile (*una*) risulta sorprendente e non spiegabile al di fuori dell'imitazione.

Non è però chiaro se la disinvoltura con cui Prisciano sorvola sulla (insolita) mancata corrispondenza tra dato materiale e dato linguistico vada imputata alla carenza di una spiegazione alternativa o se, invece, il ricorso all'imitazione apparisse del tutto naturale in un contesto di contatto linguistico quale quello costantinopolitano.

È indubbio che Prisciano conoscesse altrettanto bene anche l'altro sistema di notazione, quello ionico, capostipite di tutti i metodi alfabetici, da molti studiosi ritenuto più antico del primo, tanto da farlo addirittura risalire all'VIII a.C., epoca in cui l'alfabeto constava ancora di ventisette lettere dal momento che comprendeva anche i tre segni disusati in epoca classica: *digamma* o *vau* o *stigma* <F> per 'sei', *coppa* per 'novanta' <Q>, *sampi* per 'novecento' <ϳ>.

A dispetto di questa cronologia, decisamente alta, la definitiva affermazione del sistema ionico sembrerebbe essersi accreditata solo intorno al III a.C., piuttosto tardi, soprattutto se si tiene conto degli innegabili vantaggi rispetto al sistema attico, primo tra tutti la possibilità di segnare qualsiasi numero al di sotto di diecimila per mezzo di soli quattro segni.

Il diecimila costituiva altresì una soglia oltre la quale il sistema si faceva moltiplicativo, di modo che qualunque numero intero da uno a novemilanovecentonovantanove se collocato dopo o al di sopra del segno per diecimila moltiplicava il valore di M per un numero di volte pari al proprio valore.

Al di sotto di quella soglia era invece sufficiente organizzare i ventisette segni - suddivisi in tre serie comprendenti rispettivamente i numeri interi inferiori a dieci, i multipli di dieci inferiori a cento e i multipli di cento inferiori a mille - secondo un principio additivo semplice esponenziale.

Legati da un rapporto di corrispondenza biunivoca *valore numerico crescente / lettera crescente in seno alla serie alfabetica*, i segni erano orientati secondo un gradiente in base al quale $\alpha = 1$, $\zeta = 7$, $\varpi = 800$ e così via.

Per la rappresentazione del numero mille e dei suoi multipli si faceva precedere una barra obliqua alla lettera maiuscola corrispondente al numero di migliaia che si volevano esprimere, o, alternativamente, si anteponeva una virgola al corrispondente segno in minuscola ($/A = 1000$; $;\alpha = 1000$).¹⁰

¹⁰ $\alpha = 1$, $\beta = 2$, $\gamma = 3$, $\delta = 4$, $\epsilon = 5$, $F = 6$, $\zeta = 7$, $\eta = 8$, $\theta = 9$, $\iota = 10$, $\kappa = 20$, $\lambda = 30$, $\mu = 40$, $\nu = 50$, $\xi = 60$, $\omicron = 70$, $\pi = 80$, $\rho = 90$, $\sigma = 100$, $\tau = 200$, $\upsilon = 300$, $\varphi = 400$, $\phi = 500$, $\xi = 600$, $\chi = 700$, $\omega = 800$, $\varrho = 900$.

In questo sistema, dunque, venuta meno la base semantico-computazionale si operava solo sintatticamente: è con questo sistema che il numero acquisisce significato ordinale nella matematica greca.

Sorprende, in tanta intuizione e profondità di pensiero, che, sebbene vi fossero andati molto vicini, i Greci non fossero però giunti a codificare il sistema posizionale o lo zero, elaborati invece nelle culture indiana e araba, tanto che si dovrebbe parlare, per riferirsi al sistema successivamente diffusosi a scapito di tutti i precedenti, di sistema indo-arabo.

Alla luce di queste considerazioni si spiegano le successive affermazioni di Prisciano, tese ad intercettare nell'acrofonia il legame tra rappresentazione linguistica e rappresentazione scritta del segno sia per i segni semplici (Γ πέντε, Δ δέκα) sia per quelli complessi, spiegati analizzandone le parti costitutive.

Operazione, questa, biplanare, giacché condotta sul duplice piano della lingua e della notazione scritta, tanto di quella linguistica tanto di quella non linguistica, di modo che la motivazione addotta per un simbolo come \boxplus , che sta per πεντήκοντα, risulti soddisfacente tanto per la morfologia della parola – una composizione da πεντάκις, moltiplicativo, e δέκα cardinale – tanto per la morfologia della notazione numerica, entrambe trasparenti.

L'eliminazione di ogni sospetto di arbitrarietà della rappresentazione del segno sembrerebbe, anzi, stare a cuore al grammatico più di ogni altra cosa, a giudicare dalle puntualizzazioni addotte ogni qualvolta questa l'iconicità del segno grafico non risulti immediatamente percepibile.

Ad un criterio diverso risponde l'esegesi di μύρια (poco rilevante dal punto di vista della notazione, acrofonica per antonomasia), guidata dalla necessità di spiegare l'attestazione di notazioni alternative che ben corrispondono, però, alla sostanza linguistica del segno, peraltro spiegata.

A tal riguardo si segnala la diversità di procedimento sottesa alle varianti concorrenti \boxtimes e \boxplus ,¹¹ formate sull'identico segno base per la base dieci mediante un procedimento di notazione esponenziale.

Per passare dalla trattazione delle *figurae numerorum* del sistema attico a quelle del sistema di notazione romano, che per Prisciano dovrebbe essere il principale interesse, il grammatico si serve di un gruppo di cinque esametri composti intorno ad alcuni numeri, che nulla o poco aggiungono alla conoscenza del sistema greco, ma che risultano invece funzionali allo svolgimento, da parte dell'autore, di quella funzione di estensore di una conoscenza trasversale che si addice ad una «persona qualificata disposta a rispondere a nuove richieste».¹²

¹¹ Da un punto di vista grafico, sembrerebbe più probabile che la prima forma sia stata ottenuta per semplificazione dalla seconda; ciò nonostante da un punto di vista linguistico l'ipotesi di vedere nel tratto singolo una rappresentazione dell'esponente dieci appare più convincente. In questo secondo caso la chiusura a quadrato dei diacritici intorno al valore da moltiplicare si potrebbe spiegare con la ricerca di una maggiore evidenza visiva.

¹² Passalacqua 1987: XV. Si tratta di un riferimento alla lettera prefatoria, nella quale il grammatico non fa mostra del *topos modestiae* e anzi rimarca la propria disponibilità ad assumere il ruolo di enciclopedista pronto ad elargire conoscenza.

Analogamente alla precedente, anche la successiva sezione, in cui si ribadisce la tendenza dei Romani all'imitazione, prende avvio con l'analisi del primo cardinale: da *nam per I unum notant illos secuti*.

Seguendo il criterio della grandezza crescente, coincidente con quello dell'autonomia grafica, Prisciano considera nell'ordine I, V, X, L, C, D, M.

(GL III: 406, 22, Passalacqua: 5, 6) *Hos igitur Latini quoque in plerisque imitati sunt. Nam per I unum notant illos secuti, quinque per V, quia quinta est vocalis (a, e, i, o, u), decem per X, quia decima est consonans apud Graecos (β γ δ θ κ λ μ ν ξ) vel quod post V apud Latinos X sequitur, quinquaginta per L, quia apud antiquos Graecos L pro N, quae nota est quinquaginta, ponebatur teste et Apollonide et Lucio Tarrhaeo, unde Latini quoque 'lympa' dicunt pro 'nympha' aquam vel fontem volentem monstrare.*

A ciascuno dei segni introdotti segue una spiegazione di natura metalinguistica: ancora una volta ora la lingua latina, ora la lingua greca, forniscono gli elementi necessari a motivare la forma grafica dei segni numerici, anche di quelli secondari e sussidiari quand'anche, soprattutto nel caso di questi ultimi, precedenti alla fissazione stessa dei *verba numeralia*.

Tornando allo specifico di questo caso, se per V si invoca la successione delle vocali in seno all'alfabeto, per X la spiegazione addotta è addirittura duplice: se il grafema corrispondente a questa notazione numerica occupa la decima posizione nell'alfabeto greco é altrettanto vero che lo stesso grafema in latino occupa la posizione successiva a V.

Il primo tipo di logica è analogo a quello invocato per V ma si riferisce al greco; per la seconda spiegazione, invece, Prisciano cerca una coerenza con la spiegazione addotta per il segno precedente: così come V e X si succedono tra i segni 'principali' allo stesso modo X segue V, *sonus medius* sul quale il grammatico nulla dice, nell'alfabeto latino.

Per mille, inaspettatamente Prisciano segnala l'uso non già di M, bensì della lettera greca χ arrotondata ai lati: ∞ per renderla riconoscibile rispetto al segno romano per dieci X, motivato, come si ricorderà, in base a due criteri non sovrapponibili.

(GL: III, 407, 7, Passalacqua: 5, 18) *Mille secundum Atticos per ∞ Graecam, sed, ut sit differentia ad decem, circumscriptis lateribus. Quinque milia per I et duas in dextera parte apostrophos: ™. Decem milia per supra dictam formam additis in sinistra parte contrariis duabus notis quam sunt apostrophos: ™; et hoc ad imitationem Graecorum, qui μύρια unius nota subdita linea nunc quoque scribunt sic: Δ.*

Colpisce oltremodo l'assenza di M: non solo, infatti, per la prima volta lo scollamento tra dato linguistico e forma di notazione è insanabile, ma non si riesce a comprendere per quale motivo il grammatico non accenni qui al segno M introdotto, invece, più avanti per la costituzione di simboli di ordini superiori.

Per rappresentare i grandi numeri Prisciano si serve infatti di segni arcaici, talvolta persino prelinguistici, dei quali dimostra di conservare la memoria: di questi segni fornisce una descrizione consistente nella combinazione di segni primitivi e apostrofi; è perciò a maggior ragione motivo di rammarico che limiti la sua disquisizione alla mera elencazione, senza apportare alcun commento sul rapporto tra forme concorrenti, in special modo sulla loro distribuzione complementare.

Tanto la mancanza di una standardizzazione, tanto la conservazione di queste forme di notazione più antiche (cosa che non ha invece avuto luogo per i valori intermedi), probabilmente cristallizzate, potrebbero imputarsi allo scarso rendimento funzionale dei grandi o grandissimi numeri, a sua volta correlato al minore uso nell'ambito della lingua di base.

Per la notazione dell'unità, della decina e della metà di essa – rappresentazioni altresì di valori facenti parte di un nucleo fondamentale della conoscenza aritmetica umana, giacché connesse con l'antropomorfia, agile strumento e base di numerazione – in origine icone, con ogni probabilità, rispettivamente del dito, di due mani rappresentate in sovrapposizione e di una delle due mani (il fatto grafico confermerebbe pertanto uno sviluppo seriore delle "unità intermedie") sarebbe stato antieconomico ricorrere all'acrofonia o a qualsiasi altro principio di notazione.

Per quei simboli non più connessi immediatamente con l'uso delle mani o anche di mani e piedi sommati, ovvero per tutti quei valori superiori a questa soglia, la probabilità di individuare un'evoluzione nelle forme di rappresentazione era più che comprensibile: anche le strade lungo le quali questa evoluzione poteva realizzarsi in quanto limitate erano facilmente immaginabili, fondando essenzialmente su due principi alternativi.

Da una parte l'associazione sempre più inscindibile tra simbolo, lingua e scrittura non poteva che spingere verso un tipo di iconicità nella quale il simbolo numerico coincideva con il primo grafema del segno linguistico; dall'altra le forme grafiche della prima ora potevano evolversi tendendo, plausibilmente, ad uniformarsi con le forme acrofoniche.

Si spiegano con questa tendenza all'adattamento grafemico le forme L, C, M, ultimo stadio di un percorso evolutivo in origine totalmente disgiunto dall'alfabeto latino (non però da quello greco, se si accetta l'ipotesi che in epoca arcaica questi valori fossero espressi dalle lettere eolo-doriche aspirate), che può verisimilmente essere pensato così:

∇	→	\sphericalangle	→	L per cinquanta;
\ominus	→	\curvearrowright	→	C per cento;
\oplus	→	$\text{C} \text{D}$	→	M per mille.

Per mille Prisciano testimonia, dunque, l'impiego, conforme al sistema attico, del segno dell'aspirata greca χ con i bordi arrotondati, anzi letteralmente tondi, "finiti", per esigenze di differenziazione: ciò detto, come se avesse davanti sé un modello ordinato per grandezza crescente dal quale non volesse deviare, passa subito alla descrizione del segno successivo, quello per cinquemila, costituito dal segno per uno e due *apostroph* a destra: D .

Non solo la logica sottesa agli ordini successivi della base, ma la stessa forma della figura avrebbe infatti richiesto che si trattasse prima il segno per diecimila, che nella forma grafica si presenta uguale a quello appena esaminato con l'aggiunta due parentesi a sinistra.

Una considerazione, infine, sul segno per diecimila $\mu\rho\tau\alpha$, ottenuto, dice Prisciano, tracciando una linea sotto al segno per l'uno (*unius nota subdita linea*), dove l'uno è in realtà uno *iota* (che nel sistema di notazione ionica vale dieci) cui viene apposto il simbolo esponenziale che, in questo caso, invece che essere obliquo e tendente a destra, è posto sotto il segno principale.¹³

Da un punto di vista linguistico si osservi che per intendere che si sta riferendo ad un fatto non attico, Prisciano impiega, coerentemente, l'etnonimo *Graeci*.

Il fatto che il grammatico parli di imitazione dei greci conferma, se ce ne fosse stato bisogno, che con il termine *notae* si indicavano i simboli esponenziali impiegati nella creazione degli ordini superiori di numeri.

Proseguendo nella lettura, sempre in base alla grandezza, è introdotto il segno per cinquantamila, costituito esattamente come i due precedenti ma con l'aggiunta di un'ulteriore *nota* che, visivamente, rende questo segno identico a quello per cinquemila ma con un apostrofo in più sul lato destro.

Da queste informazioni si evince facilmente la regola che governa la scrittura dei numeri relativi agli ordini multipli di mille: una scrittura complessa costituita da un segno base affine a quello per uno e da simboli aggiuntivi, che nella variante accreditata dalla Passalacqua assumono aspetto di parentesi, dalla funzione di moltiplicatori dell'ordine delle migliaia.

È così che il segno successivo, quello per centomila, si presenterà omologo a quello per diecimila ma con un ordine di parentesi in più.

Dati questi segni complessi corrispondenti agli ordini delle potenze della base dieci (compresa l'unità), l'assenza di parentesi a sinistra ha l'effetto di dimezzare il valore della notazione, in conformità alla distinzione tra *numeri principales* e *medii*.

(GL III: 407, 12, Passalacqua: 5, 24) Quinquaginta milia per I et in dextera parte tres apostrophos: I)). Centum milia per I mediam et tres in dextera parte apostrophos et in sinistra totidem contrarias: ((I)). Vel, quod verisimilius est, decem milia notantur per M circumscriptam ex utroque latere (quomodo mille, id est $\chi\lambda\iota\alpha$, per X circumscriptam ex utroque latere sic: ∞); et hoc ad imitationem Graecorum, quia $\mu\rho\tau\alpha$ eam litteram habent principalem sui nominis, differentiae causa media linea altior facta est, quia milies quoque mille per M circumscriptam solet notari, sic «I».

A questo punto, prima di procedere con le ultime due grandezze, Prisciano introduce una digressione relativa a delle varianti di segni già considerati: la digressione è introdotta dall'avversativa *vel* in prima posizione e seguita da un'incidentale, la relativa introdotta da *quod*, nella quale è da notare il comparativo avverbiale *verisimilius*, la cui interpretazione è fonte di qualche perplessità.

¹³ La barra, obliqua o no, poteva essere completamente tralasciata quando dal contesto si evincesse chiaramente che ci si trovava ad operare con le decine di migliaia.

A meno di non voler individuare in questo avverbio una indicazione esplicita del fatto che, all'epoca di Prisciano,¹⁴ era generalizzato, per diecimila, l'uso di una notazione in cui la M, acrofonica, era *circumscripta* da entrambi i lati, allo stesso modo in cui nel sistema attico per indicare mille si ricorreva al segno per X *circumscriptus* ad entrambi i lati ∞, anche se in alcune varianti i due lati non sono propriamente chiusi, dando luogo a ∞.

Appare fuori posto la segnalazione che si tratta della solita imitazione del sistema greco, che avrebbe avuto senso insieme alle informazioni incluse dall'editrice nella proposizione parentetica, ma che, dislocata in questa posizione, genera delle ambiguità, aggravate dall'accostamento con la coordinata avversativa successiva.

Pur continuando il referente di questa proposizione ad essere costituito dalla notazione per diecimila, il suo contenuto non si riferisce alla corrispondente notazione greca, bensì alla notazione romana descritta a monte della digressione: *decem milia per supra dictam formam additis in sinistra parte contrariis duabus notis quam sunt apostrophis: ((I))*.

Passando al contenuto di questa avversativa, si dice che per un'esigenza di differenziazione il segno base è realizzato più alto perché anche il segno per mille volte mille è solito essere annotato per mezzo di M *circumscripta* (*sed differentiae causa media linea altior facta est, quia milies quoque mille per M circumscriptam solet notari, sic «I»*).

In questa spiegazione non tutto convince pienamente, perché il segno cui Prisciano allude corrisponde ad I e non a M: se così non fosse non ci sarebbe necessità di distinguere i due segni per mezzo dell'altezza.

Per quanto riguarda le cause che possano aver determinato questo apparente non senso, difficilmente si potrebbe sperare di trovare una spiegazione esterna alla lingua.

L'impressione è infatti che Prisciano possa aver scritto M, pur avendo in mente di scrivere I, proprio perché al tempo in cui scriveva la notazione acrofonica era diventata la forma di riferimento: se si ammette questa possibilità allora si comprende la necessità di distinguere due notazioni pericolosamente simili nella forma ((I)) e «I» ma assai distanti nel contenuto.

Lo stesso genere di considerazioni si può estendere alle notazioni per i valori numerici intermedi subito dopo presi in esame da Prisciano:

(GL III: 407, 20, Passalacqua: 6, 7) Ergo quinque milia cum sint dimidia pars decem milium, dimidiam partem scripturae servaverunt sic: I», quomodo quinquaginta milia dimidia pars centum milia, qui numerus per eandem notam decem milium scribitur, additis tamen ex utroque latere singulis circumscriptionibus.

Il principio, lo si può vedere, è lo stesso: per cinquemila si dimidia la notazione per diecimila; analogamente, per cinquantamila, metà di centomila, alla metà del valore corrisponderà metà della notazione. A distinguere le due scritture è una *nota* di differenza, naturalmente in più nel segno per cinquantamila.

Completano la serie dei cardinali le annotazioni per cinquecentomila (il segno acrofonico Q per *quingenti* cui è apposta una nota esponenziale diversa da quelle

¹⁴ É forse la digressione spiegabile supponendo che Prisciano abbia per un attimo messo da parte la fonte finora impiegata, ritenuta magari di maggiore prestigio, a favore della descrizione dell'uso?

finora viste, formalmente coincidente con un apostrofo segnato dopo la base) e quella per un milione, introdotta da Prisciano nel periodo precedente ma qui riproposta nella variante a base M e notazione moltiplicativa.

Sussiste però, tra i due luoghi, un'aporia tra le notazioni proposte: a differenza di quanto affermato nel primo caso dal grammatico per giustificare, per un milione, la *media linea altior*, questa seconda rappresentazione si presenta del tutto identica alla *figura* per diecimila.

Le cose non migliorano neppure per (∞), *figura* alternativa introdotta dal grammatico, costituita dalla base per mille e da una singola serie di *notae*, il cui valore moltiplicativo, deduttivamente, deve per forza corrispondere a mille, che però non trova precedenti all'interno della serie.

Chiude la sezione sulle *figurae numerorum* il sintagma *mille milia*, che come in una *Ringkomposition* va a saldarsi all'espressione d'apertura *ab uno ad milies mille* (diversamente formato ma di uguale valore), la cui semantica, inizialmente in bilico tra numerabilità e infinitezza, risulta in tal modo determinata dal ruolo di elemento conclusivo dell'intera serie cardinale.

Il trattato prosegue con l'analisi dei *nomina numerorum*, i numerali e le forme a base numerale, e, nell'ultima controversa parte, con una disamina su pesi e misure: di queste successive sezioni non si tratterà però in questa sede, a dispetto delle facilmente immaginabili ricadute di questi sistemi sul quadro culturale nel suo complesso.

Ci si avvierà alla conclusione di questo breve lavoro concentrandosi invece sulle ragioni che hanno indotto a individuare proprio in questo stralcio di *opusculum* un territorio di osservazione dei meccanismi di intersezione tra fattori linguistici, culturali e identitari, dove *identità* è da intendersi, come si è visto, nel senso di quella dell'autore; quella della cerchia politico-intellettuale di cui era parte; quella della società costantinopolitana, con la primeva competenza di più varietà di greco di recente ampliata a comprendere il latino per necessità di integrazione e relazione con l'*establishment* romano; e, infine, quella romana, punto di partenza e di arrivo dell'operazione di salvaguardia compiuta dal grammatico.

Identità, tutte, inevitabilmente, trascinate nel testo, la cui stessa ragione di essere si colloca a cavallo tra la necessità di uno strumento pratico di equivalenze tra sistemi diversi (quelli di rappresentazione dei numeri, quelli numerali e quelli ponderali) e la ricerca di una collazione di carattere enciclopedico utile al grammatico sia in vista di benefici immediati (la munificenza del suo mecenate) sia in vista dell'organizzazione dei contenuti della sua imponente grammatica.

Si potrebbe obiettare che un intricato rapporto di fattori, quale quello messo in evidenza per il *De figuris*, sarebbe potuto emergere anche prendendo in considerazione un altro genere di testi, considerazione in parte condivisibile, se non fosse che, nel caso di un testo incentrato sulla relazione tra forme e sostanze diverse della rappresentazione numerica, la mescolanza di fatti di lingua e di rappresentazione grafica ha prodotto, anche per la sollecitazione esercitata dalla continua ricerca di iconicità tra questi due piani da parte del grammatico, un quadro al tempo stesso omogeneo e frammentario che difficilmente si sarebbe potuto trovare altrove. Un

quadro con sullo sfondo da una parte culture diverse destinate a confrontarsi e almeno entro certi limiti ad integrarsi e, dall'altra, gli esiti di lunghissimi processi di natura mentale non disgiungibili dai contesti in cui sono venuti a determinarsi.

Per questa via accade allora che l'etimologia, percorso di verità basato ora sulle evidenze linguistiche, ora su quelle materiali, possa costituire la sola via per accedere all'identità culturale dei due mondi in gioco: una identità che, laddove possibile, si ricerca (e ritrova) internamente al latino, ma che, quando ciò non risulti possibile, si fa condivisa pur di riuscire a perpetuare la grandezza della *Latinitas*, inevitabilmente ormai in via di disgregamento.

BIBLIOGRAFIA

- Boyer 1990 = Boyer C. B., *Storia della matematica*, Milano.
- Fuson - Hall 1983 = Fuson K. C. – Hall J. W., *The Acquisition of Early Number Word Meanings: a Conceptual Analysis and Review*, in Ginsburg H. P. (a cura di), *The Development of Mathematical Thinking*, New York, pp. 49-107.
- Greenberg 1978 = Greenberg J. H., *Generalizations about Numeral Systems*, in Greenberg J. H., *Universals of Human Language 3: Word Structures*, Stanford, pp. 249-295.
- Hurford 1975 = Hurford J. R., *The Linguistic Theory of Numerals*, Cambridge.
- Hurford 1987 = Hurford J. R., *Language and Number. The Emergence of a Cognitive System*, Oxford.
- Ifrah 2008 = Ifrah G., *Enciclopedia universale dei numeri*, Milano.
- Kaster 1988 = Kaster R. A., *Guardians of language. The grammarian and Society in Late Antiquity*, London.
- Kaster 1993 = Kaster R. A., *La funzione del grammaticus*, in Carandini A. - Cracco Ruggini C. - Giardina A. (a cura di), *Storia di Roma*, vol. III, 2, Torino, pp. 827-838.
- Menninger 1969 = Menninger K., *Number Words and Number Symbols. A Cultural History of Numbers*, Cambridge.
- Passalacqua 1987 = Passalacqua M., *Opuscula. Vol. I De figuris numerorum, De metris Terentii, Praeexercitamina*, Roma.
- Pecere 1993 = Pecere O., *I meccanismi della traduzione testuale*, in Cavallo G. – Fedeli P.- Giardina A. (a cura di), *Lo Spazio Letterario di Roma Antica*, vol. III, Roma, pp. 297-386.
- Wright 2002 = Wright R., *A Sociophilological Study of Late Latin*, Turnhout.

LA SITUATION DES DIALECTES EN FRANCE ET EN ITALIE: DIVERGENCES LINGUISTIQUES, CULTURELLES ET IDENTITAIRES

LOUIS BEGIONI¹

ABSTRACT. *The Situation of Dialects in France and Italy: Linguistics, Cultural and Identitary Divergence.* The objective of my article is to reflect upon the linguistic situation of French and Italian. The research would like to establish some elements of comparison starting from the most important sectors of linguistics : synchrony, diachrony, and dialectology. The article compares these two situations not only by considering the history of the two languages and the two countries but also by insisting on the differences of structuring on diatopic level. The main differences that result are the following : due to political, cultural, linguistic and administrative centralism French has created a standard French based on the linguistic model provided by Paris while Italian, which is at its origins the Toscan language, forms itself with an uncommon vivacity from different regional variants. The present development of Italy reveals no signs of standardisation, on the contrary...

Keywords: *diachrony, synchrony, Romance dialectology, sociolinguistics, language politics, geolinguistics, comparative linguistics of Romance languages*

Introduction

L'objectif de cet article n'est pas de faire un point exhaustif sur les différences entre les situations des dialectes en France et en Italie, mais plutôt de mettre en évidence les caractéristiques fondamentales de ces divergences qui sont principalement liées à une évolution historique, politique et culturelle très différentes des deux pays. En France, le français standard est désormais bien établi face aux dialectes, patois, parlers locaux et langues régionales. Il n'en va pas de même en Italie. Le concept d'italien standard n'existe pas ; on ne trouve que des variétés régionales d'italien résultant du contact entre le toscan littéraire choisi comme langue nationale à l'Unité du pays et les réalités linguistiques locales. A côté de ces variétés, il y a presque 2500 dialectes qui restent encore très utilisés. Ces dialectes sont de véritables langues. Certains d'entre eux (tels le napolitain, le vénitien, etc.) ont acquis du prestige au cours de l'histoire et possèdent parfois une tradition écrite, en particulier dans le domaine littéraire. Ces premières réflexions montrent bien que l'on a affaire à deux nations, deux espaces culturels et linguistiques très différenciés.

¹ Professeur, Université de Roma Tor Vergata, E-mail: begionilo@voila.fr

Les principales caractéristiques de la situation linguistique de la France

Un modèle linguistique pour la France : le français parisien, langue standard ?

On peut affirmer aujourd'hui que le français parisien « moyen » - sur le plan sociolinguistique – peut être considéré comme le français standard. Ce sont des critères d'ordre historique, sociologique, culturel et surtout idéologique. Paris, capitale de la France, a toujours représenté le centre d'une nation qui s'est construite à travers les siècles. Avant d'être la capitale, Paris a d'abord été la capitale de l'Ile-de-France et sa langue (variété régionale de langue écrite) a acquis un grand prestige avec l'extension du pouvoir politique des rois de France. Le français devient langue nationale sous François 1^{er} avec le décret de Villers-Cotterets (1539). Toutefois, l'hégémonie du français de Paris date surtout de l'époque de Louis XIV au cours de laquelle la centralisation administrative commence à se mettre en place. A la Révolution de 1789, ce processus s'accélère. Le français devient en quelque sorte la langue du peuple. Au XIX^{ème} siècle, Paris croît rapidement. Toutes les voies de communication, routières et ferroviaires, vont y converger. La capitale devient le siège des grandes administrations, le centre de toute vie politique, culturelle et artistique. Sa suprématie culturelle et linguistique va s'affirmer jusqu'à nos jours.

Le français et les langues régionales

La notion de langue appliquée en France à d'autres expressions linguistiques que le français a commencé à être évidente à partir du XIX^e siècle. Elle était d'abord réservée au français. Le personnel politique ou les érudits ont cependant pu l'utiliser sporadiquement en se référant par exemple à des langues telles que l'occitan, le catalan ou l'allemand.

Au début, le "patois"

Entre-temps, le patois, terme de plus en plus consacré en France à partir notamment du XVII^e siècle, finit par s'imposer au moment de la Révolution française. Ce mot servit dans l'enquête menée par l'Abbé Grégoire sur les patois pour désigner toute autre expression linguistique que la "langue française", également nommée "français" et "idiome français" dans son questionnaire. Au départ donc, cette étiquette dévalorisante dans son principe est présente et doit être prise en compte. Elle demeure de fait encore utilisée bien qu'elle soit en régression au regard des dernières enquêtes sociolinguistiques concernant l'occitan pour lequel des renseignements sont disponibles quant à l'emploi courant de cette notion de nos jours. Des enquêtes incluant des questions sur la nomination des langues ou des expressions linguistiques sont plus rares ou inexistantes pour d'autres langues régionales. De fait, le mot "patois" va essentiellement concerner les dialectes primaires d'oïl du français et aussi ceux du franco-provençal, soit, avec l'occitan et en dehors du catalan plus clairement identifié, l'ensemble linguistique roman français. Cela a débordé les frontières de la France puisque la notion est également employée en Suisse romande, en Belgique romane et dans le Val d'Aoste en Italie. Si l'on prend le cas de l'occitan, pour lequel on peut recourir à plusieurs enquêtes sociolinguistiques réalisés depuis le début des années 1990 à des échelles régionales ou départementales, "patois" est encore majoritairement

utilisé pour désigner cette langue, en fait à travers ses variétés topolectales. Dans celui qu'a réalisé l'IFOP sur les langues régionales en l'Auvergne (IFOP, 2006), sur un échantillon de 804 personnes, le mot "patois" venait encore en premier en 2006 avec 84 % des réponses, tandis que le glossonyme "auvergnat" était donné par 15 % des enquêtés, "occitan" par 9 % et "langue d'oc" par 4 %. En comparaison, dans la dernière enquête réalisée à la fin de l'année 2008 sur l'occitan par le Conseil régional d'Aquitaine avec un échantillon plus significatif de 6002 personnes, la dénomination "occitan" était donnée par 20 % des enquêtés tandis que celle de "patois" l'était par 53 %. À des échelles départementales, des dénominations telles que "béarnais" ou "bigourdan" ont cependant pu s'affirmer. "Béarnais" apparaissait avec 53 % de réponses dans cette même enquête aquitaine de 2008 dans le département des Pyrénées-Atlantiques, en empiétant manifestement sur "patois", réduit à 16 %, "occitan" y demeurant dans la moyenne régionale avec 22 %. Globalement, par rapport à l'enquête de 2008, celle qui avait également été menée en Aquitaine en 1997 sur un échantillon certes moins représentatif de 1300 personnes, "occitan" était donné par seulement 14 % des enquêtés (contre 20 % en 2008). Cette progression, alors que la connaissance et la pratique de la langue ont reculé, de même que l'offre d'enseignement d'ailleurs, est le signe d'une appréciation plus positive de la langue non plus perçue presque exclusivement à travers ses réalités locales et donc partielles mais aussi à travers une totalité plus prestigieuse par nature. Dans l'enquête "Pratiques et représentations de la langue et de la culture régionales en Haute-Bretagne", réalisée en 2004-2005 (Le Coq & Blanchet) par le Centre sur la diversité linguistique de la Francophonie (EA ERELLIF 3027) de l'Université de Rennes, le mot "patois" est le plus utilisé pour désigner le gallo, dialecte ou langue d'oïl propre à la Haute-Bretagne. Il comporte alors une connotation péjorative alors que le dénomination "gallo" serait plutôt utilisée par des locuteurs réels et viserait un statut plus légitime. Cette tendance existe aussi de façon toutefois plus contradictoire pour l'occitan en Aquitaine par exemple à travers les résultats de l'enquête déjà mentionnée. En effet, si "patois" est la dénomination la plus employée dans des départements où la langue est la mieux conservée (Dordogne, Landes), en dehors de celui des Pyrénées-Atlantiques ("béarnais" y prédomine), elle fait face à celle d'"occitan", qui vient en second globalement (20 %), avec des pourcentage presque identiques en Dordogne (22 %) et en Gironde (24 %), département le plus urbanisé où la connaissance de l'occitan est la moins significative de la Région Aquitaine. Il apparaît que ces dénominations fonctionnent aussi bien sur le mode de la synonymie. Cela peut être vrai pour "patois" et occitan et, aussi, l'une ou l'autre de ses appellations régionales telles que gascon ou provençal quand ces dernières ne renvoient pas à des représentations individualisantes et centrifuges. Il en ira de même pour le gallo. Une tendance récente existe également à estimer que la dénomination "patois" renverrait à une sorte d'occitan impur comme cela a été remarqué auprès d'élèves passés par l'enseignement immersif en occitan des *calandretas* (Boyer 2005, 86-89). Cela est néanmoins très minoritaire puisque c'est réduit au domaine de l'enseignement scolaire incluant l'occitan. Le mot "patois" continue par conséquent à être présent et relativement fonctionnel en France en gardant un contenu sémantique négatif. Nous retiendrons de ces évocations que, si le mot "patois" est encore bien présent en

France dans le domaine roman, son usage est en recul, son contenu sémantique reste globalement négatif avec pour corollaire une affectivité compensatoire positive. Des néo-locuteurs d'occitan ont même réactualisé sa signification négative.

La langue régionale

Or, alors que le questionnaire de l'Abbé Grégoire imposait l'emploi du mot "patois" dans une intention clairement institutionnelle alors que ses correspondants lui répondaient en utilisant aussi bien les mots "langue" "idiome" que "patois" pour se référer aux mêmes catégories linguistiques (Certeau de, Julia & Revel 1975, 173-249), l'appellation "langue régionale" apparut officiellement en France dans les années 1960. On la rencontre ainsi en 1966 lors de la mise en place des Commissions académiques d'études régionales, à un moment où l'idée de région administrative prend corps en France, débarrassée de connotations perçues comme étant provincialistes ou passéistes par une bonne partie de la classe politique. Depuis lors, l'expression "langue régionale" a été communément utilisée dans les textes à caractère légal en France pour traiter des langues minoritaires, traditionnelles ou historiques, qui possèdent une implantation territoriale déterminée depuis une période significative, de plusieurs siècles, de fait. Cette désignation a été préférée à celle de langue minoritaire qui aurait pu laisser supposer un lien avec celle de minorité, non acceptée dans la tradition politique et juridique française. La notion de groupe a ainsi été alléguée par le Conseil constitutionnel dans sa décision n° 99-412 DC du 15 juin 1999 déniait à la France la possibilité de ratifier la Charte européennes des langues régionales ou minoritaires à moins d'une révision constitutionnelle. Le groupe ou la minorité sont interprétés comme étant en contradiction avec le principe d'unicité du peuple français contenu dans l'article 1 de la Constitution. La France, à titre d'illustration, est un des seuls pays membres du Conseil de l'Europe, avec la Turquie, essentiellement, à ne pas avoir signé la Convention-cadre pour la protection des minorités nationales. La pratique depuis les années 1960 a vu la consécration de la désignation "langue régionale" de la part des linguistes et des juristes. Celle-ci est devenue essentiellement française depuis les années 1970. Les pays européens proches emploient habituellement d'autres notions pour désigner ce type de langue minoritaire : par exemple *minoranza linguistica* en Italie, *lengua propia* en Espagne, etc. Par rapport aux notions utilisées en Russie telles que, par exemple, celles de "langue de minorité ethnique", "langue titulaire", "langue de territoire autonome", "langue de petit peuple", la différence sera encore plus grande en se référant à l'histoire, aux conceptions et à la diversité des situations linguistiques. Toutefois, depuis les années 1990, la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires du Conseil de l'Europe, en vigueur depuis 1998, a assuré à la notion de langue régionale de nouvelles possibilités d'emploi à large échelle. Au-delà, même dans les pays qui n'ont pas encore ratifié ce texte, comme la France ou la Russie, la notion large de langue minoritaire se répand aussi. De nos jours, les deux notions de langue régionale et de langue minoritaire se répandent en Russie et celle de langue minoritaire en France, chez les linguistes.

Quel sens donner au concept de « langue régionale » en France ?

Si le mot "patois" a été utilisé par des linguistes français jusqu'aux années 1950, il a ensuite été évacué au profit notamment de "langue régionale" à de rares exceptions près (cf. *supra*) sinon comme objet d'étude. Quelques uns l'ont encore utilisé au cours

des dernières décennies - certains le font encore - comme synonyme du substantif "parler" pour désigner les variétés diatopiques locales ou régionales des langues romanes de France susmentionnées. Il a en tout cas été rejeté par les linguistes d'origine occitane qui se sont impliqués dans la défense de leur langue, et ce depuis l'Abbé Boissier de Sauvages au XVIII^e siècle. Pour André Martinet (1970, 152-153), le "patois", synonyme de parler local ou vernaculaire, est différent de la forme locale de l'idiome général, ce que Eugenio Coseriu nommera le dialecte tertiaire (Coseriu 1988) résultant de la propre variation de la variété standard. Il est voué à la disparition à partir du moment où il entre en concurrence avec cette forme géographique du standard plus prestigieuse et potentiellement plus efficace sur le plan communicationnel dans laquelle il finit par se fondre si les deux systèmes sont proches. En revanche : "une situation patoisante peut également être éliminée du jour où un parler local, ou une forme très voisine, acquiert, aux yeux de ceux qui le pratiquent, un prestige suffisant pour renverser le courant qui tend à le priver de son autonomie au profit du parler général" (Martinet 1970, 153). A ce moment-là, le "patois" n'est plus un parler sans autre image sociale que celle d'un code certes immédiatement utile, il lui est accordé du prestige dans la mesure où, aux yeux de ses locuteurs, il participe d'une autre catégorie linguistique reconnue comme langue. Il en devient une partie ou variante qui gardera ce statut ou bien évoluera vers une assimilation plus ou moins totale au standard. Ce qui était le patois, dans cette approche, ne change donc pas dans ces composantes linguistiques mais dans la représentation que s'en font ses usagers. Martinet, à cet égard, parle fort justement de situation patoisante et la trouve caractéristique de la France où a été entretenue une distance "considérable" entre la "langue nationale" et les parlers locaux qui étaient génétiquement liés à elle (*ibidem*). Ces considérations, peut-être un peu longues pour un tel propos, nous apparaissent néanmoins utiles à la compréhension de la notion de langue régionale en France, peut-être aussi caractéristique que celle de patois dans ce pays car les deux sont bien liées. "Langue régionale" peut alors apparaître comme la traduction officielle de "patois", difficilement transposable tel quel dans champ légal plus enclin à des appellations neutres. D'ailleurs, comment admettre dans ce champ l'inadmissible qui a vocation à disparaître sous cette appellation sauf en se transformant, comme Martinet l'avait relevé, en une catégorie dotée d'une représentation positive. "Langue régionale" se trouve associé à la notion de dialecte et à celle de culture. Les langues régionales ne sont pas toujours normalisées, ou bien elles ne le sont que peu, aussi existent-elles à travers la réalité de leurs parlers et dialectes constitutifs. De fait, cette association entre langue régionale et dialecte et entre langue régionale et culture est réductrice soit qu'elle renvoie à un état supposé de moindre standardisation, soit qu'elle ne se centre pas suffisamment et uniquement sur la question prioritaire de la protection et de la promotion linguistiques. La mise en relation avec la notion de dialecte surgit dans l'intitulé même de la loi Deixonne "sur l'enseignement des langues et dialectes locaux". On ne parlait pas encore donc de langue régionale alors mais le dialecte allait resurgir, associé à la vision à la fois réaliste et subordinatrice de ces langues dans la réglementation qui se développa plus tard au sein du ministère de l'Éducation nationale. Ainsi le Code de l'Éducation de 2000 (article L121-1) renvoie aux "langues et cultures régionales" consacrant une tendance développée au cours des années 1980-1990.

D'autres textes à caractère légal font état dans ce champ des "langues à extension régionale délimitée" (cf. l'arrêté du 18 octobre 1991 fixant les modalités d'organisation du concours externe et du second concours interne de recrutement de professeurs des écoles, article 1), des "langues et dialectes à extension régionale délimitée" (cf. *ibidem*, articles 4 et 5). Enfin, depuis le début des années 2000, la notion de langue de France, plus large et englobant certaines langues sans territoires ou issues de l'immigration au cours du XXe siècle, a été développée au sein du ministère de la Culture. Là encore, aucun lien avec l'idée de minorité comme c'est couramment le cas dans les autres pays européens, la Russie en particulier. Il est vrai que cela peut aussi s'inscrire dans une tendance générale en Europe - celle du Conseil de l'Europe avec ses 47 pays membres - où cette question est largement gérée de façon dépassionnée en indiquant protéger des langues et non des locuteurs ou des groupes de ces derniers comme c'est précisément le cas dans la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires du Conseil de l'Europe. Dans ce cas français, il s'agit néanmoins d'une nationalisation de ces langues, tout au moins au niveau du postulat idéologique, qui, parce qu'elles sont effectivement minoritaires, ne peuvent être des signes culturels d'abord revendiqués par des régions ou des groupes particuliers. Dans cette vision superstructurelle, elles deviennent la propriété indivise d'une nation non plus investie du rôle de les combattre comme du temps de la Révolution ou de l'implantation de l'enseignement public obligatoire, mais qui prendrait les devants pour les protéger en neutralisant leur fonction de marqueurs culturels associés à des groupes et/ou à des territoires potentiellement séparés ou autonomes.

La situation linguistique de l'Italie

Lorsque que l'on compare la situation linguistique de l'Italie à celle des autres langues européennes, on peut constater que le contexte linguistique italien présente une complexité due en grande partie à l'histoire de la construction de l'Etat italien. Les changements de la société italienne au cours des 150 dernières années ont eu d'importantes conséquences sur le plan des pratiques langagières.

Notamment depuis 50 ans, le développement économique et l'extension de la radio et de la télévision ont contribué à une plus grande diffusion de la langue italienne dans la plupart des situations communicatives. Pourtant, les dialectes n'ont pas disparu et de nouveaux équilibres se sont constitués entre les dialectes locaux, les dialectes régionaux et ce que nous appellerons l'italien parlé dans les régions, c'est-à-dire l'italien régional. Il faut souligner le fait que les locuteurs italiens sont encore largement bilingues voire trilingues – lorsqu'ils parlent plusieurs dialectes ou des langues étrangères ou minoritaires présentes sur le territoire italien – et la dernière enquête de l'Istat dont nous avons parlé dans l'introduction a montré qu'il existait encore plus de 2500 dialectes en Italie et que les locuteurs italiens, certes, parlent de plus en plus italien, mais avec un usage alterné italien/dialecte.

Face à la complexité de cette situation, nous essaierons de définir la structure linguistique du territoire en examinant les niveaux les plus importants de son articulation linguistique :

- l'italien national (standard ou néo-standard),
- l'italien régional,
- le dialecte régional,
- le dialecte local.

Pour ce faire, nous prendrons en considération les nombreuses interactions qui existent entre ces différents niveaux, ainsi que les composantes extralinguistiques pouvant aider à comprendre le fonctionnement du système linguistique italien dans un équilibre, par définition, instable.

Comment pourrait-on définir l'italien standard ou néo-standard?

Se confond-il avec ce qu'on appelle l'italien commun et l'italien national? En règle générale, dans un pays donné, la langue standard est une forme linguistique normalisée qui ne prend pas en considération les variations locales ou sociales et qui est employée couramment par les gens de ce pays. Puisqu'elle est répandue par les médias, l'école, les institutions officielles, cette langue tend à réduire les différences linguistiques régionales et locales. La langue écrite aussi peut certainement entrer dans cette définition. C'est le cas de la situation linguistique de la France, où, comme nous l'avons précisé plus haut, le français standard existe aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Après la construction d'un Etat national centralisé et, surtout, après l'institution de l'école obligatoire en 1880-1882, on a interdit l'utilisation des dialectes, des langues régionales ou étrangères parlées sur le territoire national. Le français standard est identifiable avec la langue qui est parlée à Paris, c'est-à-dire au centre du pouvoir politique, économique et culturel. En Grande-Bretagne, même si, au niveau régional, les variations linguistiques restent importantes, l'existence de l'anglais standard est indéniable. Le cas de l'Allemagne aussi est particulier puisque la langue standard y a été définie grâce à la diffusion de la Bible de Martin Luther, notamment dans le système éducatif. Si, par contre, nous prenons la définition de F. de Saussure de la *langue* comme un système de relations ou, plus précisément, comme un système de systèmes reliés les uns aux autres et communs à l'ensemble des locuteurs d'une langue donnée, nous sommes sans doute plus proches de la situation linguistique de l'Italie d'aujourd'hui. La langue serait une sorte de superstructure commune à tous alors que les réalisations régionales, locales ou personnelles devraient être associées à la notion de *parole*. En effet, à partir de l'unification politique de l'Italie en 1860, l'italien littéraire qui a été proposé comme modèle pour la langue nationale s'est largement répandu aussi bien à l'écrit qu'à l'oral, et ses réalisations régionales possèdent des liens structuraux communs, parfois même forts, alors que nombre de leurs caractéristiques restent liées à des structures linguistiques qui sont influencées par les dialectes régionaux et locaux.

Un peu d'histoire linguistique de l'Italie

L'histoire linguistique de l'Italie depuis son unification politique présente beaucoup d'analogies avec celle du monde romain. Le latin parlé se répand dans les provinces conquises par Rome et, au contact de réalités linguistiques locales, ce latin donne vie aux variétés régionales et locales, qui, au fil du temps, sont devenues ces langues régionales, appelées, dans l'Italie unifiée, dialectes. Avec la réalisation de l'unité politique du pays, la langue littéraire modelée sur le toscan archaïque et imposée sur le plan national entre en contact avec les réalités linguistiques régionales. Après 150 années d'interactions, il en résulte des *italiens régionaux* ou *variétés régionales d'italien* aux caractéristiques qui changent d'une aire linguistique à l'autre. La diffusion

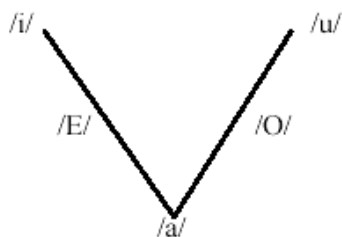
de la langue de l'école et le développement massif des *mass media* a répandu l'utilisation de l'italien également dans des situations de communication très courantes.

Dans ce contexte, les locuteurs qui avaient une langue régionale très proche de la langue littéraire – pour des raisons historiques et linguistiques évidentes, c'est surtout le cas de l'Italie du centre – ont fait moins d'efforts pour apprendre *l'italien* en gardant ainsi des caractéristiques phonologiques, mais aussi morphologiques et lexicales, qui sont parfois plus marquées que celles des autres variétés régionales. Le phénomène dit de la *gorgia* du toscan actuel constitue l'un des exemples les plus marquants (prononciation du son [k] en [h] ; ainsi *casa* 'maison' se prononcera ['hasa]), mais le toscan possède aussi d'autres caractéristiques phonologiques qui le distinguent des autres italiens régionaux. La variété d'italien parlée à Rome et dans une grande partie du Latium constitue également un cas intéressant puisqu'il s'agit d'une sorte de calque des variétés des dialectes de cette région, qui a été transféré en italien. Il s'agit là d'un paradoxe tout à fait italien. Apparemment, plus une langue régionale est proche du toscan littéraire, moins ses locuteurs s'efforcent d'apprendre *l'italien*, et ses caractéristiques linguistiques, surtout phonologiques, restent plus marquées. Au contraire, mais toujours à un niveau superficiel, plus une langue régionale est linguistiquement éloignée du toscan, plus important est l'effort que doivent faire ses locuteurs pour apprendre l'italien; parfois, certaines variétés parmi les plus éloignées du toscan pourraient être considérées comme linguistiquement *meilleures*. Par exemple, c'est ce que l'on pense habituellement de l'italien régional sarde. Pourtant, il faut être très prudent puisque c'est justement dans cette variété d'italien, notamment dans l'aire linguistique campidanienne (région de Cagliari, au sud de la Sardaigne), que nous trouvons des constructions morphosyntaxiques, qui, comme nous le verrons plus tard avec le cas du gérondif, ont un sens si différent de celui des formes toscanes qu'elles peuvent engendrer des situations d'incompréhension sur le plan communicatif. Le toscan actuel ne constitue donc plus le modèle de l'italien standard qui serait en train de se standardiser. Il occupe une position linguistique et géographique centrale, entre le nord et le sud, que nous retrouvons surtout dans la représentation mentale des locuteurs italiens pour ce qui est de la notion de langue italienne nationale ou standard, mais qui ne correspond plus à la réalité linguistique italienne d'aujourd'hui. Pendant des siècles, le toscan a joué le rôle de langue supranationale pour l'intercompréhension entre les classes dirigeantes et les intellectuels; aujourd'hui il a perdu ce statut et, à cause de ses importantes variations phonologiques, il est relégué au niveau d'un italien régional, certes culturellement prestigieux et avec une connotation puriste, mais ancré dans une région qui n'est assurément pas le moteur du pouvoir. Nous sommes d'accord avec Nora Galli (1985) lorsqu'elle déclare que «come si è detto l'italiano è di origine toscana e deriva dal fiorentino, ma non è il fiorentino di oggi, né ha mai coinciso pienamente col fiorentino neppure nel passato»². C'était surtout une langue écrite, appartenant à un registre littéraire, caractéristique de la haute société, présente dans les centres urbains, qui employait de nombreux latinismes et qui subissait

² Galli de' Paratesi, Nora (1985): *Lingua toscana in bocca ambrosiana*. Bologna: Il Mulino.

Notre traduction : Comme nous l'avons dit, l'italien vient du toscan et dérive du florentin, mais ce n'est pas le florentin d'aujourd'hui, d'ailleurs, il n'a jamais totalement confondu avec le toscan, même par le passé.

également l'influence des autres villes toscanes ainsi que d'autres régions de la péninsule. L'italien standard ou néo-standard (éventuellement en voie de standardisation) pourrait être défini comme l'extension aux autres régions de la variété écrite du toscan littéraire, avec une adaptation régionale qui dépend du contact avec les structures linguistiques des dialectes régionaux. Ainsi que nous venons de le dire, il est très difficile de décrire de manière exhaustive cette langue *pseudo-standard*. On peut pourtant en identifier, sans trop de difficultés, les structures syntaxiques et morphologiques même si les variations régionales ne manquent pas. Au niveau phonologique, une description rigoureuse reste très complexe notamment en ce qui concerne le système vocalique. Il est possible de trouver une solution capable de rendre compte de ce système en adoptant la notion d'archiphonème pour les voyelles d'ouverture moyenne, ce qui permettrait de mettre en évidence un système vocalique tonique simplifié:



Une autre idée reçue trop généralement répandue: l'italien standard correspondrait au soi-disant italien du nord, c'est-à-dire à celui de Milan. Il n'y a aucun doute que, pour des raisons extralinguistiques liées à l'histoire et à des formes de concentration du pouvoir, l'italien parlé à Milan a acquis un prestige évident. Milan en tant que capitale économique et capitale culturelle de la modernité constitue certainement sur le plan linguistique un modèle de référence et exerce une importante force centripète sur toute l'Italie. Aujourd'hui, le pouvoir économique représente un pôle d'attraction extraordinaire dans le monde entier et nous pouvons le comparer au pouvoir politique et administratif d'autrefois. Pourtant, la notion d'italien du nord ne résiste pas à l'analyse linguistique. Les variétés d'italien que l'on parle à Venise, à Bologne, à Gênes ou à Turin sont très différentes entre elles et les formes linguistiques qui les caractérisent sont liées au substrat dialectal et régional. Il est donc difficile d'accepter l'existence d'un italien du nord homogène à l'analyse linguistique même si de nombreuses formes linguistiques présentent des similitudes entre elles puisqu'elles appartiennent à des aires géographiques proches.

L'italien parlé à Milan a acquis un prestige suffisant pour qu'on puisse le confondre avec un italien standard potentiel, mais cela est sans aucun doute dû à une italianisation précoce du nord industriel, qui a donné lieu à une standardisation également précoce de l'italien régional de la région milanaise. De plus, ce phénomène s'est accompagné d'une volonté et d'une conscience linguistique fortes. En d'autres termes, son aire linguistique est la plus italianisée car c'est là où la nouvelle langue nationale s'est affirmée le plus rapidement. Cette italianisation des régions industrielles du nord est assurément due à des paramètres socioéconomiques et extralinguistiques. Ce phénomène est également à mettre en relation avec le désir de la petite et moyenne bourgeoisie du

nord industrialisé de s'italianiser notamment par idéal d'identification linguistique. L'émigration des populations du sud vers le nord de l'Italie dans les années 1950 et 1960 constitue une autre composante favorable à un développement de l'italien en tant que *lingua franca* de communication dans les régions industrialisées. Même si les médias, notamment la RAI, ont contribué à la diffusion de cette variété d'italien régional, on ne peut pas affirmer qu'il corresponde à l'italien standard ou à ce que l'on pourrait appeler l'italien du nord. La situation de cette région reste, d'un point de vue linguistique, très diversifiée. Ainsi, d'ouest en est, les variétés régionales du Piémont et de la Vénétie gardent des caractéristiques linguistiques très différentes. Nombreux ont été ceux qui ont pensé que cette affirmation de l'italianisation pouvait avoir pour conséquence une régression des dialectes – ce sur quoi il faut être très prudent. Il est vrai que les dialectes sont moins employés surtout dans les situations de communication officielles, administratives ou professionnelles; toutefois, ce phénomène ne peut être interprété comme une régression de fond, mais plutôt comme une redistribution des situations de communication. Bien au contraire, la prise de conscience culturelle, politique et aussi linguistique des populations de l'Italie du nord est le signe de la vitalité des dialectes régionaux et locaux, aujourd'hui perçus comme l'affirmation d'une identité culturelle forte.

En revanche, comme nous l'avons déjà dit, l'italien de Milan n'est qu'une des variétés régionales qui s'est standardisée de manière précoce en particulier sur le plan phonologique. Il est indéniable que les systèmes linguistiques du nord ont eu une influence considérable dans le domaine de la terminologie spécialisée (industrie, économie, technologie, etc.); mais, comme nous le savons, les influences lexicales ne sont pas les plus significatives dans le domaine de la langue. Cela n'enlève rien au fait que la standardisation précoce de la variété milanaise lui a conféré un grand prestige, notamment dans la diffusion d'un modèle pour l'enseignement de l'italien à l'étranger. Même si beaucoup d'enseignants étrangers croient encore à la *supériorité* et à la *pureté* linguistique du toscan, le modèle de référence est la variété de type milanais aussi bien sur le plan phonologique que morphosyntaxique. Il n'est plus imaginable d'insérer dans les méthodologies d'enseignement de l'italien langue étrangère des prononciations de type toscan, romain ou napolitain. Cela non pas pour des raisons discriminatoires d'un point de vue culturel, mais, plutôt, pour des raisons de cohésion linguistique qui tiennent au niveau de standardisation de l'italien de Milan, à son image et à des variables extralinguistiques liées au pouvoir économique et au rayonnement de cette ville en Italie et dans le monde entier. Une solution linguistiquement et méthodologiquement plus acceptable serait de proposer aux élèves d'italien langue étrangère un modèle de référence de type milanais pour l'apprentissage phonologique et morphosyntaxique, mais aussi de leur procurer du matériel écrit et audiovisuel, de leur donner accès aux variétés régionales, par exemple à celles de Toscane, de Rome, de Naples, etc. Ils pourraient ainsi prendre conscience du fait que chaque locuteur italien parle un italien différent, c'est-à-dire la variété linguistique de sa région.

Une autre remarque sur les idées reçues concerne les influences de l'italien du nord sur les autres variétés du centre et du sud. Nous prendrons deux exemples bien connus, l'un morphologique, l'autre phonologique.

Le premier exemple est celui de la diffusion du passé composé à la place du passé simple pour exprimer un temps du passé avec la valeur aspectuelle d'accompli. Dans ce cas, l'opposition entre le nord et le centre ou le sud est évidente. Dans le nord, on emploie presque exclusivement le passé composé, alors que, dans le centre et le sud, le passé simple tend à être conservé avec une valeur aspectuelle très marquée d'accompli (avec en toscan la règle bien connue des 24 heures qui distingue plus nettement les deux emplois). C'est un fait, dans les variétés méridionales aussi, on emploie de plus en plus le passé composé.

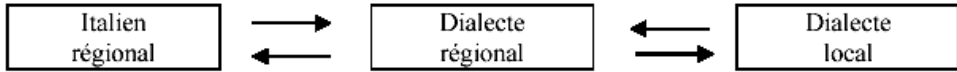
S'agit-il d'une influence septentrionale? La possibilité de conclure à une telle influence doit être traitée avec beaucoup de prudence. Il est bien plus probable qu'il s'agit d'un phénomène de restructuration du système verbal présent dans l'évolution du latin vulgaire aux langues et aux dialectes romans: l'opposition aspectuelle accompli/inaccompli exprimée par des formes verbales synthétiques est remplacée par l'opposition formes simples/formes composées où l'aspect passe au second plan. Dans cette nouvelle structure, le passé simple devient une forme verbale à valeur d'accompli qui est ressentie comme inutile puisqu'elle est synthétique. D'où la tendance à sa marginalisation.

Le second exemple est celui du passage du /s/ intervocalique sourd, typique du toscan et des variétés du centre et du sud, au /z/ sonore. Ainsi, on opposera [kasa] à [kaza]. Ce changement aussi correspond moins à une influence des parlers du nord qu'à la tendance naturelle de cette consonne à se sonoriser dans un contexte intervocalique, qui était déjà présente en latin.

Cela dit, nous pouvons nous poser la question: l'italien standard existe-t-il vraiment? Puisque, dans chaque région, le seul italien que l'on parle est une variété régionale, personne ne parle l'italien standard.

Ainsi que nous l'avons envisagé plus haut, l'italien national ou standard n'est qu'un modèle de référence s'appuyant sur la diffusion du toscan littéraire qui, au contact de différentes réalités linguistiques, a donné naissance aux variétés régionales d'italien. Pour sa part, l'italien régional de Milan est celui qui, pour des raisons extralinguistiques, s'est standardisé le premier, bien que d'autres aires industrielles du nord-ouest aient également connu ce phénomène. Parmi les causes que l'on peut souligner, nous soulignerons: le développement économique, une vie culturelle importante et, surtout à partir des années 1950, une immigration à partir d'autres régions qui a contribué à la diffusion d'un italien partagé par tout le monde. Les variétés de Florence et de Rome sont moins standardisées pour au moins deux raisons. La première, que nous venons de rappeler, est la proximité linguistique au modèle national de référence – le toscan – raison pour laquelle les locuteurs de ces deux régions font peu d'efforts linguistiques. La deuxième concerne le prestige que ces deux variétés ont eu dans le passé.

La situation italienne, très particulière et originale dans l'espace linguistique européen, implique que la plupart des Italiens sont bilingues, voire trilingues, puisqu'ils parlent l'italien régional, le dialecte régional et, dans de nombreux cas, également un dialecte local. Les interactions linguistiques entre ces trois niveaux sont nombreuses et expliquent la variabilité même du phénomène. Ces influences ne sont pas unidirectionnelles: l'italien régional agit sur les dialectes autant que ceux-ci influencent l'italien régional.



La situation linguistique italienne au niveau régional

L'italien régional

Ainsi que nous l'avons déjà expliqué, les locuteurs, lorsqu'ils choisissent de s'exprimer en italien, utilisent leur variété régionale. Cet italien prend les caractéristiques linguistiques du substrat linguistique de la région.

Les variations phonologiques sont les plus faciles à observer lorsqu'on étudie l'une de ces variétés. Comme nous l'avons déjà remarqué, les systèmes vocaliques comportent les plus fortes fluctuations en particulier pour les voyelles ouvertes et fermées, pouvant être transcrites avec les archiphonèmes /E/ et /O/; celles-ci se réalisent ouvertes ou fermées selon les régions et selon les influences dialectales. Pour ce qui est des consonnes, les variations sont également importantes. Parmi les plus évidentes, nous citerons une fois encore les variétés toscanes: le phénomène de la *gorgia*, la prononciation de *zio* (oncle) en ['tsijo] au lieu de ['dzijo], cette dernière étant la caractéristique des variétés septentrionales, et de nombreux phénomènes de sonorisation intervocalique dans certaines localités méridionales, par exemple, on peut avoir [ammad'dzare] au lieu de [ammat'tsare] (tuer).

Sur le plan morphosyntaxique, ces variations sont moins nombreuses, mais elles peuvent parfois déterminer des situations de communication équivoques.

Voici quelques exemples:

– La généralisation du passé composé à la place du passé simple, que nous avons déjà évoquée.

– L'utilisation de deux verbes *avoir* l'un fonctionnant comme un auxiliaire *avere*, l'autre, *averci*, prenant le sens plein du verbe *posséder* comme c'est le cas dans la plupart des dialectes septentrionaux ainsi qu'en espagnol avec les deux verbes *haber* et *tener*.

– Dans la variété régionale de l'italien sarde campidanien, la périphrase aspectuelle utilisant le gérondif prend une signification différente de celle des autres variétés régionales; ainsi *sto venendo* (je suis en train d'arriver), *venendo* ou *venendo venendo* expriment une action dans un futur proche ou différé et l'action d'arriver peut se produire après plusieurs heures, ce qui peut engendrer de grandes difficultés dans l'interprétation du message linguistique avec des locuteurs d'autres régions.

– Un autre exemple observé au cours de nos recherches sur la variété de l'italien de la région de Parme: il s'agit des formes verbales composées d'un verbe de mouvement suivi d'une particule post verbale – adverbe de lieu. Dans la plupart des variétés régionales nous avons des structures telles que *andar via* (s'en aller), *buttar giù* (démolir, jeter vers le bas), *metter su* (mettre en place) : par exemple *metter su un negozio* (ouvrir un magasin), etc.

Dans l'italien régional d'Émilie et en particulier de Parme, nous avons des structures analogues qui proviennent du substrat dialectal: *buttar giù* pour *buttar giù la pasta* (mettre les pâtes à cuire dans l'eau), *lavar giù* pour *lavar giù i piatti*

(faire la vaisselle), *cavarsi giù* (se déshabiller), *star dietro a* (être en train de faire quelque chose), etc. Ces structures très nombreuses dans les dialectes émiliens et plus largement dans le nord de l'Italie influencent largement l'italien régional, qui, à son tour, pourra avoir des incidences sur les autres variétés régionales; c'est par exemple le cas de *buttar giù* qui est également employé en Toscane et dans le Latium avec la même signification.

Dans un sens opposé, nous pouvons observer des influences de l'italien régional sur les dialectes, en particulier dans le domaine lexical. Tout le lexique lié au progrès socioéconomique, technologique et scientifique est massivement entré dans les dialectes à travers l'italien régional: *computer* (ordinateur), *television* (télévision), etc.

Existe-t-il plusieurs variétés d'italien dans une même région?

Au cours de nos recherches en Émilie, nous avons pu observer d'importantes variations linguistiques entre les différents départements (*Province* de Parme, de Reggio Emilia, de Modène, de Bologne). En effet, les interactions entre les dialectes de chaque département et l'italien toscan peuvent donner lieu à des variantes départementales. Dans l'aire émilienne, les différences linguistiques observées concernent surtout le niveau phonologique, le lexique et, beaucoup plus rarement, le niveau morphosyntaxique.

Le dialecte régional et ou départemental La situation des dialectes dans les différentes régions italiennes est complexe et très diversifiée: l'Italie des dialectes est certainement un domaine d'études infini puisqu'on assiste à des fluctuations, des influences et des changements continuels liés à des paramètres extralinguistiques instables. L'affirmation de l'italien régional et départemental face à la grande variété des dialectes locaux constitue la nouveauté majeure de l'Italie linguistique de l'après-guerre. Les interactions entre les dialectes régionaux / départementaux et les dialectes locaux mettent en évidence des forces centripètes vers les chefs-lieux régionaux et départementaux, qui influencent en profondeur les structures linguistiques des dialectes locaux. Ces phénomènes, provoqués par des changements sociologiques, culturels, administratifs, sont renforcés par la mobilité des populations autrefois plus ancrées dans la réalité locale. Le dialecte régional/départemental devient le point de repère.

Les dialectes sont-ils en train de disparaître? Qui parle encore dialecte?

On parle souvent dans la presse italienne de la disparition des dialectes. Même dans ce cas, il faut pourtant être prudent et examiner de manière attentive la situation linguistique de chaque région. S'il est vrai que l'utilisation de l'italien régional se répand de plus en plus, il est également vrai qu'il existe une revalorisation culturelle et linguistique des dialectes. A ce sujet, la situation de la *province* de Parme est très éclairante. L'intérêt pour la culture locale sous tous ses aspects (théâtre dialectal, musées ethnographiques, fêtes, etc.) a redonné une nouvelle vigueur aux dialectes, sans doute plus aux dialectes régionaux/ départementaux qu'aux dialectes locaux. Dans l'une de ses enquêtes sur les dialectes, l'ISTAT (Institut national italien de statistique) fait cette triple observation: *Si consolida l'italiano, diminuisce l'uso esclusivo del dialetto, aumenta l'uso alternato* (Istat 2002). Cette tendance indique pourtant que la diffusion de l'italien marque le pas, elle régresse même entre 1988 et 1995 alors que la population italienne devient bi- et/ou trilingue. En effet, ce phénomène peut s'expliquer par le fait que les enfants sont exposés dès leurs plus jeune âge à:

- l’italien des médias télévisuels,
- l’italien régional et/ou départemental,
- le dialecte régional,
- et, parfois, le dialecte local.

L’enquête de l’Istat ainsi que nos recherches sur l’aire émilienne confirment cette tendance, et cette situation linguistique et culturelle apparemment complexe s’affermit et met en évidence la grande flexibilité linguistique des Italiens et l’attitude non normative, plurilingue et multiculturelle qui a toujours caractérisé les populations italiennes. D’après l’Istat, 44,1% de la population âgée de plus de six ans parle en famille principalement l’italien contre 19,1% le dialecte. L’utilisation alternée de l’italien et du dialecte en famille, avec les amis et avec d’autres interlocuteurs atteint 92,3%. Ces données officielles montrent bien la restructuration en cours des rapports existant entre l’italien et le dialecte, et non la mort des dialectes.

Conclusion

Nos réflexions sur la comparaison des situations des dialectes/patois/langues régionales en France et des dialectes en Italie fait ressortir des divergences importantes. En effet, La France a connu depuis le Moyen Age l’extension d’une langue standard, le français véhiculé par le pouvoir politique qui a toujours en son siège à Paris. Cette hégémonie linguistique et idéologique a provoqué au cours des siècles la disparition de très nombreux dialectes et patois. Dans plusieurs régions, ils existent encore mais ne sont utilisés que par des locuteurs de moins en moins nombreux. C’est bien là le résultat d’une politique autoritaire de centralisation qui a touché de plein fouet en particulier les domaines linguistique et culturel pour arriver à une identité nationale fortement « normée ». En Italie, la situation est complètement différente. L’unité tardive du pays en est la cause principale. Les dialectes sont toujours très vivants face à une langue nationale qui se différencie régionalement. Les locuteurs italiens sont pour la plupart bilingues voire trilingues. Et on peut penser aujourd’hui qu’une unification linguistique centralisée « à la française » ne se produira sans doute jamais dans la mesure où l’identité culturelle des régions italiennes se renforcent, en particulier dans le nord du pays.

BIBLIOGRAPHIE

- Blanche-Benveniste (2000): *Approche de la langue parlée en français*. Paris: Ophrys.
- Begioni, Louis (1997): *Description et microvariations linguistiques dans un espace dialectal. La zone de Berceto (Province de Parme, Italie)*. Paris: CIRMMI – Université de Paris 3 – La Sorbonne Nouvelle.
- Berruto, Gaetano (1987): *Sociolinguistica dell’italiano contemporaneo*. Roma: La Nuova Italia.
- Canepari, Luciano (1980): *Italiano standard e pronunce regionali*. Padova: Cleup.

- Certeau, Michel de, Julia, Dominique et Revel, Jacques (1975): *Une politique de la langue, la Révolution française et les patois*, Paris: Gallimard.
- Coseriu, Eugenio (1988): « « Historische Sprache » und « dialekt » », in: *Energia und Ergon. Sprachliche Variation-Sprachgeschichte-Sprachtypologie. Studia in honorem Egenio Coseriu. Tome I: Schriften von Eugenio Coseriu (1965-1987)*, éd. Par J. Albrecht. Tübingen: Gunter Narr, p. 45-61.
- Dardano, Maurizio, Paolo Trifone (1997): *La nuova grammatica della lingua italiana*. Bologna : Zanichelli.
- De Mauro, Tullio (1963): *Storia linguistica dell'Italia unita*. Bari: Laterza.
- Gadet, Françoise (2003): *La variation sociale en français*. Paris: Ophrys.
- Galli de' Paratesi, Nora (1985): *Lingua toscana in bocca ambrosiana*. Bologna: Il Mulino.
- Grassi, Corrado, Alberto Sobrero, Tullio Telmon (2001): *Fondamenti di dialettologia italiana*. Bari: Laterza.- (2003): *Introduzione alla dialettologia italiana*. Bari: Laterza Istat (2002): *Inchiesta sui dialetti*. Roma: Istat.
- Le Coq, André & Blanchet, Philippe (2005). *Pratiques et représentations de la langue et de la culture régionales en Haute-Bretagne*. Rapport de recherche. [Http://www.prefics.org/credilif/travaux/RapportGallo1.pdf](http://www.prefics.org/credilif/travaux/RapportGallo1.pdf).
- Lepschy, Anna Laura, Giulio Lepschy (1981): *La lingua italiana: storia, varietà dell'uso, grammatica*. Milano: Bompiani.
- Lepschy, Giulio (1990-1994): *Storia della linguistica*. Bologna: Il Mulino.
- Loi Corvetto, Ines (1983): *L'italiano regionale in Sardegna*. Bologna, Zanichelli.
- Maiden, Martin (1995): *Storia linguistica dell'italiano*. Bologna: Il Mulino.
- Migliorini, Bruno (1960): *Storia della lingua italiana*, Firenze, Sansoni.
- Mioni, Alberto (1979): *La situazione sociolinguistica italiana: lingua, dialetti, italiani regionali*. In: Adriano Colombo (ed): *Guida all'educazione linguistica*. Bologna: Zanichelli: 101-114.
- Parlangeli, Oronzo (1979): *La nuova questione della lingua*. Brescia: Paideia.
- Renzi, Lorenzo, Michele A. Cortellazzo (1977): *La lingua italiana oggi. Un problema scolastico e sociale*. Bologna: Il Mulino.
- Sobrero, Alberto (1988): Italiano regionale. In: Günter Holtus, Michael Metzeltin, Christian Schmitt (eds): *Lexikon der romanistischen Linguistik*. Tübingen: Niemeyer: 732-748.
- Walter, Henriette (1997): *Le français d'ici, de là, de là-bas*. Paris : JC Lattès.
- Walter, Henriette (1998): *Le français dans tous les sens*. Paris: Robert Laffont.
- <http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/>

THE FUTURE: BETWEEN MOOD/ MODALITY AND TENSE

CRISTINA CORCHEȘ

ABSTRACT. This paper aims to illustrate that future-forms are partly temporal and partly modal because they evolve out of modals which at some point take on a temporal value. Diachronic evidence from Latin and Romance proves that almost all future-forms undergo the next evolution cycle: they arise from future-oriented modalities (volition, obligation etc.), they grammaticalize as future-paradigms, they become to `abstruse for the speaker to conceptualize` and then they acquire new modal coloration. Western Romance languages are approaching the end of the last stage of this cycle, while Romanian has already completed it and now it is undergoing a second one.

Keywords: *tense, mood, modality, futurity, semantic shift, cycle, evolution, recast, volition, obligation, presumptive, analytic/ synthetic forms, agglutination*

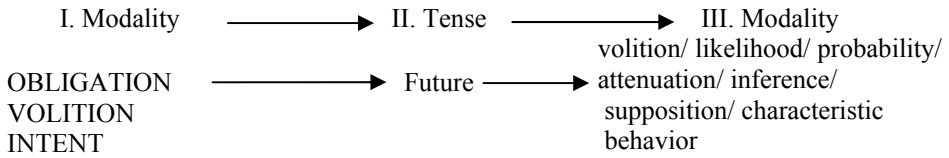
The future, though traditionally called tense, is in fact a heterogeneous category characterized by the overlapping of temporal and modal/ aspectual values. It is thus the most suitable example to illustrate Lyons' statement that `there is not, and cannot be, in universal grammar, any sharp distinction between tense and aspect...or between tense and modality`¹. However, trying to argue the superposition of two grammatical categories, most linguists and grammarians ascribe the duplicitous nature of the future to the fact that this temporal category is closely linked to a variety of *irrealis* or *nonfactive* modalities². Without denying the validity of this observation, several studies have shown that a foray in the diachronic evolution of future-forms might provide an even more adequate explanation for the duplicity of this category.

Studying the diachronic evolution of future-forms in Western Romance and comparing it to those of other languages, including English, Suzanne Fleischmann traces a common feature, namely `their propensity toward semantic change. They evolve typically out of modals [...] which at some point take on a temporal value. At a second stage, once a form has come to function as a future, it will then acquire modal coloration, which, if sufficiently pronounced, may eventually supersede the temporal value of the form`³ as represented in figure 1.

¹ Lyons 1977: 690.

² GALR 2005: 444., Imbs 1960. 42., Bertinetto 1986: 483.

³ Fleischman 1982: 60.



*Adapted, with modifications, from Fleischmann 1982: 129

Figure 1. *Diachronic semantics of future**

The cross-linguistic pattern represented above provides a good explanation for the duality of the future⁴, while offering an insight into the nature of the process in which future forms are engaged. On one hand, this process is circular⁵ always implying three stages that arise one from another, while on the other it is cyclical, repeating itself with a certain frequency as revealed by diachronic evidence from Latin and Romance.

A. The first M → T → M evolution cycle: Latin

Proto-Indo-European had no explicit future paradigm⁶ so to express futurity it resorted to a periphrastic construction of the type: verb + auxiliary. The auxiliary **b^hū* ('to be') lost its phonological autonomy and developed into a morphological affix (suffix) that finally agglutinated with the verb. This suffix was then passed on to Latin as *-b-*, the future tense suffix found in forms such as *amabit* 'he will love' or *habebit* 'he will have'⁷. The periphrasis, considered to be the ancestor of the synthetic future of the type *amabo* 'I will love', is thought to have had certain modal values that are now impossible to trace.

Evolving out of a verb phrase with certain modal coloration, the *-b-* future, though having an aspectual (iterative-durative) meaning at first⁸, acquired a temporal value that superseded its modal (later on aspectual) values and that eventually placed it between the other (synthetic and periphrastic) future paradigms⁹ of Classical Latin. While widely used in Classical Latin, the *-b-* future, as well as the other synthetic futures, started to be progressively replaced in later spoken Latin by new analytical verb structures that combined a modal auxiliary with an infinitive:

⁴ Due to the continuous fluctuation of the balance of modality and temporality at a certain point one of these two values will prevail over the other, but never will one be suppressed in favor of the other because being partly temporal and partly modal is the true essence of future-forms.

⁵ A retrospective view upon the evolution of future-forms in Latin and Romance shows that this process is not really circular because the circle never closes; instead a new circle arises from the old one. Therefore, a better suited form to represent this reality would be the spiral.

⁶ Fleischmann 1982: 32.

⁷ Cf. Luraghi 2006: 155.

⁸ Cf. Fleischmann 1982: 35.

⁹ For a list of synthetic and periphrastic future paradigms in Classical Latin see Fleischmann 1982: 34 – 40.

- a. *incipio* 'to begin' + infinitive
- b. *possum* 'to be able' + infinitive
- c. *vado* 'to go' + infinitive
- d. *venio* 'to come' + infinitive
- e. *volo* (< CL *velle*) 'to wish, want' + infinitive
- f. *habeo* 'to have, hold' + infinitive

From the verb phrases listed above the *habeo* and the *volo* structures are undoubtedly the ones that most influenced the development of future-forms in Romance, which is why they will be further discussed in detail:

i. Habeo + infinitive

The semantics of the *habeo + infinitive* construction may be equated to that of 'I have to sing' or 'I must sing'¹⁰. It is thus proper to say that this periphrasis revolved around a future oriented modality, namely: *obligation/ necessity*. Moreover, its semantic trajectory from a lexical verb of possession that collocated with an infinitive to a single-unit (albeit analytic) lexeme expressing temporal futurity may be broken down into a series of stages that illustrate clearly the semantic shifts that occurred during its evolution¹¹:

1. I have a letter to mail/ j'ai une lettre à écrire¹² – the verb 'have' retains its full value (possession), though a notion of obligation may be implied
2. I have a letter to mail/ j'ai une lettre à écrire – identical in surface structure to (1), the possessive meaning of 'have' has been bleached out (I cannot possess an unwritten letter), and the obligative overtone that was merely implicit in (1) it is now dominant. From here it is but a short step to:
3. I have to write a letter/ j'ai à écrire une lettre – in which *have to*, reduced in informal speech to *hafta* and *avoir à* now functions as unit lexemes expressing obligation. A syntactic reanalysis has taken place: *to* is no longer perceived as part of the infinitive, but as an adjunct of *have*. The shift of the syntactic boundary: I have a letter ≠ to write > I have to ≠ write a letter – permits repositioning of the object complement and its eventual deletion
4. I have to write/ j'ai à écrire

ii. Volo + infinitive

Often used in ecclesiastical Latin, the *volo + infinitive* periphrasis is considered to be a linguistic calque after the Greek *mellō* construction¹³. Though with a different structural typology from that of *habeo*, the *volo* verb phrases¹⁴, it shares with them the tendency to revolve around future oriented modalities, even if in this particular case the modality implied is *volition* and not obligation or necessity.

¹⁰ Cf. Luraghi 2006: 156.

¹¹ Cf. Fleischman 1982: 58-59.

¹² The author resorts to English and French in order to trace this trajectory.

¹³ Cf. Fleischman 1982: 51.

¹⁴ The reconstruction of the structural patterns of these two periphrases – starting from their reflexes in Romance – shows that while *volo* had a tendency for prepositioning, *habeo* had a tendency for postpositioning; the postpositioning of *habeo* being in the end the factor responsible for the agglutination of this construction.

That these two analytic constructions – with certain modal value – developed as alternatives for the synthetic future paradigms preferred by Classical Latin is by now an obvious fact. Still, the reasons behind the emergence of new means of expressing futurity and those behind the substitution of temporal synthetic forms with modal analytic ones are yet under debate, though several explanations for the remodeling of the Latin future were offered:

a. *The morphological explanation.* The decline of the synthetic future was attributed to the phonetic changes that occurred in Vulgar Latin. Due to phonetic erosion and to the neutralization of important phonetic oppositions such as *b/v* and *ē/i*, verb forms such as the future *amabit* ‘he will love’ and the perfect *amavit* ‘he loved/ has loved’ or the future *dicēs* ‘you will say’ and the present *dicis* ‘you say’ became homophones. The replacement of the synthetic forms with analytic ones was therefore necessary in order to avoid homophony.

b. *The stylistic/ semantic explanation.* According to this view, the future is not simply an objective, temporal category, but a subjective one, strictly related to man’s hopes, wishes and fears. The synthetic future-forms, being more abstract, were unable to render these modal values so, because they lacked expressivity, they were replaced by modal periphrasis that eventually assumed the function of marking futurity in Romance¹⁵.

c. *Christianity.* The renewal of the synthetic forms is determined, according to Coseriu¹⁶, by the new way of envisioning future brought along by *Christianity*. This spiritual movement had determined a mutation from an external, objective future dimension to an inner, subjective one, characterized by intention and moral obligations. The new modal periphrases developed in an attempt to render this new mentality for which the old forms were no longer adequate. This hypothesis is buttressed by the fact that these modal constructions appear with *temporal value* in the ecclesiastical writings of the first centuries A.D.

d. *Word-order shift.* The emergence of new analytical verb forms in Latin is due to basic word-order shift from SOV to SVO. The new modal periphrases, having the morpheme preposed to the verb, are clearly examples of the new word-order typology. In this respect, the *habeo* construction seems to be a relic of the OV order – it probably grammaticalized before the shift was completed¹⁷.

The recasting of the Latin future must have had more than one cause. It was probably determined by a whole set of factors ranging from phonetic erosion to expressivity reasons, but once completed, it made Latin the language that went through all three phases. Its future forms were approaching the end of an evolution cycle (M-T-M) while setting the premises for the beginning of another one.

¹⁵ Cf. Coșeriu: 1981: 110 -111.

¹⁶ Cf. Coșeriu: 1981: 119.

¹⁷ Cf. Fleischmann 1982: 50, 119-126.

B. The second M → T → M evolution cycle: Latin → Romance

Almost all analytic constructions that emerged in Latin had reflexes in Romance. Some of them were confined to certain regions, as it is the case of *debeo* and *venio + infinitive*¹⁸, while others – *habeo* and *volo + infinitive* – were spread throughout Romania, though, even in the case of these two we may speak of a regional demarcation since *habeo* was the predominant future auxiliary in Western Romance, while *volo* in Eastern Romance.

Examining the Western and Eastern ‘canonical’ future paradigms we see that they oppose one another in terms of origin, evolution, typology and number of semantic shifts. Being fundamentally different, they will be thus discussed separately.

a. The French/ Italian/Spanish *habeo* future

French, Italian and Spanish future paradigms all arise from the *habeo* periphrasis which progressively underwent a semantic shift from expressing deontic modalities to expressing future tense, cf. Table 1.

Table 1.

	Habeo’s semantic trajectory		
Stage	Form		Semantics
I Classical Latin	cantare	habeo	possession
	[inf.]	[main vb]	
II Late Latin	a. cantare	habeo	obligation
	[main vb]	[aux]	
	↓	↓	
	b. cantare	habeo	obligation & future tense
	[main vb]	[aux]	
III French/ Spanish/ Italian	cant	- e - r - ò	future tense
	[stem]	(tense) (pers.) (mood) (nr.)	

By the time Late Latin was slowly shifting into Western Romance the two once independent lexemes, members of a verb-phrase, started to agglutinate. The old infinitive was now the stem of the new verb form while a reduced form of *habeo* became the inflection marking the person and the number. Subsequently a morphological reanalysis took place and, as a result, the infinitive marker *-r-* started to be viewed as a tense-mood inflection¹⁹.

¹⁸ As a future auxiliary *debeo* survived is Sardinian (*depo kantare*) and *venio* in Rhaeto-Romance.

¹⁹ Cf. Valesio 1969: 409.

As illustrated in Table 1, the genesis of the synthetic forms is also the genesis of futurity, inasmuch as the agglutination process coincides with the semantic shift. The renewal of the future forms in the forth/ fifth centuries A.D.²⁰ was again giving closure to a developmental stage while setting the premises for another one, as these synthetic paradigms progressively acquired modal usages²¹:

- i. volitional future
 - imperatives:
 - Domani gli *andrai* a chiedere scusa; siamo intesi? `Tomorrow you will apologize; do we understand each other?`
 - invitations
 - Vous *prendrez* bien une tasse de thé avec moi? `You'll have a cup of tea with me, won't you?`
 - suggestions:
 - Vous le *ferez*, n'est-ce pas? `You will do it, won't you?`
- ii. future of `indignation` (le future de protestation²²)
 - Arrivera ce qui arrivera. `What will happen will happen.`
- iii. `attenuating` future (le future d'atténuation²³)
 - Cela *fera* 10 francs pour Madame. `That will be 100 francs, Madam`
 - Ce future, nous l'*appellerons*, si vous voulez, future d'atténuation prudente. `We will call this future, if you will, the future of cautious attenuation`
 - Sarò *sincere* con voi. Mi doveva d'ingannarvi più oltre.... `I will be sincere with you. It hurt me to continue deceiving you...`
- iv. future of probability
 - Pourquoi donc a-t-on sonne la cloche des morts? Ah! Mon Dieu ce sera pour Madame Rousseau. `Why did the dead bell rang? Oh, my God, will it be for Madame Rousseau?`

While the synthetic forms were undergoing another semantic shift, this time in the opposite direction, from tense to modality, another set of analytic forms emerged: the go-futures (*je vais chanter* - `I'm going to sing`, *yo voy a dormir* - `I'm going to sleep`).

The go-futures have a slightly different evolution from the one we have seen so far. They originated as verbs of spatial advance and evolved directly into markers of prospective aspect, bypassing the modal stage. Currently the go-paradigm is seen as legitimate future-tense form that `has retained, as an important overtone on its basic future meaning, a connection with the speaker's present which is lacking in the simple future and which translates into grammar as an aspect of prospection`²⁴.

²⁰ The chronology is controversial but researchers in favor of the idea that the coalescence occurred prior to the split-off into individual vernaculars argue for the forth/ fifth centuries A.D. Cf. Fleischmann 182: 69.

²¹ Since few examples are enough to illustrate the idea, we will not list here all the modal applications of the future. For detailed discussions upon the modal values of future-forms see Imbs 1960: 49-54, Bertinetto 1986:485-489.

²² Imbs 1960:52.

²³ *Ibid.*

²⁴ Fleischmann 1982: 97.

Although the go-futures still express certain aspectual values, these are at the moment subordinated to the primary future meaning. The go-future grew to be the most popular temporal marker surpassing the Romance simple future that is now, in spoken language, predominantly a *modal* form²⁵.

The simple Romance futures (*cantherai*, *canteré*) are approaching the final stage of this M-T-M evolution cycle. As they evolve progressively into markers of primary modality, their tense function comes to be taken over by analytic go-futures which have reportedly begun to fuse in certain Hispanic dialects²⁶, thereby initiating a new phase of the cycle.

A possible explanation for the substitution of simple futures with go-futures is that in time synthetic structures become opaque and no longer correspond to speakers' conceptualization of a future. New analytic formations then arise 'as a reaction to the abstruseness of the synthetic forms'²⁷.

b. The Romanian *volo* future

The evolution of the Romanian future paradigm is similar to that of the French/Spanish/Italian simple future, the only differences being: (a) the analytic typology of the construction and (b) the different nature of the future-oriented modality from which it arose: *volition* (vs. *obligation*). In other words, the oldest Romanian future paradigm is analytic and it descends from the Latin *volo* periphrasis²⁸ that, after undergoing one semantic shift, acquired temporal value, cf. Table 2.

According to an already predictable pattern, once it developed into a tense marker, it started to undergo the subsequent phase of the cycle and, as a result of this movement, we can now identify in contemporary Romanian language a set of modal applications of this future-paradigm²⁹.

i. volitional future

▪ imperatives:

- *Vei învăța* poezia pe de rost! 'You will learn the poem by heart!'

²⁵ As a temporal marker, the synthetic future plays a minor role, being confined to 'la lengua culta' or, in other words to formal, 'intellectualized' varieties of the written language (journalistic writing, official documents and communications, etc.). Cf. Fleischmann 1982: 101.

²⁶ In the colloquial speech of certain varieties of Central American Spanish, the go-future has started to agglutinate: *voy a dormir* > *yo vadormir* 'I'm going to/will sleep'. Cf. Anderson (1979)

²⁷ Anderson 1979: 22.

²⁸ Reflexis of *volo* + infinitive can be found not only in Romanian, but in several other Romance languages. They were documented in Old Western Romance: *Chaoir voloit del destrier arabi/ Quant .i. borgois en ses bras le saisi* (Raoul de Cambria) 'He was on the point of falling of his Arabian steed when a town-dweller caught him in his arms', OIt. (Milanese) *lo peg he vol fi tronco* (= il piede gli sarà amputato) (Bonvesin de la Riva) 'his foot will be cut off' (Cf. Fleischmann 1982: 77) and in some contemporary Italian dialects: *al vól mandà* (= lo manderò) 'I will send him', *a véi fà* (= farlo) 'I will do it', *o vôi be mia dormi* (= non dormirò) 'I will not sleep' (Cf. Rohlfs 1968: 337).

²⁹ Cf. *GALR* 2005: 444.

Table 2.

Volo's semantic trajectory

Stage	Form		Semantics
I Classical Latin	cantare [inf.]	volo [main vb]	volition
II Late Latin	a. volo [aux]	cantare [main vb]	volition
	↓	↓	
	b. volo [aux]	cantare [main vb]	volition & future tense
	↓	↓	
III Romanian	voi [aux]	cânta [main vb]	future tense

ii. future of probability

- Nu știu dacă *va veni* la școală mâine. 'I do not know if he will come to school tomorrow.'

However, if the French/Italian/ Spanish simple futures are now predominantly *modal* forms, the Romanian *voi* + infinitive remains an important tense marker, even though it is confined to the more formal varieties of the language. In colloquial speech, its place is taken by other future paradigms such as:

- *oi cânta* – paradigm derived from the previous one, it has the auxiliary reduced to *oi*, consequence of the aphaeresis of *v-*
- *am să cânt* – structure formed with a mobile affix homonym to the present tense paradigm of *a avea* 'to have' and a periphrasis homonym to the present subjunctive paradigm of the main verb³⁰
- *o să cânt* – similar to the *am să cânt* structure, this one integrates an invariable affix (*o*³¹) and a periphrasis homonym to the present subjunctive paradigm of the main verb

While sharing the same temporal value, the Romanian future-paradigms oppose in terms of modality. Most experts agree that the *voi* + infinitive construction is usually employed for marking *factive* statements, while the others are employed for marking *nonfactive* statements³². This interpretation is challenged by those who argue that *am să cânt* and *o să cânt* associate the feature [+ Realis], while *voi cânta* and *oi cânta*, [- Realis]³³.

³⁰ The semantic trajectory of *am să cânt* is identical to that of simple future-forms derived from *habeo* + infinitive: possession > obligation > future tense > [± volition, probability etc.].

³¹ The origin of the invariable affix is controversial. Some experts argue that it derives from the auxiliary *a vrea* 'to want' (G.G. Neamțu 2005/2006), while others believe that it comes from *a avea* 'to want' (GALR 2005: 441).

³² Cf. Iorgu Iordan 1956: 430, B.B.Berceanu 1971: 198-199, GALR 2005: 444.

³³ Cf. SMLRC 1967: 230.

Apparently, the Romanian future originating in *volo* + infinitive had a lower evolution rate than its western counterpart (= the simple future). While it is still an important tense marker, with few modal applications, the synthetic paradigms of Western Romance languages are now predominantly modal forms. Based on these facts, we might say that Romanian future is only at the beginning of the last phase of the M-T-M evolution cycle, whereas the simple futures are approaching its last stage. However, a closer analysis will soon prove us wrong.

The Latin *volo* + infinitive had a greater influence upon the Romanian future-paradigm than we can actually see today. Several periphrases derived from this modal verb phrase were documented for Old Romanian: *voi cânta, voi a cânta, voi să cânt* etc. Amongst them a very interesting and complex construction consisting of (a) the future-form of the verb *to be* and (b) the gerund of the main verb: *voi fi cântând* 'I will sing'.

Initially, this periphrasis had the same volitional meaning as *voi* + infinitive or as any other future-form containing the auxiliary *a vrea* (< *volere < velle) 'to wish', but by the 16th/17th century, probably as a result of a semantic shift, it acquired temporal value. In the texts dating back to this period it is clearly used as a future-form:

- și să se va tâmpla cum Faraon pre voi vă *va fi chemând* și *va fi dzicând* acestea (*Palia de la Orăștie*)
- Clericii de vor cădea în păcate ori de *vor fi slujind* ori de vor fi hirotonisiți..., în spița lor să cază (*Îndreptarul legii*)
- Iar de *va fi păzind* ea paza aceasta și apoi se va afla mincinoși...atunci aceia să li se ia slujba (*Îndreptarul legii*)
- Iară de va fi mirean să se afurisească, fără numai de-l *va fi nevoind* să se taie pentru boală. (*Îndreptarul legii*)³⁴

Sometimes between the end of the 17th century and the beginning of the 18th century this periphrasis underwent another semantic shift during which it lost its temporal value, but acquired instead a whole set of new modal applications: *hypothesis, doubt, supposition, possibility*. From then on it has been used exclusively as a modal form, as illustrated by the examples hereafter:

- 'Încă și despre crai, de *vei fi avându* ceva asupreală și neidreptate, ai voie să-ți întrebi.' (*Letopisețul țării Moldovei până la Aron Vodă (1359-1595)*)
- 'ca să ia sfârșit scandaliile carele *vei fi socotind* măria ta că doară să trag despre mine' (Antim Ivireanul, *Predici*)
- 'Den ce pricină nu știu, cei ce l-au pârât *vor fi știind* de ce și cum' (Radu Popescu Vornicul, *Istoriile domnilor Țării Românești*)
- 'De mult or fi dvorind ei și *or fi flămânzi* neavând de cheltuială' (Ion Neculce, *Letopisețul Țării Moldovei*)
- Rugăm pe toți românii...să ne facă cunoscute hrisoavele ce *vor fi având* și care au o importanță istorică" (Nicolae Bălcescu, *Scrieri alese*)³⁵

³⁴ Berea-Găgeanu 1974: 100.

³⁵ *Ibid.*

Elena Berea-Găgeanu has identified a series of factors that, in her opinion, facilitated this periphrases to glide from one grammatical category into another (tense > modality): a very complicated and unusual structure, no clear semantic meaning and the existence of simpler future-tense that could immediately replace it³⁶. Undoubtedly there must have been something to trigger this shift, but in this case the shift itself is more important than the reasons behind it because once completed it marks the ending of a M-T-M evolution cycle, the first one ever completed by a Romance language.

As expected, the evolution of this periphrasis does not stop here. Since the closure of one phase is necessary the opening of another, the *voi fi cântând* modal construction enters a new phase of its developmental process and starts taking on a new temporal value: present tense³⁷:

- S-ar putea - de aceea – ca strategiile pe care guvernauții le *vor fi imaginând* la acest capitol să nu le aducă mari satisfacții, oricâte scopuri vor mobilize în atare scop nobil³⁸.

This periphrasis, now labeled *prezumtiv prezent* (= present tense of the presumptive mood) has probably the most interesting evolution among future-paradigms in Romance languages: future oriented modality: *volition* > future tense (indicative mood) > multiple modal applications: *hypothesis, doubt, supposition, possibility*, now placed under the presumptive mood > present tense (presumptive mood). It is thus the future-paradigm that underwent the most semantic shifts, the only Romance future-form that has completed an entire M-T-M cycle and the proof that Romanian recasts its future-paradigms (albeit analytical) faster than all other Western Romance languages.

The evolution of Romanian form *voi fi cântând* comes to strengthen an idea that was already considered (almost) an axiomatic truth, namely that futures usually evolve from modals and are likely to be put to modal use. Its complex evolution also proves that the recasting of future-paradigms is not strictly related to synthetic forms and that analytic structure can also be `abstruse for a speaker to conceptualize³⁹ and therefore likely to undergo semantic shifts. In addition, it proves that languages do not necessarily need to create new future-forms once the previous ones enter the last phase of the M-T-M cycle because one and the same form can take new and new modal/ temporal meanings. Once more, the *voi fi cântând* structure highlights, more successfully than others, that behind each future-form are two semantically related grammatical categories that interact as a *perpetuum mobile*. Because of this, future will always be partly temporal and partly modal.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ It is really difficult to establish the actual temporal value of this form since what traditionally has been called *presumptive present tense* (= *prezumtiv prezent*) is in fact a non-past. This form covers both the semantic area of the present as well as that of the future so its true temporal value can only be established with the help of the context.

³⁸ GLAR 2005: 376.

³⁹ Anderson 1979:33.

BIBLIOGRAPHY

- Anderson, E.W. (1979). "The Development of the Romance Future Tense: Morphologization II and a Tendency toward Analyticity", *Papers in Romance I*: 21 – 35.
- Berea-Găgeanu, Elena, (1974) „Forme verbale de viitor cu auxiliarul „a fi” în limba română”, *LR*, XXIII, nr. 2: 97-111.
- Bertinetto, Pier Marco, (1986) *Tempo, aspetto e azione nel verbo italiano. Il sistema dell' indicativo*. Firenze – Presso L'Accademia della Crusca.
- Coşeriu, Eugenio, (1981) *Sincronia, diacronia e storia: il problema del cambio linguistico*. Torino, Boringhieri.
- Fleischman, Suzanne, (1982) *The Future in Thought and Language. Diachronic Evidence from Romance*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Gramatica limbii române. I Cuvântul*, (2005) Editura Academiei Române, Bucureşti.
- Imbs, Paul, (1960) *L'emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive*. Librairie C. Klincksieck, Paris.
- Iordan, Iorgu, (1956) *Limba română contemporană*, Editura Ministerului Învăţământului, Bucureşti.
- Luraghi, Silvia, (2006) *Introduzione alla linguistica storica*, Roma, Carocci Editore.
- Lyons, J., (1977) *Semantics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Neamţu, G. G., (2005/ 2006) *Curs de morfologie a limbii române contemporane*, ținut la Facultatea de Litere, U.B.B., Cluj-Napoca.
- Rohlf, Gerhard, (1968) *Grammatica storica de la lingua italiana e dei suoi dialetti*. Torino, Giulio Einaudi Editore.
- Valesio, Paulo, (1969) 'La genesi del futuro romanzo'. *Lingua e stile*, IV, nr. 3: 405-412.

TRADUCTION DE *QUESTA STORIA* D'ALESSANDRO BARICCO ET ETUDE DE LA PREPOSITION *DA*

VIRGINIE SAUVA¹

ABSTRACT. We study the Italian preposition “da” and its several translations into French, from a psycho-systematic approach, and we also consider the polysemy of “da” under its spatial aspect.

Keywords: *preposition, limen, space, Italian and French languages.*

Nous avons utilisé un corpus afin d'étudier un point de traduction qui nous a semblé intéressant à traiter. Lors de notre travail, nous avons rencontré différents types de difficultés et notamment la traduction des « mots-outils », les prépositions, de l'italien au français. Si ces deux langues romanes comportent des ressemblances du fait de leur origine commune à partir du latin, elles comportent des différences notables et notre attention s'est portée sur une préposition en particulier, qui n'a pas d'équivalent en français : *da*. Il s'agit d'une préposition qui est traduite de quinze façons différentes en français dans notre corpus. Pourquoi tant de traductions possibles? A peine se penche-t-on sur l'étymologie, que nous sentons déjà qu'il s'agit d'une préposition qui pose des difficultés. Aussi, au cours de l'étude que nous avons entreprise, après avoir fait l'état des lieux des connaissances actuelles dans les différentes grammaires au sujet de cette préposition, nous avons cherché à dénouer le problème de sa traduction en essayant de résoudre celui de sa signification.

Matériel et méthode

Notre corpus, établi à partir de la traduction de *Questa storia* d'Alessandro Baricco, comprend 100 occurrences de la préposition *da* dont voici quelques exemples :

- Traduction par "de" en français
 1. "*tirò fuori della roba dalle tasche*" "*il sortit quelque chose de ses poches*"
- Traduction par "à" en français
 2. "*come insetti dalle tane chilometriche*" "*comme des insectes aux terriers interminables*"
- Traduction par "par" en français
 3. "*interrotto da qualcosa*" "*interrompu par quelque chose*"

¹ Université de Provence, Aix-Marseille 1. E-mail : virginie.sauva@laposte.net

➤ Traduction par "depuis" en français

4. "*ogni domenica da quando sono qui*" "*chaque dimanche depuis que je suis ici*"

Résultats

A. Grammaire historique

a) Du latin aux langues romanes

L'italien a multiplié le nombre des prépositions : il conserve une bonne partie des prépositions latines, et en crée d'autres. Elles introduisent des compléments qui ont perdu leur cas d'origine pour un cas « commun » : l'accusatif, ou qui se trouvent introduits par une préposition qui était inutile en latin.

b) La préposition *da* : une combinaison pléonastique de deux prépositions synonymes ?

L'origine de la préposition a longtemps été contestée et encore aujourd'hui tous les linguistes ne sont pas d'accord. Il semble néanmoins que la thèse selon laquelle elle soit issue de la combinaison des prépositions *ab* et *de* soit la plus communément admise.

B. Grammaire descriptive

Les différentes fonctions et traductions de la préposition *da* :

- Le complément circonstanciel de lieu, avec mouvement, marquant l'origine : "*Da lì si mise a tirar sassi verso il morto*"
le lieu par où l'on passe : "*dobbiamo scendere giù dal bosco*"
le lieu où l'on est : "*da chi c'era*" / "*che mai si fosse visto da quelle parti*"
- Le complément circonstanciel d'origine : "*Gli alti comandi deducevano il loro sapere da una tradizione*"
 - Le complément d'agent : "*il varco aperto dalle bombe*"
 - La cause : "*resa ancora più assurda dalla dura conformazione del terreno*"
 - Le moyen : "*Gli italiani sapevano, da mille segnali*"
 - Le complément circonstanciel de temps : "*ogni domenica da quando sono qui*"
 - Complément de but : "*sono in genere armati di piccola bocca da fuoco*"
 - La caractéristique : "*come insetti dalle tane chilometriche*"

C. Une approche psychomécanique sur la polysémie de la préposition *da*

a) La polysémie de la préposition *da* : une conception italienne de l'espace²

Les problèmes de traduction sont notamment dus au fait qu'à l'opposition binaire française *à~de* correspond une opposition ternaire italienne *a~da~di*.

² SAFFI S., « L'apport de la linguistique à l'intercompréhension culturelle en Europe : prépositions, spatialité et territoire » in *Actes du Colloque international "Ginta Latina et l'Europe d'aujourd'hui"*, Aix-en-Provence, 11-12 décembre 2001, Université de Provence, 2002, p. 115-130.

La préposition *da* est une construction italienne qui fusionne *di* et *a*, elle évoque selon Alvaro Rocchetti³ « un mouvement à l'intérieur d'un lieu mental nettement circonscrit où l'éloignement de la limite de commencement est signifié par la consonne *d* et l'approche de la limite de fin par *a* ». Le mouvement de pensée associé à cette préposition se déroule d'un point de départ à un point d'arrivée, le point d'arrivée étant la notion qu'introduit la préposition, le point de départ celle qui précède la préposition, et délimite ainsi un passage obligé pour passer de la notion de départ à celle d'arrivée. Cette préposition représente donc un « seuil ». Alvaro Rocchetti donne pour la préposition *da* le schéma suivant :

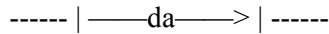


Schéma : Mouvement de pensée de la préposition *da*

Selon lui, *da* indique qu'une partie de l'extension de la notion précédant la préposition correspond au champ de la notion qui la suit. Et l'image mentale de *da* que nous avons matérialisée à l'aide du schéma se présentant sous la forme d'un « seuil » correspond à ce décalage et cette explication s'applique à l'ensemble de notre corpus.

Travaux préliminaires :

A. La préposition *a*

Selon Gustave Guillaume [3], « la préposition *à* (*a*) – < lat. *ad* – représente tous les points d'une ligne de direction jusqu'au point final qui est position ». C'est pourquoi elle exprime l'idée de « direction prospective » et l'idée de position en tant que « suite immédiate de direction ». Soit en schéma :

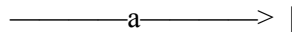


Schéma 2 : Mouvement de pensée de la préposition *a*

B. La préposition *di*

Le mouvement de pensée auquel correspondent *de* et *di* est le mouvement inverse et cela est dû au caractère rétroversif de l'occlusive dentale sonore *d*, cette consonne a en effet la capacité d'inverser un déroulement ainsi que s'est attaché à le démontrer Alvaro Rocchetti, dans son étude sur *Le système des sons de la langue italienne*.⁴

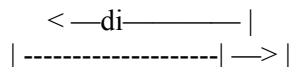


Schéma 3 : Mouvement de pensée de la préposition *di*

³ ROCCHETTI A., *Sens et Forme en linguistique italienne : étude de psychosystématique dans la perspective romane*, thèse de Doctorat d'État, Sorbonne-Nouvelle Paris 3, 1980.

⁴ *Op. Cit.*

Conclusion

En définitive, cette étude de l'usage d'une préposition montre que deux langues, dans un contexte culturel différent, peuvent évoluer de manière distincte à partir d'un héritage latin commun. Nous avons pu prendre conscience qu'il faut parfois savoir sortir de certains cadres imposés par les grammaires classiques qui ne possèdent pas toutes les clés explicatives, afin de pouvoir saisir, *le sens* d'un mot. C'est en effet, une fois trouvé le sens en puissance de cette préposition en italien, que nous avons pu développer tous ses effets de sens dans le discours. C'est ainsi que nous avons pu appliquer à l'ensemble de notre corpus une seule et même explication.

BIBLIOGRAPHIE

- SAFFI Sophie, « L'apport de la linguistique à l'intercompréhension culturelle en Europe : prépositions, spatialité et territoire » in *Actes du Colloque international "Ginta Latina et l'Europe d'aujourd'hui"*, Aix-en-Provence, 11-12 décembre 2001, Université de Provence, 2002, p. 115-130.
- ROCCHETTI Alvaro, *Sens et Forme en linguistique italienne : étude de psychosystématique dans la perspective romane*, thèse de Doctorat d'État, Sorbonne-Nouvelle Paris 3, 1980.
- GUILLAUME Gustave, *Le problème de l'article*, Paris/Québec, Librairie A.-G. Nizet/P.U. Laval, 1975 (1^{ère} éd. 1919).

LA QUESTION DE LA LANGUE CHEZ MACHIAVEL. ETUDE DU *DISCORSO O DIALOGO INTORNO ALLA NOSTRA LINGUA*

ANNALISA BUSSI¹

ABSTRACT. The question is to know what make language's unity, if we consider what make language evolve through time and space ; as it is for Italian language, for instance, whom dialectal fragmentation is a feature. What allows me to maintain that I'm speaking the same language which is spoken by my interlocutor? Which criterion make our language be the same beyond dialectal differences? We think that *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* by Machiavelli, through his study of Italian language, could enlighten this question.

Keywords: *language, nation, people, identity, communication*

Le problème que présente la question de la langue est le suivant: on peut remarquer, d'une part, que l'évolution de la langue se fait parallèlement aux changements sociaux qui s'opèrent au cours du temps ; et d'autre part, que la langue subit une fragmentation dialectale en fonction de sa répartition géographique. Ainsi, en vertu de quel critère peut-on dire que la langue que parlent deux locuteurs affectés par ces facteurs est la même langue ? Si, en effet, le sens qu'a un mot aujourd'hui n'est pas celui qu'il avait à telle époque, ou s'il est aujourd'hui prononcé différemment, qu'est-ce qui nous fait dire que ces deux mots appartiennent néanmoins à la même langue, même si ce sont deux périodes différentes ? Si, à tel endroit, un mot a tel sens et est prononcé de telle façon, mais qu'ailleurs il a tel autre sens et est prononcé de telle autre façon, comment maintenir un principe d'identité linguistique entre ces deux endroits ? Enfin, qu'est-ce qui fait que nous parlons la même langue ?

Afin de traiter ce problème, nous avons choisi d'étudier le texte suivant : le *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* de Machiavel, dont la paternité machiavélienne est en fait incertaine, mais dont les idées s'apparentent à celles que nous connaissons comme étant de Machiavel ; texte qui questionne précisément ce qui fait qu'une langue est commune à ses locuteurs, ce qui suppose d'envisager également le problème sous-jacent de la codification de la langue, et prend comme exemple la question de la langue italienne.

A l'aune de quoi se mesure la langue ?

L'idée de langue commune suppose la nécessité d'une intercompréhension entre les locuteurs d'une même langue. Or, qu'est-ce qui garantit que les locuteurs se comprennent entre eux ? Sur quels critères s'appuie la constitution d'une langue pour qu'elle soit comprise ?

¹ Doctorante en Philosophie de l'Université de Provence Aix-Marseille 1. E-mail : annalisabussi@wanadoo.fr

Une langue doit avant tout son existence à ceux qui la parlent. En effet, une langue existe dès lors qu'un nombre minimal de deux locuteurs communiquent entre eux ; ils communiquent alors nécessairement d'une certaine façon, qui prend alors le nom de langue parlée. Ainsi, l'identité linguistique fonde en premier lieu son existence sur la nécessité de communiquer que présentent deux locuteurs. Ajoutons à cela que l'identité linguistique est d'autant plus renforcée qu'une autorité politique stable renforce le sentiment de cohésion au sein du peuple, au sens où l'institution d'une nation suppose la formation d'une identité au sein du peuple ; aussi peut-on dire que plus le peuple ressent sa propre unité, plus la communication au sein de lui-même sera uniforme, ce qui crée alors une identité nationale, définie par l'identité du peuple, qui elle-même définit l'identité linguistique.

La réalité de la fragmentation dialectale, toutefois, reflète une hétérogénéité intrinsèque de la langue, au sens où, plus le territoire sur lequel se parle cette langue est étendu, plus les variations sémantiques ou de prononciation sont notables. Ainsi, l'autorité politique en vigueur aura beau vouloir affirmer l'identité nationale du territoire en imposant une homogénéité de la langue parlée à son peuple, il ne peut aller contre l'usage d'idiomatismes locaux, propres à la langue maternelle du locuteur ; idiomatismes dont Machiavel prône l'usage au sein de la langue littéraire, dont il est attendu qu'elle soit la codification de la langue parlée. Il est mieux, en effet, de se servir d'un usage naturel de la langue au sens où la langue maternelle du locuteur est ce qui correspond à cet usage naturel, celle-ci étant plus facile à employer pour lui qu'une langue qui lui serait étrangère. Si celui s'acharne à employer en guise de langue littéraire, une langue qui lui est étrangère à la base, il résultera de son travail un « vêtement retouché »,² comme le fait l'Arioste dans la rédaction des *Suppositi*, critiqué en cela par Machiavel. L'Arioste en effet, cherche à rejoindre à travers son travail l'idéal de langue littéraire qui, pour lui, se trouve dans l'usage de la langue florentine, portée aux nues par l'oeuvre magistrale de Dante, monument de la littérature italienne, déjà au temps de l'Arioste ; il se trouve alors critiqué par Machiavel du fait de son usage erroné d'une langue qu'il ne maîtrise pas, sa langue maternelle étant le ferrarais. Aussi convient-il de s'en tenir à la naturalité du parler dès lors qu'on cherche à mettre en place une langue littéraire, naturalité qui correspond alors à l'usage de la langue maternelle. Aussi est-on en droit d'attendre que la langue littéraire corresponde à l'idéal que nous nous faisons de la langue commune.

Langue, communication et expression

Le fait que la langue présente une fragmentation dialectale au niveau géographique suggère de s'interroger sur ce qui fait qu'une langue parlée entre deux locuteurs est la même et une telle en particulier. De plus, le fait que chaque locuteur use d'un idiolecte qui lui est propre, en étant amené à reprendre à son compte l'instrument linguistique qu'il partage avec son interlocuteur pourrait nous conduire à interroger la légitimité même du concept de langue commune.

² Cf. *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua*, § 68. Traduction personnelle.

Il semble, avant tout, que la langue, pour qu'elle soit reconnue comme étant commune à ses interlocuteurs présente des signes distinctifs propres à cette langue, qui indiquent qu'ils parlent bel et bien la même langue, et que c'est précisément cette langue et non une autre. Machiavel examine ainsi trois critères : dans un premier temps, la particule affirmative *si*, prônée par Dante comme ce qui fait l'italianité de la langue italienne. Ce critère est toutefois insuffisant car il implique que d'autres langues romanes méritent l'appellation de langue italienne ; en effet, l'espagnol par exemple utilise également ce type de particule pour signifier la même chose. Machiavel évoque dans un deuxième temps le critère plus satisfaisant du verbe, désigné comme le « nerf » de la phrase, et qui a pour fonction de relier les différents syntagmes de la phrase, et attribue ce-faisant une signification de la phrase et aide à la compréhension de celle-ci par l'interlocuteur. Dans un troisième temps, il convient de noter que l'aspect phonomorphologique de la langue peut être employé comme critère de distinction entre les langues, qui fait que les langues sont différentes, mais peut ne pas empêcher leur compréhension, comme l'atteste par exemple le cas italien, dont le parler se différencie en dialectes reconnaissables grâce à ces critères, lesquels peuvent ne pas empêcher pas les locuteurs de chaque dialecte de se comprendre entre eux.

A quel niveau, par conséquent, faut-il situer l'intercompréhension entre les locuteurs ? Faut-il situer la langue commune à une échelle supradialectale ou bien faut-il se tenir à une fragmentation dialectale comme reflétant une absence d'identité linguistique au sein même d'un territoire national, et nier par là toute possibilité d'une langue commune ?

Pour que l'idée même d'une langue commune soit pensable, il convient de dépasser le problème inhérent à la particularité propre à l'expression individuelle ; en effet, chaque individu tend à projeter, dans ce qu'il dit, son propre vécu, au sens où il attribue telle signification à tel mot, parce que sa propre expérience lui aura appris que ce mot précis a cette signification précise. Cependant, il peut lui arriver d'être confronté à une éventuelle incompréhension de la part de son interlocuteur, lequel aura eu une expérience différente avec ce mot ; il semble, de ce fait, légitime de nous demander comment une langue commune est alors possible, ou plutôt ce qui peut faire qu'une langue dépasse les particularités individuelles et idiomatiques, propres à chaque locuteur, et ce qu'il fait qu'elle devient commune et, par là, la langue qui est propre à ce peuple, la langue qui fait l'identité du peuple. Machiavel répond à cette question par un critère exclusivement lexical :

Un parler commun à l'Italie serait celui où on trouverait plus d'éléments appartenant au commun que d'éléments propres à chaque langue ; et de même, un parler propre serait celui où on trouverait plus d'éléments propres que dans quelque autre langue que ce soit ; parce qu'on ne peut trouver une langue qui parle de tout sans n'avoir rien emprunté à d'autres et parce qu'en conversant, les hommes d'origines diverses, partagent chacun leurs propres expressions. [...] Cette langue peut s'appeler commune dans une région, là où la majorité de ses mots avec leurs locutions ne s'emploient dans aucune langue propre de cette région ; et cette langue s'appellera propre là où la majorité de ses vocables ne s'utilisent point dans les autres langues de cette région.³

³ *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua*, § 28 et 33. La traduction est personnelle. Cette interprétation est inspirée de la thèse de FOGARASI M., "Teoria e prassi linguistica nel Dialogo del Machiavelli", Acta linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae, Budapest, 1970, 20, p. 87-109.

Ainsi, l'aspect lexical de la langue est un premier critère de distinction entre langue commune et idiome régional : lorsque l'identité lexicale se vérifie au sein d'un idiome, alors celui-ci est une seule et même langue ; de même lorsque l'identité lexicale se vérifie entre plusieurs idiomes, on peut alors parler d'une langue commune, puisqu'alors l'intercompréhension est possible. En revanche, si ce critère ne trouve pas de vérification, c'est-à-dire si on trouve des lexiques différents en fonction des idiomes, il s'agit alors d'idiomes régionaux, ou dialectes.

Ainsi, parce que le locuteur projette son propre vécu sur ce qu'il dit, du fait qu'il possède sa propre expérience de la signification des mots, il exprime par là sa propre identité en tant qu'il appartient au peuple qui parle cette langue ; à travers la langue, le locuteur rend donc public, en le communiquant, ce qui était jusque là privé et propre au locuteur. En ce sens, la langue est d'abord une réalité individuelle au sens où elle est expression de la pensée du locuteur par la parole, dans la mesure où cette pensée est propre au locuteur, donc individuelle ; mais elle devient une réalité commune en étant une expression de cette pensée, c'est-à-dire qu'en exprimant cette pensée, elle la communique de façon à ce que celle-ci devient connue de l'interlocuteur ; ainsi, en faisant en sorte que ce qu'elle exprime devienne une réalité connue, donc commune, elle est elle-même une réalité commune.

La langue est toutefois amenée à évoluer au cours du temps : en effet, « chaque fois que sont introduites dans une ville de nouvelles doctrines ou de nouvelles techniques, il est nécessaire que soient introduits de nouveaux mots, et ceux-ci doivent provenir de la langue qui est celle de ces doctrines et de ces techniques. [...] De là découle que les langues, par leur principe, s'enrichissent et deviennent plus belles du fait de cette abondance ; toutefois il est bien vrai, qu'avec le temps, à cause du grand nombre de ces nouveaux mots, elles dégèrent et deviennent autre chose. »⁴ La langue est donc sujette aux phénomènes d'enrichissement et de dégénération, c'est-à-dire qu'elle s'enrichit jusqu'à atteindre le meilleur d'elle-même, puis dégère. C'est précisément cet acmé de la langue que Machiavel prône comme idéal linguistique, acmé qu'il convient alors de fixer comme norme linguistique : « il est nécessaire, si on le veut, que cette langue qui a été perdue, soit reprise par l'intermédiaire de bons auteurs ayant écrit dans celle-ci, comme il a été fait par le passé et encore de nos jours pour les langues latine et grecque ». ⁵ Ainsi, il convient que cet état de la langue soit repris par la littérature afin de fixer une grammaire normative de la langue, de sorte que celle-ci reste dans l'état où elle se trouve lors de cet acmé ; puisqu'en effet, « afin de dépasser le risque d'incompréhensibilité dans une langue soumise à une mutation continue, on a inventé l'art grammatical ». ⁶ L'institution de règles de

⁴ *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* § 29-30.

⁵ *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* § 32.

⁶ Cf. SORELLA A., *op.cit.*, p. 195. cite DANTE (*De Vulgari Eloquentia* I 9 : « *grammatica nichil aliud est quam quedam inalterabilis locutionis idemptitas diversis temporibus atque locis* » ; traduction du latin à l'italien par A. SORELLA), lequel aurait été repris sur ce point par Machiavel.

De même, sur la légitimation de la langue comme dépassement du statut dialectal, Cf. E. B. de Condillac, *op.cit.*, § 111 : « Les langues ne commencèrent proprement à avoir un style que quand elles eurent des noms de toutes les espèces [(= catégories grammaticales)], et qu'elles se furent fait des principes fixes pour la construction du discours. Auparavant, ce n'étoit qu'une certaine quantité de termes qui n'exprimoient une suite de pensées, qu'avec le secours du langage d'action ».

grammaire permet donc de perpétuer l'intercompréhension au sein des locuteurs qui parlent la langue en question ; mais également de la rendre plus accessible par l'étude pour un locuteur étranger ; elle en devient, donc, plus facilement imitable. La langue dépasse, de ce fait, le statut de parler idiomatique et dialectal, pour accéder au titre de langue commune.

La langue, créatrice d'identité

Nous avons vu que l'usage de la langue équivaut à une expression de l'identité de celui qui la parle, une identité située autant au niveau individuel que culturel et national, puisqu'elle est, l'instrument de locution propre à l'individu qui la parle au moment où il l'utilise, et d'autre part, l'apanage d'un peuple, dont celui-ci se sert pour communiquer. Mais quelle est précisément la nature de ce lien entre la langue et cette identité conférée au peuple qui la parle ?

Nous allons, afin d'examiner ce lien, l'approche machiavélienne des comédies. Citons :

[...] On écrit maintes choses qui ne sont pas belles sans mots d'esprit ni expressions idiomatiques. De cette sorte on trouve les comédies ; [...] mais parce que les choses y sont traitées de façon ridicule, il convient d'utiliser des termes et des mots d'esprits qui produisent ces effets, termes qui, s'ils ne sont pas propres à la langue maternelle, dans laquelle ils sont univoques, compris et connus, ne déclenchent et ne peuvent déclencher le rire.⁷

Il convient, donc, d'écrire les comédies avec des formes idiomatiques, sans quoi le but visé n'est pas atteint ; celles-ci ayant « pour fin de se proposer pour être le miroir d'une vie privée ». ⁸ Pour ce faire, il convient qu'elle « présente quelque urbanité, accompagnée de termes qui déclenchent le rire, afin que les hommes, en courant à cette délectation, goûtent ensuite l'exemple utile qui est sous-jacent. » ⁹ Que la comédie vise à refléter la « vie privée » signifie qu'elle cherche à reproduire l'espace de liberté laissé à l'individu hors de ce tout ce qui concerne la vie publique, laquelle concentre les intérêts de l'ensemble de la population ; la comédie cherche donc à reproduire ce que fait l'individu uniquement dans son propre intérêt. Elle se veut, par conséquent, le reflet de l'ensemble de la population, étant donné qu'il est dans l'intérêt de chacun d'agir avant tout pour soi-même. Afin de mener à bien cette imitation, il convient d'agencer les outils linguistiques à disposition afin que le résultat final présente « quelque urbanité » et « déclenche le rire » ; par conséquent, le destinataire de la comédie étant le peuple, il convient que la langue utilisée soit celle du peuple. La langue que parle le peuple est la manifestation du folklore local :

Chaque parler régional a une inclination particulière dans son expression, qui lui est propre, qui se rapporte aux différentes circonstances historico-environnementales au sein desquelles s'est développée l'esprit d'un peuple. Et le dialecte florentin a sans

⁷ *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* § 65 et 67.

⁸ *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* § 65.

⁹ *Ibidem*

aucun doute une structure [...] brillante, capable d'une richesse innée de significations ironiques, qui se distingue de l'intonation malicieuse et cancanière du vénitien et de l'humour amère et résigné du napolitain.¹⁰

Ainsi, l'esprit d'un peuple se développe de façon parallèle à sa langue et aux circonstances historiques, culturelles et sociales dans lesquelles il évolue, et forme de cette façon, sa propre identité. Par exemple, si je dis les mots français « arbre » et « bois », je désigne certes les mêmes objets qu'un danois qui dirait « *troe* » et « *skov* », cependant « La ligne qui sépare 'arbre' et 'bois' n'est pas la même que la ligne qui sépare *troe* et *skov* : la variante sémantique 'bois en tant que matériau' par opposition à 'bois en tant que plante' prend en français la forme d'une variante contenue dans le mot *bois*, et en danois celle d'une variante dans le mot *troe* ». ¹¹ Cet exemple de différence sémantique montre combien l'esprit du peuple se reflète dans la langue : c'est à dire qu'un danois et un français pensent l'idée de bois de façons différentes, dans la mesure où l'un distingue l'idée de bois comme matériau de l'idée de bois comme plante, tandis que l'autre les réunit comme deux acceptions d'un même mot. Ainsi, un peuple se définit par son esprit, lequel est reflété par sa langue au sens où celle-ci exprime la manière qu'il a de penser le monde en le signifiant. La langue rend possible la manifestation de cette identité à autrui, en exprimant le folklore qui est propre à l'identité de la communauté qui la parle ; ce-faisant, la langue crée l'identité sociale de cette communauté grâce au pouvoir performatif qui est propre au langage ; et cette identité est perçue par autrui grâce à la langue, puisque cette dernière lui permet de se manifester.

Si l'approche machiavélienne de la langue engendre une identité sociale chez ceux qui la parlent, en unifiant le peuple grâce à sa fonction communicative qui se fait alors force performative, la langue engendre de ce fait l'idée même de peuple ; il convient donc d'examiner si elle n'engendre pas aussi l'entité sous-jacente à l'idée de peuple, qui est la nation. Ainsi, le fait qu'une langue devienne commune suggère non seulement la présence sous-jacente d'une identité sociale, comme nous l'avons vu, mais aussi nationale. En effet, qu'une population parle une même langue et appartienne donc à une même communauté identitaire, suggère qu'elle fasse l'objet d'une cohésion sociale et politique ; c'est-à-dire que je me sens intrinsèquement et génétiquement lié à la communauté d'où est originaire ma langue maternelle, je la considère comme ma patrie.

L'attachement du locuteur à sa langue maternelle est justifié par son attachement à sa patrie, pensée métaphoriquement comme mère procréatrice de ses membres ; rappelons que Machiavel introduit le *Discours* par un plaidoyer en faveur de la patrie.¹² Si, de ce fait, langue et patrie sont génétiquement liés, nécessairement l'aspiration ultime des membres de la communauté est de faire coïncider les frontières linguistiques de la communauté avec les frontières politiques de l'Etat. Citons :

¹⁰ TAFURO A., *La formazione di N. Machiavelli*, Napoli, Libreria Dante & Descartes, 2004, p. 218-219.

¹¹ HJELMSLEV L., "La forme du contenu du langage comme facteur social", *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971, p. 100.

¹² *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* § 1.

Toute unité [politique] de l'Etat désire ou exige d'être associée à une unité linguistique parallèle. Tout système linguistique, comme condition d'une compréhension réciproque et de fraternisation, est une poussée vers un dessein politique d'indépendance, d'unité.¹³

Ainsi, l'idée même d'une langue commune et unifiée suppose l'intercompréhension entre ses locuteurs, et par là leur fraternisation puisque le fait de savoir parler sa langue maternelle coïncide avec le sentiment d'appartenir à une patrie ; ce-faisant, elle mène vers l'idéal suprême de l'unification d'une communauté qui est sa réalisation sur le plan politique. Nous voyons cependant que Machiavel prône avec beaucoup de véhémence la florentinité de la langue qui est dite commune, ce qui révèle une aspiration sous-jacente, celle de l'unification politique de l'Italie autour de la ville de Florence. La façon dont se clôt le *Discours* le montre clairement :

[Toi, Dante, et ceux qui vinrent avant et après toi] [...] étiez Florentins, et [...] vous êtes nés dans une patrie qui parlait de telle façon à pouvoir, mieux que toute autre, être arrangée autant en vers qu'en prose ; ce à quoi ne pouvaient s'adapter les autres parlant d'Italie. [...] Ce n'est ni en raison de la commodité du site, ni par génie, ni pour quelque autre concours de circonstances, que Florence mérita d'être la première à procréer de tels écrivains, si ce n'est pour la commodité de la langue à recevoir une telle discipline ; chose que l'on ne trouvait point dans les autres villes. [...] Je conclus, par conséquent, qu'il n'y a point de langue qui puisse être appelée commune à toute l'Italie, ou bien langue de cour, puisque toutes celles qui pourraient s'appeler ainsi, trouvent leur fondement chez les écrivains florentins et dans la langue florentine ; à laquelle, pour chaque défaut, et comme leur véritable source et fondement, il est nécessaire qu'ils recourent.¹⁴

L'idéal machiavélien de la langue nationale trouve donc son épïcêtre dans la langue florentine, et s'il doit y avoir une unification linguistique de l'Italie, c'est autour du florentin qu'elle doit se faire ; sans doute cette aspiration cache-t-elle un désir machiavélien sous-jacent de voir appliquer la réalisation de cet idéal à l'Italie même, et ce, à travers l'extension de la langue florentine au reste de la péninsule italienne.

Conclusion

Les notions de langue, de peuple, et de nation sont donc intrinsèquement liées ; de même, la formation de la langue sous-tend l'engendrement d'une identité propre qui sert à distinguer, à travers la communication linguistique, une communauté géographiquement, puis socialement. L'idéal suprême machiavélien correspond, nous l'avons vu au maintien de la naturalité de la langue, en tant qu'elle est la langue maternelle du locuteur ; et sert, ce-faisant, de support linguistique à la formation de la nation, le modèle étant, pour Machiavel, la langue florentine, la plus apte alors à mériter la dénomination de langue italienne.

¹³ DEVOTO G., *Il linguaggio d'Italia. Storia e strutture linguistiche italiane dalla preistoria ai nostri giorni*, Rizzoli, Milan, 1974, p. 295, montre également que si toute unité politique d'un Etat exige l'unification linguistique, c'est parce que l'unité linguistique facilite la cohésion politique.

¹⁴ *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* § 73, 75 et 78.

BIBLIOGRAPHIE

Éditions critiques du *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* :

CASTELLANI POLLIDORI O., *Niccolo' Machiavelli e il dialogo intorno alla nostra lingua*, Firenze, Olschki, 1978.

TROVATO P., *Discorso intorno alla nostra lingua*, Padova, Antenore, 1982.

Traductions françaises du *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* :

MACHIAVEL, « Discours ou plutôt dialogue dans lequel on examine si la langue dans laquelle ont écrit Dante, Boccace et Pétrarque doit s'appeler italienne, toscane ou florentine », *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1952, trad. E. Barinco.

MACHIAVEL, « Discours ou dialogue sur notre langue », *Oeuvres*, Paris, R. Laffont, 1996, trad. C. Bec.

Études monographiques sur le *Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua* :

CASTELLANI POLLIDORI O., *Nuove riflessioni sul Discorso o dialogo intorno alla nostra lingua*, Roma, Salerno, 1981.

CHIAPPELLI F., *Machiavelli e la lingua fiorentina*, Bologna, Boni, 1974.

FOGARASI M., "Teoria e prassi linguistica nel Dialogo del Machiavelli", *Acta linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, Budapest, 1970, 20, p. 87-109.

SFEZ G., *Leo Strauss, lecteur de Machiavel. La modernité du mal*, Paris, Ellipses, 2003.

SORELLA A., *Magia lingua e commedia nel Machiavelli*, Firenze, Olschki, 1990.

TAFURO A., *La formazione di N. Machiavelli*, Napoli, Libreria Dante & Descartes, 2004.

Sur la langue :

CROCE B., "Problemi di estetica e contributi alla storia dell'estetica italiana", *Saggi filosofici I*, Bari, Laterza, [1910], 6e éd. 1966.

DEVOTO G., *Il linguaggio d'Italia. Storia e strutture linguistiche italiane dalla preistoria ai nostri giorni*, Rizzoli, Milan, 1974.

HJELMSLEV L., "La forme du contenu du langage comme facteur social", *Essais linguistiques*, Paris, Minuit, 1971, p. 100.

DE CONDILLAC E. B., *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Galilée, Auvers-sur-Oise, [1746] 1973.

REFLEXIONS SUR LA FONCTION ET LE SIGNIFIÉ DE QUELQUES PREPOSITIONS FRANÇAISES ET ITALIENNES

AHLEM GUIGA¹

ABSTRACT. The study of some French and Italian prepositions enables us to handle the translation problems that the French and Italian speakers meet with: the correct distribution of the prepositions, the change of their functions, their different distributions depending on their meanings. We have used the psycho-systematic theory of French and Italian languages in order to describe and explain these changes in usage.

Keywords: preposition, Italian language, French language, psycho-systematic theory, distribution.

Une caractéristique des prépositions est l'absence de signifié univoque. Chaque préposition peut en effet endosser plusieurs fonctions et, de ce fait, changer de signifié selon les phrases dans lesquelles elle est utilisée et selon le mot auquel elle est associée. Alessandro De Giuli relève au moins 16 fonctions différentes pour la préposition italienne *a*, outre l'introduction du temps et de l'espace. Pour un apprenant de langue seconde, cette pluralité de signifiés peut constituer un obstacle majeur, aussi bien pour l'expression (Comment choisir la préposition adaptée à un sens particulier ?) que pour la compréhension (Comment saisir le sens particulier d'une phrase quand il repose sur la seule préposition ?). Les difficultés surgissent même entre deux langues proches comme le français et l'italien : même si l'opposition de sens est transparente pour des constructions telles que *it. Vengo da Roma / fr. Je viens de Rome* et *it. Vengo a Roma / fr. Je viens à Rome*, il sera plus problématique pour le francophone de distribuer correctement les prépositions italiennes *di* et *da* (*it. Una tazza da caffè / fr. Une tasse à café* et *it. Una tazza di caffè / fr. Une tasse de café*). Vice versa, l'italophone pourra hésiter quant à la distribution des prépositions française *pour* et *par* qui sont rendues toutes deux dans sa langue par *per* (*it. Ho sbagliato per colpa tua / fr. Je me suis trompé par ta faute* et *it. Lavoro per vivere / fr. Je travaille pour vivre*).

Du point de vue diachronique, les langues romanes partagent l'héritage latin. Les prépositions latines se répartissaient en fonction du cas du complément qu'elles introduisaient : *āb* (ou *ā*) indiquait le point de départ, *ēx* (ou *ē*) la sortie, *dē* l'éloignement ou un mouvement vers le bas, *sīnē* le manque, *cūm* l'accompagnement, *prāe* et *prō* le fait d'être devant. Ces prépositions étaient suivies de l'ablatif. D'autres précédaient un accusatif, parmi elles : *āpūd* indiquait la proximité « chez », *cōntrā* « en

¹ Doctorante, CAER EA 854, Université de Provence. E-mail : ahlemguiga@gmail.com

face de », « contre », mais aussi : *ǎd* qui indiquait un « mouvement vers », *cīrcūm* et *cīrcā* qui signifiaient « autour », *īntrā* « en dedans », *ēxtrā* « en dehors », *sūprā* « au dessus », *īnfrā* « au dessous », *ǎntē* « avant », *pōst* « après ». Ces dernières s'employaient aussi comme adverbes. D'autres encore étaient suivies de l'accusatif ou de l'ablatif comme *īn* (« dans, « en », « sur », « à ») et *sūb* « sous ». Quelques unes de ces prépositions se sont transmises directement en italien : *a* < *ǎd*, *per* < *pēr*, *in* < *īn*, *di* < *dē*, *con* < *cūm*. D'autres prépositions italiennes proviennent d'adverbes : *sūbtūs*, adverbe issu de *sūb* donne *sotto* ; *su* vient de l'adverbe *sūrsūm*. D'autres prépositions italiennes résultent d'amalgames : *da* dérive à la fois de *dē āb* (pour indiquer l'agent, la provenance) et de *dē ād* (pour indiquer le but, le lieu où l'on va). Si l'étymologie nous permet de comprendre partiellement les différences constatées entre les langues romanes, elle n'aide pas à proposer un mode d'emploi systématique des prépositions d'une langue étrangère.

La préposition d'une façon générale peut préciser la fonction et le sens du satellite qu'elle introduit. Mais, quelquefois, plusieurs fonctions peuvent être associées à une même préposition. En outre, la préposition précise la fonction et le sens du noyau dont dépend le satellite. Pour cela, examinons ces deux phrases : *Parler l'allemand / Parler de l'allemand*. Le verbe *parler* signifie « pratiquer une langue donnée » lorsqu'il est transitif direct, et « émettre un énoncé oral sur un sujet donné » lorsqu'il est transitif indirect (associé à la préposition *de*). La description des signifiés des prépositions d'un système de langue et de la répartition de leurs emplois en fonction du sens gagne-t-elle à une observation leurs fonctions ?

La fonction prépositionnelle

Les linguistes, plus particulièrement les générativistes, ont beaucoup débattu sur la préposition. Certains, comme Ray Jackendoff, la considèrent comme le noyau d'un syntagme. D'autres, comme Fillmore, ne sauraient la considérer comme l'élément tête. Si nous voulons définir la préposition étymologiquement, le terme signifie « posé avant ». Certains linguistes la définissent comme un subordonnant car son rôle est d'introduire un élément subordonné et d'en déterminer la fonction syntaxique. Les prépositions, sur le plan grammatical, forment une catégorie qui relie un élément syntaxique donné à un autre élément de niveau supérieur. Raison pour laquelle quelques linguistes considèrent la préposition comme un mot de liaison. Si nous prenons, à titre d'exemple, la phrase suivante : *Elle a une poupée en bois*, la préposition *en* y relie les noms communs *bois* et *poupée*, présentant le type de lien, dans ce cas, le complément indiquant la matière. Si nous analysons une phrase comme : *Il rentrera vers minuit*. Nous remarquerons que le nom commun *minuit* est introduit par la préposition *vers* et a pour fonction complément circonstanciel de temps du verbe *rentrera*. Ce complément est qualifié de « syntagme prépositionnel ».

Il convient de préciser que la préposition est un élément ou bien une catégorie de mot invariable. Mais quelquefois, la préposition peut perdre son invariabilité quand elle est formée par un participe passé comme, par exemple, la préposition *excepté* qui s'accorde en français en genre et en nombre avec le mot qui suit. Dans une langue comme le breton, on parle dans ce cas de « préposition conjuguée ».

En outre, le syntagme prépositionnel décline sa fonction d'introducteur de complément dans divers contextes. En effet, un syntagme tel : *Le livre de Maria*, la préposition est appelée un « post-modificateur du nom » ; on dit alors qu'il s'agit d'un complément de nom. Par contre, si nous prenons une phrase telle : *Marco est avide de gloire*, nous parlerons alors de fonction de complément de l'adjectif. Dans le cas où le verbe est transitif indirect, la préposition introduira le complément du verbe. Nous parlerons alors de COI, comme dans la phrase suivante : *Marco m'a parlé de toi*. Il faut ajouter que certaines prépositions possèdent un emploi spécifique. Prenons par exemple la préposition *en* dans le gérondif ou les prépositions *de* et *à* devant l'infinitif. Certains linguistes refusent le statut de préposition dans ce genre d'emploi. On parlera alors de « complémenteur ».

Gustave Guillaume définit la préposition française comme un déterminant extérieur du nom, partie de discours, du fait qu'elle permet d'appréhender la fonction du nom dans la phrase.² Du latin aux langues romanes, l'élimination progressive de la déclinaison a eu pour conséquence, en français comme en italien, que les fonctions autres que celles de sujet, attribut et COD, sont surtout représentées par des prépositions. Pour Gustave Guillaume, la préposition « consiste en une figuration schématique d'une relation aussi généralisée que possible » qu'il distribue selon les dichotomies langue/discours et mot-en-puissance/ mot-en-effet :

La préposition, de même que le nom, comporte deux états. L'un, permanent et potentiel, consiste en un dessin schématique déposé au fond de l'esprit. L'autre, momentané et effectif, est le dessin impliqué par l'emploi de la préposition dans le discours.³

Cette définition générale a au moins l'avantage d'éviter l'éparpillement mais comment en tirer avantage quand l'objectif est une description didactique pour un apprenant de langue seconde ? La théorie guillaumienne (la psychomécanique du langage) réintroduit la question du sens évacuée par les Structuralistes, en réunissant langage et pensée, en considérant que le réel ne se limite plus à l'observable, et devant en cela les sciences cognitives de quelques décennies. Dans tout acte de parole, le locuteur met en jeu les relations existant entre forme et sens, en passant de la langue au discours et en faisant appel à son aptitude à particulariser et à généraliser. Nous nous proposons donc d'envisager les relations qu'entretiennent sens et forme dans les prépositions et au rôle sémantique que peut jouer une préposition dans une phrase.

La sémantique prépositionnelle

La préposition a plusieurs signifiés qui diffèrent d'une phrase à l'autre. Si nous prenons en considération des constructions qui utilisent les prépositions *devant*, *derrière*, *après*..., la préposition marque le rang ; si on emploie les prépositions *dans*, *en*, *à*, *chez*, *après*..., c'est le lieu qui est indiqué ; les prépositions *avant*, *après*, *à*, *depuis*,

² Annie BOONE, André JOLY, *Dictionnaire terminologique de la Systématique du Langage*, Paris / Montréal, L'Harmattan, 1996, p. 331.

³ Gustave GUILLAUME, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris Hachette, 1919, pp. 253 et 254.

pendant... indiquent le temps ; pour la cause, ce sont les prépositions *pour, vu*... ; pour la manière, ce sont les prépositions *avec, sans, selon, de, à*... ; pour le but, ce sont les prépositions *pour, à, envers*... ; etc. Ce type de description permet à l'apprenant d'appréhender des catégories mais elle n'envisage pas clairement la dynamique de pensée qui permet au locuteur d'employer la même préposition pour plusieurs catégories et elle n'explique pas les différences de distribution et de répartition des catégories d'une langue à l'autre. D'où le sentiment récurrent chez les apprenants de langue seconde que le rôle sémantique de la préposition n'est pas toujours très net.

Prenons un énoncé français tel que : *Un plat à oreilles*. S'agit-il d'un plat où nous servons des oreilles de bœuf ou s'agit-il d'un plat muni de poignées, autrement dit, un plat avec des poignées plates en forme d'oreilles ? On dira que, dans le premier cas, la préposition *à* introduit une idée de destination et, dans le deuxième cas, que cette préposition introduit une idée de description. Encore un exemple français : *Les outils sont sur la table / Je compte sur toi pour les ranger*. La première occurrence de la préposition *sur* affecte une indication de lieu au satellite (le syntagme nominal *la table*). La deuxième occurrence de cette même préposition affecte un sens spécifique au noyau (le verbe *compter*).

D'autre part, il existe des prépositions que les sémanticiens appellent des prépositions employées sans régime et qui sont dites « orphelines », ces prépositions deviennent des adverbes uniquement dans les constructions suivantes : *être pour, être contre, il faut bien faire avec*.

Afin d'expliquer ces effets de sens liés à des emplois particuliers, il est nécessaire de remonter des effets de sens aux conditions de puissance qui les rendent possible, c'est-à-dire aux mouvements de pensée qui ont déterminé leur production. Gustave Guillaume préconise de recourir à des moyens d'observation indirecte permettant de dépasser la linguistique descriptive et ses classements. Sa méthode est particulièrement productive, à titre d'illustration, voici les explications de Gustave Guillaume, très éclairantes pour un apprenant italien, sur les emplois de *pour* et *par* en français.⁴

L'emploi de la préposition *pour* implique une « influence qui s'écoule d'un point à un autre point », elle peut se réaliser de diverses manières : l'influence d'un objet sur un autre objet (*un remède pour la fièvre*), les effets d'une activité sur un objet (*se battre pour sa patrie*), les effets d'une intention sur un objet (*être pour les Bleus* ; on remarquera que le même mouvement de pensée mais sans objet d'arrivée précisé donne la construction sus citée *être pour*), mais aussi l'écoulement d'une intention vers un point de l'espace (*partir pour l'Amérique*), vers un point du temps (*le mariage est prévu pour le mois prochain*), etc. Cette définition convient aussi à la préposition italienne *per*. Cependant, en français, le champ d'action de la préposition *pour* est restreint à la fonction de rapporter une influence à son effet, et le mouvement inverse, celui de rapporter une influence à sa cause, est occupé par la préposition *par*. Une spécialisation que ne connaît pas le système prépositionnel italien. Afin de mieux délimiter la spécialité des deux prépositions françaises, observons un exemple

⁴ Gustave GUILLAUME, *Op. Cit.*, pp. 274-276.

où les emplois de *par* et de *pour* semblent être synonymes : *Pour l'amour de l'humanité / Par amour de l'humanité*. Cette situation correspond, selon Gustave Guillaume,⁵ au passage d'une idée de but extériorisé (*pour*) à une idée de mobile intériorisé (*par*). Voici d'autres exemples d'emplois de *par* qui illustrent l'inversion de l'orientation psychique prospective du but tournée vers l'extérieur et sa transformation en une direction intériorisante : *par exemple / pour l'exemple, par moment / pour un moment, par semaine / pour une semaine*.

Afin de poursuivre notre observation exploratoire sur les prépositions, une approche contrastive de quelques prépositions françaises et italiennes, va nous permettre d'appréhender le système prépositionnel de ces deux langues. Nous allons commencer par étudier les prépositions françaises *à* et *de*, puis les prépositions italiennes *a* et *di*.

La préposition *à*, du latin *ad*, exprime la direction, le lieu vers lequel on se dirige et donc la destination, le lieu où l'on est (locatif), le moment de l'action. Donc, cette préposition représente tous les points d'une ligne de direction jusqu'au point final qui est position.⁶ Quand on dit : *Je vais à Rome / Vado a Roma*, cette préposition exprime, en français comme en italien, l'idée de direction prospective mais aussi une autre idée en tant que suite immédiate de direction et qui est celle de position. La préposition *à / a* évoque un mouvement conduisant à un terme donc pour exister, elle nécessite un point de départ et un autre point d'arrivée. Autrement dit, ce point d'arrivée est le terme qu'introduit la préposition, par contre le point de départ est la notion qui précède la préposition. Il faut ajouter que la préposition peut être l'élément initial d'une proposition mais jamais l'élément final d'un discours. On accepte facilement la généralité du point de départ du mouvement de *à / a*, voire même dans un énoncé tel : *À la maison ! / A casa !* dans lequel aucune notion précédente à la préposition n'est spécifiée. En effet, peu importe le point de départ, de n'importe quelle direction que ce soit, le but final est la maison. Avec cette préposition, on commence par le général et on finit par le particulier, et dans ce dernier énoncé, particulièrement, on remarque que la préposition va du point de départ large et indéterminé au point d'arrivée unique qui est le but final. On peut en conclure que la préposition *à / a* va en s'amenuisant du large à l'étroit.

Voici une utilisation caractéristique de la préposition italienne *a* : elle suit toujours un verbe de mouvement (*Vai a Roma / Tu vas à Rome* mais aussi : *Vado in città a mangiare una pizza / Je vais en ville manger une pizza*). L'Aktionsart des verbes de mouvement français (direction prospective) ne nécessite pas d'être renforcé par la préposition *à* quand ils sont suivis d'un infinitif, en d'autres termes, la manière dont est envisagé le procès par le sémantisme du verbe français, contrairement au verbe italien, est assez explicite pour qu'il n'ait pas recours à la préposition *à* devant infinitif. On remarquera que le verbe *aller* est aujourd'hui employé comme auxiliaire dans la forme périphrastique de futur, ce qui n'est pas le cas en italien. (*Je vais partir / Sto per partire*).

⁵ Gustave GUILLAUME, *Op. Cit.*, pp. 278-279.

⁶ Gustave GUILLAUME, *Op. Cit.*, p. 255.

En outre, il faut signaler que la préposition française *à* se traduit en italien, par la préposition *a* comme nous l'avons déjà vu, mais il faut signaler qu'elle peut aussi être traduite par la préposition *in* utilisée pour le positionnement spatial et dont l'équivalent français est *en*.

Par exemple : *Je suis au Maroc / Sono in (ou nel) Marocco*. A noter que la préposition articulée *nel* est formée par la préposition italienne simple *in* suivie de l'article italien *il*. Autre exemple : *Je suis à la cuisine / Sono in cucina*. La préposition *à* empiète sur le domaine de la préposition *en*, quand on prend en considération les noms géographiques, le français présente une distribution : la préposition *en* pour les noms des pays féminin singulier et la préposition *à* pour les noms masculins et les pluriels. Par exemple, on dit : *aller en Italie, en France* mais on dira partie *au Japon* ou *aux Etats-Unis*. L'italien, par contre, ne sépare que le singulier du pluriel et ne donne aucune importance au genre (masculin, féminin), on dit : *andare in Italia, in Giappone* ou encore *andare negli Stati Uniti, nelle Indie* (mais *in India*). Ce succès de la préposition *à* en français et de la préposition *in* en italien peut s'expliquer par la prépondérance d'une vision externe dans une langue et d'une vision symbiotique intériorisante dans l'autre.⁷

Si on prend une proposition telle que : *Sono in prigione / Je suis en prison* ; elle nous indique que la personne qui prononce cet énoncé est en prison parce qu'elle est prisonnière ; si cette personne est en prison, pas en tant que prisonnière mais en tant que une personne qui a franchi l'espace de la prison, qui pourrait être un médecin, un avocat ou simplement un visiteur, l'énoncé sera : *Sono nella prigione / Je suis dans la prison*. La préposition *en / in* appréhende la notion de l'intérieur alors que *dans la / nelle* le fait de l'extérieur. Contrairement à la préposition *à* qui tient son succès en français de la prépondérance d'une vision externe, le succès de la préposition *in* en italien révèle la prédominance dans cette langue d'une vision interne. Mais il convient d'ajouter que le gérondif français se forme en ajoutant au participe présent, la préposition *en*. Cette dernière intègre cette position dans le sens de la détension et de cette façon imprime un nouveau mouvement dans le sens de la réalisation. D'après André Martinet, la préposition *en* est un « marqueur syntaxique de la subordination, en dehors de son potentiel sémantique ». ⁸ Toutefois, le morphème *en* reste une préposition qui n'a pas perdu entièrement sa substance, elle a subi un processus de dématérialisation qui l'empêche de posséder une valeur sémantique nulle. Ce qui veut dire qu'*en* n'a plus son statut plein de préposition. Teddy Arnavielle parle de valeur périphérique.

En ce qui concerne la préposition *de*, du latin *dē*, l'explication étymologique indique que la préposition latine *dē* signifiant « provenir de », la préposition contemporaine *de* marque la provenance, exprime l'éloignement ou l'origine, et est utilisée dans la complémentation verbale (*Elle s'éloigne de cette ville*). Cette préposition est employée dans le syntagme déterminatif (*le livre de Robert*) et est aussi un article

⁷ Sophie SAFFI, *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, 245 p.

⁸ Teddy ARNAVIELLE, *Le morphème -ant : unité et diversité. Etude historique et théorique*, Louvain/Paris, Peeters, 1997, p. 57.

partitif (*je mange de la salade tous les deux jours*). En inversant le cinétisme évoqué pour la préposition *à*, on obtient le mouvement de pensée auquel correspond *de* ainsi que la préposition italienne *di*. Sur une direction prospective (d'origine vers but), la pensée prend appui sur un instant de cette direction et la remonte dans le sens rétrospectif jusqu'au point d'origine⁹. Quand je dis : *Je suis de Paris*. *Paris* constitue le point d'origine et *Je* se dirige vers le but dont la direction prospective prend son origine au point *Paris*, il s'agit d'une direction mentale rétroversive ; mais la position envisagée est dissociée de *Je* car déjà dépassée. Par contre, si on traduit la même phrase en italien, on obtiendra : *Sono di Parigi*. La préposition *di* ne peut pas être employée avec le verbe *venire* mais l'italien utilise le verbe *essere* avec la préposition *di*.¹⁰ Ou encore : *Vengo da Parigi* parce que l'italien innove avec la préposition *da* que nous développerons ci-après. Contrairement à la préposition *à*, la préposition *di* évoque une distance qui augmente. Car c'est le point de départ qui est particularisé et le point d'arrivée qui est généralisé. Autrement dit, la préposition *di* précède un mouvement d'éloignement de la dite position. Quand la préposition *de / di* s'emploie pour la construction du complément de nom, le mouvement rétroversif de la préposition est utilisé comme un moyen d'adjectivation. Le cinétisme de la préposition n'est utilisé comme information sémantique directement liée au message que dans le cadre de son utilisation spatiale (*Esco di casa*), ce cinétisme est employé dans tous les autres cas comme information sur la mécanique de construction du message. Ainsi, l'appartenance (*Di chi è questa borsa ?*), la qualité (*Un orologio di alta precisione*), la matière (*Una sciarpa di seta*), le contenu et mesure (*Una tazza di caffè* mais pour le contenant *Una tazza da caffè*), l'âge (*Una donna di vent'anni*), etc.

En français, *de* est employé dans la construction des formes verbales comme par exemple : *Il est en train de faire ; il vient de faire*. Ces deux constructions appartiennent à la gamme de temps du mode indicatif qui forment l'ensemble des temps de la conversation, il s'agit du : passé composé, plus-que-parfait, futur proche, conditionnel composé et naturellement des deux constructions : « en train de » et « venir de ». La gamme « in esse bis » est composée de formes périphrastiques et est complémentaire de la gamme « in esse » des temps du récit : le passé simple, l'imparfait, le présent, le futur et le conditionnel et on parle ici des temps du récit.

je chantai	j'ai chanté
je chantais	j'avais chanté
je chante	je viens de chanter
	je suis en train de chanter
je chanterai	je vais chanter
je chanterais	j'allais chanter

⁹ Gustave GUILLAUME, *Op. Cit.*, p. 261.

¹⁰ Sophie SAFFI, « L'apport de la linguistique à l'intercompréhension culturelle en Europe : prépositions, spatialité et territoire » in *Etudes de linguistique italienne. Approches synchronique et diachronique de la psychosystématique de l'italien*, Cluj-Napoca (Roumanie), Presa Universitară Clujeană, 2010, pp. 171-193 ; Alvaro ROCCHETTI, *Sens et forme en linguistique italienne*, thèse de doctorat d'État, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1980, chapitres I et II « Les alternances de prépositions du type dietro/dietro a/dietro di e su/su di. » et « La préposition DA a-t-elle un ou plusieurs sens ? », pp.47-128.

Le français emploie la préposition de suivie de l'infinitif pour exprimer une structure équivalente au participe présent. En fait, l'emploi de cette préposition illustre un mouvement d'éloignement partant d'une position précise donnée par l'infinitif et c'est précisément ce mouvement d'éloignement qui conduit au stade précédent et donc à celui du participe présent. Par contre, si nous voulons traduire *je viens de faire* en italien, nous obtenons la phrase suivante : *ho appena fatto*. Nous remarquons que l'information, morphologique en français, devient sémantique en italien car elle est portée par un adverbe. Gustave Guillaume remarque qu'il est impossible de construire la phrase **un homme marcher* mais qu'il existe : *un homme marchant*. En effet, la fonction prédicative est refusée à l'infinitif en absence de la préposition *de*. Guillaume définit ainsi le rôle de la préposition qui est de rendre à l'infinitif une capacité prédicative qu'il ne possède pas, laissé à lui-même.¹¹ En italien, la même analyse est possible sauf que la préposition utilisée est *a*. Ainsi, la phrase française : *Il fit un bon mot et les autres de rire* » se traduit en italien : *Fece una battuta e gli altri a ridere*. Sophie Saffi nous dit que cette différence résulte de l'importance que ces deux systèmes accordent à l'infinitif et au participe :

Le français choisit comme solution un rapprochement vers la position de participe présent grâce à l'emploi de la préposition *de* devant l'infinitif, l'italien opte pour un déplacement jusqu'à la limite finale que représente l'activité envisagée au moyen de la préposition *a*.¹²

Georges Ulysse propose d'autres exemples où la préposition française *de* n'est pas traduite en italien. Une phrase comme : *Il est facile de dire* se traduit comme suit : *È facile dire*. En français, dans les expressions où l'infinitif est le sujet réel, la préposition *de* n'est pas traduite en italien. Une phrase française commençant par : *Il me semble que*, se poursuivra avec un verbe à l'indicatif (*Il me semble que je dois...*) ; si la phrase commence par la proposition *Il me semble*, celle-ci sera suivie d'un infinitif (*Il me semble devoir...*), ces constructions se traduisent en italien comme suit : *Mi sembra che io debba / Mi sembra di dovere*. Selon Gustave Guillaume, le choix du mode verbal dépend du rapport établi entre la proposition principale (« l'idée regardante ») et la proposition subordonnée (« l'idée regardée ») qui se détermine suivant des critères de possibilité ou de probabilité d'existence. D'après Sophie Saffi, ce phénomène qui traduit la concordance des temps est « l'expression du mouvement de pensée que représente la subordination ».¹³ De plus, quand le sujet grammatical ou sémiologique place l'infinitif après le verbe comme dans la phrase : *il est trop dur de travailler et pas bon de voler* », cet infinitif devient le sujet uniquement psychique et après c'est un « recessus » qui s'applique moyennant la préposition *de*. En italien, ce recessus devient inutile parce que simplement, il n'existe pas de sujet grammatical qui soit distinct du sujet réel et donc la préposition n'est pas nécessaire : *Lavorare è troppo difficile e rubare non sta bene*.

¹¹ Gustave GUILLAUME, *Leçons de linguistiques 1945-1946, série A*, vol. 7, « Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (IV) », P.U. Lille/ P.U. Laval-Québec, 1987, p. 32.

¹² Sophie SAFFI, *Etudes de linguistique italienne*, *Ibid.*

¹³ *Ibidem*.

La préposition *di* est employée en italien dans la comparaison. En effet, quand on compare deux personnes ou deux objets, comme dans les deux phrases suivantes, on utilise *più/meno di* : *Sei più bello di me/ Tu es plus beau que moi* ; *Questo quadro è meno bello di quell'altro / Ce tableau est moins beau que l'autre*. Par contre, quand la comparaison se fait entre deux qualités chez une même personne, ou deux activités, ou si une préposition s'intercale entre le comparatif et l'objet comparé, on n'emploie plus la préposition *di* mais on utilise *che*. Le système italien, comme nous l'explique Sophie Saffi, « distingue la comparaison effectuée à l'extérieur de la notion » (il emploie dans ce cas *che*) « de la comparaison qui reste à l'intérieur de la notion » (dans ce cas il emploie *di* associé à un mouvement rétroversif). Alors qu'en français, toutes les comparaisons se font de la même façon, à savoir, avec l'emploi de *que*. En effet *que* correspond à une saisie finale du cinétisme du mot grammatical *que* qui poursuit sa course jusqu'au posé. Cette opposition « intériorité/extériorité » notée, ci-dessus traduit aussi la différence de l'appartenance en italien et en français. En effet, quand je dis en français : *A qui est-ce ?*, cela se traduit en italien : *Di chi è ?* L'utilisation de la préposition *à* en français se traduit par une appartenance conçue de l'extérieur. Alors que l'appartenance se conçoit de l'intérieur en italien d'où l'utilisation de *di*.

La préposition italienne *da* qui provient du latin *de + ab* ou *ad*, est une construction spécifique à l'italien fusionnant *di* et *a* et qui, selon Alvaro Rocchetti, exprime un « mouvement à l'intérieur d'un lieu mental nettement circonscrit où l'éloignement de la limite de commencement est signifié par la consonne *d* et l'approche de la limite de fin par un *a*.¹⁴ Comme toute préposition, *da* représente un mouvement qui se déroule d'un point de départ à un point d'arrivée, le premier point étant la notion qui précède la préposition, et délimite ainsi un mouvement, un passage pour aller de la notion de départ à la notion d'arrivée ; le deuxième point étant celui qu'introduit la préposition. Contrairement, aux prépositions *a* et *di* qui sont cinétiques, la préposition *da* est statique ; en effet, elle représente le passage décrit ci-dessus, mais ce cinétisme est intériorisé. Prise globalement et non plus analytiquement, *da* représente une position bien plus qu'une direction. Puisqu'elle fusionne en elle les deux directions prospective et rétroversive, elle intègre deux cinétismes qui s'annulent, on parle dans ce cas de préposition statique. Ce statisme fait de *da* une préposition qui nous permet un grand nombre d'emplois. Comme le champ sémantique unifié de *da* n'existe pas en français, divers outils grammaticaux y composent son équivalent. Suivent quelques exemples que nous avons pris chez Sophie Saffi, avec leur traduction en français, afin d'illustrer les différences relevées. Première remarque : la préposition *da* compare deux entités ou notions qui ne sont jamais équivalentes, ainsi *comportarsi da adulto*, devient en français *se comporter en adulte* qui signifie « faire comme si on était adulte », mais ne veut pas dire que l'on est un adulte. Un syntagme tel que *una tazza da caffè* se traduit *Une tasse à café* ; il s'agit là d'une tasse que l'on peut utiliser pour boire du café mais cela ne veut pas dire nécessairement que cette tasse est pleine de café.

¹⁴ Alvaro ROCCHETTI, *Op.Cit.*, pp. 99 et 102.

A ce stade, l'apprenant francophone est confronté au problème suivant : puisque nous avons vu précédemment que la préposition *di* est utilisé pour exprimer la comparaison, comment distinguer les deux prépositions *di* et *da* et les employer à bon escient ? Si nous prenons en considération, les deux exemples suivants : *una vita di ragazzo* et *una vita da ragazzo*. Quand nous utilisons la préposition *di*, nous décrivons la vie menée par un jeune homme. En revanche, l'emploi de la préposition *da* signifie une vie digne d'un jeune homme qui pourrait être vécue par un homme mûr qui mène une vie de célibataire. La préposition *da* est utilisée dans ce cas sans qu'aucune notion précédente ne soit spécifiée, le refus d'identification totale est généralisé, en d'autres termes, la préposition ne peut être identifiée totalement avec quoi que ce soit. Alvaro Rocchetti explique que l'emploi de *di* rend « une identité totale », alors qu'avec *da*, on obtient « une identité partielle ».¹⁵ Voyons quelques illustrations de ce qui est avancé. La construction italienne *avere da fare*, qui veut dire « avoir à faire », signifie avoir une chose ou des choses à faire dans un temps très proche et donc dans un futur très proche. La phrase *È facile da cucinare* qui se traduit : *C'est facile à cuisiner*, signifie qu'il est facile de cuisiner quelque chose de particulier. Alors que si on voulait insinuer qu'il est facile de cuisiner en général, on dirait en italien : *È facile cucinare*. On observe dans cet exemple et dans le précédent, qu'il y a réduction de la notion qui empêche de participer à une identification totale, d'où l'utilisation de la préposition *da*. Quand on dit : *Je viens de Paris* et *Je suis de Paris*, la préposition française *de* est traduite par les deux prépositions italiennes distribuées *di* et *da* : *Vengo da Parigi* et *Sono di Parigi*. L'italien fait une distinction entre le fait de « venir d'un endroit » et « d'être de cet endroit », ce qui n'est pas le cas du français qui reporte la distinction sur la sémantique verbale et emploie toujours la préposition *de*. L'utilisation de la préposition *di* dans le deuxième énoncé italien est due au fait que la notion de déplacement portée par le verbe *Venire* s'identifie à un seul lieu car cette incapacité d'assimiler la notion de déplacement dans sa globalité a pour conséquence qu'elle ne couvre ni le point d'origine ni les points qui représentent le parcours d'éloignement de cette origine mais que seule une partie de la notion *Venire* est assimilable au point de départ. Au contraire, l'utilisation de la préposition *da* est due à la capacité de la notion d'existence à être assimilée par le verbe *Essere* pour indiquer un lieu précis comme celui de Paris.

En outre, l'italien utilise la préposition *da* dans la forme passive pour introduire le complément d'agent. Prenons un énoncé tel que : *È curato dal medico* qui se traduit en français par : *Il est soigné par le médecin*. On remarque que l'emploi de cette préposition en italien est du au fait que l'italien distingue l'agent de l'action elle-même, en d'autres termes, le médecin est associé à la fonction sujet et non au prédicat.

On peut déduire de notre observation comparative des prépositions italiennes et françaises que le système italien possède un système de tripartition des prépositions : *a/da/di* ; alors que le français possède un système de bipartition des prépositions : *à/de*. Enfin, grâce aux travaux de Mme Saffi, on a pu comparer les rôles que peuvent jouer les

¹⁵ Alvaro ROCCHETTI, *Op.Cit.*, p. 102.

prépositions dans la formulation d'une phrase. Le recours à la psychosystématique des langues, application des théories de la psychomécanique du langage, nous permet de présenter et expliquer les prépositions dans une optique pédagogique, et d'offrir aux apprenants un fil rouge psychique qui les aide à assimiler les règles grammaticales descriptives. La prise de conscience des différences d'appréhension du monde à travers le mouvement, l'espace et la représentation de la personne, conduit l'apprenant à se construire une représentation du monde qui s'approche de celle de la langue seconde qu'il veut acquérir, en partant de la prise de conscience de la représentation du monde que véhicule sa propre langue. Dans la pratique, cette prise de conscience aide l'apprenant à fixer les acquis, l'appropriation d'une connaissance globale et théorique lui facilite la mémorisation par la reconstruction et l'organisation individuelle de la nouveauté. La compréhension des variations sémantiques et historiques de la langue aide à l'assimilation des nuances d'emploi comme, par exemple, le fait de ne pas utiliser d'une langue à l'autre la même préposition pour exprimer la même signification.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAVIELLE Teddy, *Le morphème -ant : unité et diversité. Etude historique et théorique*, Louvain/Paris, Peeters, 1997.
- BOONE Annie, JOLY André, *Dictionnaire terminologique de la Systématique du Langage*, Paris / Montréal, L'Harmattan, 1996, 443 p.
- DE GIULI Alessandro, *Le preposizioni italiane*, Firenze, Alma Edizioni, 2008 (1^{ère} ed. 2001), 112 p.
- GUILLAUME Gustave, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris Hachette, 1919, 318 p.
- GUILLAUME Gustave, *Leçons de linguistiques 1945-1946, série A*, vol. 7, P.U. Lille/ P.U. Laval-Québec, 1987, 358 p.
- ROCCHETTI Alvaro, *Sens et forme en linguistique italienne*, thèse de doctorat d'État, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1980, 655 p.
- SAFFI Sophie, *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, 245 p.
- SAFFI Sophie, *Etudes de linguistique italienne. Approches synchronique et diachronique de la psychosystématique de l'italien*, Cluj-Napoca (Roumanie), Presa Universitară Clujeană, 2010, 275 p.

DISCORDANCES DANS LE CORPS DU LANGAGE : QUAND L'ARBITRAIRE DEVIENT "MOTIVATION PHONIQUE-COMPOSITIONNELLE".

VINCENZO PARDO¹

ABSTRACT. It was with Aristotle's *De Interpretatione*, or better with the vulgate of his thought, that began the debated question of the arbitrariness of the linguistic sign. A question which, *e parte obiecti* and *e parte subiecti*, crossed, without affecting it, through quite twenty centuries. The Aristotelian *docet κατά συνθηκην* before, which established that the facts of the language were products of the convention, and the final shoot of the Saussure's thought then, stricken to the materialist conception of the language, saw to it that the paradigm of the arbitrariness continued undisputed to dominate the panorama of the linguistic's studies. Sometimes, the linguists who attempted to propose and to advance a new paradigm to contrast to arbitrariness conception of the language, were not only strongly attacked but also immediately forgotten and never consulted. In this work, we are, with the assistance of the illustrious linguists, to give voice to people who supported the so-called paradigm of substance, a conception based upon an approach psycho-biological, which try to give, by paraphrasing Bühler, a phonic face to the words.

Keywords: *arbitrariness, motivation, articulatory phonetic, paradigm of substance, sign.*

Cette étude a pour but de mettre en évidence toutes les circonstances dans lesquelles le principe de l'arbitraire du signe linguistique se trouve face à d'évidentes limitations. Avant d'aborder cette question, il est utile de rappeler, mais *scriptura brevis*, la pensée saussurienne et ses racines qui s'enfoncent dans le dédale d'une question pluriséculaire. Selon le philosophe de Stagire, le langage est structuré *κατά συνθηκην* (*katà suntheken*), à savoir par convention,² car il n'y a aucune relation de ressemblance entre ce qui est produit par la voix et ce qui se trouve dans l'esprit, « à savoir pour le dire d'une autre façon entre signifiant et signifié »³.

Quelques siècles plus tard, le principe de l'arbitraire, « resté essentiellement intact au moins pour vingt siècles »⁴, d'abord grâce à Locke et en suite à Saussure, a eu « au pire deux importantes intégrations »⁵. En omettant Locke, et le principe de l'arbitraire du signe de Saussure, déjà amplement commentés par d'autres auteurs, nous nous occupons directement de la motivation du signe.

¹ Doctorant, CAER EA 854, Université de Provence. E-mail : enzo.pardo@gmail.com

² Nous sommes en train de préparer un essai dans lequel nous montrons qu'en réalité l'expression *κατά συνθηκην* n'est pas tout à fait "par convention"; Aristote lui-même, dans le *De Interpretatione*, lui donne une nature "syntactique-compositionnelle". D'où l'expression utilisée dans le titre.

³ "Ovvero per dirla in un altro modo tra significante e significato"[Simone 1992, 39]

⁴ "Rimasto essenzialmente intatto almeno per venti secoli" [*Ibidem*]

⁵ "Per lo meno due importanti integrazioni" [*ibidem*]

Dans son *Cours*, Saussure⁶ poursuit en parlant de l'arbitraire relatif : « le signe peut être relativement motivé ». Donc, *vingt* est immotivé, mais *dix-neuf* ne l'est pas au même niveau, « parce qu'il évoque les termes dont il se compose et d'autres qui lui sont associés »⁷. Le sens de l'arbitraire relatif peut être résumé dans l'idée que les signes composés ne sont pas tout à fait immotivés ; ils doivent leur forme à celle d'autres signes qui les composent.

Et dans une langue, il y en a tant de signes composés. Certes, une marge d'arbitraire reste, au moins dans la détermination de la composition. Le numéral qui en français se compose comme *neuf*, en chiffres romains se compose comme IX ; le numéral qui en français se compose comme *soixante-dix* en italien se compose comme *settanta*. Donc la composition est à la base de l'arbitraire relatif.⁸

Une première réflexion sous forme de question : l'idée de compositionnalité peut-elle intervenir dans la forme sans participer à la substance phonique ? Saussure dirait que « *la langue est une forme et non une substance* ».⁹ Le linguiste de Genève n'invoque que la nature immatérielle du langage, l'étrangeté de la substance par rapport à la façon dont il est structuré et utilisé. Cependant, puisque les deux locuteurs prononcent respectivement *soixante-dix* et *settanta*, n'articulent-ils pas tous deux une fricative alvéolaire sourde et ne sont-ils pas réunis, d'un point de vue acrophonique, par un même mode (et dans ce cas, un même point) d'articulation du son ? Ne sont-ils pas soumis au même type d'obstacle, fricatif, qui a généré la sibilante ? N'est-ce pas un exemple de forte motivation entre deux phonies structurellement différentes mais dans lesquelles les signifiés sembleraient suivre une théologie linéaire (soumis à la force que Saussure appelait « masse parlante » et au moindre effort) ? Pourquoi « à partir de Saussure la substance pratiquement disparaît de la linguistique et la conception du langage, en termes de système, prévaut sur toutes les autres considérations » ?¹⁰ Pourquoi « le matériel, le poids physique du concret usage linguistique (comme le postulent les théoriciens du moindre effort) n'a aucun rôle sur la structure du langage et sur le changement linguistique » ?¹¹ Nous reviendrons sur ce point.

A propos de la motivation, Saussure poursuit ainsi :

⁶ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 5^e édition publiée par Charles Bally, Albert Sechehaye, Paris, Payot, 1955 (1^{ère} éd. 1922), p. 181.

⁷ *Ibidem*

⁸ "E di segni composti in una lingua ce ne sono tanti. Certo, un margine di arbitarietà resta: quantomeno nel modo in cui si determina la composizione. Il numerale che in francese si compone come *neuf*, nella scrittura in caratteri romani si compone come IX; il numerale che in francese si compone come *soixante-dix* in italiano si compone come *settanta*. Dunque alla base dell'arbitarietà relativa c'è l'idea di composizionalità"[Prampolini 2004, 106]

⁹ *Op. Cit.*, p. 169.

¹⁰ "A partire da Saussure la sostanza praticamente sparisce dalla linguistica e la concezione del linguaggio in termini di sistema prevale su tutte le altre considerazioni" [Simone 1992, 45]

¹¹ "Il materiale, il peso fisico del concreto uso linguistico non ha alcun ruolo sulla struttura del linguaggio e sul cambiamento linguistico" [*Ibidem*]

[...] la motivation n'est jamais absolue. Non seulement les éléments d'un signe motivé sont eux-mêmes arbitraires [...], mais la valeur du terme total n'est jamais égale à la somme des valeurs des parties. [...] Tout ce qui a trait à la langue en tant que système demande, c'est notre conviction, à être abordé de ce point de vue, qui ne retient guère les linguistes: la limitation de l'arbitraire. C'est la meilleure base possible.¹²

Parmi les tâches de la linguistique, il y a aussi le fait d'étudier les limitations de l'arbitraire :

La tâche de la linguistique est celle d'étudier les limitations de l'arbitraire qui concernent non seulement les mots relativement motivés, mais tous les mots, même les plus absolument arbitraires en eux-mêmes, car tous font partie d'un système solidaire de signifiés, et de signes comme totalité dans la langue et dans les possibles syntagmes [...]. D'où l'idée que la spécificité est dans la linéarité du mot, ou mieux de la langue [...]. Un signifiant (même celui d'un nom propre) n'est pas composé de phonèmes, mais de phonèmes ordonnés, un signe n'est pas composé d'unités en lesquelles il peut se décomposer (unités qui seront par la suite appelées monèmes, morphèmes ou morphes, hyposèmes) mais d'unités ordonnées. Il est incontestable qu'avant tout, pour Saussure, il y a la matérialité sonore, justement la matérialité sonore, phonique, acoustique, qui implémente l'extérieur du mot, ce qui doit être invoqué solennellement comme principe, comme trait spécifique du langage.¹³

Dans le domaine des langues, il ne nous semble pas correct de parler d'arbitraire total mais préférable d'envisager différents degrés d'arbitraire. Simone a accordé beaucoup d'attention aux traces iconiques laissées par le signe linguistique :

[...] Dans plusieurs langues, par exemple, les mots qui signifient "ici" contiennent un *i*, alors que ceux qui signifient "là" contiennent un *a* ou une voyelle postérieure (allemand *hier/da*, français *ici/là*, arabe *huna/hunaka*, chinois mandarin *jhu li/nah li*, etc.; mais l'italien ne suit pas cette régularité: *li/là ≈ qui/qua!*). [...] Il est utile de parler d'une iconicité "universelle" opposée à une unicité "sociale". Au premier type on peut attribuer des phénomènes comme le symbolisme spatial du *i* ou du *a* (en admettant qu'il soit possible de le démontrer rigoureusement), car on ne peut le considérer prouvé que lorsqu'on l'a documenté dans toutes les langues (ou dans une grande quantité).¹⁴

¹² Saussure, *Op. Cit.*, p. 182.

¹³ "Il compito della linguistica è studiare le "limitazioni de l'arbitraire" le quali riguardano non solo le parole relativamente motivate, ma tutte le parole, anche le più assolutamente in sé arbitrarie, in quanto tutte sono parti di un sistema di solidarietà dei signifiés e dei signes come totalità nella langue e nei possibili sintagmi[...]. Nasce l'idea che la specificità stia nella *linearité du mot*, anzi della *langue*[...]. Un signifié (anche quello di un nome proprio) non è fatto di fonemi, ma di fonemi ordinati, un segno non è fatto di unità in cui possa decomporsi (quelle che poi saranno dette *monemi*, *morfemi* o *morfi*, *iposemi*) ma di unità ordinate. Pare indubbio che a tutta prima per Saussure sia la materialità sonora, proprio la materialità sonora, fonico-acustica, che implementa l'esterno del *mot*, ciò che va invocato, e solennemente, come *principe*, come tratto specifico del linguaggio"[De Mauro 2007, 4]

¹⁴ "[...] In molte lingue, ad esempio, le parole che significano "qui" contengono una *i*, mentre quelle che significano "là" contengono una *a* o una vocale posteriore (tedesco *hier/da*, francese *ici/là*, arabo *huna/hunaka*, cinese mandarino *jhu li/nah li*, ecc.; ma l'italiano non rispetta questa regolarità: *li/là ≈ qui/qua!*). [...] È utile parlare di una iconicità "universale" contrapposta ad una "sociale". Al primo tipo si possono attribuire fenomeni come il simbolismo spaziale della *i* o della *a* (ammesso che sia possibile dimostrarlo con rigore), in quanto esso può considerarsi provato solo quando lo si sia documentato in tutte (o in una grande quantità) le lingue" [Simone 1990, 61]

À propos de références spatiaux il est très intéressant de citer Saffi qui en parlant de l'évolution des démonstratifs latins aux langues romanes affirme :

Les trois démonstratifs latins (*hic, iste, ille*) situent spatialement les notions par rapport au locuteur, à l'interlocuteur et au couple en dialogue. [...] *hic* situe le point de départ de l'action de communication, *iste* situe le point d'arrivée [...] *ille* vise une limite jamais atteinte qui s'éloigne continuellement du point de départ qu'est le couple pris dans sa totalité. [...] En italien [...] *questo* remplace *hic* [...] *quello* reprend *ille* [...] *iste* qui représentait l'interlocuteur est associé à [...] *questo*. En italien contemporaine, le système des démonstratifs est devenu binaire et organisé autour de couple en dialogue que le locuteur a tendance à résoudre à sa propre personne : *questo/quello* ne représente plus qu'une opposition spatiale près/loin, même si la hiérarchie vocalique permet encore de nuancer cette dichotomie entre les deux membres du couple dans les adverbes de lieu (*qui/qua, lì/là*).¹⁵

Enfin, il est utile de rappeler les travaux de Luca Nobile¹⁶ sur l'iconicité des mots italiens monosyllabiques. Selon Nobile la morphologie flexionnelle comme la morphologie antéposée ont une organisation systématique basée sur la hiérarchie vocalique. Il reconduit le vocalisme des désinences nominales et verbales à l'origine spatiale de la représentation de la personne et à l'opposition conceptuelle non antériorité/antériorité fondée sur l'opposition phonétique arrière/avant qui refléchet une opposition spatiale interne/externe.

E fumo dare lucem. Nos réflexions personnelles et les lectures précédemment citées, nous ont conduit à remarquer, d'autres discordances qui limitent l'arbitraire, liées à des « mouvements élémentaires spatiaux ». Nous utilisons cette terminologie, en la situant dans le « paradigme de la substance » et en nous référant à Simone et à Meillet. Ce dernier était convaincu qu'on pouvait remonter à la formulation des lois générales du langage :

Les moyens d'expression n'ont avec les idées qu'une relation de fait, non une relation de nature et de nécessité [...]

Et encore :

Les combinaisons d'articulations par lesquelles, dans une langue donnée, sont réalisés les phonèmes sont chose particulière à cette langue; mais les mouvements élémentaires qui figurent dans ces combinaison sont déterminés et limités par des conditions générales anatomiques, physiologiques, et psychiques: il est donc possible de fixer de quelle manière peut évoluer une articulation dans un cas donné. [...]

¹⁵ Sophie Saffi, *La personne et son espace en italien*, Limoges, éditions Lambert-Lucas, 2010, pp.41-42.

¹⁶ Luca Nobile, *L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard*, in "Rivista di Filologia Cognitiva", Roma, 2003, 46 p. (revue en ligne : pas de pagination). Texte accessible en ligne : <http://w3.uniroma1.it/cogfil/fonosimbolismo.html> ; Luca Nobile, « La voce allo specchio. Un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semantica illustrata sulle più brevi parole italiane », in *Atti del XLII Convegno internazionale di studi della Società di linguistica italiana*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 25-27 septembre 2008, à paraître, 27 p. Texte accessible en ligne : <http://www.lucanobile.eu>

A côté de l'histoire proprement dite des divers idiomes où il n'y a, comme dans toute histoire, qu'une succession de faits particuliers, il se forme, à l'aide de ces matériaux, une théorie générale des conditions dans lesquelles évoluent les langues, c'est -à -dire que l'histoire du groupe indo-européen, maintenant connue en ses grandes lignes, fournit quelques-unes des meilleures observations qu'elle puisse utiliser à la science du langage, qui commence enfin à se constituer; à son tour, cette science, en déterminant les lois générales du langage, permettra de remplacer l'empirisme actuel des explications par des doctrines cohérentes et systématiques.¹⁷

Il ne fait aucun doute que Meillet, parlant de mouvements élémentaires, fait allusion aux moyens d'articulation des sons. Et, quand il affirme qu'il est possible d'établir de quelle façon une articulation peut se développer dans un cas donné, il incite à l'observation. Observons la correspondance suivante :

lat. *domus* (*casa, mansio*) it. *casa* fr. *maison* (*domicile, demeure*) sp. *casa*
pt. *casa*

Le latin *domus* se reconnecte à un thème **domu-*, présent dans le paléoslave *domŭ* et dans le védique *damū-nas-* qui dérive de la racine indoeuropéenne **dem-* « maison, famille ». Elle apparaît en composition dans l'ancien indien *patīr dan* et *dam patīū* « patron de la maison » auxquels correspondent en grec *δεσπότης* (despotes) et *δέσποινα* (despoina) et en forme libre dans l'homérique *δῶ* (dō) « maison ». La caractéristique commune à ces formes se trouve dans le fait de considérer la maison sous un aspect purement social : même en latin, en effet, *domus* ne désigne pas un édifice mais plutôt le concept de « famille ». Les dérivés *dōmicīlium* « lieu de la *domus* (en tant que résidence) » et *domīnus* « seigneur et représentant de la *domus* » semblent en confirmer l'interprétation sociale et morale. Des considérations semblables amènent à considérer homophones seulement les racines indoeuropéennes **dem-* « maison, famille » et **dem(ə)-* « construire » : cette dernière trouve développement, par exemple, dans le grec *ἔμω* (demo) « construire » (absent en latin) et *δόμος* (domos) « maison, construction », formellement identique à *domus*, mais étymologiquement éloignée.

Pour ce qui concerne le latin *casa*, il est un mot du latin populaire qui a eu une particulière chance dans les romans. L'étymologie n'est pas claire : probablement elle doit être imputée à la racine indoeuropéenne **kat-* « s'entortiller ensemble », à travers le suffixe **catiā*, en faisant ainsi allusion à l'importante technique de construction de la claie.

Aussi bien la racine indoeuropéenne **dem-* du latin *domus* et *domicilium*, du français *domicile* et *demeure* (et aussi *domaine*, vraiment) et du grec *δόμος* (même si seulement homophones) que la racine indoeuropéenne **kat-* du latin populaire *casa*, qui a changé dans les langues romanes, confirment, selon Meillet, le développement de « mouvements élémentaires (spatiaux) » qui préfigurent l'évolution d'une articulation dans une circonstance particulière. En effet, comme on le sait, les occlusives sourdes aussi bien que les occlusives sonores originaires de l'indoeuropéen se sont conservées en latin (en grec et en sanscrite).

¹⁷ Antoine Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette et Cie, 1912 (1^o ed., Paris 1903), pp. 3,19, 435.

Ce n'est pas une coïncidence si le latin *domus* et les équivalents français *domicile* et *demeure*, et le grec *δῶμος* commencent avec le même mode et le même point d'articulation. On peut affirmer la même chose pour le mot *casa*, latinisme hérité par la plupart des langues romanes, qui naturellement présente dans les différents états de langue qu'on a considéré, italien, latin, espagnol et portugais, la même image acoustique. Ne sont-ils pas des exemples d'une forte motivation "phonique-compositionnelle" dans des phonies dont les signifiants suivent un finalisme linéaire en respectant pleinement le principe saussurien d'*ininterruptibilité* de la langue ? « Dès lors la langue n'est pas libre, parce que le temps permettra aux forces sociales s'exerçant sur elle de développer leurs effets, et on arrive au principe de la continuité (ou de la régularité du changement phonétique au dire des néogrammairiens) qui annule la liberté du signe linguistique » [Saussure 1922, 113]. Dans ce cas, le signe linguistique n'est-il pas dépendant de ses modalités d'articulation ? Le signe n'est pas arbitraire en ce qui concerne sa matière phonique. Alors que plusieurs locuteurs, appartenant à différents états de langue (cf. nos exemples), prononcent le mot *casa*, du point de vue de l'acrophonie, ils obtiennent tous le même phonème /k/ avec la clôture complète, avec "l'occlusion hermétique mais momentanée de la cavité buccale".¹⁸

Cela se produit aussi dans le cas où on prononce tous les dérivés de la racine indoeuropéenne **dem-* : *domus*, *domicile*, *demeure*, *δῶμος*.

Le couple *mansio/maison*, avec la racine indoeuropéenne **men* ne semble pas être une exception : en effet le /m/, avant d'être une sonante, est une occlusive bilabiale, Saussure la dirait d'ouverture 0. En relation avec les exemples proposés, ne pourrait-on pas parler de « mouvements élémentaires spatiaux d'air roman » (et si le grec *δῶμος* était l'équivalent identique du latin *domus* on parlerait de « mouvements d'air grec-roman ») ?

La régularité irréprochable et indéfectible des lois phoniques nous permettrait en suite d'expliquer l'évolution des occlusives sourdes et sonores latines (grecques et sanscrites) en spirantes sourdes dans le germanique et de parler, en considérant le latinisme *casa* et ses équivalentes altérations (got. *hus*, allemand *haus*, hollandais *huis*, suédois *hus*, anglais *house*), de « mouvements élémentaires spatiaux d'air germanique ».

Revenons à notre question et voyons les autres cas dans lesquels le rapport entre signifiant et signifié, ou à la limite (qui oscille devant une possible situation d'arbitraire sémantique synchronique et diachronique) entre un signifiant et l'autre, apparaît nécessairement motivé phonétiquement, dans lesquels " le principe de l'indifférence du langage par rapport à la réalité "¹⁹ ne semble pas être confirmé. Il serait intéressant de vérifier tous les cas dans lesquels l'arbitraire sémantique du signe linguistique vient à manquer. Une question s'impose alors: l'arbitraire sémantique est-il absolu même quand on se trouve devant des faux-amis comme *castellum*, *allevare*, *sensible*, *aleatorius*, *casa*, *agitatio*, etc. Ne subsiste-t-il pas toujours un rudiment de lien entre les deux signifiés qui serait maintenu grâce au rôle joué par l'étymologie ?

¹⁸ Ferdinand de Saussure, *Op. Cit.*, p. 71.

¹⁹ " Il principio della indifferenza del linguaggio rispetto alla realtà " [Simone 1992, 41]

Posons la question à l'intérieur de ce qu'on appelle le « paradigme de la substance ». En voyons les points fondamentaux, en suivant encore Simone et en partant du « principe de la substance et de l'iconicité » :

La substance phonique est partie intégrante du langage et la base primitive de la langue est composée essentiellement de modèles ayant quelque chose en commun avec les choses ou les circonstances qu'ils représentent. Il y a donc entre forme et signifié une relation iconique qui, dans quelques cas, peut aussi être analogique (c'est-à-dire continue)²⁰.

Ce que nous avons cherché à affirmer dans ces pages, est résumé par ces mots éclairants de Simone que le linguiste tire d'une pensée de vichienne et condillacienne mémoire : « [...] il existe un lien entre la structure de la langue et l'appareil physique de ses locuteurs »²¹. Cette pensée conduit directement à ce qu'on appelle le « principe du déterminisme physique » :

La structure du langage est partiellement déterminée de l'appareil physique de ses usagers humains, c'est-à-dire par des facteurs tels que la perception, la structure musculaire, la mémoire, la facilité de production et d'interprétation, la dépense de calories, etc.²²

Ce principe est indissolublement lié au nom, et à la pensée de trois auteurs, trois anti-arbitraires, « représentants significatifs d'une tendance orientée à la limitation de l'arbitraire »²³ : *Jespersen, Frei et Zipf*.

Commençons avec Jespersen. Avec sa théorie sur l'*énergétique du langage* il s'adressait aux disciples de l'arbitraire de cette façon :

Ces particuliers traits du langage qui mieux correspondent à leur but tendent à se conserver aux frais d'autres qui ne répondent pas également au but linguistique.²⁴

Jespersen rapproche de ce concept, qui explique l'évolution du langage non pas comme une fatigue de Sisyphe mais plutôt comme un mouvement vers le progrès, d'autres points clefs de sa pensée linguistique. Par exemple : 1) l'idée que dans la transmission d'une génération à l'autre les langues sont sujettes à de substantielles modifications afin d'augmenter la facilité d'utilisation ou comme conséquence d'une transmission troublée [cf., Jespersen 1922, 161 et suivants, en Simone 1992, 49] ;

²⁰ "La sostanza fonica è parte integrante del linguaggio e la base originaria della lingua è fatta essenzialmente di *patterns* aventi qualcosa in comune con le cose o le circostanze che essi rappresentano. C'è pertanto tra forma e significato una relazione iconica che, in taluni casi, può essere anche analogica (vale a dire non discreta)" [Simone 1992, 46]

²¹ "C'è un legame tra la struttura della lingua e l'apparato fisico dei suoi utenti" [Simone, 1992, 47]

²² "La struttura del linguaggio è in parte determinata dall'apparato fisico dei suoi utenti umani, vale a dire da fattori come percezione, struttura muscolare, memoria, facilità di produzione e di interpretazione, consumo di energia, ecc." [Simone 1992, 48]

²³ "Rappresentanti significativi di una tendenza orientata alla limitazione del paradigma dell'arbitrarietà" [*Ibidem*]

²⁴ "Those particular traits of language which are best adapted to their purpose tend to be preserved at the cost of others which do not answer the linguistic purpose as well" [Jespersen 1941, 383]

2) l'idée que les langues évoluent essentiellement vers une simplicité plus grande, même si occasionnellement ce procès peut être interrompu ou troublé par des moments de complication plus grande ; 3) l'idée que les locuteurs influencent la structure de la langue qu'ils utilisent, dans le sens qu'ils s'attendent de trouver régularité et ressemblance entre une partie et une autre de la langue [cf. *Ibidem*, 1924].

La « philosophie de la grammaire » de Jespersen trouve une continuité, sans aucun doute, dans la pensée linguistique de Henry Frei et sa *Grammaire des fautes*. Selon lui et selon l'interprétation que Simone [1992, 51] donne de lui les nombreuses fautes linguistiques produites par les êtres humains ne se produisent pas par hasard, mais elles sont les fruits d'un ensemble circonscrit de besoins des locuteurs qui modifient les langues afin qu'elles s'adaptent aux capacités des locuteurs. Chaque faute est un effort qui satisfait une fonction :

Dans un grand nombre de cas, l'erreur [...] sert à prévenir ou à réparer les déficits du langage correct. De même qu'en biologie l'excitant crée la fonction, et la fonction l'organe, en linguistique le déficit éveille le besoin (d'ailleurs toujours latent) et ce dernier déclenche le procédé qui doit le satisfaire.²⁵

De ce qui précède on peut déduire que les fautes ne sont pas aléatoires mais qu'elles sont assujetties à un système de règles qui les rendent prévisibles. Simone affirme qu'elles, « se manifestent sur le fond de précises régularités (*la grammaire*) et révèlent des points où la langue ne se conforme pas aux attentes du locuteur ».²⁶

La pensée de Simone, n'épouse-t-elle pas parfaitement celle d'Antoine Meillet, ne concorde-t-elle pas avec les idées de la linguistique néogrammairienne énoncées précédemment?

De quels besoins Frei parle-t-il ?

Le besoin d'assimilation, de différentiation, de brièveté, d'invariabilité et d'expressivité : les premiers trois besoins ne sont-ils pas identifiables dans le « principe du déterminisme physique » et les derniers, expressivité et invariabilité, dans le « principe de la substance » et de l'« iconicité » ?

Et Frei poursuit :

[...] l'arbitraire du signe, et la variabilité qu'il permet, étant admis en principe, il faut bien reconnaître qu'en pratique cette mobilité est chose toute relative.²⁷

Par exemple, le besoin d'assimilation,

[...] tend à assimiler les uns aux autres les signes par leurs formes et par leurs significations pour les ordonner en un système [...]. La réduction des signes en une masse homogène a sa contre-partie dans le besoin de différenciation ou de clarté. Le besoin d'économie exige que la parole soit rapide, qu'elle se déroule et soit comprise dans le minimum de temps [...]. En outre, pour que les associations

²⁵ Henri Frei, *La Grammaire des Fautes*, Geuthner, Paris, 1929, pp.19-22.

²⁶ "Si manifestano sullo sfondo di precise regolarità (*la grammaire*) e rivelano i punti in cui la lingua non si conforma alle attese del parlante" [Simone 1992, 51]

²⁷ Henri Frei, *Op. Cit.*, p.137.

engagées dans le jeu de la parole puissent fonctionner avec le moindre effort de mémoire, il faut que le signe ne change pas ou change le moins possible de forme en passant d'une combinaison syntagmatique respectivement d'une catégorie grammaticale, à l'autre (Invariabilité).²⁸

La limpidité du le passage suivant où Frei s'exprime à propos du dernier besoin, l'expressivité, œuvre dans le sens de notre objectif :

Le besoin d'expressivité tend constamment à remplacer les oppositions usuelles, à mesure qu'elles deviennent automatiques et arbitraires, par des oppositions neuves, chargées par leur imprévu de mettre en éveil l'attention de l'interlocuteur et de faire jaillir chez lui un minimum au moins de conscience.²⁹

Il s'agit donc d'une approche dynamique qui, sans aucun doute, s'oriente vers la *dynamic philology* de Zipf et avec laquelle elle partage le fait que les besoins des locuteurs sous-tendent des contraintes spécifiques à la structure de la langue et le fait que la langue va au devant des modifications à cause des limitations de ses locuteurs.

Selon Zipf, le langage est une forme de comportement, sujette comme tous les comportements à des règles stables qui peuvent être décrites par les lois de la statistique, qui sont irréprouvables comme les lois phonétiques qui nous permettent, selon Meillet et les néogrammairiens, de parler de mouvements élémentaires communs qui constituent une limite pour l'arbitraire. Mais ce n'est pas tout. Les lois et les théories indoeuropéennes mentionnées ci-dessus semblent se fondre dans les deux concepts principaux de la pensée de Zipf : la notion de « seuil de tolérance des phonèmes » et la « complexité de l'articulation » des concepts.

Pour ce qui concerne le premier point (seuil de tolérance) *sic*, Simone le commente comme suit :

Un phonème faiblit jusqu'à disparaître ou se renforce à mesure qu'il devient relativement plus fréquent. S'il a une fréquence très élevée, et tend à apparaître dans tous les mots dans la même position, invariablement il faiblit jusqu'à disparaître ; au contraire, s'il est au-dessous d'un certain seuil, il devient plus stable et diachroniquement permanent.³⁰

On peut alors se demander si nos « mouvements élémentaires spatiaux » ressortissent de cette loi statistique et si elle les rend prévisibles. Permet-elle de « fixer de quelle manière peut évoluer une articulation dans un cas donné », ³¹ expliquant aussi l'immutabilité d'un signe linguistique comme *casa* ou la mutabilité de *pater* (dont les seuils de tolérance trouvent leur *limites* dans l'aire germanique) – dont

²⁸ Henri Frei, *Op. Cit.*, p.237.

²⁹ *Ibidem*;

³⁰ " Un fonema indebolisce fino a scomparire oppure si rafforza via via che diventa relativamente più frequente. Se ha una frequenza troppo alta, e tende ad apparire in ogni parola nella stessa posizione, invariabilmente si indebolisce fino a scomparire; invece se è al di sotto di una certa soglia, diventa più stabile e diacronicamente permanente " [Simone 1992, 53]

³¹ Antoine Meillet, *Op. Cit.*, p.19.

*l'ininterruptibilité*³² est assurée par le principe acrophonique qui regroupe les locuteurs diachroniquement et synchroniquement afférents à des états de langue différents. Cette loi statistique justifie la continuité qui annule la liberté du signe – cette dernière n'est pas seulement le fruit de facteurs historiques lesquels, selon Saussure,³³ rendraient le signe linguistique résistant à toute substitution arbitraire, mais aussi, le résultat d'une série de contraintes, filles des besoins des locuteurs humains.

Le deuxième point, l'articulation complexe des concepts, est ainsi expliquée par Zipf :

Même si rien n'empêche le fait d'avoir en anglais un mot unique dont la dénotation serait : "le dixième fils de la deuxième femme de l'oncle d'une personne", il n'en reste pas moins qu'il n'existe aucun mot qui puisse l'exprimer. La raison du manque d'un mot pour ce concept est sans aucun doute que ce concept ne possède pas une fréquence relative suffisamment élevée d'occurrence.³⁴

Les locuteurs tendent toujours au moindre effort et à la compression des C'est pour cela que le signe *casa*, auquel est lié le concepts complexes en un seul mot afin de l'avoir plus facilement à disposition. concept complexe de « s'entortiller ensemble », en se référant ainsi à la technique de construction de la claie, se retrouve dans la plupart des langues romanes : car le concept de *casa* et son image acoustique /*kasa*/, possède et a toujours possédé une fréquence relative d'occurrence élevée.

Par conséquent, les limitations de l'arbitraire sont directement corrélées à un ensemble de contraintes imposées par la nature physique des locuteurs comme la mémoire, le moindre effort, le gain de temps, l'attention, l'inertie, etc. En outre, « ce qui est iconique est plus naturel pour le locuteur que ce qui ne l'est pas. »³⁵

Le souvenir des mots de Simone, nous permet d'aborder d'autres faits intéressants, pas encore considérés, dans lesquels le rapport motivé phonétiquement qui s'établit entre signifiant et signifié, ou entre des signifiants appartenant à des états de langue différents, est clairement vérifiable. Quand l'arbitraire devient-il motivation « phonique-compositionnelle » ? Comme nous avons déjà cherché à le montrer à travers la théorie des « mouvements élémentaires spatiaux », quand le signe linguistique n'est pas arbitraire en ce qui concerne sa portion phonique et qu'il est « arbitrairement relatif » à son mode d'articulation buccale.

La motivation « phonique-compositionnelle », par exemple, entre signifiant et signifié, ou entre un signifiant et l'autre, est très forte dans les cas suivants : prenons une langue comme l'anglais, comportant seulement 10% de mots patrimoniaux, comme

³² Au sens de Tullio De Mauro qui se réfère au principe de la continuité de la langue. [De Mauro 2007, p. 18]

³³ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 5^{ème} éd. publiée par Charles Bally, Albert Sechehaye, Paris, Payot, 1955 (1^{ère} éd. 1922), p. 105.

³⁴ "Though nothing prevents our having in English a single word whose denotation is "a person's uncle's second wife's tenth child", the fact remains that no such word exists. The reason for our lack of a word for this concept is clearly because the concept does not possess a sufficiently high relative frequency of occurrence." [Zipf 1965, 235]

³⁵ "Ciò che è iconico è più naturale per il parlante di ciò che non lo è". [Simone 1992, 58]

bath « bain », *full* « plein » ou *red* « rouge », appartenant au fonds linguistique patrimonial, à savoir le saxon et le germanique, langues filles des « mouvements élémentaires » de l'aire germanique. L'anglais est composé à 76,5% de lexèmes exogènes, à savoir des emprunts et des adaptations d'autres langues, comme le français 42% (*copy, line, pace, retire* etc.), le latin 25% (*copulate, reticence, computer*), l'espagnol 4% (*palmetto*), l'italien 4% (*disgust, gondola, volcano*), et d'autres langues 1,5%.

Avec raison, l'anglais est considéré comme la langue germanique la plus latinisée et la plus romanisée.³⁶ On peut sûrement parler, pour 76,5%, de « mouvements élémentaires spatiaux » d'air romane-germanique.

Et *quid dicam* de l'italien ?

L'ensemble des lexèmes hérités du latin est presque de 14,07%. [...] Le pourcentage est de loin inférieur en nombre à celui du seul vocabulaire de base, qui est le cœur plus conservateur de toutes les langues : ici l'héritage latin est de 52%.

[...] La plupart des latinismes [...] "du lat. etc." : il s'agit presque de 86% au total contre 14% des latinismes soi-disant "populaires", "patrimoniaux", "de tradition directe", caractérisés par leur respect des lois phonétiques spécifiques du passage du latin au "roman commun". 86% des latinismes italiens ne suivent pas pour la plupart et se présentent donc plus conservateurs, plus fidèles aux archétypes latins, probablement parce qu'ils sont ancrés à la phonologie du bas-empire fidèle à son tour aux formes latines écrites.³⁷

La motivation "phonique-compositionnelle" dans ces deux états de langue, le latin et l'italien, est totale dans 86% des cultismes hérités du latin des érudits, puis du latin scientifique, et, restreinte au seul point de vue acrophonique, au type d'obstacle initial, dans 14,7% des cas représentés de latinismes populaires. Ici, les « mouvements spatiaux d'air italique » semblent confirmer la relation du signe à sa substance phonique. Et on pourrait continuer en citant l'exemple des quelques 4000 grecismes³⁸ présents dans la langue italienne et issus directement du latin « patrimonial » ou en mentionnant la pléthore de germanismes dont la langue italienne est empreinte :

Justement l'anglais, l'italien, le français et l'espagnol ont récemment été comparés afin de mesurer et d'attester l'ampleur et la vitalité de la survivance latine dans l'Europe moderne [...]. Il s'agit de néologismes qui, dès qu'ils sont nés et connus, dans une langue conservatrice comme l'italien, apparaissent et font partie de la famille: *sentimentale* < *sentimental* [...] il est seulement le plus connu d'innombrables exemples possibles de néologismes anglais avec des matériaux latins, qui conviennent parfaitement à l'italien.

³⁶ Tullio De Mauro, *La fabbrica delle parole*, Torino, Utet, 2005, 267 p.127.

³⁷ "Il complesso dei lessimi di origine latina è di circa 14,07%. [...] La percentuale è di gran lunga inferiore a quella riscontrabile guardando al solo vocabolario di base, che è il nucleo di massima conservatività di ogni lingua : qui l'eredità latina pesa per il 52%. [...] gran parte dei latinismi [...] "dal lat. ecc." : si tratta di circa l'86% del totale contro il 14% dei latinismi cosiddetti "popolari", "patrimoniali", "di tradizione diretta", caratterizzati dal rispetto delle leggi fonetiche che marcarono il passaggio dal latino al "romanzo comune". L'86% dei latinismi italiani si sottrae ad esse per molta parte e si presenta quindi più conservativo, più fedele agli archetipi latini, presumibilmente in quanto ancorato alla fonologia tardo imperiale aderente a sua volta alle forme latine scritte". [De Mauro 2005, 131]

³⁸ Tullio De Mauro, *Op. Cit.*, p.138.

Dans quelques cas [...] ces néologismes anglais se révèlent eux-mêmes comme le reflet et la continuation de néologismes latins médiévaux, comme dans le cas de *sensuale* < ingl. *sensual* < lat. mediev. *sensualis* [...]³⁹

Nous concluons en citant de nouveau Simone puis Saussure, qui reflètent totalement ce que nous avons cherché à démontrer : le signe n'est pas arbitraire en ce qui concerne sa substance et il est sujet, lorsque cela est démontrable avec rigueur et dans un grand nombre de langues, à une certaine motivation "phonique-compositionnelle", qui réunit le rapport entre différents signifiants de langue diverses aussi bien en synchronie qu'en diachronie, et qui interfère aussi dans le rapport entre signifiant et signifié car il traverse les liens ou rudiments de lien qui s'établissent entre des signes d'états de langue différents, et qu'il est en filiation directe avec le principe de la continuité qui annule la liberté du signe linguistique.

Les systèmes linguistiques ne sont pas indifférents aux locuteurs, mais ils en retiennent l'empreinte et ils sont conditionnés par leur présence physique aussi. Des fautes, des oublis, des procédés de simplification, des rythmes d'apprentissage, la transmission des langues d'une génération à une autre, la transparence, la perception, etc., ce sont tous des facteurs qui influencent la structure des langues.⁴⁰

Mais en fait, il est impossible que le son rende compte à lui seul de l'identité [diachronique]. On a sans doute raison de dire que lat. *mare* doit paraître en français sous la forme de *mer* parce que tout *a* est devenu *e* dans certaines conditions, parce que *e* atone final tombe, etc. ; mais affirmer que ce sont ces rapports $a > e$, $e > zero$, etc., qui constituent l'identité, c'est renverser les termes, puisque c'est au contraire au nom de la correspondance *mare:mer* que je juge que *a* est devenu *e*, que *e* final est tombé, etc.⁴¹

Ces rapports ne constituent incontestablement pas une identité diachronique. Mais le rapport de nécessité, de motivation "phonique-compositionnelle" qui s'est établi entre ces deux signes linguistiques, dans lesquels le signifiant a suivi sûrement une téléologie linéaire en passant « de l'un à l'autre à travers une série d'identités synchroniques dans la parole, sans que jamais le lien qui les unit ait été rompu par les transformations phonétiques successives ». ⁴² Et ces mots confirment le fait que Saussure,

³⁹ "Giustamente di recente l'inglese è stato chiamato a fianco di italiano, francese e spagnolo per misurare e documentare l'entità e vitalità della sopravvivenza latina nell' Europa moderna. [...] Si tratta di neoformazioni che, appena nate e note, in una lingua conservativa come l'italiano appaiono e sono di casa: *sentimentale* < *sentimental* [...] è soltanto il più noto di innumeri esempi possibili di neoformazioni inglesi con materiali latini, del tutto congeniali all'italiano. In qualche caso [...] tali neoformazioni inglesi si rivelano esse stesse riflesso e continuazione di neoformazioni latine medievali, come nel caso di *sensuale* < ingl. *sensual* < lat. mediev. *sensualis* [...]" [De Mauro 2005, 144].

⁴⁰ "I sistemi linguistici non sono indifferenti ai parlanti, ma ne trattengono l'impronta e sono condizionati anche dalla loro presenza fisica. Errori, dimenticanze, processi di semplificazione, ritmi di apprendimento, trasmissione delle lingue da una generazione all'altra, trasparenza, percezione, ecc., sono tutti i fattori che influenzano la struttura delle lingue". [Simone 1992, 59]

⁴¹ Ferdinand de Saussure, *Op. Cit.*, p. 249.

⁴² Ferdinand de Saussure, *Op. Cit.*, p. 250.

[...] avait un intérêt pour la dimension panchronique de l'analyse linguistique [...]. Encore une fois nous devons observer avec patience sa pensée qui se concentre non sur un couple antinomique, mais sur une triade : synchronie, diachronie, panchronie, comme autant de points de vue complémentaires qui éclairent la réalité du langage et des langues. Le développement souhaité de la détermination des forces et des lois universelles, pour ce qui est et pour ce qui sera, n'est pas en désaccord, en admettant que ce soit à craindre, avec la pensée de Saussure qui, dans sa dernière leçon incitait à réfléchir sur l'arbitraire, condition transcendantale, au sens de Kant, de l'univers linguistique et sémiotique.

Et il demandait même d'œuvrer à la détermination de toutes les possibles limitations de l'arbitraire décelables dans ce qu'il y a de systémique aussi bien dans les langues que dans la matière des langues et des paroles d'où naissent les langues et où elles refluent au cours du temps et dans l'espace de la *terrestre platebande* qui nous est assignée.⁴³

Pourquoi parler de motivation « phonique-compositionnelle » ? Parce que les mots, les messages phoniques sont projetés non seulement dans la réalité physique du monde mais aussi dans la réalité psychophysique des locuteurs. Il faudrait se concentrer, selon nous, sur la physionomie phonique des signes, en leur assignant, au sens de Bühler⁴⁴, un visage phonique. En remettant en discussion le problème de la relation partes (phonèmes)/tout (signe) étant donné que un signifiant est *composé* de phonèmes ordonnés. En effet les phonèmes, qui sont signalements des mots, permettent de reconnaître les imagées phoniques, la *parole*, qui changent quand leur visage phonique change. Ici, dans la matérialité phonique-acoustique, selon nous, est la linéarité du mot et de la langue. Il est arbitraire le façon où dans toutes les langues se modifient les mots (et cela était l'obsession de Saussure) mais non, peut-être, le façon où se constituent. Nous ne considérons pas le signe comme une structure, fille du structuralisme classique, *in absentia*, mais comme une *Gestalt in praesentia*.

⁴³ "[...] avesse interesse per la dimensione pancronica dell'analisi linguistica.[...]. Ancora una volta dobbiamo con pazienza vedere il suo pensiero concentrarsi non su una coppia antinomica, ma su una tripla: sincronia, diacronia, pancronia come punti di vista complementari per illuminare la realtà del linguaggio e delle lingue. Il desiderabile sviluppo della individuazione delle *forces e lois universelles*, per quel che c'è e per quel che potrà esservi, non è davvero in contrasto, posto che qualcuno dovesse paventare ciò, col pensiero di Saussure che, nella sua ultima lezione chiedeva di non indugiare a riflettere sull'*arbitraire*, condizione trascendentale, diremmo kantianamente, dell'universo linguistico e semiotico.

E chiedeva piuttosto di addentrarsi operosamente nella determinazione di tutte le possibili *limitations de l'arbitraire* rintracciabili in ciò che di sistemico vi è nelle lingue così come nella *matière* delle lingue e delle *paroles* da cui le lingue nascono e in cui rifluiscono lungo il corso dei tempi nello spazio della *terrestre aiuola* che ci è assegnato". [De Mauro 2007, 8]

⁴⁴ Le pensée de Bühler sera approfondi dans notre prochain travail. Pour l'idée de "visage phonique" je renvoie à Karl Bühler, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Fischer, (trad. italienne *Teoria del linguaggio. La funzione rappresentativa del linguaggio* Roma, Armando, 1983) 1934, pp. 328-346.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTELE, *De Interpretatione*, sous la direction de E. Riondato, Padova, Antenore editore, 1957, 53 p.
- ARSLEFF Hans, *From Locke to Saussure*, University of Minnesota Press, Minneapolis, (trad. italienne *Da Locke a Saussure*, Il Mulino, Bologna, 1984), 1982, 448 p.
- BENVENISTE Emile (dir), *Lettres de F. De Saussure à A. Meillet*, "CFS", 21, 1961, pp. 89-135.
- BENVENISTE Emile, *Nature du signe linguistique*, "AL", 1, 1939 (réédité in E. Benveniste, 1966: 49:55), pp. 23-30.
- BENVENISTE Emile, *Problème de linguistique générale*, Gallimard, Paris, (trad. italienne, *Problemi di Linguistica Generale*, Milano, il Saggiatore, 1971), 1966, V. I-II, 417-316 pp.
- BÜHLER Karl, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Fischer, (trad. italienne *Teoria del linguaggio. La funzione rappresentativa del linguaggio* Roma, Armando, 1983) 1934, 434 p.
- DE MAURO Tullio, *La fabbrica delle parole*, Torino, Utet, 2005, 267 p.
- DE MAURO Tullio, *Saussure in cammino*, « CFS » LIX , 2007, pp. 41-54.
- ENGLER Rudolf (dir), édition critique de Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Harrasowitz, Wiesbaden, 1916, 146 p.
- FREI Henri, *La Grammaire des Fautes*, Geuthner, Paris, 1929, 319 p.
- GODEL Robert, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Droz, Ginevra, 1966, 282 p.
- JESPERSEN Otto, *Efficiency in Linguistic Change*, Munksgaard, Kobenhavn, 1941, 90 p.
- JESPERSEN Otto, *Language. Its Nature, Development and Origin*, Unwin and Allen, Londra, 1922, 448 p.
- JESPERSEN Otto, *Progress in Language*, Amsterdam [etc.], J. Benjamins, 1993, (copie facsimile de l'ed.: London: Swan Sonnenschein, 1894), 370 p.
- JESPERSEN Otto, *The Philosophy of Grammar*, Unwin and Allen, Londra, 1924, 359 p.
- LOCKE John, *Essay Concerning Human Understanding*, sous la direction de John Yolton, Londres, Dutton, 1961, 451 p.
- MEILLET Antoine, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette et Cie, 1912 (1° ed., Paris 1903), 497 p.
- MEILLET Antoine, *Linguistique historique et linguistique générale*, Genève, Slatkine, Paris, Champion, 1982, 334 p.
- NOBILE Luca, « L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard » in *Rivista di Filologia Cognitiva*, Roma, 2003, 46 p. (revue en ligne : pas de pagination). Texte accessible en ligne : <http://w3.uniroma1.it/cogfil/fonosimbolismo.html>
- NOBILE Luca, « La voce allo specchio. Un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semantica illustrata sulle più brevi parole italiane », in *Atti del XLII Convegno internazionale di studi della Società di linguistica italiana*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 25-27 septembre 2008, à paraître, 27 p. Texte accessible en ligne : <http://www.lucanobile.eu>
- PRAMPOLINI Massimo, *Ferdinand De Saussure*, Roma, Meltemi editore, 2004., 143 p.

- SAFFI Sophie, *La personne et son espace en italien*, Limoges, éditions Lambert-Lucas, 2010, 288 p.
- SAUSSURE Ferdinand de, [1922] *Cours de linguistique générale*, 5^{ème} éd. publiée par Charles Bally, Albert Sechehaye, Paris, Payot, 1955 (1^{ère} éd. 1922), 331 p.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Introduzione al secondo corso di linguistica generale*, sous la direction de Raffaele Simone, Roma, Ubaldini, 1970, 108 p.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Notes inédites de Ferdinand de Saussure*, sous la direction de Robert Godel, "CFS", 12, 1954, pp.49-71.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Scritti Inediti di linguistica generale*, trad. italienne et commentaire sous la direction de Tullio De Mauro, Roma-Bari, Laterza, 2005 (1^{ère} éd. 2002), 121 p.
- SIMONE Raffaele, *Fondamenti di Linguistica*, Roma-Bari, Laterza, 1990, 581 p.
- SIMONE Raffaele, *Il sogno di Saussure : otto studi di storia delle idee linguistiche*, Roma-Bari, Laterza, 1992, 217 p.
- ZIPF George Kingsley, *The Psycho-Biology of Language*, réédition avec une introduction de G.A. Miller, MIT Press, Cambridge, (Mass.) 1965, 336 p.
- ZIPF George Kingsley, *Human Behavior and the Principle of Least Effort*, MIT Press, Cambridge (Mass.), 1949, 573 p.

PLURILINGUISMO E INTERCULTURALITÀ: L'INSEGNAMENTO DELLA LINGUA ITALIANA ALL'ESTERO

KATIUSCIA FLORIANI

ABSTRACT. Multilingualism is an important source of ideas and solutions on the globalized job market. It follows that there exists an increasing sensibility of the university curriculum towards the teaching/acquiring of different languages and cultures. The transmission and the acquisition of expertise in many languages demand the re-evaluation of the foreign language didactics, without underestimating the importance of the practical aspect in addition to the theory. The suggested analysis rests on a specific experience of teaching/acquiring the Italian language in a French university: i.e. which are the competences that the students have to acquire in Italian?

Keywords: *cross-cultural, multilingualism, didactics, competence, the Italian language*

1. L'interculturale

Si parla, sempre più spesso, di relazioni o di comunicazioni *interculturali*, di *interculturale* o anche di *interculturalità*. Di qui l'interrogazione iniziale: perché parlare di interculturale o di interculturalità, e perché parlare di interculturale o di interculturalità oggi?

1.1 Alcune definizioni di cultura

Bisognerebbe cominciare con il definire la nozione di cultura. Ci sono due tipi di definizioni: quelle che si riferiscono al senso tradizionale corrente in cui il termine "cultura" è più o meno sinonimo di sapere acquisito, trasmesso dalle istituzioni, ed in particolar modo dall'istituzione scolastica. Questo significato del termine cultura è sempre legato al "quantitativo", che sia in un senso ampio – si è più o meno "colti" – o in un senso particolare – si ha una più o meno grande cultura scientifica, o letteraria, o tecnica – e tende a stabilire nella società una gerarchia su una scala di prestigio e/o di potere, gerarchia che le istituzioni sanciscono mediante un avvistamento simbolico (gradi, diplomi) e spesso mediante l'attribuzione di poteri e/o di funzioni (statuto professionale).

Quelle che si riferiscono al senso molto ampio dato da certi antropologi che indicano con "cultura" ciò che nell'uomo è distinto dalla "natura". Questa concezione della cultura che indica l'insieme delle produzioni e delle attività umane presenta l'interesse di non stabilire gerarchie tra culture.

Tra una concezione restrittiva della cultura (sapere trasmesso dalle istituzioni e valorizzato da un gruppo particolare) ed una concezione estensiva (l'insieme delle produzioni specificamente umane) bisogna proporre una "definizione" della cultura a partire dalla quale sarà possibile studiare i contatti tra culture e le trasformazioni

che ne risultano, o i contatti e le trasformazioni che sopraggiungono quando individui o gruppi che appartengono a culture diverse vengono a contatto. Questa definizione della cultura deve dunque prendere in considerazione da una parte una componente olistica (globale) – l’insieme dei comportamenti, produzioni, norme, valori, credenze esistenti e caratterizzate in un raggruppamento umano e che fanno che la si individui come “comunità culturale” e dall’altra una componente particolare, singolare, legata ai significati che per gli interessati assumono i loro atti e le loro produzioni.

Così, si arriva ad una definizione psico-antropologica della cultura: la cultura come un insieme di sistemi di significati propri di un gruppo o di un sottogruppo, insieme di significati preponderanti che sembrano valori e danno origine a regole e norme che il gruppo conserva e si sforza di trasmettere e mediante i quali si differenzia dai gruppi vicini

Insieme di significati che ogni individuo è portato ad assimilare, à ricreare per sé, in un primo tempo nella sua infanzia, poi durante tutta la sua vita. «Le attualizzazioni di queste interrelazioni tra gli individui e gli insiemi di significati detenuti dalla comunità generale costituiscono la cultura nel suo aspetto dinamico; la cultura è ciò che si fa e ciò che esiste come produzione dell’uomo, ma è soprattutto ciò che si fa e ciò che esiste *come avente senso* in una comunità particolare.

Tuttavia, il senso non esiste indipendentemente da una forma, da una struttura – che sia un gesto, un suono, un colore, un oggetto, una parola [...] – forma, struttura che *diffonderanno tramite i mass media* gli elementi del contesto che entra in relazione. In questa prospettiva, la cultura può essere vista come *l’insieme delle forme immaginarie/simboliche che diffondono tramite i mass media le relazioni di un soggetto con gli altri e con sé stesso, e più largamente, con il gruppo e con il contesto, come anche, reciprocamente, le forme immaginarie/simboliche che diffondono tramite i mass media le relazioni del contesto, del gruppo, degli altri con il soggetto singolare.*» (Clanet, 1990: p. 16, trad. mia)

Così, in interazione con il suo gruppo, l’individuo è portato a percepire, pensare, agire in modo simile agli altri componenti della collettività nella misura stessa in cui si è appropriato di queste forme immaginarie/simboliche proposte dal contesto; così l’individuo acquisisce una “identità culturale”.

Questa “identità culturale” viene considerata come un processo in relativo divenire, da una parte con funzione di adesioni, di identificazioni con modi di fare, di essere, di pensare di una comunità, e dall’altra di opposizioni, di esclusioni relative ai modi di fare, di essere, di pensare di comunità vicine.

1.2 Relazioni tra culture e interculturale

Lo sguardo sulle relazioni tra culture, che porterà alle nozioni di relazioni interculturali e d’“interculturalità”, pare un fatto nuovo. Non nella comparsa di avvenimenti inediti – le relazioni tra culture e le “minoranze culturali” sono sempre esistite – ; la “novità” sta nel modo di percepire, di analizzare e di prendere in considerazione questi fenomeni.

Le relazioni tra culture e minoranze culturali sono sempre esistite. Soltanto si metteva loro in evidenza la relazione politica e/o ideologica diversa da quella che traspare oggi; le si prendeva in considerazione in altro modo.

- *ovvero si negava che certi insieme siano degli insieme culturali. Si è molto parlato di classi sociali e molto meno di culture di classe. La cultura specifica del mondo rurale, dell'artigianato, del mondo operaio non sono mai state considerate come culture particolari ma come degli insieme destinati a fondersi in una cultura "nazionale".*

- *ovvero si stava lontano dagli insieme culturali "minoritari" fin troppo diversi dalla cultura dominante. È il regime dell'apartheid. Apartheid culturale da non confondere con l'apartheid politico al quale talvolta si sovrappone¹.*

- *ovvero – ed è il caso più frequente – ci si sforzava di assimilare le culture minoritarie alla cultura dominante. Considerata superiore, "in anticipo" nello sviluppo delle civiltà, detentrica di "valori universali", la cultura dominante tende ad assimilare le culture minoritarie – culture di comunità immigrate, subculture locali. La scuola ha contribuito a questo "appiattimento culturale" con i suoi programmi nazionali e i suoi valori "universali" e non ci si può impedire di pensare che il prezzo pagato, per un necessario accesso al sapere scolastico, è stato pesante: la perdita di una diversità, di uno "spessore" culturali si radicano in una memoria collettiva e nelle preoccupazioni di raggruppamenti umani. La scuola è stata lo strumento di una società che ha tentato e tenta ancora di assimilare o di sovrapporre identità politica e identità culturale. La tentazione è forte per quelli che hanno la carica di amministrare gli affari pubblici – i detentori del potere politico – di diventare o di tentare di diventare *i padroni dei significati* cercando di imporre una *cultura nazionale*, la stessa per tutti i loro soggetti. Di qui una prospettiva assimilazionista accanita che si rivelerebbe la sola conclusione possibile².*

¹ Apartheid culturale. Si tratta di una rappresentazione, o di una ideologia, secondo le quali ogni insieme culturale si deve sviluppare separatamente e parallelamente, secondo le proprie caratteristiche; dunque delle situazioni in cui gruppi culturali coesistono con un minimo di contatti. L'apartheid culturale riguarda certe minoranze culturali o etno-culturali che possono avere sia delle rivendicazioni centripete – i Neri dell'Africa meridionale rivendicano certe forme di assimilazione – e in questo caso la segregazione è raccomandata e difesa dal gruppo culturale dominante, sia delle rivendicazioni centrifughe – gli Indiani di America, i Berberi, gli Zingari – quando le minoranze culturali desiderano conservare la loro lingua, le loro tradizioni, i loro modi di vivere e di conseguenza rifiutano l'assimilazione culturale. (Clanet, 1990: pp. 61-62).

² Assimilazione. In una prospettiva "assimilazionista" di relazioni tra culture, si pensa che il gruppo culturale minoritario diventi simile – si assimili – al gruppo culturale dominante. In questa prospettiva, deve essere fatto di tutto per dimenticare i tratti culturali minoritari (processo in cui si ha tendenza a sottrarsi all'influenza della cultura tradizionale) e acquisire i tratti culturali dominanti (assimilazione). Questa concezione assimilazionista che diventa strategia fallisce, in caso di popolazioni migranti, se due condizioni strettamente necessarie non si sono riunite: da una parte una scelta chiara e vigorosa, dei soggetti candidati all'integrazione, di inserirsi nella società di accoglienza, dall'altra una scelta collettiva sufficientemente chiara ed esplicita della società di accoglienza per riconoscere uno statuto di uguaglianza e di identità ai nuovi integrati (Clanet, 1990: pp. 60-61).

Ma oggi le cose sono cambiate. Si sono verificati e continuano a verificarsi cambiamenti in profondità delle rappresentazioni che si hanno delle relazioni tra culture. Da rappresentazioni semplici, lineari si passa a rappresentazioni complesse, dal carattere conflittuale, contraddittorio, paradossale. Si scopre “l’interculturale”.

Ci si sofferma su un termine particolare, *interculturale*, perché si tratta di manifestare una concezione delle relazioni tra culture senza precedenti nella storia delle civiltà:

- prima, il riconoscimento in seno ad uno stesso Stato – o ad una stessa nazione – di entità culturali distinte e diverse della cultura del gruppo detentore del potere statale;
- poi, l’affermazione del loro diritto all’esistenza, cioè dell’accettazione delle contraddizioni che condizionano la loro sopravvivenza;
- infine, l’affermazione delle loro possibilità di evoluzione mediante modi di relazione che allargano le comunità di relazioni delle diverse culture e salvaguardano una identità ad ognuna di esse.

«Il termine “interculturale” [...] introduce le nozioni di reciprocità negli scambi e di complessità nelle relazioni tra culture. Idee di cui si trova induttore il prefisso “inter” inter/tra che, a volte traduce il legame, la reciprocità (inter-penetrazione, inter-azione, inter-disciplinarietà) e a volte la separazione, la disgiunzione (inter-dizione, inter-rogazione, inter-posizione). Questa ambivalenza congiunzione/ disgiunzione, il prefisso inter la induce per “interculturale”. I contatti di cultura sono fatti di interpretazioni, di interferenze, di interazioni, ma anche di interrogazioni, di interruzioni, di interpretazioni. Dinamiche paradossali che [...] può significare il termine interculturale. Si può anche concepire “l’interculturalità” come *l’insieme dei processi – psichici, relazionali, di gruppi, istituzionali – generati dalle interazioni di culture, in un rapporto di scambi reciproci e in una prospettiva di salvaguardia di una relativa identità culturale degli interlocutori in relazione.*» (Clanet, 1990: p. 21, traduzione mia)

1.3 I problemi interculturali

In quanto processo, “l’interculturale” è un modo particolare di interazioni e di interrelazioni che si verificano quando culture diverse vengono a contatto così come dall’insieme dei cambiamenti e delle trasformazioni che ne risultano. I modi di approccio di questi contatti o incontri si rivelano diversi a seconda delle circostanze e relativamente eterogenei.

- *La comparazione tra culture.* La maggior parte degli studi detti “interculturali” si concentra sulla comparazione di gruppi o di individui che appartengono a gruppi culturali diversi, senza che questi gruppi siano effettivamente a contatto. Non c’è, in questo caso, studio di processi interculturali, tranne nelle interpretazioni teoriche e/o ideologiche del ricercatore che effettua queste comparazioni. È il ricercatore che stabilisce le relazioni tra culture; è lui che si trova in situazione interculturale, i lettori tentano di percepire, di comprendere, di immaginare processi diversi da quelli che vivono nel proprio contesto, dunque provano a spostarsi dal centro rispetto ai loro

modi abituali di percepire, di comprendere, di immaginare l'altro. In questo tipo di esercizio di finzione si è ancora in una propedeutica dello studio dei processi interculturali.

- *Lo studio di soggetti o di gruppi quando c'è cambiamento di contesto cultura.* C'è, in questo caso, interazione reale tra culture attraverso individui o gruppi. Per esempio, il caso dell'immigrato che, portatore di una cultura, si trova costretto ad integrarsi in un'altra, di trasformarsi: si ha allora rottura, interazione di due sistemi di significati che comporteranno dei riequilibri, delle compensazioni, delle ristrutturazioni a diversi livelli.

Questi sono processi di rottura e di ristrutturazione che saranno studiati negli approcci interculturali, sia seguendo l'evoluzione di uno stesso soggetto durante le sue trasformazioni, sia paragonando diversi gruppi a momenti diversi della loro evoluzione a contatto di due culture. Questi tipi di studio di individui o di gruppi che incontrano un'altra cultura costituiscono probabilmente il campo privilegiato attuale degli studi interculturali.

- *Lo studio di soggetti o di gruppi confrontati di primo acchito a due universi culturali.* Per esempio, il caso del soggetto che fa parte di una minoranza culturale. Il soggetto che appartiene ad una minoranza culturale si trova costantemente in presenza di due universi culturali: quello della società nella quale vive e quello della sua comunità particolare. C'è una relazione alternativa e continuata a due culture distinte e strutturazione della personalità rispetto a queste due culture: c'è *interculturazione*³.

2. Il multiculturalismo, un'altra nozione di cultura

Il termine «multiculturalismo» si applica soprattutto alle minoranze (etniche o migranti) che devono integrarsi negli Stati la cui tradizione nazionale è antica.

Il multiculturalismo si fonda su un certo numero di principi e di postulati:

- *La priorità data al gruppo di appartenenza.* L'individuo è prima, ed essenzialmente, un elemento del gruppo. Il suo comportamento è definito e determinato da questa appartenenza. L'identità di gruppo primeggia sull'identità singolare. L'accento è posto sul riconoscimento delle differenze etniche, religiose, migratorie, sessuali. Il multiculturalismo somma delle differenze, giustappone dei gruppi e sfocia così in una concezione a mosaico della società. Questo modello additivo della differenza privilegia le strutture, le caratteristiche e le categorie.

«Fondandosi su definizioni *a priori* di gruppi culturali, la prospettiva multiculturalista le radica in una realtà sociale, politica ed educativa. Ogni gruppo è, peraltro, supposto omogeneo e la diversità interna è trascurata a beneficio di una entità di gruppo in seno alla quale gli individui condividono gli stessi valori e gli stessi comportamenti. Il gruppo si costruisce sulla somiglianza e l'identità sull'identico. In

³ Interculturazione. L'interculturazione è l'insieme dei processi mediante i quali gli individui e i gruppi interagiscono quando appartengono a due o più insiemi che rivendicano culture diverse o possono essere riferiti a culture distinte. (Clanet, 1990: p. 70)

questa prospettiva, la nozione di norma è molto importante. Questa deve essere rispettata perché è su di essa che poggia la definizione del gruppo. [...] I gruppi sono ufficializzati, identificati, categorizzati, classificati, gerarchizzati, in modo implicito o esplicito. Il multiculturalismo si inserisce in un sistema di posizionamento degli individui e di gruppi gli uni rispetto agli altri.» (Abdallah-Preteceille, 1999: p. 27, traduzione mia)

- *Una spazializzazione delle differenze.* Questa si traduce nella creazione di quartieri etnici con le loro derive nella formazione di ghetti. Il multiculturalismo crea tanti spazi pubblici specifici quante differenze ci sono. L'obiettivo è di inquadrare le differenze con la creazione di luoghi sociologici e geografici considerati omogenei (quartieri cinesi, greci, italiani).

- *Una giurisdizione specifica e complessa che garantisce i diritti di ognuno.* Il riconoscimento giuridico delle minoranze (etniche, sessuali, religiose) implica dei diritti. Le relazioni tra i gruppi e gli individui passano attraverso i diritti: i diritti degli uni contro i diritti degli altri. Si assiste così ad una forma di tecnicizzazione del sociale attraverso l'incontro tra la dinamica dei diritti e quella del riconoscimento delle differenze.

- *Un riconoscimento del relativismo culturale.* All'inizio, il relativismo culturale si è sviluppato in contrapposizione all'evoluzionismo culturale che analizzava, osservava e paragonava i sistemi culturali partendo da un solo punto di vista, quello dell'etnologo. Il relativismo culturale, ritenendo che ogni elemento culturale debba essere considerato in rapporto con la cultura di cui fa parte, invita essenzialmente al decentramento e tenta di mettere in sordina una visione etnocentrica delle culture.

- *L'espressione delle differenze nello spazio pubblico.* Questa iscrizione nella vita collettiva e pubblica è considerata il miglior mezzo di riconoscere le differenze: scuola, università, quartieri, istituzioni devono riprodurre le differenze culturali e renderle visibili. Il multiculturalismo tenta di rispondere alla volontà di rompere l'omogeneità sociale e culturale e di favorire così il riconoscimento della composizione plurale del tessuto sociale.

2.1 Educazione multiculturale

La corrente multiculturale radicata sul piano sociale e politico è anche fortemente radicata nel mondo scolastico. L'educazione multiculturale è un tentativo di controllo dagli Stati della dinamica culturale e di adattamento dei sistemi di insegnamento ai bisogni dei diversi gruppi culturali.

Il termine "multiculturale" comprende diverse accezioni: dalla semplice interrogazione degli insegnanti, allo scopo di conoscere i costumi e le tradizioni delle famiglie di cui il *back ground* è diverso, alla presa in considerazione delle differenze razziali, etniche, sessuali nella e dalla scuola così come la creazione di scuole etniche. Tenuto conto della struttura federale e dell'autonomia degli Stati in materia di politica educativa, i programmi di educazione multiculturale presentano alcune varianti. In tutti i programmi si ritrovano dei principi fondatori, che definiscono chiaramente le scelte e confermano così che si tratta proprio di un orientamento fondamentale e non soltanto di un'opzione educativa tra le tante.

L'educazione multiculturale è stabilita essenzialmente rispetto alle minoranze o ai migranti. I programmi sono numerosi e diversificati. Certi tentano di elaborare dei *curricula* multiculturali destinati a prendere in considerazione i gruppi presi come delle entità distinte (gli Americani africani, gli Ispanici, i primi Americani). L'obiettivo è che ogni programma di insegnamento permetta di sviluppare le potenzialità culturali, intellettuali rappresentate nella classe. Il curriculum multiculturale deve permettere agli allievi di prendere coscienza dei loro propri pregiudizi razziali, e anche di capire le mutazioni sociali che fanno della diversità e dell'interdipendenza un dato mondiale.

Il ruolo della scuola nel caso di un programma multiculturale è di:

- riconoscere e rispettare la diversità etnica e culturale;
- promuovere la coesione sociale sul principio della partecipazione dei gruppi etnici e culturali;
- favorire l'uguaglianza delle possibilità per tutti gli individui ed i gruppi;
- sviluppare e costruire la società sull'uguale dignità di tutti gli individui e sull'ideale democratico.

3. Interculturale e plurilinguismo

La problematica interculturale è legata all'idea di apertura; apertura sulle lingue, le culture (immigrate, europee, regionali), apertura con gli scambi internazionali, apertura sul mondo tramite i media, i viaggi, le nuove tecnologie.

Bisogna sottolineare il valore dell'interculturale e del plurilinguismo. L'internazionalizzazione del quotidiano, la costruzione dell'Europa, i movimenti migratori e di profughi, la regionalizzazione, i programmi europei (Erasmus, Socrates, Petra, Tempus, Comenius) sono altrettante spiegazioni della recrudescenza dell'interculturale e del plurilinguismo che escono così dal loro carattere eccezionale.

- *Dalle lingue alle culture.* L'interculturale è allargato all'apprendimento delle lingue straniere. In presa diretta con l'evoluzione delle società ed un vasto mercato, la didattica delle lingue vive evolve rapidamente e assimila i cambiamenti congiunturali e strutturali (tecnologie dell'informazione e della comunicazione e mondializzazione). La conoscenza delle lingue straniere è diventata una priorità per tutti. «[...] Il plurilinguismo prende ormai senso partendo dalla padronanza di parecchie altre lingue straniere. [...] Il passaggio dal monolinguisimo al plurilinguismo costituisce una prima mutazione e dunque la prima sfida.

La seconda sfida poggia sull'allargamento dalle competenze linguistiche alle competenze culturali su uno slittamento dalla civilizzazione al culturale.» (Abdallah-Preteceille, 1999: p. 94, traduzione mia)

La sola competenza linguistica, se è necessaria, non è sufficiente in una prospettiva di comunicazione. Perciò, l'apprendimento della estraneità e dell'alterità linguistica e culturale passa dallo sviluppo di competenze specifiche. Imparare una lingua significa anche imparare una cultura. Imparare una lingua straniera significa anche imparare a percepire l'ambiente naturale fisico e umano in base ad una griglia di

percezione diversa. Se si vuole che la conoscenza di un altro paese non si riduca ad una visione giornalistica e turistica, conviene educare lo sguardo ed imparare ad analizzare. L'apprendimento delle culture si è affermato e ha sviluppato obiettivi e pratiche specifiche: lavoro sugli stereotipi, studio delle rappresentazioni.

Una competenza culturale può essere definita partendo da un'analisi dei bisogni culturali e relativi al linguaggio? Quali sono le informazioni e le conoscenze culturali di cui avrebbe bisogno un locutore per comunicare in una data situazione? Le risposte divergono e confermano la scissione culturalismo/ interculturalismo; competenza culturale/competenza interculturale. Nella prima ipotesi, l'accento è posto sulle conoscenze culturali e linguistiche fondandosi su lavori etnografici. Nella seconda ipotesi, la competenza comunicazionale poggia sulla capacità degli interlocutori di individuare il culturale negli scambi relativi alle lingue. In questa prospettiva, l'approccio interculturale non corrisponde ad una nomenclatura di fatti, di monumenti, di opere letterarie e artistiche.

Le lingue sono anche toccate dalla diversificazione del tessuto sociale. L'insegnamento e l'apprendimento delle culture hanno un scopo proprio e identificabile? Lo sviluppo dei lavori sull'etnografia e della comunicazione applicata alla glottodidattica, quelli sull'antropologia della comunicazione, nonostante le loro divergenze, reintroducono la cultura non nella lingua ma nella comunicazione, operando così un ridefinizione della linea sull'attività comunicazionale in quanto atto sociale.

- *Lingue e culture tra pragmatismo ed umanesimo.* Mentre finora si passava dalle lingue alle civiltà poi alle culture, si assiste attualmente ad uno sviluppo degli studi culturali oltre alle pratiche linguistiche. La moltiplicazione degli incontri internazionali opera un divario tra l'alterità linguistica e l'alterità culturale a favore di questa ultima. Se si sviluppa il plurilinguismo, l'esperienza culturale sarà sempre più ricca e più ampia.

«Che sia partendo dalla linguistica o dalle culture, la glottodidattica si è inserita essenzialmente in un obiettivo di strumentalizzazione: la lingua è uno strumento, strumento di comunicazione, certo, ma che non può eludere l'alterità senza rischio di essere rinchiuso in un funzionalismo ed un pragmatismo riduttori.» (Abdallah-Preteceille, 1999: p. 97, traduzione mia)

4. L'insegnamento della lingua italiana in una Facoltà di Lettere in Francia

L'insegnamento delle lingue all'Università risponde ai bisogni legati alla mondializzazione dell'economia, che rende indispensabile buone conoscenze in lingua e civiltà straniere. L'Università ha preso coscienza delle mutazioni culturali, economiche e sociali e prepara gli studenti (o cerca di prepararli) al mondo del lavoro che è in costante evoluzione, assicurando un inquadramento adeguato durante tutta la loro formazione. Questo porta di conseguenza a modificare l'insegnamento/apprendimento delle lingue preferendo la pratica alla teoria: questa ultima affermazione sottolinea la volontà di apportare una formazione indispensabile a tutti quelli che hanno il progetto di lavorare in interfaccia con le organizzazioni europee. Ed è proprio l'Unione Europea che ha sostenuto il plurilinguismo, elemento essenziale per promuovere e mettere in atto misure che facilitino la mobilità e l'interattività delle idee.

Gli studenti si vedono offrire programmi diversificati, che comprendono la possibilità di seguire studi interdisciplinari, di acquisire una competenza in lingue vive e di utilizzare le nuove tecnologie dell'informazione.

Come "s'inscrive" la lingua italiana nelle Facoltà? Ricorrendo a professori, a assistenti così come a strutture ed esami specifici.

L'insegnamento della lingua italiana continua ad appassionare gli studenti per il suo aspetto storico/linguistico: si tratta, infatti, di una lingua latina molto vicina al francese e più facile da imparare rispetto alle lingue anglosassoni. Invece, le tappe della comunicazione orale dell'italiano sono molto ambigue: uno studente non avrà nessuna difficoltà a comprendere dei testi tecnici scritti in lingua straniera; in compenso, avrà dei problemi ad esprimersi in un linguaggio tecnico e specializzato. Questo perché lo studente francese, parlando in lingua italiana, traduce istintivamente dalla lingua di partenza alla lingua di arrivo. Purtroppo, certe parole hanno una grande similarità di forma ed assonanza, ma i significati sono diversi: si tratta di falsi amici che inducono lo studente in errore. Questi crede di aver tradotto bene un nome che in francese indica un certo concetto, mentre in italiano questa parola ha tutto un altro significato. Di qui la necessità di acquisire una coscienza linguistica che, tramite un sapere analitico, permetta di colmare le lacune di un locutore non nativo. Questo sapere deve fondarsi su una conoscenza delle Arti, della Letteratura, della Storia, una cultura che permette di fondare un'acquisizione linguistica su una rappresentazione del mondo in corrispondenza.

La domanda (obbligatoria) che si pongono le Facoltà è la seguente: di che cosa uno studente ha maggiormente bisogno per la sua vita professionale? Sapere scrivere una lettera commerciale o comunicare al telefono? O ancora analizzare un dossier, trarre le conclusioni da un testo specializzato scritto in italiano? Uno studente, volto verso il mondo del lavoro, necessita per la sua carriera universitaria di un percorso di studi che risponda ai criteri di modernità. Ma qual è la definizione di moderno? Moderno è tutto ciò *che esiste, si produce, appartiene all'epoca attuale o ad un periodo recente*. Ma essere moderno significa anche beneficiare dei progressi recenti della tecnica e della scienza. Se si riprendono queste definizioni per la lingua italiana, si devono porre le domande seguenti:

- l'italiano risponde ai bisogni del mondo attuale ed all'offerta e alla domanda del mercato in confronto alle altre lingue?
- è associato alle avanzate tecnologiche ed al suo tempo ed utilizza le nuove tecnologie messe a sua disposizione?

Bisogna verificare l'utilità rapida e concreta della lingua che si impara (l'italiano) e se essa è un tramite tra il mondo dell'insegnamento e dell'impresa, che ha un ruolo di interfaccia tra queste due entità. L'italiano rappresenta una lingua di lavoro e di riferimento, soprattutto per la regione PACA (Provenza Alpi Costa Azzurra) di cui l'Italia è il primo partner economico e commerciale.

L'obiettivo che persegue l'Università è di rilasciare una formazione completa e di trasmettere dei saperi in una prospettiva interdisciplinare, internazionale, orientata verso l'azione e la presa di responsabilità. Il progetto educativo poggia dunque su

un lavoro che mira ad uno sviluppo delle attitudini all'espressione pubblica, che sia scritta, orale o che passi per l'utilizzazione delle tecnologie dell'informazione e della comunicazione.

I professori di lingua italiana creano dei corsi che mirano a sviluppare le competenze scritte e orali degli studenti, con un'attenzione particolare per le lingue di specialità politico-economica. Lo studente imparerà il lessico giornalistico attraverso l'editoriale di politica; l'italiano delle scienze politiche attraverso l'analisi testuale di documenti sulle istituzioni dell'Italia; la lingua dell'economia attraverso l'italiano degli affari o professionale. Si adotta anche un programma di letteratura che riguarda l'analisi testuale dei romanzi. Si propongono dei corsi di iniziazione all'arte lirica, al cinema, alla storia dell'arte, alla cultura italiana di ieri e di oggi. I professori iniziano ad accordare una grande "considerazione" al multimedia, un mezzo di supporto per l'insegnamento pratico della lingua di specialità.

Gli studenti vedono assegnarsi:

- una parte grammatica + l'apprendimento del vocabolario specializzato (analisi di giornali, di libri tecnici);
- un testo con domande alle quali rispondere, esercizi di grammatica ed alla fine della prova espongono, in poche parole, la loro opinione a proposito del soggetto trattato nel testo;
- domande su un argomento trattato durante il corso, devono produrre inoltre una dissertazione o redigere un compito, tutto questo rigorosamente in italiano lingua di specialità.

L'orale si manifesta come una continuazione dello scritto che serve a verificare la buona pronuncia e l'attitudine ad interagire in lingua straniera.

L'italiano lingua di specialità permette di sviluppare un ambiente naturale linguistico e socioeconomico favorevole a tutti coloro che vogliono utilizzarlo nel quotidiano nella loro vita professionale.

L'apprendimento dell'italiano permette di:

- proporsi un obiettivo concreto nell'apprendimento dell'italiano;
- familiarizzarsi con i termini del mondo degli affari;
- utilizzare l'italiano in un contesto professionale;
- diventa un passaporto per l'impiego, particolarmente sul piano internazionale dove numerose imprese fanno della conoscenza di parecchie lingue uno dei criteri privilegiati del loro reclutamento;
- una possibilità di accedere a organizzazioni/istituzioni riconosciute sul piano internazionale.

Spetta all'Università rafforzare negli studenti certi atteggiamenti come il coraggio intellettuale, la capacità di affrontare le difficoltà e la complessità; preparare gli studenti a vivere e lavorare in un ambiente naturale internazionale; aiutarli a capire ed accettare l'alterità e la diversità. Lo studente prende coscienza dell'approccio nuovo che mira a rafforzare e sviluppare le sue capacità professionali; e questo allo scopo di rispondere alle nuove esigenze sociali ed economiche tanto a livello locale e nazionale che a livello internazionale.

L'ambizione è di superare la sola preoccupazione della formazione tradizionale, per proporre una vera educazione che risponda alla scommessa di un mondo globalizzato e di un'integrazione europea sempre di più spinta. Coscienti dell'importanza che riconoscono i datori di lavoro all'esperienza pratica, si mettono a disposizione degli studenti dei programmi di studi avanzati che li proiettano fuori dalle università. Dopo questo tipo di corso, lo studente è pronto per la ricerca di impiego in vari ambienti di lavoro: conosce la terminologia ed il linguaggio delle imprese.

L'apprendimento dell'italiano è un fattore di sviluppo della formazione di ogni persona, tanto su un piano personale che su un piano di cultura generale. È anche un mezzo di comunicare rispettando la diversità culturale e di rifiutare una comunicazione uniformata, fonte di impoverimento.

4.1 Strumenti per l'apprendimento delle lingue: la traduzione, l'analisi di testo ed il riassunto

La traduzione La traduzione costituisce una tappa in sé dell'atto della comunicazione; è atto di comunicazione a pieno titolo. L'importante è dunque permettere agli studenti di acquisire le competenze necessarie a questo atto.

Tradurre non significa semplicemente trasferire le parole da una frase in un'altra lingua rispettando le regole grammaticali della lingua di partenza e della lingua di arrivo, ma si tratta proprio di poter "riesprimere" un messaggio tenendo conto di un sistema culturale e sociolinguistico spesso più diverso di quanto non sembri a priori da quello del testo di partenza. Se l'atto di traduzione ha una finalità in sé, sembra che possa anche contribuire all'apprendimento della lingua straniera: infatti, ogni traduzione necessita una lettura analitica approfondita del discorso prodotto dal testo (significato, registro di lingua, struttura del testo, destinatario e destinatore). Ogni buona traduzione – che non sia una traduzione letterale, parola per parola – richiede uno sforzo preliminare di comprensione totale del testo, ma anche una coscienza perfetta della situazione di produzione del testo da tradurre. Si tratta di un esercizio di comprensione il più totale possibile: si tratta di capire il significato globale del testo, la sua intenzione, la sua situazione di comunicazione, il contesto in cui è prodotto (questo esige dal traduttore che comprenda le realtà sociali, culturali e logiche dell'autore del testo). Questo significa anche riflettere sulla struttura interna del testo di partenza ed essere capace di riesprimere tutti i significati di questo testo nella lingua di arrivo. Di conseguenza, questo esige dal traduttore di sviluppare solide competenze nella lingua di partenza.

Nel caso di una traduzione dal francese verso l'italiano, gli studenti, troppo legati al testo francese, finiscono con il commettere degli errori di grammatica fondamentali, con il produrre delle frasi che non hanno alcun senso in italiano. Si possono osservare pure i problemi che incontrano gli "apprendisti-traduttori" nell'utilizzare i dizionari (bilingue e monolingue) ed altri strumenti che sono a loro disposizione.

Si può lavorare la traduzione con i discenti secondo due direzioni diverse: da una parte, si tratta di portarli a prendere coscienza di "comportamenti di traduttore" e, dall'altra, di approfittare di ognuna delle traduzioni per approfondire un punto grammaticale, per lavorare la traduzione di una espressione, di una parola in particolare.

Certe parole hanno traduzioni diverse secondo il loro contesto nella frase; talvolta, questo dipende semplicemente del lessico ed una buona consultazione del dizionario può aiutare lo studente a tradurre correttamente; altre volte, il dizionario non basta, bisogna anche e prima di tutto procedere ad una buona analisi semantica, morfologica e sintattica della parola (o dell'espressione) e della frase nella quale questa (o quella) si trova inserita. Certe strutture della lingua italiana non possono essere tradotte letteralmente. Se i problemi di traduzione sono di ordine stilistico, un'attività interessante per rimaneggiare lo stile di una traduzione è di proporre una "traduzione a scelte multiple" che tenga conto delle traduzioni di ognuno. Spesso infatti la revisione della traduzione è più ricca se è fatta tramite il confronto delle traduzioni. Infine, la correzione frequente di traduzioni permette di constatare molto rapidamente un buon numero di errori di grammatica che ritornano frequentemente. Interamente concentrati sul loro lavoro di comprensione del testo di partenza, gli apprendisti traduttori finiscono infatti col trascurare la forma del testo di arrivo; inoltre spesso la lingua di arrivo si trova contaminata dalla lingua di partenza. La maggior parte del tempo, questi errori grammaticali ricorrenti non sono dovuti ad una ignoranza delle regole, ma ad una incapacità ad applicarle. Il problema si risolverà con l'adozione di un comportamento diverso: i discenti dovranno imparare a rileggersi, (Denooz, 2004: pp. 25-29)

L'analisi di testo Lo studio dei testi letterari contribuisce efficacemente a rafforzare l'apprendimento della lingua e ha un ruolo fondamentale nella comprensione dei valori culturali e morali di una società. L'analisi di testo prevede sette fasi:

Motivazione Per motivare gli studenti alla lettura dei testi e dare alcune anticipazioni sull'argomento dell'unità, si porranno alla classe semplici domande sulle loro esperienze di lettura.

Comprensione globale La finalità principale di questa fase è di capire il senso generale di ogni testo. La comprensione sarà guidata da una griglia che gli studenti dovranno compilare durante la lettura utilizzando le parole dei testi. La stessa griglia servirà quindi anche per il controllo della comprensione: nome dei personaggi, età, aspetto fisico, carattere, situazione familiare, situazione sociale. La presa di appunti sarà seguita da una discussione in italiano alla quale tutta classe potrà partecipare. Durante questa discussione, si confronteranno gli appunti presi dagli studenti, per correggere gli errori eventuali, e si chiederà agli studenti di produrre un riassunto orale dagli appunti che avranno preso. L'insegnante proverà a spiegare il significato delle parole che non conoscono, senza passare dalla traduzione ma utilizzando, per quanto possibile, i sinonimi o la parafrasi.

Lettura analitica (a casa) Si tratta di un livello più profondo di comprensione del testo, da un punto di vista rigorosamente letterario. Se le attività di comprensione globale poggiano soprattutto sul contenuto dei brani, le attività di lettura analitica si concentrano particolarmente sugli aspetti formali e sulle specificità stilistiche: natura e struttura dei testi, linguaggio (aspetti fonici, lessicali, morfosintattici, retorici) o ogni altro elemento che contribuisce alla natura letteraria dei testi. Gli studenti affronteranno

questa fase di analisi individualmente a casa, affinché ognuno possa esercitare la propria sensibilità critica e giungere ad una interpretazione personale. L'insegnante fornirà alla classe strumenti di analisi, sotto forma, ad esempio, di questionari o di griglia.

Discussione Durante questa fase, gli studenti esporranno oralmente i risultati delle analisi linguistiche e critiche che avranno condotto individualmente a casa e le confronteranno con quelle dei loro compagni.

Sintesi Questa fase sarà dedicata alla riflessione critica sui dati individuati grazie alle attività delle due fasi precedenti. Le riflessioni saranno fatte oralmente in classe e tutti gli studenti saranno invitati a partecipare alla discussione. L'insegnante si limiterà ad avere un ruolo di mediatore: porrà domande alla classe, per spingere gli studenti a trarre conclusioni critiche personali dalle loro osservazioni precedenti, e lascerà loro confrontare le opinioni. Le domande poste agli studenti potranno riguardare sia la struttura dei testi descrittivi sia il linguaggio e lo stile.

Rafforzamento Si utilizzerà questa fase per permettere agli studenti di esercitarsi nella scrittura creativa utilizzando i suggerimenti che provengono dai testi che hanno appena letto e analizzato. Per inserire i testi analizzati nel loro contesto storico e letterario, a casa gli studenti potranno fare una ricerca sull'autore e sull'opera da cui si sono tratti i brani analizzati.

Valutazione Per valutare le competenze acquisite dagli studenti, si chiederà loro di redigere un breve commento. (Mangiapane, 20004: pp. 99-107)

Il riassunto Il riassunto è un esercizio molto comune finalizzato all'apprendimento di una lingua straniera. Riassumere è spesso un'attività molto più complessa di quanto si immagini: per essere efficace, un riassunto deve obbedire a certe regole e rispettare certe norme di coerenza testuale senza le quali gli scopi del locutore rischiano di non essere raggiunti. La tecnica del riassunto non è sempre facile da padroneggiare per il discente, perché suppone l'acquisizione di competenze di ordine diverso e di cui i più importanti sono la comprensione, l'analisi, la sintesi e la riformulazione. Non bisogna dimenticare, inoltre, che lo studente deve possedere una competenza testuale che gli permetta di produrre un testo di cui la struttura, l'ordine e l'articolazione devono essere coerenti con quelli del testo da riassumere. Si tratta infatti di trasformare un testo di partenza, di una data lunghezza, in un testo più breve (ridotto a circa il 25% del testo originale) riformulandolo in modo personale ma senza modificarne l'articolazione interna né il senso. Prima di iniziare a scrivere il proprio testo, è dunque indispensabile concentrarsi sulle due prime fasi di lavoro (comprensione e analisi), servendosi delle competenze individuali di sintesi, di organizzazione testuale e di manipolazione del linguaggio durante la fase di scrittura, basata sulla riformulazione linguistica delle informazioni.

Leggere e capire il testo di partenza La comprensione del testo di partenza si effettua con una lettura attenta, prima globale, poi analitica. Questa lettura deve permettere all'allievo di riconoscere la natura del testo che gli è stato sottoposto (descrittivo, narrativo, argomentativo) così come le sue finalità, per gerarchizzare le informazioni contenute in questo testo e rispettarne la struttura durante la fase di

scrittura. Una lettura globale basta ad individuare: l'organizzazione generale del testo (può presentare una introduzione, uno svolgimento ed una conclusione – di solito messo in evidenza con la divisione in paragrafi – oppure può avere una struttura concepita diversamente); il soggetto del testo (l'argomento trattato: realtà o concetto); il proposito del testo (la tesi che l'autore vuole dimostrare, soprattutto nei testi argomentativi, o, più in generale, le riflessioni proposte in merito al soggetto trattato); l'intenzione dell'autore (avvistabile secondo il tono scelto serio, ironico); il quadro enunciativo (enunciatore, destinatari). Prima di cominciare la redazione di un riassunto, bisogna dunque essere sicuri di aver capito bene il testo. Capire un testo significa non solo conoscere il significato delle parole che vi sono usate, ma anche la sua natura, la sua struttura e la sua finalità.

Analizzare il testo di partenza Il metodo più efficace nell'analisi di un testo è di tagliarlo in sequenze. Questa fase di lavoro, concentrata sull'analisi, permette dunque di individuare le diverse unità di significato, di liberare la struttura del testo di partenza e di ricostruire il suo piano. La visualizzazione dell'organizzazione del testo porta più facilmente ad una comprensione puntuale del ragionamento dell'autore ed alla definizione della gerarchia dei contenuti presentati, operazioni indispensabili per dare la giusta importanza ad ogni idea durante la redazione del riassunto.

Avendo capito le informazioni veicolate dal testo di partenza così come la loro organizzazione interna, lo studente sarà in grado di selezionare le idee principali, che dovranno figurare nel suo riassunto, distinguendole dalle idee secondarie, e dalle idee superflue, che non dovranno apparire nel suo riassunto. Questa operazione di selezione è fondamentale per ottenere un riassunto fedele al testo di partenza, cioè che rispetta l'importanza data ai diversi elementi nel testo di partenza e che mostra in modo chiaro ed efficace la concatenazione delle idee.

Organizzare il proprio testo Dopo queste due attività propedeutiche alla redazione, lo studente dovrà concentrarsi sulla produzione di un testo personale. Infatti, il riassunto è anche un esercizio di riscrittura che riguarda la restituzione delle idee principali in un testo conciso, coerente ed equilibrato. La prima tappa di questa nuova fase è dunque l'organizzazione del testo da produrre; in base agli appunti presi durante le due attività precedenti, lo studente potrà iniziare con lo stabilire il piano che dovrà seguire durante la redazione. È molto importante rispettare l'articolazione dei contenuti del testo di partenza, in linea di massima, bisogna sforzarsi di mantenere il suo ordine di esposizione: ogni inversione dell'ordine delle unità di significato, anche se può sembrare logica, dovrebbe essere evitata. Bisogna dunque sforzarsi di mantenere i legami logici che il piano avrà messo in evidenza.

Sintetizzare Sintetizzare non è sicuramente un'operazione facile, perché chiede di formulare le idee con concisione. Bisogna evitare che il riassunto conceda troppa importanza ad un'idea e che questa finisca con il limitare eccessivamente lo spazio concesso ad un'altra idea anche importante. Bisogna perciò conoscere alcune regole linguistiche fondamentali che permettano la riduzione del lessico e la semplificazione delle strutture senza snaturare per questo il senso delle frasi di partenza.

Riformulare per riassumere Eppure, riscrivere il testo con le proprie parole è un imperativo che non può essere eluso: la redazione del riassunto deve essere personale. Infatti, riassumere un testo non significa solo sopprimere le parti meno importanti; si tratta piuttosto di raggiungere un livello di formulazione più sintetico ma anche significativo rispetto al testo di partenza e, soprattutto, personale. Bisogna quindi trovare ad ogni problema di riformulazione la soluzione più appropriata, per evitare ogni riproduzione di frasi o parti di frasi contenute nel testo di partenza. La parafrasi e l'uso opportuno dei sinonimi sono sicuramente i due strumenti principali; per il resto, utilizzare il discorso indiretto per riformulare una domanda posta nel testo da riassumere; riprendere certe parole chiave (o certi termini tecnici che rientrano in campi specifici) modificando la struttura della nuova frase che deve contenerli; servirsi infine della citazione unicamente se l'autore ha creato una formula talmente originale che la necessità di preservarla si impone.

Il punto di vista dell'autore deve essere rispettato: il riassunto non deve esprimere le idee personali di colui che riassume, né i suoi apprezzamenti sui contenuti del testo-origine. (Mangiapane, 2004: pp. 69-74).

La messa in opera di tutte queste pratiche didattiche sottolinea l'importanza dell'interculturalità nell'insegnamento delle lingue, la necessità di comprendere il mondo nello specchio della cultura di arrivo per raggiungere una buona comprensione e ad un'espressione corretta nella lingua imparata.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDALLAH-PRETCEILLE, M., (1996). *Vers une pédagogie interculturelle*. Paris: Anthropos.
- ABDALLAH-PRETCEILLE, M., PORCHER L., (1996). *Éducation et communication interculturelle*. Paris: PUF.
- ABDALLAH-PRETCEILLE, M., (1999). *L'éducation interculturelle*. Paris: PUF.
- CAMILLERI C., COHEN-EMERIQUE, M., (a cura di), (1989). *Chocs de cultures. Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris: L'Harmattan.
- CLANET C., (1990), *L'interculturel. Introduction aux approches interculturelles en Education et en Sciences Humaines*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
- DENOZ, R., "Pour un portfolio de la traduction". In *Plaisance. Rivista di letteratura francese moderna e contemporanea*, 2. Roma: Pagine, pp. 23-41.
- FAVARO, G., FUMAGALLI M., (2004), *Capirsi Diversi. Idee e pratiche di mediazione interculturale*. Roma: Carocci.
- GOHARD-RADENKOVIC, A., (2005), *Plurilinguisme, interculturalité et didactique des langues étrangères dans un contexte bilingue*. Berne: Peter Lang.

- KERZIL, J., VINSONNEAU, G., (2004), *L'interculturel. Principes et réalités à l'école*. Fontenay-sous-Bois: SIDES.
- MANGIAPANE, S., (2004), "Un outil pour l'apprentissage de la langue: l'analyse de texte". In *Plaisance. Rivista di letteratura francese moderna e contemporanea*, 1. Roma: Pagine, pp. 99-107.
- MANGIAPANE, S., (2004), "Le résumé. Mode d'emploi". In *Plaisance. Rivista di letteratura francese moderna e contemporanea*, 2. Roma: Pagine, pp. 69-91.
- MANTOVANI, G., (a cura di), (2008). *Intercultura e mediazione. Teorie ed esperienze*. Roma: Carocci.

SOME TYPOLOGICAL REMARKS ON THE ENGLISH AND ROMANIAN OFFENSIVE AND DEROGATORY TERMS VS. THE EUPHEMISTIC VOCABULARY

CONSTANTIN MANEA¹

ABSTRACT. The author has culled the most illustrative examples from some common monolingual dictionaries in order to substantiate the claim that English is very rich in terms relevant of demotion and promotion. A case in point is the so-called PC vocabulary, which is increasingly more similar in today's Romanian journalese. In the context, the author has tried to demonstrate that the relationship evident in the choice of the PC Anglicisms coming into contemporary Romanian can be exploited for the promotion of sociolinguistic studies.

Keywords: *derogatory and offensive terms, English and Romanian euphemisms, politeness, PC words*

1. In a number of previous papers we have devoted special attention to illustrating (while considering it with approval and – more often than not – with pleased surprise) the really disconcerting multiplicity of the aspects connected with slang words (no less than the slangy and highly colloquial terms), in their natural opposition to the class of the euphemisms and similar down-toners. Our bird's-eye-view analysis mainly consisted in grouping and (sketchily) examining those words and phrases from the standpoint of their domain belonging, the main mechanisms of word-formation underlying them, the sheer plethoric synonymic abundance and polysemous richness of their lexical and semantic paradigms, as well as their etymological hints and suggested guidelines, the main style and register issues associated, the form exoticness and imaginative, even fanciful sonority some of them displayed. It would be simply redundant to mention that, as a rule, in both English and Romanian, what is usually called (*highly*) *colloquial / slang(y) terms* (some of which may be further characterized as *euphemistic, offensive, or even vulgar and taboo*) boast, as their arguably principal quality, a broad range of metaphoric images (some rather transparent, others harder to expose), among which a number of “international metaphors / images”. In some cases, the surprises originating in revealing the etymological path of the terms replete with cultural, historical, literary, etc. allusions were really rewarding.

2. In the present paper, we propose to outline, through a few example-based remarks extracted from the study of that often despised treasury which is the common dictionary, the rich typology of the Anglo-American corpus of euphemisms; comparative hints will be provided as to the class of offensive terms in the English

¹ University of Pitești, Faculty of Letters, e-mail: kostea_m@yahoo.com

language. As a matter of fact, this paper's aim is to continue some of our older preoccupations concerning euphemization conceived as *indirectness* – a pragmatic and discourse feature that is generally seen as implying *politeness*. Since it has often been noted that some cultures are more polite, we can reasonably add that the Anglo-American one is heir to an ideological complex of a predominantly democratic type, which could often be perceived as rather hypocritical but has the forte of being consistent (cf. that indisputable constant of British history: the idea of compromise / settlement). On the other hand, as Romanians we could derive profit, be it indirectly, from those remarks, inasmuch as borrowing languages use calque / loan translation, and also to the extent to which a massive influence on the contemporary Romanian lexicon can be noted as coming from English – but we will concentrate on that specific aspect in a future contribution.

3. From the angle provided by the main aspects encompassed by the disparaging attitude, it is quite apparent that the topmost position is held by ethnic and racial taunting: – illustrated by either (a) the nicknames attributed to certain ethnic or local groups, populations or nations (starting from their origin or traditional (self-) designation, their speech, their – more or less subjectively perceived – aspect, their favourite food, etc.), or (b) by the various racist attitudes concerning them, e.g. (a) *abo* “[Austral. Slang] an Aborigine”; *boong* “(Austral) a Black person”; *Darky* “(Austral) an offensive word for an Aborigine”; *Eyetic* “(Brit. slang, offensive) Italian”; *fuzzy-wuzzy* “(Offensive slang) a Black fuzzy-haired native of any of various countries”; *joual* “a name for any variety of dialectal Canadian French: orig. (early 1960's), and still sometimes, a derogatory term”; *Kanaka* “a Hawaiian; a native of the South Sea Islands. This is a neutral term in Hawaiian, but derogatory as used in English”; *Kike* “(U.S. and Canadian slang) an offensive word for *Jew*”; *nappy*² “said esp. of the hair of blacks and used derogatorily or contemptuously”; *piccaninny* / U.S. *pickaninny* “(Offensive) a small Black or Aboriginal child”; *Pommy* / *Pommie* “[Austral. & N.Z. Slang] [*also p-*] a British person. Sometimes a derogatory usage”; *red man* “a North American Indian: sometimes an offensive term”; *Red Indian* “another name, now considered offensive, for American Indian [cf. *redskin*]”; *sambo*¹ “(Slang) an offensive word for Negro”; *spag*² “Austral. slang offensive. an Italian [from SPAGHETTI]”; *spic* “[Slang] an offensive term of contempt and derision for a person from a Spanish-speaking country of Latin America or from a Spanish-speaking community in the U.S.”; *tyke* / *tike* / *Yorkshire tyke* “(Brit. slang, often offensive) a person from Yorkshire”; *wop* “[Slang] an Italian or a person of Italian descent”; *yid* “Jew”; (b) *to mongrelize* “to intermix in racial or ethnic character: a derogatory term used by racists”; *mongrelization*; *Indian giver* “(U.S. and Canadian offensive) a person who asks for the return of a present he has given”; *Irish* “(Informal, offensive) ludicrous or illogical”; *Jewish* “(Offensive) miserly”. Close behind the ethnic and racial aspects stand social attitudes and elements, e.g.: *greaser* “[Slang] a poor or working-class youth, esp. in the 1950's, often characterized as being rough in manner, wearing a leather jacket, having oily hair, riding a motorcycle, etc.”; *Okie* “(U.S. slang, sometimes considered offensive) an inhabitant of Oklahoma; an impoverished migrant

farm worker, esp. one who left Oklahoma during the Depression of the 1930s to work elsewhere in the U.S.”; *pie-eater* “(Austral) informal, offensive. a person of little account or importance”; *prole* “[Colloq., Chiefly Brit.] *short for* PROLETARIAN: often a derogatory term”; *poor white / White* “a white person, esp. one born or living in the southern U.S. or South Africa, who lives in great poverty and ignorance: often an offensive term”; *reffo* “(Austral. Slang) an offensive name for a European refugee after World War II”. At times, racial and social elements intermix in achieving the derogatory or offensive labels / derisory names: *Tom* “to behave like an Uncle Tom: an offensive term of contempt”. Professional elements are also frequent within the overall picture of linguistic discrimination, e.g. *cookie pusher* “[Slang] a person in the diplomatic service”; *pig* “a police officer”. Similar sociolinguistic parameters are provided by religious data, e.g. *Uniate* “a member of any Eastern Christian Church in union with the Roman Catholic Church but with its own rite, custom”, or by political and ideological elements, e.g. *Black Muslim* “a member of a predominantly black Islamic movement in the U.S.: the name is considered derogatory by members of the group, who call themselves simply *Muslims*”; *libber* “[Colloq.] a person who advocates the securing of equal social and economic rights for some group, specif. for women: often a derogatory term”. Then there are notable reflexes of discrimination on the basis of sex, i.e. gender-offensive, or sexist and homophobic terms, e.g. *wench* “a girl or young woman”; *broad n.* “[Slang] a woman”; *poof*² “[Brit., etc. Slang] *n.* a male homosexual”. Similarly, there are offensive terms having to do with physical and mental conditions perceived as inferior, e.g. *retard* “[Slang] a retarded person”; *bughouse* “a mental hospital or asylum; *adj.* insane; crazy”; *geriatric* “(of people or machines) old, obsolescent, worn out, or useless”.

4. Contrarily, euphemisms attenuate terms considered offensive, too direct or hurtful (especially words concerning religion, sex and pudenda, excreta, various taboos, or death), by substituting them for less expressive or direct terms that are socially / ideologically “safer”, i.e. considered less distasteful and offensive, e.g. *departed* instead of *dead*; *remains* instead of *corpse*, etc. For the sake of comparison between English and Romanian, let us try to analyze the series *slut / beteag – infirm – handicapat – cu nevoi speciale / cu dizabilități / dizabilitat* and, respectively *cripple – disabled, incapacitated, handicapped, infirm, invalid*. See also: *death* and *demise*, *departure*, *parting* and *passing* (cf. the rather formal term *decease*, the rare terms *expiration* and *release*, and the indirect terms *bereavement*, *cessation*, *quietus*). Not only did native speakers of English endeavour to dilute the indelicateness of such terms (be it in point of religious, anatomical, sexual, social and professional implications, e.g. *bejabbers*, *jeez*, *goodness*, *blaze*, *blowed*, *call of nature*, *intimacy* “sexual intercourse”, *demise*, *help* “servant”, etc.), but they have, in comparatively recent times, generated a whole set of lexical items, especially rife in the US, the so-called PC (i.e. *politically correct*) words, arguably induced by the need for *appropriateness*: they were preoccupied with achieving “positive discrimination”. Terms like *to alter* “to spay”, *homeland* “Bantustan”, *Caucasoid* (cf. *Negroid*) have, gradually and proliferatively, led to such monstrous coinages like *alternative dentation* “store teeth”, *differently hirsute / hair disadvantaged / follicularly challenged* “bald”, *cosmetically different* “ugly”, *differently sized / horizontally*

challenged / having an alternative body-image “obese”, vertically inconvenienced / challenged “too tall / lanky”, uniquely-fortuned individual on an alternative career path “unemployed person”, alternatively schooled “uneducated”, domestic incarceration survivor / domestic artist / human ecologist “housewife”, substance abuse survivor / person of differing sobriety / chemically inconvenienced “drunken (person)”, parasitically oppressed “pregnant”. Such elements of *public face*-mediated, *polite* selection have recently influenced not only the journalese current in this country, but also contemporary public communication itself, e.g. *a disponibiliza* – cf. Eng. *to make redundant, parteneri media* “sponsors”, Eng. *previously owned / prior-owned cars* – Rom. *mașini rulate*, etc.

5. *Conclusions*: The typological and varietal richness of the corpus under study is obvious, no less than the conceptual, imaginal and formal inventiveness of the terms examined. The most frequent terms have a (broad) social relevance. Most euphemisms start from the human being’s limitations, of either a physical or spiritual nature: the religious sphere, that of man’s various conditions and ailments, and that of the (former or still current) taboos. The most valuable contribution such bird’s-eye views can have to the advance of lexicology, lexicography and sociolinguistics is, we think, analyzing the specific contributions of derogatory and offensive, respectively euphemistic terms and phrases, to the style and register make-up of today’s (Anglo-American and Romanian) media discourse – which is, admittedly, the most prone to change. In a future contribution, we propose to examine the way such euphemistic abundance is reflected, through either direct borrowing or calking / loan translation, in the press materials produced by Romanian journalists, especially in view of the (global) proliferation of the *politically correct* lexical elements. Similarly, one can construct (hard as that effort might prove) a profile of the main shades of thinking and sensibility which trigger specific (more often than not, ideological) codifications characteristic of the sociolinguistics-linked process of stylistic demotion and promotion, as it is expressed through the offensive and derogatory vs. the euphemistic terms, respectively; this path could lead to fruitful developments for the sociolinguistic research of Romanian itself.

BIBLIOGRAPHY

- Collins English Dictionary and Thesaurus*, © HarperCollins Publishers, 1992
 HRISTEA, Theodor, *Probleme de cultivare și de studiere a limbii române contemporane*, Academia Universitară *Athenæum*, București, 1994
 MANEA, Constantin, MANEA, Maria-Camelia, *PC Vocabulary and Euphemism in English and Romanian*, in vol. *Second International Conference in Sociolinguistics*, University of Craiova, Editura *Omniscop*, 1999
Webster’s Encyclopedic Unabridged Dictionary of the English Language ©1995 Zane Publishing, Inc. ©1994, 1991, 1988 Simon & Schuster, Inc.

BENEATH THE SURFACE OF INTERPRETATION. A GLIMPSE INTO NORWEGIAN PROSE

ALEXANDRA COLUMBAN*

ABSTRACT. The essay takes up the short story *Barndom* (*Childhood*), written by the Norwegian author Bjørg Vik, and applies different interpretations using the instruments of psychoanalysis (Jacques Lacan, Julia Kristeva) and feminism (Simone de Beauvoir, Judith Butler). The premise of the article is that, despite the seemingly uncomplicated and undramatic narrative, the story conceals a maze of symbols which mirror the anxieties of the main character, a girl of about ten years old. The spatial coordinates of the story functions as a psychological *mise en abîme*: they reflect the girl's unease, especially concerning her gender identity, but they also clearly separate the masculine space from the feminine. The girl relates to the outer world through her senses: the sense of smell reveals her desires of integrating the Other, while sight appears as a mechanism of creating distance between her and alterity. The girl's feelings of insecurity and discomfort echo her longing after the original condition of the undifferentiated identity from the Semiotic Order. The need of gaining her own identity leads to perceiving the mother as the 'object' and, consequently, of accepting the Law of the Father.

Keywords: *Gender identity, Anti-essentialism, Subject vs. Object position, the Semiotic, preoedipal phase, Mother as 'object', the Law of the Father.*

"Longing is the guiding light of our lives"¹, Bjørg Vik declared in a 1981 interview and it may be that this statement captures the very essence of the Norwegian author's credo. The whole of her creation – short stories, novels, plays and poetry – revolves around lust, yearning and constant strivings for freedom, for intensity of knowledge and emotions.

Born in Oslo, in 1935 in a lower middle class family, Bjørg Vik reached maturity in an age of political and social unrest: in the 1960s Norway had left behind the ills of the Second World War and was steadily establishing itself as one of the wealthiest and most civilised countries in the world. Bjørg Vik's debut in 1963 can be placed in a time of increasing hostilities towards old traditions and mentalities, perhaps most visible in the new wave of women's liberation, to which the writer faithfully adheres. Her works, published over a period of four decades, shift from the political sphere – marked by social activism and by sharp criticism against old norms – to the private realm of introspection and reflection. As a writer, she became particularly appreciated for her short stories, a form she feels closest to:

* "Babeş-Bolyai" University, Cluj-Napoca. E-mail: alexandra.columban@gmail.com

¹ Bjørg Vik in Garton, Janet, *Norwegian Women's Writing 1850-1990. Women in Context*. London : Athlone, 1993, p. 204

“I myself chose this form [short story] both because the stories I want to tell require something other than the broad canvas of a novel, and because it suits my temperament. I like the concentration of the short story; it demands linguistic precision and intensity. The short story reveals just the top of the iceberg, but the subtext must always be there.”²

And it is precisely that which transpires through Bjørg Vik’s stories – the unsaid and the implied – which makes the Norwegian author outstanding.

In a manner similar to Vik’s specific narrative construction, this article engages in an act of reading between the lines by applying a psychoanalytical interpretation to the short story *Barndom* (*Childhood*). Published in 1963, in her debut volume, *Søndag ettermiddag* (*Sunday Afternoon*), the story is central to Vik’s works because it encompasses some of the major themes she will approach throughout her career – femininity, childhood, freedom, to name a few – but also because it establishes her specific style and narrative technique. ‘Barndom’ tells the story of a typical day in a modest middle class family: the wife is home, cooking for the absent husband whose job as a car mechanic allegedly keeps him working very late. The storyline follows the daughter of the family, a girl of about ten years old, as she engages in ordinary activities: going to the basement to fetch a jar, helping her mother with dinner, tidying the bathroom, etc. As night falls, the father returns home, drunk, and has a fight with his wife, which culminates in him slapping her. The mother threatens to take the child and leave him, but the next day everything seems to be back to normal with the exception of the mother, whose absentmindedness unsettles the girl. The story ends unexpectedly with the daughter attacking her mother and biting her arm, realising only after seeing the bruise that it was she who had done it.

*

Realist depictions and a constant concern with social conditions are traits of Scandinavian literature which transcend the boundaries of realism as a trend. In addition to the general literary framework, Bjørg Vik’s prose bears the influence of one of the most important feminist writers of the twentieth century in Norway, Cora Sandel (1880-1974). Like Sandel, Vik can be labelled a ‘*nærrealist*’ (‘close-realist’) as she conveys apparently trivial everyday experiences in an impressionistic form and with a keen eye for psychological patterns and social mechanisms. Not surprisingly, especially in the 1960s and 1970s, Bjørg Vik displays leftist convictions, which are reflected in her increased concern with material aspects of life. Hence, one could argue that the author’s penchant for socialism and realism can lead to interpreting her depiction of space in her short story as a *mise en abîme* of the characters’ psychology and inner life.

Throughout *Barndom* an emphasis is put on the domestic sphere, portrayed as the place where women are confined. Their domestic role is underlined by the way in which the rooms are displayed in the house: the kitchen is central, while the basement is beneath the house, in the dark, the toilet is marginal, and the yard where children play is - evidently - outside. From the outset of the story, a strong contrast is suggested between the interior – depicted as passive and female, and the exterior – active, male (or the child’s playground). The short story opens abruptly

² *Ibidem*, p. 190

with “Mother had stood in the window all evening. She was still there when it was dark.”³, thus highlighting from the beginning the mother's place in the kitchen as opposed to the father's job as a car mechanic. It is evident that the narrative revolves around the kitchen and housework, as Vik pays special attention to describing the trivial, everyday actions of the two women, while leaving the father out. Therefore, space functions as a framework for the description of people, but also as ‘the missing link’ between nature (or freedom) and isolation - which, from one perspective, may be compared with culture. Several elements from the short story point to this antagonism: while the mother is home, busy cooking, cleaning up the house and taking care of the girl, the father is absent: he works as car mechanic, he always gets dirty, and comes home drunk. Vik can be accused of oversimplifying the relationships between men and women, as all characters fall within the traditional patriarchal perspective: women are enclosed, passive, clean, decent and industrious, in other words, women are associated with seclusion and order: the girl is careful not to spill water on the floor, to brush her teeth properly, etc. In stark contrast to the women of the story, the father and the other men at his work place are associated with freedom and disorder: they love their job fixing cars, they “are allowed to get as dirty as they want” (115) and leave a mess behind them, and are generally portrayed as self-reliant:

“There were also cars there, and busses, and all of them had fallen to pieces. [...] They splashed lots of water on the whole car, and streams formed quickly around it, and matches floated there. Father thought the service station was great, he loved fixing cars.” (115)

Thus, one could argue that, through their freedom of choice and independence, the men in *Barndom* (as in several of Bjørg Vik's works), acquire a subject position, while the women drift away to an object position. The intentional omission of any names in the story is yet another proof of the generalizing value with which Vik invests her characters.

Socialist feminist traits become evident in the story with the author's insistence on work and the reiteration of actions to the point where they become part of one's identity.

“She began eventually to wipe them like mother, to put the forks and knives on the table. [...] Afterwards she cleaned and put everything to place in the drawers and in the closet, plates and glasses as well, one by one at a time, and she did nothing wrong.

- Thanks for the help, said mother, - you're beginning to be good.”(115)

This excerpt reveals two things: the first is that the author emphasises the idea of reiteration of actions: it is implied that the girl does the same things every day and helps her mother until she is “beginning to be good”, that is, until she is able to integrate the domestic, the female in her – a point to which I will return later in the article. The other important thing to be noticed is the special narrative technique employed by Bjørg Vik, which has singularised her work. The story is told from an unstable narrative position, a mixture between an objective third person narrative and elements of first person introspection (“and she did nothing

³ All translations from the Norwegian original are my own.

wrong”). The result is a blend between the narrator’s perspective and the girl’s thoughts and emotions, i.e. the author uses free indirect speech, which further complicates the issue of identity in the story.

The same narrative technique is used in the following fragment, revealing the author’s intention to disclose and criticise the underlying social mechanisms which confine women to the domestic sphere:

“But couldn’t girls repair cars then? No, dad didn’t think so, and they weren’t supposed to be dirty either, and she understood that.”(116)

Like most advocates of feminism, Bjørg Vik takes a clear anti-essentialist and anti-biologist stance when discussing about femininity and masculinity. According to the author, it is not biology which is responsible for the mother’s, the daughter’s and the father’s behaviour, but rather the socialising process we are subjected to. In many ways, the Norwegian writer’s credo echoes Judith Butler’s gender performativity: “There is no gender identity behind the expressions of gender; [...] identity is performatively constituted by the very 'expressions' that are said to be its results”⁴. From this perspective, it is not essence or nature that determines our identity, which is rather a social construction: one ‘performs’ their gender, like a role repeated time and again, and identity is formed in the process. Thus, Bjørg Vik clearly adheres to Simone de Beauvoir’s famous statement “One is not born a woman, but rather becomes one”.

But the short story goes beyond depicting a somewhat unsophisticated image of traditional – i.e. patriarchal – gender relations of the 1960s, where the woman is oppressed, deprived of freedom to choose her own path in life and is verbally and physically abused by her husband. The true point of originality lies in the main character, the girl, and in the complex process of identity formation which surrounds her. From the beginning of *Barndom*, the reader is acquainted with the daughter of the family, who is in the kitchen with her stay-at-home mother. Very early in the story, the girl descends to the basement to fetch a jar at the request of her mother. The gloomy hallways stir a feeling of unrest for the girl whose distress is amplified by a tale about an old woman who cooks children in a frying pan and by a dead mouse (a noun which is feminine in Norwegian) she accidentally touches. Her unease can be translated into a general anxiety about femininity, about the irrational and the unconscious – all of them encompassed in the rich symbolism of the basement. It is not surprising that the reader finds out that the main character is considered a tomboy, a “boygirl” (“guttejente”) by her father exactly when she is in the basement. Following the same technique of the free indirect style, Vik expresses the girl’s thoughts which reproduce the father’s discourse, in an attempt to fight off her fright:

“She was his boygirl, because he only had her and no boys. And boygirls were not afraid, they were almost boys.” (115)

⁴ *The Judith Butler Reader*. Sarah Salih (ed.). Blackwell Publishing, 2004. p. 6

*

The presence of senses in the short story and the manner in which they relate to the character's thoughts and actions is undeniably intentional. Senses – sight and smell especially – portray the different ways in which the girl perceives the world, together with her own way of relating to the other characters. The description of senses in *Barndom* functions as a background for establishing the atmosphere in the story, for depicting the relationship between the “boygirl” and her (gender) identity, and also for expressing her need of security. My premise is that sight can be interpreted as a stylistic artifice that creates distance between the main character and the Other, the external environment, the mother or the father, while the sense of smell functions as a textual mechanism for integrating alterity into the self.

The sense of sight is closely related to fear and uncertainty, which are central to the story. Therefore, seeing plays a key role especially when it comes to the girl's efforts to escape her anxiety and her parents' arguments: the girl's reaction is always to close her eyes in the face of danger, in an attempt to isolate herself from the harm surrounding her:

in the basement: “She didn't like to go into basements. The basement was like the night, only that down there she saw the night with her eyes open, in bed, she closed them.” (104)

or in bed: “There were so many strange things in it [the curtain], trolls and trees and faces, a witch with many noses, too. [...] Oh, there was a big face there which stared at her, it came that night. Best to close your eyes.” (113-114)

Björg Vik is particularly skilled in the art of suggesting meanings, and in implying recurrent patterns through the description of singular instances, and the use of smell in *Barndom* adds to the idea that the story has generalising value. Olfactory imageries appear first in the story in connection to the kitchen and cooking. Their role is first and foremost to establish a familiar atmosphere and to suggest a nurturing environment:

“It smelled good from the pots, the cooking smell of pepper, the warm sweet smell of cabbage, and of nutmeg.” (106) and “Oh, it smelled so good from the kitchen!” (107)

Apart from creating an intimate atmosphere, smell functions as a means of integrating the Other, of becoming a unity:

“She sat up in bed, threw her arms around mother and hugged her. Mm...it was lovely, mother's face, and the smell...the best in the world, better than nuts and waffles and everything. No other mums or aunts or anybody smelled like that.” (113)

This quote can be interpreted on several different levels. Firstly, the girl's delight in hugging her mother suggests a proof of love and affection, but also an underlying need for security and nurture. Secondly, the very act of hugging reveals a silent longing for a union of essence, a fusion of the individual selves into a coherent whole, in other words, a longing for what Lacan and Julia Kristeva call the preoedipal phase in the stages of child development. Thus, one could argue that the girl finds herself in an impossibility to distinguish between the interior and the

exterior, between the feminine (or maternal) and the masculine (or paternal), and is engulfed in the Semiotic. Lacking an established personality and a sense of self, the child cannot perceive boundaries of any sort and, hence, confounds her body and her identity with the mother's. Consequently, *Barndom* becomes a story not so much about the silent oppression of women, as about a girl's complex process of forming an identity and coming to terms with it. The main character's uncertainties and hesitations are to some extent determined by feelings of flightiness and not belonging, which are in turn triggered by her parents' scarce display of feelings: the girl is rejected both by her mother, who constantly pushes her away and reprimands her, and by her father, who is dissatisfied with her being a girl and rarely shows any sign of affection. Usually, the mother is absorbed by her own affairs and, despite her daughter's efforts to be good, she seems to consider her a burden:

“– Didn't I tell you to take the smallest jar? You never listen!...” (105)

“– Don't cling to me like that [...] and be careful with the flowers!” (107)

“– Oh, stop nagging me!” (109)

Nevertheless, it is the mother who takes care of the girl when she has a fever, it is her who feeds her, who covers her with a blanket and puts her to bed. The father, on the other hand, is mostly absent. He is almost never at home and when he does come it is usually too late, for the girl is asleep, and when she wakes up in the morning the father is at work again. The father's dissatisfaction with his daughter is evident in the way he calls her – “boygirl” – and in several instances when he reproves her:

“You should have been a boy, [...] I would have taught you so many things.” (115)

The father's disappointment with his daughter has negative effects on the emerging identity of the girl, who can feel neither like a girl, nor like a boy, turning herself into a substitute for the son her father never had. For the main character it is problematic to identify with either the mother or the father, thus, she is trapped in a liminal identity. The girl's identification with the mother would further distance her from her already absent father, whom she needs for developing and completing her identity as a woman. On the other hand, the identification with her father would bring dissonance and feelings of inconsistency with her own gender, but it becomes clear that there are increasing pressures on her to choose – and her surprising choice is a matter which will be discussed later in the article.

*

The girl's feelings of uncertainty and insecurity mentioned above also account for her refusal to go out and play with the other children in the backyard. Throughout the short story, her mother asks her three times whether she wants to play outside, but she is always met with a negative answer.

“They are so stupid. Just jumping around, I'd rather be inside.” (108)

The girl's desire to "be inside" can be interpreted in various ways. The most obvious interpretation is that she feels insecure and prefers to stay in the house, next to her mother, suggesting the same longing for security and belonging which has been discussed so far. A second interpretation is that, by refusing to mingle with the other children, the main character is attempting to determine her identity and to establish herself as a young woman. Thus, her wanting to be in the kitchen can be translated into a rejection of nature and a consequential identification with the feminine and the domestic. Last but not least, this statement can be read as a longing for the preoedipal phase. The girl wants to submerge in the Semiotic, in the foetal darkness of the amniotic fluid – which is in many ways similar to her desire to integrate her mother through the sense of smell. She craves to be part of the Semiotic, because nothing can be as meaningful as the mother's body originally was. In the Symbolic Order, where all elements emerge as distinguished from one another and identity is completed, the desire for the dissolution of the being, specific to the preoedipal phase, can never be attained.

Another example of the original, semiotic pulsations that continue to exist long after the child has entered the Symbolic Order is the girl's desire to sleep in her parents' bed. The bed is a clear symbol of the Semiotic and the undifferentiated preoedipal mother, perceived as female from the Symbolic.

"Here was mother's and father's bed, close beside her, if only she could lie down a little bit in it, then she would fall asleep in no time. She wasn't so alone there. But only when she was little was she allowed to sleep in it." (115)

The end of the story may seem strange, as it is unexpected for the reader to learn that this quiet, well-behaved girl suddenly leaps at her mother and bites her arm, seemingly without a reason. But an experienced reader would sense that the ending assembles the most important points of tension present in the story. After the parents' fight, the conflict between the female characters has intensified, leading the girl to perceiving her mother even more acutely as her older and more mature counterpart. The identity crisis has now reached its highest and the girl has to choose between the two models offered by her parents. Despite the fact that her father is physically and verbally aggressive to his wife, the girl goes to him, to hug him and cry on his shoulder. The sense of smell appears one last time when he puts the girl to sleep, this time suggesting a unique connection which is established between the girl and her father:

"He smelled sour and strong, but it was father, big and warm, he had come home, everything was over, everything would be fine again." (118)

The clear sexual overtones of this excerpt reveal the way in which the girl experiences her father and his affection; it now becomes clear that the girl has chosen the male over the female. Her behaviour can be interpreted in two complementary ways: firstly, the girl identifies with and integrates – through the act of hugging and through smell – the father, and, therefore, the phallus and, secondly, the girl eventually receives her father's love and recognition. For the Swedish psychoanalyst Irène Matthis, this represents the final point in the child's development of a female subject position: the girl must rid herself of the preoedipal mother and identify with the father in order to enter the Symbolic Order:

“The only way for a woman to free herself from the original mother and the original sexuality is to accept her own sexuality on a new level. That is to accept her bisexuality, to integrate the Phallus and the Law of the Father, i.e. her masculinity. To recognize oneself means to discover the other. One cannot become a woman other than through the Father.”⁵

Since identification with the mother would place the girl in a marginal (female) position, she chooses to identify with the father in order to acquire a subject position. Thus, one can interpret the mother in terms of Julia Kristeva’s “abjection”: for the girl the mother becomes the “abject”, that which must be cast away in order to establish her boundaries and pave her way into the Symbolic. Consequently, the father becomes for the girl the object of love. The mother as the abject, together with the girl’s integration of the Law of the Father, marks the main character’s transition from the Semiotic to the Symbolic Order.

Like many of Bjørg Vik’s short stories, *Barndom* displays the structure of an iceberg: the manifold layers of meaning lay buried underneath a barely visible tip, while eagerly waiting for the reader to shed light on them. With the unravelling of each layer, the complex and sophisticated work of the Norwegian author is bound to bring great satisfaction to whomever ventures to explore it.

REFERENCES

- Beauvoir, Simone de. *The Second Sex*. London: Vintage classics, 1979.
- Writing between the Lines. 7 Contribution to Psychoanalysis and Literature*. Irene Engelstad (red). Pax Forlag A. s, Oslo: 1985 (in Norwegian).
- Garton, Janet. *Norwegian Women’s Writing 1850-1990. Women in Context*. London: The Athlone Press, 1993.
- Kristeva, Julia. *Powers of Horror. An Essay on Abjection*. New York: Columbia University Press, 1982.
- Moi, Toril. *Sexual/ Textual Politics: Feminist Literary Theory*. 2 ed. London, New York: Routledge, 2002.
- The Judith Butler Reader*. Sarah Salih (ed.). Blackwell Publishing, 2004.
- Vik, Bjørg. *Sunday Afternoon*. Oslo: Cappelen, 2003 (in Norwegian).

⁵ Irène Matthis in *Writing between the Lines. 7 Contributions to Psychoanalysis and Literature*. Irene Engelstad (red). Pax Forlag A. s, Oslo: 1985 (in Norwegian), p. 143. The translation from the Norwegian original is my own.

BOOK REVIEW

SAFFI Sophie, *Etudes de linguistique italienne. Approches synchronique et diachronique de la psychosystématique de l'italien*,

Cluj-Napoca (Roumanie), Presa Universitară Clujeană, 2010, 275 p.

Cet ouvrage qui s'adresse aux étudiants de Licence et de Master (recherche et concours), ainsi qu'aux enseignants d'italien du Secondaire, vise une compréhension approfondie du système de la langue italienne. La méthodologie choisie pour y parvenir est fondée sur les principes théoriques guillaumiens. Le manuel s'articule en cinq chapitres qui traitent du domaine nominal pour les deux premiers, du domaine verbal pour le troisième, des domaines pronominal et prépositionnel pour le quatrième. Chaque domaine est abordé d'un point de vue diachronique et d'un point de vue synchronique. Un intérêt particulier est porté à la prosodie ainsi qu'à ses relations avec la construction du sens et avec la syntaxe. Le cinquième et dernier chapitre est consacré à des discussions théoriques sur les universaux et la motivation du signe. Ce manuel intéressera aussi les étudiants hispanistes, lusistes, roumanistes etc. qui s'intéressent à la linguistique romane, et les étudiants de Linguistique générale et des Sciences du langage. En effet, l'un des points forts de l'ouvrage est la complémentarité de ses approches synchroniques et diachroniques, l'autre concerne sa qualité didactique s'appuyant sur une rédaction d'une grande clarté : l'exposé qui est fait des thèses guillaumiennes sur la construction du mot nous rend accessibles, transparentes et "simples", des théories réputées difficiles. Les ouvrages de linguistique italienne destinés aux étudiants de Licence et de Master des Universités françaises, ne sont pas légion. Après le *Précis de phonétique italienne, synchronie et diachronie*, publié à Aix-en-Provence il y a bientôt 40 ans (La Pensée Universitaire), on ne trouve qu'un seul ouvrage : le *Manuel de linguistique de l'italien. Approche diachronique*

de Gérard Genot publié en 1998 aux éditions Ellipses. Le premier est épuisé, tandis que le second n'aborde pas du tout les structures linguistiques de l'italien contemporain. Or l'enseignement de l'italien en Licence et en Master exige des étudiants une bonne maîtrise du fonctionnement de la langue italienne. La proposition de Mme Sophie Saffi constitue un bon complément aux exercices de thème et de version : elle s'attache en effet à expliquer, dans les 5 chapitres de l'ouvrage, les différences essentielles de structures entre l'italien et le français.

Depuis Ferdinand de Saussure, la langue est envisagée comme un système. Gustave Guillaume distingue le voir de constatation du voir de compréhension, le premier montrant la réalité superficielle des apparences, vaste et désordonnée (« un immense non-système »), le second menant à la compréhension de la réalité profonde et permettant d'en appréhender la cohérence. Sophie Saffi, en réunissant dans cet ouvrage plusieurs de ses publications précédentes, propose au lecteur un complément à l'étude des grammaires descriptives, puisque « le concret se voit mais ne se comprend pas ». Elle intègre, dans chacune de ses explications des divers sous-systèmes formant le système de la langue italienne, les données psychomécaniques nécessaires à la compréhension du fonctionnement de cette langue. Par exemple, au fil des pages, elle décrit l'acte de langage qui permet d'appréhender la construction du mot et de la phrase. Ou encore, elle présente la chronogenèse guillaumienne afin de comprendre l'organisation et l'évolution des temps et des modes dans les langues romanes.

L'école structuraliste privilégie l'étude de la forme, les sémanticiens celle du sens. Dans tous les cas, les rapports entre le sens et la forme sont souvent délaissés, ils sont pourtant inséparables dans le fonctionnement de la langue. L'arbitraire du signe et l'indépendance de la forme et du sens, sont hélas souvent confondus. Cependant, les variations de la forme entraînent des nuances de sens, et au sein d'un même système de langue – en l'occurrence celui de l'italien – force est de constater, en sémantique comme en morphologie, que forme et sens entretiennent des relations. Le présent manuel illustre pour la langue italienne la conception du langage dans la théorie guillaumienne qui réunit le langage et la pensée. Gustave Guillaume réintroduit la question du sens évacuée par les structuralistes car, dans sa conception, le réel ne se limite plus à l'observable. C'est une des raisons pour lesquelles sa théorie est toujours d'actualité, après des décennies, car il avait anticipé les questionnements qui meurent aujourd'hui les sciences cognitives et ses vues permettent d'appréhender les constatations opérées en neurophysiologie. Le locuteur utilise spontanément et inconsciemment des mécanismes de production sans jamais les mettre en exergue. Gustave Guillaume préconise de recourir à des moyens d'observation indirecte permettant de dépasser le stade de la linguistique descriptive et de ses classements. Il faut remonter des effets de sens aux conditions de puissance qui les rendent possibles, c'est-à-dire aux mouvements de pensée qui ont déterminé leur production. Une forme linguistique ne s'explique pas en soi mais en relation aux autres formes sur le temps opératif. Au fil des pages, Sophie Saffi souligne, grâce à une approche contrastive français/italien, les différences entre ces deux systèmes de langue qui éclairent la compréhension de leurs fonctionnements. Ainsi, elle montre que le système français affectionne les oppositions morphologiques binaires, alors qu'en italien les paradigmes sont souvent ternaires, voire les possibilités plus nombreuses et distribuées

sur la hiérarchie vocalique. L'italien illustre ainsi à quel point les fondements de la psychomécanique permettent d'appréhender la polysémie du mécanisme du langage.

En outre, dans la lignée de Gustave Guillaume, l'auteur considère ce mécanisme sous son aspect dynamique : le fait de discours observable renvoie au fait de langue, le procès psychique précède le discours, l'acte de langage met en jeu une succession d'opérations qui fait le lien entre la langue et le discours. Si, pour Ferdinand de Saussure, cette dichotomie est une bifurcation, pour Gustave Guillaume, elle est un parcours. Dans cet ouvrage, il ne s'agit plus de séparer ce qui n'est pas identique mais de retrouver les passerelles qui unissent langue et discours.

La direction évolutive du latin aux langues romanes a été dominée par la disparition des liens, et des interactions, entre les différentes qualités que le locuteur peut attribuer aux éléments qui composent sa langue, et entre ces qualités et les éléments auxquels elles peuvent être octroyées. L'auteur partage avec certains de ses prédécesseurs cette idée que le moteur de l'évolution des systèmes romans est la généralisation des formes particulières : de la généralisation des particules agglutinées du mot-phrasé indoeuropéen à la création des désinences, de la généralisation de ces désinences à la création des prépositions, déterminants et pronoms antéposés des langues romanes. L'emploi d'une marque avec toutes les notions – ou du moins un grand nombre – suppose la libération de l'apport formel du lien qui l'unit à l'apport de matière, ce qui signifie une diminution de la construction du mot en langue et son corollaire, une augmentation de la construction de phrase en discours. Tout se passe comme si, parmi les multiples possibilités de changements qui s'offrent aux systèmes de langue, avec l'avènement récurrent d'accidents de discours, ces structures choisissaient une trajectoire prédéterminée, correspondant en l'occurrence à l'antéposition progressive de la morphologie. On constate que tout se passe

"comme si" le système avait un objectif, mais cette apparence n'est que le résultat de la multiplicité des causes en action. L'auteur ne confond pas convergence et finalité, elle ne considère pas que le système ou le locuteur qui le manipule aient conscience d'un objectif à atteindre. Et elle renvoie le linguiste à ses responsabilités : c'est le linguiste qui, grâce au recul historique, a connaissance de l'état futur et peut décrire une chaîne de causalités qui ne résulte que de l'équilibre trouvé entre les deux forces antagonistes de la diachronie : le changement et la cohérence systémique. Ce manuel rappelle l'intérêt d'une application à revisiter la langue ancienne, la nécessité d'appréhender des phénomènes passés, pour comprendre ceux en cours de réalisation, dans

le cadre d'une diachronie des synchronies, ce qui ne suppose pas de donner un sens ou un objectif à ces changements mais signifie la nécessité de constater qu'ils ne peuvent se réaliser que dans certaines conditions, l'aspect aléatoire des inventions individuelles étant contrecarré par le contexte communautaire.

La lecture de ce manuel est réjouissante car l'auteur fait partager sa passion pour la linguistique et pour la langue italienne dans un ouvrage de vulgarisation intelligente dont l'objectif est clairement de proposer une voie de compréhension tout en laissant la place au sens critique du lecteur.

LOUIS BEGIONI

Université Charles de Gaulle Lille 3